

HERVÉ DUMEZ

Méthodologie de la
**recherche
qualitative**

**Toutes les questions clés
de la démarche**

3^e édition

Les Spécialités du Sup

Vuibert

Méthodologie de la recherche qualitative

Hervé Dumez

Méthodologie de la recherche qualitative

Les 10 questions clés de la démarche compréhensive

2^e édition

Vuibert

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Le « photocopillage », c'est l'usage abusif et collectif de la photocopie sans autorisation des auteurs et des éditeurs. Largement répandu dans les établissements d'enseignement, le « photocopillage » menace l'avenir du livre, car il met en danger son équilibre économique. Il prive les auteurs d'une juste rémunération. En dehors de l'usage privé du copiste, toute reproduction totale ou partielle de cet ouvrage est interdite. Des photocopies payantes peuvent être réalisées avec l'accord de l'éditeur. S'adresser au Centre français d'exploitation du droit de copie : 20 rue des Grands Augustins, F-75006 Paris. Tél. : 01 44 07 47 70

Table des matières

Remerciements	1
Introduction	5
CHAPITRE 1. Qu'est-ce que la recherche qualitative?	9
La recherche qualitative s'oppose-t-elle à la recherche quantitative ?	10
Le risque des acteurs abstraits	12
Comment gérer le risque des acteurs abstraits ?	15
Le risque de circularité	17
Comment gérer le risque de circularité ?	19
Le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité	21
Comment gérer le risque lié à l'équifinalité ?	23
La dynamique de la recherche qualitative	25
Comment traiter la question du matériau ?	27
Conclusion	28
CHAPITRE 2. « Par où commencer? »	31
L'angoisse du commencement	31
L'impossibilité du commencement	32
Accepter la contingence des commencements	34
Éviter d'avoir à commencer	35
Les conclusions comme commencements	36
La question du commencement d'un processus	36
Conclusion	38
CHAPITRE 3. Pourquoi et comment faire une revue de littérature?	41
Définitions	42
Que fait-on quand on fait une revue de littérature ?	43
Les objectifs de la revue de littérature	45
Le double mouvement sur lequel repose la revue de littérature	47

La démarche simple	47
La démarche de recherche plus élaborée	53
Mettre de l'ordre et commencer l'analyse	54
Conclusion sous forme de conseils pratiques	58
CHAPITRE 4. Comment avoir des idées?	61
Comment avoir des idées en renversant les points de vue	62
Du renversement en général	65
Qu'est-ce qu'une bonne idée?	66
Conclusion	68
CHAPITRE 5. Comment traiter le matériau (1): l'attention flottante et le codage.	69
L'attention flottante comme réponse au risque de circularité	69
Le codage « pur » : la théorisation ancrée	71
Le codage théorique comme impasse	73
Le point essentiel du codage : un travail sur les ressemblances/différences	74
Le codage multinominal	76
Un exemple de codage multinominal	77
Le codage multithématique	81
La multidimensionnalité du codage	83
Conclusion	85
CHAPITRE 6. Comment traiter le matériau (2): les templates.	89
Définition du template	89
Un exemple	91
Conclusion	97
CHAPITRE 7. Qu'est-ce qu'une description?	99
Section I. Les étrangetés de la description	101
Multiplicité infinie des descriptions	101
Décrire est une tâche infinie qui a de multiples formes possibles	103
La question du contexte	106
Conclusion de la section I	107
Section II. Comment construire une description?	107
À quoi sert une description?	108
La description conçue comme un étagement ordonné de « voir comme »	109
Trois exemples	111
L'augmentation iconographique	116
Retour sur quelques thèses fausses concernant la description	117
Conclusion de la section II	119

Section III. Faut-il exclure les jugements de valeur de la description, ou les assumer?	119
La thèse de la neutralité axiologique	120
La question du normatif/descriptif	122
L'explicitation des jugements de valeur et la richesse de la description	124
Conclusion de la section III	125
Conclusion	125
CHAPITRE 8. Qu'est-ce qu'une narration?	129
Comment établir les chronologies?	130
Comment mener une analyse séquentielle?	132
Quels éléments de compréhension mettre en valeur dans la narration?	135
De l'usage du raisonnement contrefactuel dans la narration	139
Conseils méthodologiques pour conduire une narration	142
Narration et description	143
Conclusion	144
CHAPITRE 9. Quels résultats théoriques peut-on attendre d'une démarche compréhensive?	147
Section I. Qu'est-ce qu'un mécanisme?	147
Définition d'un mécanisme social	148
Des exemples de mécanismes	150
Conclusion de la section I	152
Section II. Qu'est-ce qu'une typologie?	153
Les trois types de typologies	153
Comment mener le jeu typologique	155
Un exemple : la typologie de Nonaka	156
Conclusion de la section II	158
Section III. Qu'est-ce qu'un concept?	159
Le modèle simple du concept	160
Quels sont les critères de qualité d'un bon concept?	165
Peut-on penser autrement que par concepts?	170
Conclusion de la section III	173
Conclusion	176
CHAPITRE 10. En quoi la recherche qualitative peut-elle être scientifique?	179
Section I. Ressemblances et dissemblances de la démarche compréhensive avec les autres démarches scientifiques	180
La recherche compréhensive est-elle plus subjective (donc moins scientifique) que la physique quantique?	180
Le problème ou la question de recherche	181
La formulation de théories	183

Le dialogue entre théorie et matériau empirique.....	184
La triangulation.....	186
Conclusion de la section I	187
Section II. Une logique particulière de découverte scientifique: l'abduction	188
De la difficulté de savoir ce qu'est exactement l'abduction.....	188
Qu'est-ce que l'abduction ?	190
Quels sont les critères d'une démarche abductive réussie ?	192
Quelle est la validité de l'abduction ?.....	193
Conclusion de la section II.....	195
Section III. La démarche compréhensive relève-t-elle d'un « paradigme épistémologique » particulier?	197
Conclusion de la section III.....	201
Conclusion.....	201
CHAPITRE 11. Qu'est-ce qu'un cas et qu'attendre d'une étude de cas?	203
Première question : « De quoi mon cas est-il le cas ? »	208
Deuxième question : « De quoi mon cas est-il composé ? ».....	212
Troisième question : « Que peut produire un cas ? »	216
Conclusion.....	218
Apostille, en guise de non-conclusion	219
Bibliographie	221
Index des auteurs	239

*Habitant mes pensées,
toujours*

Remerciements

Un livre de méthodologie ne devrait s'écrire qu'à deux voix, qui tour à tour se questionnent et se répondent. Si solitaire que paraisse celle qui se fait entendre dans ces pages, elle est portée par un dialogue brûlant quoique muet.

Des échanges constants ces dernières années, parfois vifs, avec des chercheurs confirmés et débutants, ont nourri ce livre.

Je remercie plus particulièrement Laure Amar, Akil Amiraly, Marie-José Avenier, Magali Ayache, Julie Bastianutti, Denis Bayart, Anni Borzeix, Serge Boucheron, Sylvain Bureau, Cécile Chamaret, Florence Charue-Duboc, Paul Chiambareto, Corentin Curchod, Colette Depeyre, Christina Garsten, Marie-Rachel Jacob, Benoît Journée, Gerald Lang, Hervé Laroche, Benjamin Lehiany, Rémi Maniak, Éric Maton, Nicola Mirc, Nathalie Raulet-Croset, Emmanuelle Rigaud, Pedros Dos Santos, Jérôme Saulière, Romaric Servajean-Hilst, Jean-Baptiste Suquet, Christelle Théron, Véronique Steyer, Romain Zerbib.

Mes remerciements vont également aux différents participants du groupe AEGIS, et notamment à ceux des ateliers d'écriture, coordonnés avec brio par Nathalie Raulet-Croset ; à Michèle Breton, Colette Depeyre et Caroline Mathieu, l'équipe du *Libellio*, pour la qualité remarquable de leur travail ; aux participants très stimulants d'une journée co-organisée par le programme doctoral de l'ESCP-Europe et AEGIS et à ceux des séminaires du CEFAG.

La conversation entretenue avec Alain Jeunemaitre demeure toujours aussi féconde depuis une trentaine d'années. Il n'est pas une idée de cet ouvrage qui n'en soit le fruit.

Alain Noël m'a montré le chemin et nos discussions ont été aussi amicales qu'intéressantes. Ce livre lui doit beaucoup et, sur bien des points, il constitue un contrepoint au sien (Noël, 2011).

En me disant un jour qu'ils envisageaient de collecter différents articles méthodologiques parus dans le *Libellio*, d'en écrire une présentation, et de distribuer le document à chacun de leurs doctorants, Benoît Demil et Xavier Lecocq ont déclenché l'écriture de ce livre, sans cesse repoussée jusque-là, et qui tournait au désespoir. Je leur adresse toute ma reconnaissance, ainsi qu'à Franck Aggeri, Suzanne Berger, Jean-François Chanlat, Jean Charroin, Françoise Chevalier, Bernard Cova, Albert David, Paul Duguid, Rodolphe Durand, Olivier Germain, Isabelle Huault, Bruce Kogut, Philippe Lorino, Étienne Minvielle, Anne Pezet, Géraldine Schmidt, Jean-Claude Usunier, Philippe Véry et Michel Villette, pour leurs encouragements.

C'est François Dagognet qui a guidé mes premiers pas en épistémologie. Raymond Boudon, mon directeur de thèse, a été un modèle pour moi en méthodologie et en épistémologie. Michel Berry et Claude Riveline ont profondément marqué ma formation et mon orientation dans la recherche. Que ces chercheurs éminents trouvent ici l'expression de ma reconnaissance et de mon affection (comme mes excuses, si l'élève n'est décidément pas digne de tels maîtres).

Marie-Rachel Jacob est à l'origine du chapitre 2. Elle en a discuté le contenu avec une intelligence pleine de prévenance et il lui est dédié.

Le Centre de recherche en gestion de l'École polytechnique est un lieu remarquablement stimulant pour la réflexion, et j'en remercie chaleureusement tous mes collègues. Je ne peux clore cette page sans une pensée pour Elisabeth Szuyska et Jacques Girin.

J'exprime toute ma gratitude à Michèle Breton pour le travail de mise en forme et d'édition qu'elle a réalisé, ainsi que pour sa présence et son soutien constants (et bien sûr pour ses critiques tout aussi constantes qui peut-être un jour me permettront de m'améliorer).

Le 27 juin 2012, Nathalie Raulet-Croset a organisé un atelier d'écriture sur la toute première version de ce livre, à laquelle ont participé Laure Amar, Julie Bastianutti, Sylvain Bureau, Florence Charue-Duboc, Colette Depeyre, Marie-Rachel Jacob, Benjamin Lehiany, Felix von Pechmann, Jérôme Saulière, Romaric Servajean-Hilst ainsi que Michèle Breton. L'élaboration définitive de ce livre leur doit beaucoup, à tous et à chacun.

Enfin, je remercie Marie-Pierre Vaslet pour ses éclairantes suggestions et remarques.

Mais, bien sûr, l'auteur porte l'entière responsabilité des thèses défendues, et surtout de toutes les imperfections que cet ouvrage peut comporter.

*Nous ne devrions pas essayer de traverser les ponts
avant d'être arrivés devant eux.*

(Sir Karl Popper)

Introduction

Vous êtes étudiant ou chercheur en histoire, en gestion, en sociologie en anthropologie ou en science politique, et vous venez d'ouvrir un livre de méthodologie. Probablement pour y trouver des réponses aux angoissantes et diffuses questions qui vous hantent, et peut-être vous paralysent. Ce faisant, vous commettez votre première erreur de chercheur. Souhaitons qu'elle soit l'annonce d'une longue série : c'est en faisant des erreurs que l'on apprend à faire de la recherche. Nos erreurs sont et doivent être fécondes. De quelle nature est celle-ci ? Un livre de méthodologie n'est pas fait pour donner des réponses aux questions que vous avez du mal à formuler : il doit avant tout vous aider à vous poser les bonnes questions.

C'est donc sur les questions que ce livre va travailler. Bien sûr, des éléments d'aide seront donnés dans les différents chapitres. Mais ce sont les questions qui sont décisives. Chacun doit élaborer ses réponses originales en matière de méthode. Comme l'a noté Montesquieu : « Les gens d'esprit se font des routes particulières : ils ont des chemins cachés, nouveaux ; ils marchent là où personne n'a encore été. Le monde est nouveau. » Les réponses que peut donner un livre de méthode sont toujours tournées vers le passé. Elles forment un répertoire d'exemples intéressants, à méditer, mais qui doivent toujours être repensés et dépassés. En aucun cas, elles ne sont des recettes qu'il faut suivre mécaniquement. Ce sont les questions que vous vous poserez qui vous ouvriront les chemins inattendus.

Peut-être une autre erreur vous a-t-elle visité. Celle qui consiste à se dire que la recherche doit *commencer* par la lecture de livres de méthodologie qui seront la fondation solide de toute la recherche ultérieure. Ce n'est pas non plus ainsi qu'il faut envisager les choses. Les questions qui se posent au début d'une recherche ne sont pas celles que l'on rencontre un an après son commencement, en son milieu et vers sa fin. Prenons le cas du matériau. Chronologiquement, le recueil du matériau précède son

traitement. Mais logiquement ? Si l'on formate le matériau que l'on choisit de recueillir pour en faciliter le traitement, on se ferme au recueil de matériau inattendu et sans doute par là, particulièrement fécond. Si on recueille le matériau sans se soucier de son traitement futur, on va se retrouver devant une montagne de données sans queue ni tête, et dans l'incapacité de les traiter. Il faut donc tout faire en même temps : ramasser le matériau et prévoir son traitement. Les livres de méthodologie donnent généralement l'ensemble des réponses à toutes les questions possibles, d'un coup, et dans un ordre séquentiel. Mais comment pourrait-on comprendre ces réponses lorsqu'on n'a pas encore affronté concrètement les questions qui les ont suscitées ? Ce n'est qu'au moment où on doit y faire face que les questions prennent leur sens.

Un livre de méthodologie doit accompagner le chercheur dans sa dynamique de recherche, et l'aider à se poser les questions qui doivent l'être au cours de cette dynamique, à ses différents moments, ni trop tôt, ni trop tard, avec plusieurs lectures successives possibles (le même chapitre peut et doit être lu au début de la recherche, puis relu dans une autre perspective ultérieurement). Il est des questions de méthode qu'il faut mûrir lentement et qu'il est inutile de vouloir anticiper. Mais il est essentiel de ne pas rater des moments décisifs et de faire les bons choix méthodologiques, au moment opportun. Il est d'autres questions qu'il faut se reposer à diverses étapes de la recherche (celle de la revue de littérature, par exemple). Ce livre a donc été conçu pour être lu de deux manières. Il peut l'être bien sûr de manière classique, suivant l'ordre des chapitres et sans en omettre un. Cet ordre part des grandes questions que pose la recherche qualitative, puis montre comment le matériau doit être traité, puis mis sous la forme d'une analyse préthéorique, avant d'aborder la question de la production de la théorie elle-même. Mais chaque chapitre est organisé autour d'une question et peut donc être lu de manière autonome, au moment où, dans le processus de recherche, cette question se pose ou se re-pose.

Certaines de ces questions concernent tout chercheur. Mais cet ouvrage porte plus particulièrement sur la recherche qualitative ou, de manière plus précise et plus pertinente, comme on le verra, sur la recherche compréhensive¹. Le projet de connaissance de ce type de démarche se centre

1. L'expression «recherche qualitative» est la plus couramment utilisée. Il est donc difficile de l'éliminer tout à fait. Mais l'expression «recherche compréhensive» lui est supérieure comme on l'expliquera, dans la mesure où elle décrit mieux ce dont il est question dans ce type de démarche. Dans l'ensemble du livre, «recherche qualitative» et «recherche compréhensive» seront prises comme synonymes, la préférence de l'auteur allant à la seconde, mais la première étant sans doute plus familière au lecteur. Par ailleurs,

sur les acteurs agissant et interagissant, c'est-à-dire pensant, parlant, décidant, de manière routinière ou novatrice. Le chercheur se place au plus près des situations dans lesquelles se déroulent ces actions et interactions, soit qu'il les reconstitue (historien), les observe (observation, observation participante) ou qu'il agisse de concert avec les acteurs étudiés (recherche-action).

Pour le chercheur qui choisit ce type de démarche, la première interrogation porte sur la nature même de cette manière de faire de la recherche et sur les types de problèmes qu'elle peut poser (chapitre 1). La recherche compréhensive peut se combiner avec du quantitatif, c'est la raison pour laquelle l'expression « recherche qualitative » est inadaptée. Elle pose trois grands problèmes. Le premier est le risque de perdre le projet même de connaissance : au lieu d'analyser les actions des acteurs, les explications données par le chercheur font agir des êtres abstraits, comme les structures. Le deuxième est le risque de circularité : le chercheur retrouve sans difficulté dans son matériau les théories qu'il y a mises, et pense avoir « vérifié » ces théories. Le troisième consiste à passer à côté du phénomène d'équifinalité, c'est-à-dire le fait qu'un même résultat observé peut s'expliquer par plusieurs enchaînements causaux. Il faut alors, pour chaque observation, évaluer les pouvoirs explicatifs de plusieurs hypothèses.

Par où commencer ? Faut-il recueillir le matériau, ou d'abord essayer d'élaborer un cadre théorique ? Faut-il choisir sa méthodologie ou l'élaborer pas à pas ? (Chapitre 2)

La troisième question générale concerne la revue de littérature. Pourquoi et comment doit-on en faire une ? Quelle est sa place dans le processus de recherche ? (Chapitre 3)

Une dernière question, qui taraude le chercheur débutant ou confirmé, est de savoir comment avoir des idées. (Chapitre 4)

Ces quatre interrogations ont une unité. Les suivantes sont consacrées à la manière dont le matériau peut être traité.

Les données recueillies dans ce type de recherche se caractérisent par une grande richesse (observations, comptes rendus d'entretiens, documents en tout genre) et une forte hétérogénéité. Comment faut-il les traiter ? Le traitement peut procéder par codage (chapitre 5) et par la mise en

il existe une grande littérature sur l'opposition entre compréhension et explication (dont le classique von Wright, 1971). Dans le présent livre, comme on y reviendra à de multiples reprises, démarche compréhensive renvoie simplement à l'étude des acteurs pensant, parlant et agissant (autrement dit, l'explication donnée par le chercheur prend en compte les raisons d'agir données par les acteurs eux-mêmes).

série et la présentation synoptique, c'est-à-dire l'élaboration de *templates* (chapitre 6).

Une fois le matériau traité, il faut le transformer par une analyse pré-théorique. Il s'agit là d'un troisième bloc. Ce type d'analyse s'opère par la description (chapitre 7) et par la narration (chapitre 8).

Alors se pose la question de la théorie que peut produire la recherche compréhensive. Quelle en peut être la forme ? Les trois réponses sont l'identification de mécanismes sociaux, l'élaboration de typologies et l'invention de nouveaux concepts ou la redéfinition de concepts existants. (Chapitre 9)

Se pose alors une question fondamentale : « En quoi la démarche compréhensive peut-elle être considérée comme scientifique ? » La discussion épistémologique permet de revenir, toujours concrètement, sur les différents points abordés dans les chapitres précédents, comme le statut de la théorie dans ce type de recherche, et le dialogue entre théories et faits (chapitre 10).

Enfin, nombre de recherches qualitatives se présentent comme des études de cas. Cependant, le chercheur, novice ou confirmé, qui se lance dans une étude de ce type est souvent déstabilisé par les problèmes qu'il rencontre en pratique. Le chapitre 11 revient sur ce qu'est en réalité un cas et sur ce qui peut être du coup, en pratique, une étude de cas.

De nombreux livres de méthodologie ont nourri cet ouvrage et s'y retrouvent². Il les complète en posant notamment des questions centrales et paradoxalement trop oubliées (comme celles de la description et de la narration). Il ne s'y substitue pas : on n'y trouvera pas les conseils pour mener une enquête de terrain et des entretiens, c'est-à-dire pour recueillir le matériau. C'est le traitement du matériau et la production de connaissances qui en forment la trame. En ce sens, ce livre n'est qu'un long commentaire d'une phrase de Bruno Latour (2012, p. 118) : « Le travail d'abstraction est un métier concret. » Il s'agit d'entrer dans ce métier très concret qu'est le travail de l'abstraction à partir de son matériau de recherche.

2. Entre autres : Becker, 2002/1998 ; Denzin et Lincoln, 2005 ; Noël, 2011 ; Marshall et Rossman, 2010 ; Ragin et Becker, 1992 ; Yin, 2008 et 2012. Le livre de Michel Villette (2004) se présente modestement comme un guide du stage en entreprise mais il est aussi un précieux outil de réflexion méthodologique. En épistémologie, Martinet (1990) et David, Hatchuel et Laufer (2000).

CHAPITRE 1

Qu'est-ce que la recherche qualitative ?

Vous avez décidé d'étudier des acteurs à leur contact. Vous allez vous déplacer pour mener votre recherche à proximité de leurs situations de travail et d'action. Soit que vous les observiez en interagissant avec eux (observation participante), que vous les aidiez dans leurs projets (recherche-action) ou que vous les interrogiez dans leur environnement (entretiens). Ou même que vous les étudiez au travers des archives qu'ils ont laissées, à la manière d'un historien. En deux mots vous avez décidé, plutôt que de rester dans votre bureau pour traiter des données ou élaborer un modèle, ou de mettre au point un programme expérimental dans un laboratoire, de mener une recherche qualitative.

Que signifie exactement ce choix d'une démarche qualitative, que recouvre-t-il et quels en sont les enjeux ? Telles sont les questions centrales auxquelles ce chapitre va s'efforcer de donner une réponse.

Dans un premier temps, il convient de revenir sur cette notion de démarche « qualitative », en cherchant à comprendre en quoi elle s'oppose ou non à une démarche « quantitative ».

Dans un deuxième temps, trois grands risques épistémologiques de ce type de démarche seront identifiés : le risque lié aux êtres de raisons ou risque d'explication par les acteurs abstraits, le risque de circularité et le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité.

Dans un troisième temps, les problèmes plus concrets de la dynamique propre à la recherche qualitative et du traitement du matériau seront abordés.

Ce chapitre entend donc indiquer les grands écueils liés à la démarche qualitative, et commencer à donner des éléments permettant de les éviter.

La recherche qualitative s'oppose-t-elle à la recherche quantitative ?

Depuis au moins Aristote, le qualitatif se différencie du quantitatif et s'y oppose. Dans l'histoire des sciences plus récente, l'opposition est réapparue en chimie au XIX^e siècle. Quand on analyse un corps, deux questions se posent en effet : quels sont les éléments qui le constituent, et en quelles proportions ? La première question est l'objet de l'analyse qualitative, et la seconde celle de l'analyse quantitative. Les méthodes employées dans les deux cas sont différentes. Pour mener la première, on utilise des réactifs : des papiers, par exemple, qui changent de couleur au contact d'un élément. L'analyse qualitative montre que l'air est composé d'azote, d'oxygène, et de quelques gaz rares. L'analyse quantitative montre que l'azote est présent à hauteur de 78 % et l'oxygène à hauteur de 21 %. L'analyse qualitative est première en plusieurs sens : chronologiquement et logiquement – puisqu'il faut d'abord savoir quels éléments sont présents dans un corps avant de connaître leurs proportions –, et en termes de prestige : l'essentiel consiste à connaître la composition des corps, la proportion des éléments qui les composent étant bien sûr importante, mais moins essentielle.

L'opposition entre les méthodes employées se retrouve quand on se transpose de la chimie aux sciences sociales. Un chercheur qui adopte la recherche qualitative utilise rarement des méthodes économétriques sophistiquées. Un économètre se lance rarement dans une campagne d'entretiens semi-ouverts. Mais on voit bien pourtant que le social ne s'aborde pas en dissociant et opposant les éléments qui le constitueraient et leurs proportions. Surtout, on ne voit pas pourquoi la démarche qualitative s'interdirait de produire, de manier et de traiter des chiffres.

Pour au moins trois raisons fondamentales.

La première est que les acteurs qui sont étudiés par les sciences sociales sont des agents calculateurs (Callon, 1998). Ils calculent en permanence, bien ou mal. Le phénomène n'est guère nouveau : Braudel (1979) explique qu'aux XVI^e ou XVII^e siècle, on peut survivre en ne sachant pas lire, mais on survit beaucoup plus difficilement en ne sachant pas compter. Comment prétendre comprendre les acteurs ou agents sans étudier la manière dont ils traitent les chiffres ?

La question se pose encore plus directement quand les agents en question sont collectifs : des États, des entreprises, des organisations, et même des associations à but non lucratif. Les organisations produisent des chiffres en permanence, elles y sont d'ailleurs obligées légalement. Elles le font à usage interne, pour prendre leurs décisions, élaborer une stratégie, se développer, et à usage externe dans leur dialogue et leurs interactions avec leur

environnement. Il paraît difficilement pensable de mener une recherche sur une organisation, et même sur tout processus social, en faisant abstraction des chiffres, des données quantitatives et des instruments de gestion qui les produisent et les utilisent (Berry, 1983 ; Moisdon, 1997).

Enfin, troisième raison, c'est l'une des tâches du chercheur que de produire lui-même des chiffres et de les traiter, pour mieux comprendre ce que font les acteurs qu'il étudie, notamment pour prendre de la distance avec ce qu'ils disent de leurs actions. Il est par exemple intéressant de confronter ce que dit lors d'un entretien un dirigeant d'entreprise du temps qu'il consacre à la réflexion stratégique, avec la mesure fine et quantifiée de son emploi du temps par le chercheur. La mesure quantifiée permet de mettre en évidence les décalages entre discours et perceptions d'une part, et les pratiques d'autre part.

Pour au moins ces trois raisons, on voit que la recherche qualitative ne peut pas se permettre d'exclure le quantitatif. Deux questions se posent alors : comment faire pour articuler qualitatif et quantitatif, et quelle est alors la différence entre recherche qualitative et recherche quantitative, si elles se mêlent en pratique ?

La première question renvoie à deux problèmes : la gestion du temps dans la recherche d'une part, et les compétences de l'autre. La recherche est elle-même soumise, comme l'avait bien vu Peirce, à un calcul coûts/bénéfices. La démarche qualitative prend beaucoup de temps. Il apparaît difficile de la mener de front avec une recherche quantitative sophistiquée. Par ailleurs, les méthodes quantitatives progressent en permanence et exigent des compétences de plus en plus élaborées. Si la recherche qualitative n'exclut pas un traitement quantitatif, il faut que celui-ci reste raisonnablement simple, et que ses résultats soient néanmoins suffisamment robustes. Il faut donc trouver des méthodes qui offrent un bon compromis entre simplicité de maniement et robustesse. Par exemple, si l'on étudie qualitativement des stratégies d'entreprise, il est évidemment intéressant de se demander comment les marchés ont reçu et évalué ces stratégies. Une méthode disponible est celle des *event studies* qui permet d'étudier la réaction des marchés à des événements affectant les firmes via l'étude du cours de leurs actions (McWilliams et Siegel, 1997). Mais cette méthode est complexe à mettre en œuvre et très coûteuse en temps. Une méthode plus simple à manier et néanmoins robuste constitue donc une alternative intéressante, celle du *credibility gap* ou déficit de crédibilité. Ce type de déficit apparaît quand l'anticipation du marché diffère de manière durable des résultats économiques dégagés par l'entreprise. *Grosso modo*, le cours de bourse ne reflète pas correctement, durablement et de manière

significative, les résultats financiers de l'entreprise. L'étude consiste donc à comparer la rentabilité économique de l'entreprise avec sa valorisation boursière pour mettre en évidence l'existence ou non d'un écart entre les deux (Depeyre 2009 ; Depeyre et Jacquet, 2011).

Reprenons maintenant la question centrale : si, en pratique, recherches qualitative et quantitative s'entremêlent, qu'est-ce qui en constitue la différence ? Pour la comprendre, le mieux est de la définir à partir du risque qu'elle affronte de passer à côté de l'analyse des acteurs concrets en se centrant sur des acteurs abstraits.

Le risque des acteurs abstraits

Au niveau des stéréotypes, on décrit parfois la recherche qualitative comme riche mais journalistique, et la recherche quantitative comme analytiquement puissante mais stérile (Ragin, 1999, p. 1140). Plus profondément, ce sont leurs objectifs qui diffèrent. D'un côté, le chercheur s'efforce de comprendre un petit nombre de cas (de 1 à 50, dit Ragin), de l'autre le chercheur tente de mettre en évidence des traits (*patterns*) généraux caractérisant une population.

La recherche quantitative, dit Ragin, est une stratégie de recherche orientée par les variables (*variable-oriented research strategy* – Ragin, 1999, p. 1137). Quand elle mène une narration, par exemple, c'est soit qu'elle cherche à expliquer une anomalie dans le pouvoir explicatif de ces variables, soit que ce sont les variables elles-mêmes qui agissent dans la narration (Abbott, 1992). Au contraire, la recherche qualitative s'efforce d'analyser les acteurs ou agents comme ils agissent. Elle s'appuie sur leurs discours, leurs intentions (le pourquoi de l'action), les modalités de leurs actions et interactions (le comment de l'action)¹. C'est ce qu'il est convenu d'appeler, dans une tradition qui remonte à Dilthey en passant par Weber, et qui se retrouve chez Popper, la démarche compréhensive. L'adjectif « compréhensive » décrit beaucoup mieux le sens de ce type de recherche et ses enjeux que l'adjectif « qualitative ». Il demande pourtant une explication. Il ne s'agit pas d'empathie, au sens où il faudrait entrer dans l'identité des acteurs étudiés, leurs émotions, leurs pensées, pour les partager. Il s'agit plus justement d'une « logique de situation » au sens de Popper, l'objectivation des éléments d'un contexte d'action et d'interaction. C'est-à-dire que l'on se place bien dans le cadre d'une démarche scientifique, objectivante et susceptible d'être critiquée justement dans la mesure où elle a objectivé

1. Popper parle des « actions, interactions, buts, espoirs et pensées » (Popper, 1988/1956, p. 198)

les facteurs explicatifs de l'action et de l'interaction (nous y reviendrons ultérieurement). Et il s'agit de comprendre comment les acteurs agissent et interagissent, parfois en faisant des erreurs. Autrement dit, une distinction fondamentale doit être faite entre la situation telle que la vivent les acteurs et la situation telle qu'elle est vue par le chercheur. Les deux doivent être mises en tension, et c'est de cette tension que naît l'analyse. Cette distinction fondamentale a été faite par Pareto, mais on la retrouve dans toute analyse de l'action (et nous y reviendrons dans le chapitre consacré à la narration) :

Il est essentiel [...] que les analyses de l'action comprennent deux approches différentes en tant que champs d'application du formalisme déterminant l'action : 1. les réflexions de l'agent, la personne qui agit, sur la manière dont elle doit agir, et 2. l'effort d'interprétation de l'observateur qui, en reconstruisant de manière interprétative les caractéristiques intentionnelles de l'action, essaie de comprendre le comportement observé de la personne agissante, comme une action. (Weinberger, 1998, p. XVII)²

L'important est donc de souligner qu'une démarche de recherche qualitative n'a de sens que si elle montre et analyse les intentions, les discours et les actions et interactions des acteurs, de leur point de vue et du point de vue du chercheur. C'est-à-dire si elle décrit et si elle narre. L'accent mis sur la compréhension des stratégies des acteurs dans un système d'action fait précisément la force de la sociologie des organisations depuis les travaux pionniers de Michel Crozier (1964) et du même en collaboration avec Erhard Friedberg (1977). Parue un an après *Le phénomène bureaucratique*, la description du « monde des employés de bureau » construite par Crozier reste aujourd'hui un chef-d'œuvre difficile à égaler de ce que peut être le « donner à voir » des acteurs agissant (Crozier, 1965)³. Il faut rompre avec l'idée qu'il faudrait exclure la description et la narration comme des formes extra-scientifiques, littéraires, subjectives (voir chapitres 7 et 8) : la recherche qualitative se doit de décrire et de raconter, et la description et la narration doivent être envisagées comme des méthodes

2. Dans tout cet ouvrage, les citations de textes en anglais ont été traduites par l'auteur. La référence renvoie au texte original.

3. Si l'on nous permet cette note personnelle, l'auteur de ce livre a fait son service militaire dans un bureau en charge de traiter les bons de commande au sein d'une institution appartenant aux armées ; le soir, il lisait *Le monde des employés de bureau* : il en a gardé l'empreinte indélébile de la puissance compréhensive que peut avoir une description sociologique.

scientifiques objectivantes et susceptibles de critique⁴. Quel serait l'intérêt d'une recherche qualitative si elle ne fait pas *voir*, si elle ne *donne pas à voir* les acteurs et l'action ? Ceci semble relever du truisme et n'en est pas un. Combien d'articles, de livres, de mémoires ou de thèses de recherche qualitative donnent le sentiment au lecteur, une fois la lecture de dizaines, parfois de centaines de pages achevée, qu'il n'a *vu* nulle part les acteurs agir, penser, s'affronter, débattre, tenter des choses, développer des projets, réussir, échouer. Des montagnes de données ont pu être présentées et brassées et pourtant les acteurs et les actions n'ont pas été *montrés*, donc ils n'ont pas été *analysés* (car il faut rompre avec l'idée que description et analyse sont indépendantes, voire opposées : il n'y a pas de bonne description sans de bonnes interrogations théoriques, et pas de bonnes analyses théoriques si les descriptions sont pauvres).

Comment expliquer ce paradoxe d'une recherche qualitative menée sans montrer des acteurs concrets agissant concrètement ? C'est qu'on a trop utilisé ce que Durkheim appelait des « êtres de raison ». De quoi s'agit-il ? « C'est une entité causale qui n'existe que dans la tête de celui qui y a recours. » (Boudon, 2006, p. 266) Elle sert d'explication aux phénomènes étudiés, alors qu'elle n'explique rien, qu'elle est une boîte noire. Les chercheurs les plus fins peuvent s'y laisser prendre, comme le reconnaît Tocqueville :

J'ai souvent fait usage du mot égalité dans un sens absolu ; j'ai, de plus, personifié l'égalité en plusieurs endroits, et c'est ainsi qu'il m'est arrivé de dire que l'égalité faisait de certaines choses, ou s'abstenait de certaines autres [...] Ces mots abstraits [...] agrandissent et voilent la pensée. (cité in Boudon, 2006, p. 265)

Et Weber est du même avis :

Si je suis devenu sociologue, c'est surtout pour mettre fin à ces analyses à base de concepts collectifs qui rôdent toujours. (cité in Boudon, 2006, pp. 265-266)

S'il est difficile, donc, de définir précisément ce qu'est et ce que n'est pas la recherche qualitative, du moins peut-on affirmer qu'une recherche qualitative qui ne donne pas à voir, c'est-à-dire qui ne décrit pas les acteurs et les actions, qui ne raconte pas des actions et des interactions, ce qui constitue déjà (mais pas seulement) un stade essentiel dans la préparation

4. Comme le souligne encore Popper : « L'histoire, cependant, ne s'intéresse pas seulement à l'explication d'événements particuliers, mais aussi à la description comme telle. L'une de ses plus importantes tâches est indubitablement de décrire les événements intéressants dans toute leur particularité et leur unicité ; c'est-à-dire d'inclure des aspects qu'elle n'essaye pas d'expliquer causalement, tels que la simultanéité "accidentelle" d'événements entre lesquels il n'y a pas de relation causale. » (Popper, 1988/1956, p. 184)

de l'analyse, est passée à côté de son objectif et a raté son but. Et pour atteindre ce but – nous sommes ici renvoyés à ce qui a été dit précédemment –, elle peut mobiliser des méthodes quantitatives. Un chercheur qui s'intéresserait aux résultats des hôpitaux, qui en aurait sélectionné quelques-uns particulièrement performants pour essayer de comprendre les manières d'agir déterminant cette performance, peut évidemment mener des entretiens ouverts avec les dirigeants de l'hôpital, mais il peut également apprendre beaucoup en envoyant des questionnaires à tout le personnel et en traitant les réponses avec les méthodes quantitatives traditionnelles (Ragin, 1999). L'important ne réside donc pas dans les méthodes mobilisées, mais dans l'objectif de la recherche, qui est de comprendre. Et cet objectif est perdu si la recherche ne rend pas compte des interactions et des stratégies des acteurs.

Comment gérer ce risque toujours présent de faire agir des acteurs abstraits en lieu et place des acteurs concrets ?

Comment gérer le risque des acteurs abstraits ?

Pour essayer d'éviter le risque des acteurs abstraits, qui guette même les plus grands chercheurs on l'a vu, le point crucial est la détermination de l'unité d'analyse. Celle-ci est particulièrement difficile à définir. On la confond souvent avec le niveau d'analyse ou la détermination du périmètre de l'étude empirique.

Par niveau d'analyse, on entend une sorte de hiérarchie allant du micro au macro, de l'individu aux équipes, à l'organisation, au secteur (Lecocq, 2012). Si l'on veut éviter le risque des acteurs abstraits, peut-on penser, il faut éviter les niveaux qui semblent leur correspondre (secteur, organisation, équipe) et choisir de se situer au niveau des individus. Les choses sont en réalité plus complexes. Ce n'est pas parce qu'on a décidé d'étudier des acteurs individuels (par exemple sous la forme d'entretiens) que l'on va les *voir* agir ; à l'inverse, ce n'est pas parce que l'on a décidé d'étudier un secteur industriel, par exemple celui de l'automobile ou celui de la bière, que l'on ne va pas *voir* des acteurs penser, décider et agir. Ce n'est donc pas le niveau d'analyse qui importe, mais bien plutôt la manière dont sont articulés les différents niveaux, justement à partir du choix de l'unité d'analyse. C'est en effet l'unité d'analyse qui permet de *donner à voir* ou non les acteurs et l'action. Des chercheurs qui ont choisi d'étudier des individus peuvent passer à côté de la dimension compréhensive et des chercheurs qui ont choisi d'étudier des technologies peuvent parfaitement faire voir les acteurs à l'œuvre.

La détermination du périmètre d'investigation empirique se détermine et se précise en partie selon les souhaits du chercheur, en partie selon les

opportunités qui s'ouvrent ou se ferment à lui. Imaginons qu'un chercheur dise : je suis dans une entreprise, IBM par exemple, pour deux ans. Mon cas est IBM. Ici, IBM est le domaine d'investigation empirique. Encore faut-il préciser : un chercheur, en deux ans, ne peut connaître qu'une fraction infime d'IBM conçue comme une entité empirique. Mieux vaudrait dire, par exemple, mon cas est un laboratoire de recherche d'IBM, ou même un projet de recherche particulier dans un laboratoire d'IBM. Mais en disant cela, le chercheur n'a pas précisé quelle était son unité d'analyse. Il a juste défini le périmètre de son domaine d'investigation empirique ou son cas.

La difficulté à définir l'unité d'analyse vient du fait qu'elle se situe à l'échelon intermédiaire, à l'articulation entre théorie et terrain. Comme souvent (et comme on va le voir tout au long de cet ouvrage), cet échelon est très difficile à définir et encore plus à montrer. L'unité d'analyse a à voir avec deux questions fondamentales. La première est : « *What is it a case of?* » (Ragin et Becker, 1992), c'est-à-dire : de quoi mon cas est-il un cas ? Cette question renvoie donc à une sorte de catégorisation dans laquelle le domaine empirique de l'investigation peut entrer (et il peut entrer sous plusieurs catégories non exclusives à la fois). On prend du recul par rapport au domaine empirique que l'on a choisi d'étudier, et on essaie de le faire entrer dans une catégorie générale dont il est une instanciation. Cette première question amène le chercheur, d'une certaine manière, à sortir de son cas empirique pour le regarder d'une autre manière, à le caractériser. La seconde question, à l'inverse, consiste à entrer dans le cas empirique pour se demander : à quoi vais-je m'intéresser ? Elle se rapproche de ce que Popper appelait un « point de vue préconçu de sélection » : à la fois manière de voir et de sélectionner ce sur quoi va porter l'analyse proprement dite (Popper, 1988/1956, p. 189). Il s'agit de cadrer l'énigme (*framing the puzzle* – Allison, 1969, p. 715).

La détermination de l'unité d'analyse est centrale pour la recherche qualitative, dans son double mouvement : celui qui consiste à prendre du recul sur son cas empirique pour le caractériser (de quoi ce cas est-il un cas ?) et celui qui consiste au contraire à entrer dans le cas pour savoir à quoi le chercheur va s'intéresser.

Si l'on reprend l'exemple précédent, le chercheur a défini son périmètre d'investigation comme étant un projet de recherche dans un laboratoire d'IBM. Il va se demander de quoi ce cas peut-être un cas. Ce sera, par exemple, un cas de recherche d'articulation entre une stratégie d'exploitation et une stratégie d'exploration. L'opposition entre les deux stratégies peut constituer une première caractérisation du cas effectuée à partir de la littérature. Il va également se poser l'autre question : si mon cas est un cas

de recherche d'une articulation entre stratégie d'exploration et stratégie d'exploitation, alors à quoi vais-je m'intéresser concrètement ? C'est à partir de ces deux questions que l'unité d'analyse va pouvoir être déterminée, et que le risque des acteurs abstraits pourra être géré.

Le risque de circularité

Le matériau rassemblé par une recherche qualitative est riche, hétérogène et lacunaire (nous y reviendrons). Les théories mobilisées sont souvent très générales, abstraites, décontextualisées. Il est facile de trouver dans le matériau des éléments qui confirment une théorie en laissant de côté ce qui pourrait la mettre en cause, ou la nuancer. Il s'agit du risque de circularité⁵, qui consiste à ne voir dans le matériau empirique que ce qui confirme une théorie. Ce risque menace toute recherche qualitative, si rigoureux que puisse sembler le dispositif de recherche mis en place.

On peut illustrer ce point avec un exemple.

Une équipe de recherche composée d'un gestionnaire, d'une sociologue et de deux spécialistes de la communication étudie les interactions entre des employés d'EDF et des clients ou usagers (Borzeix, Girin et Grosjean, 2010). Ces interactions ont lieu dans les cas de problèmes à résoudre (emménagement, déménagement, demande de changement de puissance d'un compteur, problèmes de facture ou de paiement). L'employé(e) doit souvent affronter un client mécontent et trouver une solution au problème. Pour étudier ces interactions, les chercheurs décident de recueillir des données brutes : ils placent une caméra à trois mètres du bureau d'un ou d'une employé(e) et ils filment en enregistrant le dialogue. Bien évidemment, l'employé(e) et le ou la client(e) ont donné leur autorisation pour l'enregistrement. Le matériau, brut, est donc constitué de bandes vidéos. Les chercheurs se trouvent face à des heures d'enregistrement qu'il faut visionner, écouter et interpréter. L'une des interactions

5. Comme le note justement Popper : « On peut dire d'à peu près n'importe quelle théorie qu'elle s'accorde avec quelques faits » (Popper, 1988/1956, p. 140, note 2) et : « C'est la raison pour laquelle la découverte d'exemples qui confirment une théorie a très peu de signification, si nous n'avons pas essayé, sans succès, de découvrir des réfutations. Car si nous ne prenons pas une attitude critique, nous trouverons toujours ce que nous désirons ; nous rechercherons, et nous trouverons, des confirmations ; nous éviterons, et nous ne verrons pas, ce qui pourrait être dangereux pour nos théories favorites. » (Popper, 1988/1956, pp. 168-169) Sur Popper et le risque de circularité, voir Bamford (1993). Jefferson avait lui aussi donné, bien avant Popper, une formulation de ce risque : « Dès le moment qu'une personne se forme une théorie, son imagination ne voit plus, dans tout objet, que les traits en faveur de cette théorie. » (Bergh, 1905, p. 312)

montre une employée au ton particulièrement affable traiter le problème d'une cliente. Cette dernière explique qu'on va lui couper l'électricité parce qu'elle n'a pas payé ses dernières factures. Or, dit-elle, ce doit être un problème de courrier : il se trouve que son immeuble a deux entrées dans deux rues différentes, ce qui occasionne souvent des erreurs et des pertes de lettres. C'est ce qui a dû se passer, car elle n'a pas reçu les derniers avis, et n'a donc pas pu payer ses factures. La conversation est particulièrement détendue, du fait du ton empreint d'une grande amabilité et douceur de l'employée. Les chercheurs y voient le modèle de la conversation coopérative au sens de Grice (1979/1975), et d'une co-construction de la relation de service entre l'employée et la cliente.

Peu de temps après, ils décident de passer ensemble un week-end à la campagne et invitent une collègue, Michèle Grosjean, spécialiste d'une sous-discipline de la linguistique, la prosodie (l'étude du ton sur lequel les choses sont dites, et de la relation entre le ton et ce qui est dit). Ils visionnent ensemble les enregistrements et, parvenus à l'interaction qui vient d'être mentionnée, Michèle Grosjean, écoutant la cliente, s'écrie : « elle ment ! ». Brusquement toute l'interprétation des données brutes change. Jusque-là, elle avait été : la relation de service est co-produite par l'employée et la cliente au cours d'une conversation coopérative. Elle devient alors : l'employée a deviné que la cliente mentait et, sur un ton très affable et détendu, elle est en réalité en train de mener une investigation de type policier. On croyait être face à une coopération amène afin de trouver une solution, on se trouve en réalité dans la situation de *Crime et Châtiment* quand le juge Porphyre s'occupe avec beaucoup de prévenance et d'amabilité de Raskolnikov tout en menant son enquête parce qu'il sait déjà qu'il est l'assassin de la vieille prêteuse sur gages. Le ton particulièrement aimable est là pour masquer le processus d'enquête. Michèle Grosjean fera rejouer la scène par ses étudiants, avec exactement le même dialogue, sur un ton plus inquisitorial, et le processus d'enquête apparaîtra alors de manière lumineuse et évidente.

Cette recherche illustre parfaitement le risque de circularité. Les données ne sont jamais « brutes » et mettre en place un dispositif de recherche voulant s'appuyer sur les données les plus « brutes » possibles (ici, un film) ne garantit pas contre la circularité. Les chercheurs trouvent facilement dans le matériau les éléments pour confirmer l'interprétation vers laquelle ils penchent :

Le paradoxe de la théorie est qu'au moment même où elle nous dit quoi regarder, elle peut nous empêcher de voir. (Vaughan, 1992, p. 195)

Ici, la théorie est celle de la conversation coopérative et de la co-production dans la relation de service, et l'élément empirique qui confirme les chercheurs dans la justesse de leur interprétation est le ton particulièrement poli et affable de l'employée. Il est possible de construire sur les données « brutes » un autre point de vue interprétatif, mais il a fallu pour cela, dans ce cas, une compétence très particulière en prosodie.

Même les chercheurs les plus confirmés, les plus expérimentés, ne sont pas à l'abri de la circularité de leur interprétation théorique. De même que les médecins peuvent faire des erreurs de diagnostic du fait de biais cognitifs (Dumez, 2009b).

Comment affronter ce risque et essayer de le gérer au mieux ?

Comment gérer le risque de circularité ?

Le risque de circularité, qui existe dans toute démarche scientifique, est accru en recherche qualitative du fait de l'écart maximal entre la généralité des théories, d'une part, et, d'autre part, la richesse du matériau, très contextualisé, qui permet facilement de trouver des éléments empiriques qui « confirment » la théorie. C'est donc sur cet écart ou cette zone intermédiaire entre la théorie et le matériau que tout se joue et qu'il faut travailler.

Du côté de la théorie, deux points sont centraux. D'une part, la théorie ne doit pas être trop contraignante au début de la recherche. Son but à ce stade est d'orienter la recherche, notamment le recueil du matériau, et non pas de la structurer (sinon, le risque de circularité s'accroît). C'est donc avec raison que Whyte (1984) parle d'« *orienting theory* ». Diane Vaughan présente les choses ainsi :

J'ai utilisé ces catégories très larges, plutôt qu'un schéma organisateur plus détaillé, pour maximiser le processus de découverte. L'important pour un agencement heuristique est qu'il sensibilise, qu'il ouvre le chercheur à la possibilité. Démarrer avec quelques grands concepts provocateurs et qui créent des typologies discriminantes nous rend possible un premier traitement du matériau, un passage au crible des données, qui met en lumière les variations et les ambiguïtés dans les catégories. (Vaughan, 1992, p. 191)

D'autre part, la théorie maniée et produite dans la recherche qualitative est d'un genre particulier. Elle doit être spécifiée. Sutton et Staw (1995) parlent d'« histoires hypothétiques » :

En aucune manière, les propositions théoriques ne devraient être considérées en sciences sociales avec le formalisme de la grande théorie. Elles devraient juste suggérer un jeu de relations, « une histoire [hypothétique] portant sur le

pourquoi des actions, des événements, des structures et des pensées qui se sont produits » (Sutton and Staw, 1995, p. 378). (Yin, 2012, p. 9)

Des sociologues parlent de « mécanismes sociaux » (ceci sera développé au chapitre 9) :

Le concept de base dans les sciences sociales ne devrait pas être celui de théorie, mais de mécanisme. (Elster, 1989b, p. viii).

Pour être simple, un mécanisme essaie de relier ce qu'on veut expliquer (*explanandum*) à ce qui explique (*explanans*) sous forme d'engrenages (« *cogs and wheels* ») (Elster, 1989a, p. 3). Il faut noter que, bien souvent, les théories sont formulées d'une manière très générale et peu spécifiées. Le chercheur qui fait de la recherche qualitative doit donc bien souvent les spécifier lui-même. Cette tâche de spécification consiste à identifier des effets prévisibles (« *predicted effects* »). Elle repose sur la question suivante : que devrais-je pouvoir observer dans mon matériau si la théorie que j'utilise est vraie ? (voir chapitre 9)

La théorie est donc spécifiée quand elle permet d'identifier des effets que l'on devrait pouvoir observer dans le matériau.

Côté matériau, il faut là aussi spécifier des mécanismes sous forme d'enchaînements ou processus. La recherche qualitative produit de la théorie quand elle confronte des mécanismes sous formes d'effets à prévoir avec des mécanismes ou effets observés dans le matériau, quand elle confronte des histoires hypothétiques à des histoires réelles (voir le chapitre 8 sur la narration). Tout se joue dans l'espace intermédiaire entre la théorie abstraite d'un côté et le matériau hirsute de l'autre. Pour gérer le risque de circularité, il faut mener les deux spécifications, celle de la théorie et celle du matériau, de manière (relativement) indépendante. La spécification du matériau indépendante de la théorie peut se faire grâce au codage et à l'utilisation de *templates*. (voir chapitres 5 et 6). Bien évidemment, le risque de circularité est géré au mieux quand le chercheur cherche à réfuter la théorie (c'est l'idée de falsifiabilité ou de réfutabilité de Popper). Un cas peut en effet infirmer à lui seul une théorie (Koenig, 2009), alors que même des dizaines de cas ne suffisent pas à confirmer une théorie.

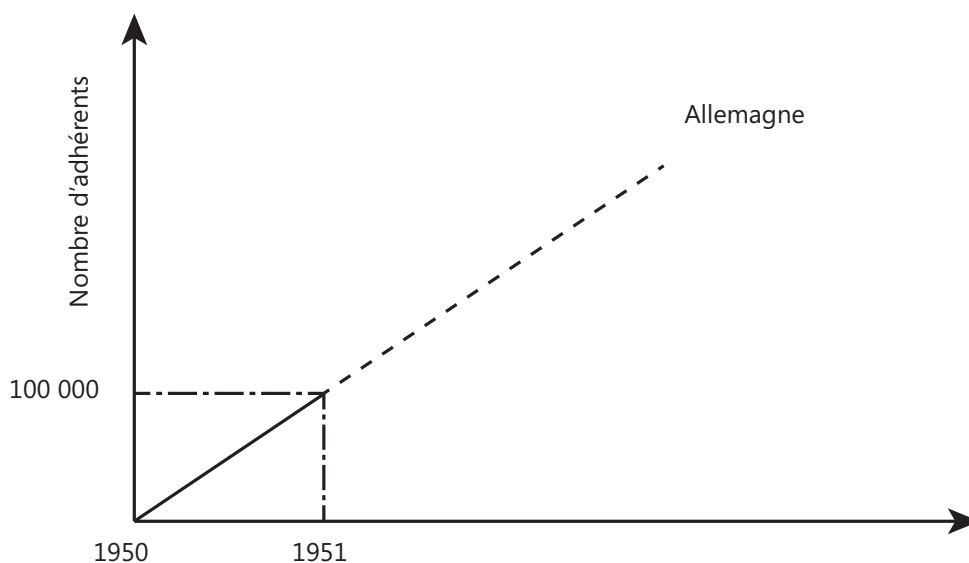
Un autre risque propre à la recherche qualitative, lié d'ailleurs au précédent, consiste à passer à côté du phénomène d'équifinalité.

Le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité

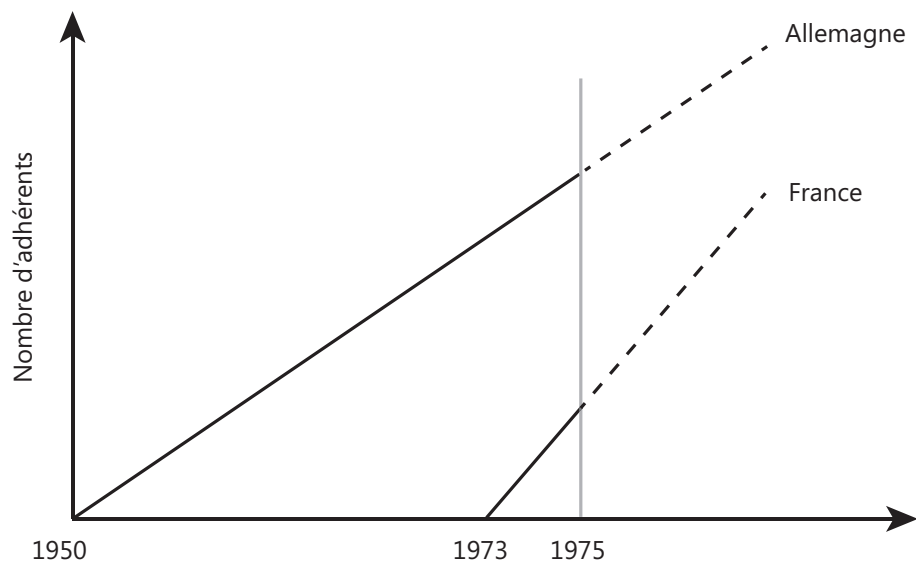
Le phénomène de l'équifinalité a été défini par Bertalanffy (1973, p. 38) de la manière suivante : « Le même état final peut être atteint à partir d'états initiaux différents, par des itinéraires différents. » Cette définition paraît abstraite, mais le phénomène est familier. Notre expérience quotidienne, comme l'enquête policière, montre qu'il faut toujours, pour un même phénomène, explorer plusieurs explications possibles, plusieurs types d'enchaînements ou de mécanismes ayant pu aboutir à ce phénomène, par des cheminements différents.

Un exemple peut là aussi illustrer le phénomène (Lang, 1999).

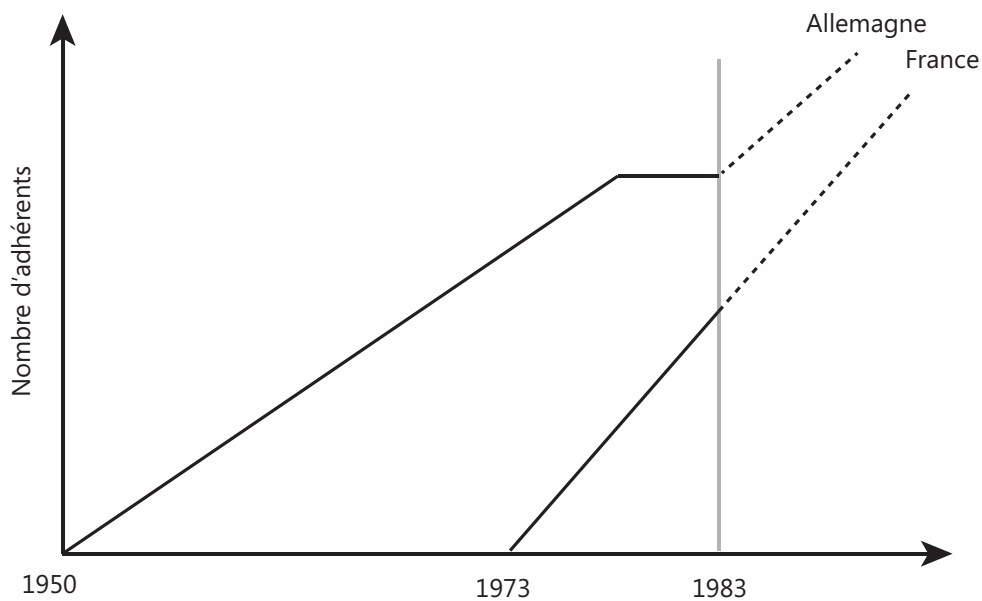
Le groupe allemand Bertelsmann invente en 1950 une activité économique très particulière, le club de livres. Une personne s'abonne au club, reçoit un catalogue et s'engage à acheter un livre au moins une fois tous les trois mois. En un an, le succès est impressionnant : le club passe de 0 à 100 000 abonnés et la rentabilité est remarquable.



Les perspectives de croissance de l'activité se confirment dans les années qui suivent et Bertelsmann décide de décliner le concept dans d'autres pays. En 1973, sous la forme d'une joint-venture avec Hachette, il lance un club de livres en France, France-Loisirs. Le succès est aussi éclatant que pour le club allemand qui, lui, continue de croître sur sa lancée. Dans les années 1980, les deux clubs continuent de se développer, avec un décalage dû au fait que le club français a été lancé vingt ans après le club allemand.

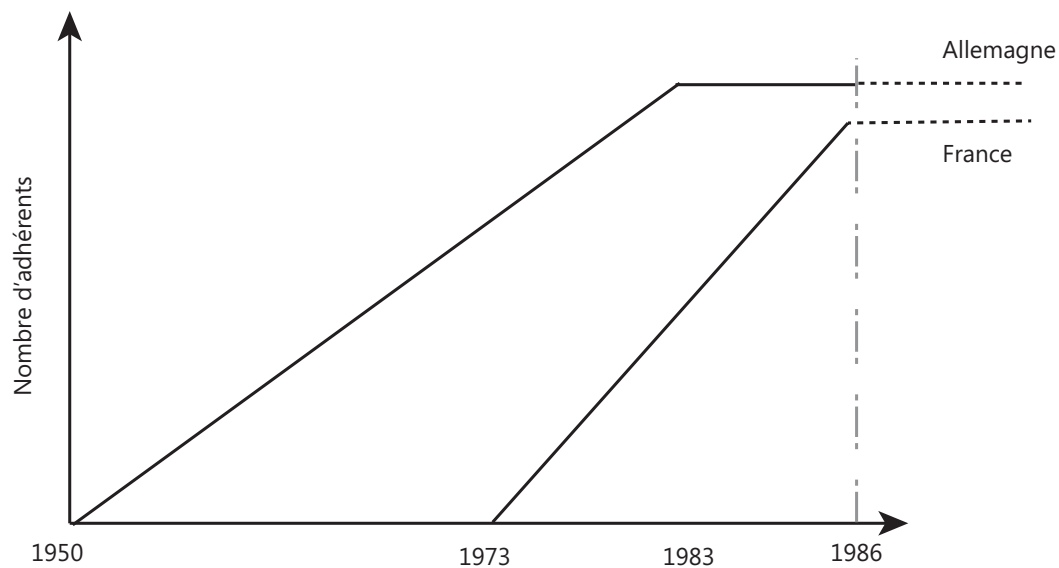


Quelques années plus tard, la croissance en Allemagne stoppe alors qu'elle se poursuit sur un rythme soutenu en France.



Le groupe explique le phénomène par une mauvaise gestion du club allemand. Il fait intervenir des consultants qui confirment cette interprétation et travaillent à transposer en Allemagne les méthodes de gestion françaises. L'effet prévu est que le club allemand, une fois sa gestion réformée, reprendra sa croissance.

Mais quelques années plus tard, France-Loisirs connaît le même phénomène de plafonnement que le club allemand.



Bertelsmann comprend alors que les interprétations qui avaient été données auparavant de la dynamique des deux clubs de livres étaient erronées : un club de livres touche en réalité, dans un pays, un certain pourcentage de la population et ne peut espérer aller au-delà (les coûts marketing pour franchir cette espèce de plafond « naturel » sont très élevés et le rendement marginal en termes de clients supplémentaires très faible).

À chaque étape de cette dynamique, une interprétation a été privilégiée, sans que des interprétations alternatives n'aient été envisagées. Comme si les phénomènes ne pouvaient avoir qu'une explication en termes de processus. Une autre interprétation (la bonne) n'est apparue qu'à la fin de la dynamique.

La recherche qualitative doit gérer ce risque de passer à côté du phénomène d'équifinalité.

Comment gérer le risque lié à l'équifinalité ?

Pour faire face aux difficultés liées à l'équifinalité, il est possible d'opérer de trois manières, liées entre elles : recourir aux hypothèses rivales plausibles, faire un usage systématique du raisonnement contrefactuel et manier le « *process-tracing* » ou traçage de processus.

Pour chaque phénomène spécifié sous la forme d'une histoire ou d'un enchaînement observé, il faut mobiliser plusieurs hypothèses rivales et les tester sur le matériau. Dans l'idéal, il est souhaitable que ces hypothèses rivales soient totalement mutuellement exclusives. Il est rare que ce soit le cas en pratique. Mais c'est un des intérêts de l'étude de cas et de l'analyse

qualitative en général, que de permettre cette confrontation entre plusieurs hypothèses :

Une des fonctions irremplaçables des études de cas est leur capacité à examiner directement des explications rivales ou alternatives. Pour cela, les études de cas doivent collecter des données confortant une explication de ce qui s'est passé en même temps que des données expliquant ce qui aurait pu se passer. Comparer les deux jeux de données conduira à une conclusion bien plus solide que si un seul jeu est mobilisé. (Yin, 2012, p. 117)

Comme l'indique ce texte, une autre méthode, liée, consiste à utiliser le raisonnement contrefactuel, qui pose la question « *what if?* », « que se serait-il passé si ? » (Tetlock et Belkin, 1996 ; Durand et Vaara, 2009). Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 8, consacré à la narration.

Enfin, des chercheurs en science politique ont proposé une approche consistant à lever le risque lié à l'équifinalité en confrontant systématiquement les pouvoirs explicatifs de plusieurs théories pour expliquer un même phénomène (George et Bennett, 2005 ; Hall, 2006).

Dans tous les cas, un chercheur pratiquant la recherche qualitative ne doit jamais se contenter d'une explication pour analyser les phénomènes qu'il observe et doit toujours discuter et tester plusieurs types d'explication. Ceci rejoint la remarque d'Arthur Stinchcombe :

Un étudiant qui éprouve de la difficulté à penser à au moins trois explications sensées pour n'importe quelle corrélation qui le préoccupe devrait probablement choisir une autre profession. (Stinchcombe, 1968, p. 13)

Bien évidemment, nous devrions tous changer de profession (et l'auteur de ce livre ne fait pas exception) parce qu'il est en réalité très difficile de s'imposer cette discipline de toujours envisager plusieurs explications pour un phénomène rencontré dans une démarche qualitative. En tout cas, le fait de rechercher plusieurs explications n'est possible que si le matériau et les théories ont été spécifiés. Et cette manière d'affronter la question de l'équifinalité permet donc de gérer en parallèle le risque de circularité.

Une recherche qualitative ou compréhensive peut donc se révéler décevante pour trois raisons principales :

1. Elle ne montre pas (donc n'analyse pas) les acteurs pensant, agissant et interagissant, développant des projets, des stratégies, réussissant ou échouant, en conséquence de quoi elle n'a pas géré le risque des acteurs abstraits.
2. Elle retrouve dans le matériau les théories générales qu'elle a voulu y voir, sans avoir géré le risque de circularité.

3. Elle privilégie une interprétation de ce qu'elle a observé, sans avoir suffisamment exploré des interprétations rivales plausibles, étant passée à côté du phénomène d'équifinalité.

Ces trois grands risques épistémologiques de la démarche qualitative ayant été présentés, ainsi que les manières de les affronter, il faut maintenant en présenter les difficultés pratiques.

La dynamique de la recherche qualitative

La première difficulté pratique de la démarche qualitative tient à sa dynamique particulière. La recherche est traditionnellement vue comme un processus séquentiel : on pose la question de recherche, on fait une revue de littérature, on choisit sa méthodologie, on recueille et met en forme les données, on traite les données, on discute les résultats et on conclut en mettant en évidence à la fois les résultats et les limites de la recherche menée, avant d'ouvrir sur un programme de recherche futur. Bien que ce schéma se soit imposé de manière quasi-universelle, il ne correspond pas à la dynamique de la recherche qualitative (il est probable d'ailleurs qu'il ne correspond à aucune démarche de recherche réelle, puisqu'il exclut tout phénomène de surprise ou de sérendipité, mais laissons de côté cette question qui nous entraînerait trop loin...).

La recherche qualitative est souvent liée à des opportunités, des terrains qui s'ouvrent ou ne s'ouvrent pas. Les commencements sont aventureux, chaotiques, aléatoires. La question de recherche est au départ très floue, mal reliée au terrain ou au domaine d'investigation empirique. Les cadres théoriques sont mal fixés (il doit en être ainsi si l'on veut échapper à la circularité) et ne donnent que de grandes orientations. Un certain flottement conceptuel est accepté et même volontairement recherché. Schulman (1993) parle de « *conceptual slack* ». Toute la dynamique de la recherche consiste à préciser et à affiner en même temps et en interrelation : la question de recherche, l'unité d'analyse, le domaine d'investigation empirique, les propositions théoriques. En réalité, la dynamique procède par boucles successives, que l'on peut nommer, en référence à Peirce, des boucles de déduction/induction/abduction (David, 2000). On est également proche du modèle de l'enquête de Dewey (Journé, 2007 ; Dumez, 2007b). Gadde et Dubois présentent les choses ainsi :

Une conception standardisée du processus de recherche comme enchaînant des « phases » successives ne permet pas de rendre compte des avantages et usages potentiels de la recherche par études de cas. Au contraire, nous avons montré que le chercheur, par des allers-et-retours constants d'une activité de recherche à une autre, et de l'observation empirique à la théorie, est capable d'étendre sa

compréhension à la fois de la théorie et des phénomènes empiriques. (Gadde et Dubois, 2002, p. 555)

Le premier document est le projet de recherche. Il énonce une question, présente une première revue de littérature, définit un champ d'investigation empirique (une entreprise, une association, une population à interviewer).

On commence le terrain, quand il s'ouvre, comme il s'ouvre, et on lit. Soit on laisse tout s'accumuler, au risque d'avoir une montagne de lectures et de données à traiter à l'arrivée, soit on peut travailler par mémos. La notion de mémo est empruntée à la théorisation ancrée ou *grounded theory*, mais le sens qui lui est donné ici est un peu différent. Il s'agit d'un écrit de forme libre, qui ne cherche pas une construction rigoureuse, qui peut être écrit à la première personne, faire état de questions, de doutes, d'hésitations, d'interrogations, tout en cherchant à établir des premiers résultats. Les mémos sont de deux sortes, mémos théoriques et mémos sur le matériau empirique. Les mémos théoriques font le point sur un courant de recherche, un concept, une question théorique (ils font donc partie du travail de revue de littérature, voir chapitre 3). Les mémos de terrain peuvent être une première monographie, mais de préférence (les monographies sont toujours trop longues et ennuyeuses, tout en étant trop partielles) des analyses d'incidents critiques, de surprises, de processus routiniers ou exceptionnels qui ont intrigué le chercheur. Les mémos doivent être alternés pour fonctionner en boucles : mémos théoriques, puis mémos de terrain. Au début, le lien entre mémos théoriques et mémos de terrain doit être lâche pour éviter le risque de circularité. Les mémos théoriques visent à spécifier les mécanismes, les effets à prévoir. Les mémos de terrain doivent mettre en évidence des mécanismes observés, des histoires, sans chercher à les relier aux théories. C'est progressivement, de boucle en boucle, que le lien devra se faire entre cadres d'analyse spécifiés et matériau spécifié, de manière à ce qu'une discussion théorique s'instaure à partir de cette confrontation, entre idées et matière, comme un sculpteur se sert de modèles en plâtre successifs pour faire avancer ses idées (Dumez, 2007a). Les mémos théoriques pourront être repris dans la partie revue de littérature des articles, du mémoire ou de la thèse. Les mémos de terrain nourriront la partie empirique du travail de recherche.

La dynamique de la recherche qualitative consiste à procéder par boucles qui permettent de préciser l'approche au fil du temps. Elle se différencie en cela d'un processus séquentiel qui procède par validation d'étapes sans retours en arrière réflexifs. Dans cette dynamique, l'autre grande question pratique est celle du traitement du matériau.

Comment traiter la question du matériau ?

C'est l'une des grandes caractéristiques de la recherche qualitative, et on y reviendra à de nombreuses reprises : elle produit et travaille sur du matériau riche, lacunaire et hétérogène. L'hétérogénéité des types de matériau a été soulignée par Yin (2012, p. 10). Elle recouvre au moins six éléments :

1. Les observations directes
2. Les entretiens
3. Les archives personnelles [les notes prises par le chercheur]
4. Les documents
5. L'observation participante
6. Les artefacts physiques

Du coup, le matériau est souvent rapidement très riche, voire trop. Trente entretiens retranscrits intégralement à partir d'enregistrements peuvent rapidement représenter cinq cents pages. À quoi il faut ajouter des comptes rendus de réunions, des rapports, des notes de service, des articles de journaux et autres documents ; des films, éventuellement ; des notes personnelles d'observation, un journal de terrain.

Et, en même temps, ce matériau est structurellement lacunaire : le chercheur ou l'équipe de recherche n'ont pas pu interviewer tout le monde ; ils ont pu observer certaines situations ou interactions, mais pas d'autres ; certaines archives ont disparu ou ne sont pas ouvertes.

Le matériau donne l'impression qu'il est ouvert à tout vent, qu'il peut permettre de répondre à n'importe quelle question et, en même temps, tant il est lacunaire, à aucune de manière satisfaisante. Une solution pratique peut être de s'interdire de recueillir un certain type de matériau et de ne faire, par exemple, que des entretiens. Mais c'est souvent s'interdire de comprendre les actions et interactions, ou limiter sa compréhension du phénomène de manière préjudiciable. L'autre extrême consiste à accumuler tout le matériau possible de manière désordonnée pour avoir ensuite une montagne de données hétérogènes et lacunaires, ce qui n'apparaît guère viable ni même intéressant. Que faire alors (cette question sera traitée de manière plus détaillée dans les chapitres 5 et 6) ? Il faut, autant qu'il est possible, organiser des *séries*. Ne pas avoir dix entretiens dispersés, cinq comptes rendus épars de réunion, six rapports officiels, trois articles de journaux, deux films en situation. Mais constituer des séries relativement complètes et homogènes de types différents de matériaux. Ce sont ces séries qui vont permettre une mise en forme et un premier traitement du matériau (codage, *templates* – voir plus loin). Par ailleurs, l'hétérogénéité des types de matériau, donc des séries, va permettre des rapprochements

entre ces séries, et donc des confirmations de résultats par triangulation (un résultat obtenu par le traitement d'une série est confirmé s'il est également obtenu par le traitement d'une autre série, indépendante de la première – voir chapitre 10).

Conclusion

Dans la présentation de la recherche qualitative qui vient d'être faite, l'accent a été mis sur la dimension compréhensive, c'est-à-dire sur la nécessité de donner à voir les acteurs pensant, éprouvant et agissant. On ne saurait mieux conclure cette présentation que par une description du chercheur pratiquant ce type de recherche, description faite par un chercheur la pratiquant lui-même (ce qui constitue une « mise en abyme ») :

Nous commençons au milieu des choses, in medias res, pressés par nos collègues, à la recherche continuelle d'argent, étranglés par les échéances. Et la plupart des choses que nous étudions, nous sommes passés à côté d'elles sans les voir ou les comprendre. L'action a déjà commencé ; elle se poursuivra quand nous ne serons plus là. Ce que nous faisons sur le terrain – mener des interviews, distribuer des questionnaires, prendre des notes et des photos, tourner des films, feuilleter des documents, flâner sans objet précis – est obscur pour ceux avec qui nous n'avons partagé qu'un instant. Ce que les clients de la recherche (les institutions de recherche, les agences publiques, les entreprises, les ONG) qui nous ont envoyés sur le terrain attendent de nous reste mystérieux, tant a été sinieuse la route qui a conduit au choix de ce chercheur, de ce sujet, de cette méthode, de ce terrain. Même quand nous sommes au milieu des choses, oreilles et yeux grand ouverts, nous passons à côté de la plupart de ce qui arrive. Le jour d'après, on nous dit que des événements cruciaux ont eu lieu juste à côté, une minute avant, juste alors que nous avons abandonné le terrain, épuisés, et les piles du magnétophone mortes. Et si nous travaillons avec assiduité, les choses ne vont pas mieux dans la mesure où, après quelques mois, nous sommes noyés dans un flot de données, de rapports, de transcriptions, de tableaux, de statistiques et d'articles. Comment donner un sens à tout ce fatras qui s'entasse sur nos bureaux et remplit les disques durs. Désespérément, tout reste à écrire et est infiniment reporté. Tout cela pourrait alors que les directeurs de thèse, les sponsors, les clients vous secouent, que les compagnes, les époux, les enfants s'énervent, et que vous farfouillez dans cette boue noire de données pour apporter la lumière au monde. Et quand vous commencez à écrire sérieusement, finalement satisfait, vous devez sacrifier des montagnes de données qui n'entreront jamais dans le petit nombre de pages qui vous est alloué. Quelle frustration que ce type de travail... (Latour, 2005, p. 123)

Description très juste dans son caractère un peu effrayant. En citant Horace (« *in medias res* »), elle pose la question des commencements, déjà évoquée quand il a été mentionné que la dynamique de la recherche qualitative n'est pas séquentielle, procédant par étapes successives s'enchaînant l'une l'autre comme les troupes dans un défilé militaire. Les difficultés très particulières de la recherche qualitative se cristallisent autour de cette question du commencement ou plutôt, des commencements.

Résumé

La recherche qualitative ne s'oppose pas, en sciences sociales, à la recherche quantitative, parce qu'elle exclurait le traitement des chiffres. Tout au contraire, l'étude des acteurs porte souvent sur la manière dont eux-mêmes produisent et utilisent les chiffres. Par contre, la nature même de la recherche qualitative est d'être compréhensive, c'est-à-dire de donner à voir (description, narration) et d'analyser les acteurs pensant, éprouvant, agissant et interagissant. Nombre de recherches qualitatives ratent leur objectif dans la mesure précisément où elles ratent cette dimension de compréhension. C'est qu'elles font agir des acteurs abstraits, des êtres de raison, au lieu d'analyser les acteurs concrets dans leurs interactions. Pour éviter ce risque, il faut correctement déterminer l'unité d'analyse, échelon intermédiaire entre cadres théoriques et terrain d'investigation empirique. La démarche qualitative présente deux autres risques : le risque de circularité (voir dans le matériau les cadres théoriques que l'on a plaqués sur lui) et celui de passer à côté du phénomène d'équifinalité (le fait qu'un phénomène observé peut et doit s'interpréter selon plusieurs cadres théoriques partiellement ou totalement rivaux). Pour gérer ces deux risques, le chercheur doit spécifier de manière indépendante les cadres théoriques qu'il manie et son matériau, cette spécification s'opérant en termes de mécanismes ou d'histoires (hypothétiques ou prévisibles dans le cas des mécanismes ou des histoires théoriques, observés dans le cas des mécanismes ou histoires des actions et interactions décrites et analysées). À ces difficultés épistémologiques s'ajoutent les difficultés pratiques que sont la dynamique propre à la recherche qualitative et le problème du matériau. La dynamique de la recherche se caractérise par des boucles successives de confrontation de cadres théoriques et de traitement du matériau qui permettent de préciser la question de recherche et les résultats. Le matériau est à la fois très riche, hétérogène et lacunaire. Il faut sans cesse l'organiser et le réorganiser en séries. Son hétérogénéité permet la triangulation, c'est-à-dire la confirmation des résultats de l'analyse via le traitement comparé des séries indépendantes. L'ensemble de ces difficultés rend ce type de démarche risquée, souvent frustrante, et en même temps passionnante.

CHAPITRE 2

« Par où commencer ? »

« Par où dois-je commencer ? » est sans doute la question la plus souvent posée au directeur de thèse. On pourrait croire qu'elle se limite au début de la recherche, pour disparaître ensuite définitivement une fois la recherche lancée. Il n'en est rien. Au début d'une recherche qualitative, elle s'énonce ainsi : « Par où dois-je commencer, les lectures ou le recueil de matériau, la théorie ou le terrain ? » Quand la recherche est plus avancée, dans un sens ou un autre, elle devient : « Par où dois-je commencer le traitement de mon matériau ? » ; « Par où dois-je commencer ma revue de littérature ? » À la fin, elle est de la forme : « Par où dois-je commencer l'écriture ? » Tout se passe comme si la question du commencement resurgissait à chaque étape de la démarche. Comme si le commencement n'intervenait jamais vraiment, mais revenait sans cesse. Comment expliquer ce paradoxe ?

L'angoisse du commencement

La question du commencement cristallise quasiment l'ensemble des questions que soulève la recherche de type qualitatif, pratiques, théoriques, méthodologiques (épistémologiques mêmes, peut-être). Et une angoisse entoure cette question, comme l'a noté Jean Guilton :

Rien n'est plus difficile que de commencer. Je ne m'étonne plus qu'on ne m'ait jamais appris les commencements. En toutes choses, l'idée d'entreprendre favorise l'angoisse, puis la paresse, enfin l'orgueil ou le désespoir. (Guilton, 1986, p. 154)

Les termes mêmes utilisés par Guilton décrivent parfaitement le processus : c'est d'abord l'angoisse, parce qu'on ne voit absolument pas par où prendre le problème. L'angoisse vire rapidement à la paresse : on est paralysé, on ne fait rien puisque tout ce qu'on pourrait faire paraît vain, ne mener à rien – à quoi bon recueillir du matériau si on ne sait pas comment l'analyser ; à quoi bon chercher un cadre théorique si on ne sait pas ce

que l'on va chercher sur le terrain – on tourne donc en rond, sans jamais commencer ; puis vient l'orgueil – on se dit qu'il faut tout faire en même temps, couvrir le champ théorique le plus vaste possible pour être sûr de ne passer à côté d'aucun concept susceptible d'être utile, tout en recueillant comme matériau tout ce qu'on peut recueillir sans rien trier – et, bien évidemment, après un tel orgueil et de telles ambitions, tout se termine dans le désespoir. Tout ceci est propre à n'importe quel travail intellectuel mais se trouve démultiplié avec la recherche qualitative qui doit, d'une certaine manière, tout mener de front en même temps : l'élaboration d'un cadre théorique et le recueil du matériau empirique, le traitement de ce matériau en parallèle de l'élaboration de la question de recherche. Dans ce type d'approche, on pense à sa recherche en la faisant, selon le beau sous-titre du livre de Howard Becker (*« How to think about your research when you're doing it »* – Becker, 2002/1998).

Le jeune chercheur a l'impression qu'il est le seul à passer par ces affres. Ce n'est pas le cas : quelque âge que l'on ait, le travail intellectuel produit cette difficulté angoissante du commencement.

L'impossibilité du commencement

Que commencer une recherche soit impossible a été allégué il y a déjà très longtemps. La phrase la plus souvent citée apparaît dans la bouche de Socrate (la traduction est celle de la Pléiade) :

[...] Il est impossible à un homme de chercher, ni ce qu'il sait, ni ce qu'il ne sait pas ? Ni, d'une part, ce qu'il sait, il ne le chercherait en effet, car il le sait et, en pareil cas, il n'a pas du tout besoin de chercher ; ni, d'autre part, ce qu'il ne sait pas car il ne sait pas davantage ce qu'il devra chercher. (Ménon, 80e)

Quand on regarde le dialogue d'un peu plus près, en réalité, Socrate ne fait que reformuler la phrase précédente de Ménon, qui est assez intéressante dans son acception première, parce qu'elle est plus concrète :

Et comment chercheras-tu, Socrate, ce dont tu ne sais absolument pas ce que c'est ? Laquelle en effet parmi ces choses que tu ignores, donneras-tu pour objet à ta recherche ? Mettons tout au mieux : tomberais-tu dessus, comment saurais-tu que c'est ce que tu ne savais pas ? (Ménon, 80d)

Mais en lisant le dialogue, on s'aperçoit vite que Socrate ne reprend aucunement la question à son compte. Il ironise au contraire face à son interlocuteur :

Aperçois-tu tout ce qu'il y a de captieux dans la thèse que tu me dérites ? (Ménon, 80e)

[Remarque — La traduction de Bernard Suzanne rend mieux compte du cinglant de la réplique de Socrate : « Regarde ça, quel argument éristique tu débarques ! » L'éristique est pour Platon la forme de raisonnement la plus spé-
cieuse et la plus méprisable, l'art d'embrouiller l'interlocuteur dans des nœuds
sophistiques]

Ménon ne comprend d'ailleurs pas cette dimension ironique de la remarque de Socrate et enfonce naïvement le clou :

Mais, Socrate, n'est-ce pas à ton avis une fort belle thèse, ma thèse dont il s'agit ?
(Ménon, 81a)

À quoi Socrate répond directement, pour bien se faire comprendre, cessant toute ironie :

Non, ma foi ! (Ménon, 81a)

Par la suite, Spinoza a reformulé l'analyse, à propos de la méthode :

Et d'abord il faut remarquer que nous n'irons pas nous perdre de recherche en recherche dans un progrès à l'infini : je veux dire que pour trouver la meilleure méthode propre à la recherche de la vérité, nous n'aurons pas besoin d'une autre méthode à l'aide de laquelle nous recherchions la méthode propre à la recherche de la vérité ; et que, pour découvrir cette seconde méthode, nous n'aurons pas besoin d'en avoir une troisième, et ainsi à l'infini. (Tractatus de Intellectus Emendatione, ou Traité de la réforme de l'entendement, § 30-31)

Pour commencer, se dit-on, il faut préparer soigneusement le commencement, disposer de tout ce dont il faut pour pouvoir commencer. Mais cette phase de préparation est infinie dans son mouvement. Très souvent, elle se transforme en fuite et, au lieu de faciliter le commencement, elle le retarde indéfiniment, comme l'a bien vu Elbow pour l'écriture :

Plus vous faites de recherche, plus il vous est impossible de commencer à écrire. Vous avez déjà tant de choses – que ce soit dans votre tête ou dans vos notes – que vous ne pouvez pas trouver l'endroit par où commencer, le fil à tirer dans la pelote de laine enchevêtrée. Vous pouvez accumuler encore plus de notes, mais vous n'arrivez pas à commencer. En outre, vous avez l'impression que votre recherche n'est pas finie : il y a toujours un ou deux livres ou articles qu'il faut avoir lus ; ils paraissent prometteurs : comment pourriez-vous commencer à écrire alors qu'ils peuvent recéler des choses qui vont changer tout le cours de ce que vous pourriez écrire. (Elbow, 1998, p. 64)

Que faut-il faire ? Bien sûr, préparer le commencement peut aider, n'exagérons rien. Mais il faut surtout relativiser les commencements, les banaliser, les éviter le plus possible.

Accepter la contingence des commencements

Voici comment Spinoza résout finalement le paradoxe de l'impossibilité du commencement :

Il en est de la méthode comme des instruments matériels, à propos desquels on pourrait faire le même raisonnement. Pour forger le fer, il faut un marteau, mais pour avoir un marteau il faut que ce marteau ait été forgé, ce qui suppose un autre marteau et d'autres instruments, lesquels à leur tour supposent d'autres instruments, et ainsi à l'infini. C'est bien en vain qu'on s'efforcerait de prouver, par un semblable argument, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de forger le fer. Au commencement, les hommes, avec les instruments que leur fournissait la nature, ont fait quelques ouvrages très faciles à grand-peine et d'une manière très imparfaite, puis d'autres ouvrages plus difficiles avec moins de peine et plus de perfection, et en allant graduellement de l'accomplissement des œuvres les plus simples à l'invention de nouveaux instruments et de l'invention des instruments à l'accomplissement d'œuvres nouvelles, ils en sont venus, par suite de ce progrès, à produire avec peu de labeur les choses les plus difficiles. De même l'entendement, par la vertu qui est en lui, se façonne des instruments intellectuels, au moyen desquels il acquiert de nouvelles forces pour de nouvelles œuvres intellectuelles, produisant, à l'aide de ces œuvres de nouveaux instruments, c'est-à-dire se fortifiant pour de nouvelles recherches, et c'est ainsi qu'il s'avance de progrès en progrès jusqu'à ce qu'il ait atteint le comble de la sagesse. (Tractatus de Intellectus Emendatione, ou Traité de la réforme de l'entendement, § 30-31)

Il n'est pas sûr que nous aboutissions au « comble de la sagesse »... Toujours est-il qu'il faut commencer, avec ce que l'on a. Puis approfondir. L'approche doit être pragmatique et pragmatiste : tout commence, dit Dewey (2011, p. 114), par des « impulsions initiales, relativement irréfléchies ». Il faut partir sur une impulsion, il faut qu'elle soit réfléchie, et on sait qu'elle ne peut être, puisqu'on est dans le commencement, que « relativement » ou imparfaitement réfléchie (ce n'est que quand la recherche est achevée qu'on peut savoir par où elle aurait dû commencer). Si tout est planifié, on ne commence pas vraiment : on a tous les risques de reproduire en réalité quelque chose de déjà fait. Il faut accepter le caractère relatif de la réflexion qui préside aux commencements, en avoir conscience et l'assumer. Jacques Girin (1989) parlait d'« opportunisme méthodique ». Il faut saisir les occasions qui se présentent, tout en essayant d'introduire de la méthode dans la démarche. Trop de méthode tuerait la saisie des opportunités. Mais la seule saisie des opportunités, quant à elle, risquerait de ne mener nulle part. Inutile donc de rester bloqué en attendant la réflexion parfaite.

Précisons. Les commencements sont contingents parce que la démarche de la recherche qualitative repose sur l'organisation d'allers et retours successifs entre cadres théoriques et matériau en ménageant à chaque fois l'apparition de surprises, de nouvelles idées, de nouvelles voies de recherche, à la fois conceptuelles et touchant au matériau. Au début, tout flotte et il ne peut en être autrement si l'on veut minimiser le risque de circularité. Il faut accepter ce flottement, propre à la théorie de départ, qui n'est qu'une base d'orientation (« *orienting-theory* », dit Whyte, 1984, « *conceptual slack* », dit Schulman, 1993). L'articulation entre ces cadres théoriques et le matériau se fait progressivement. Le point de départ compte finalement peu si les allers et retours, les boucles abductives (au sens de tentatives de raffinement des cadres théoriques à partir d'une confrontation avec le matériau empirique – voir la section II du chapitre 10), sont menés de la bonne manière, c'est-à-dire d'une part dans l'esprit de l'opportunisme méthodique, en maintenant une ouverture à la théorie et à la recherche de données nouvelles, originales, et, d'autre part, avec la recherche d'une double spécification des cadres théoriques et des données, cette double spécification visant à bousculer, nuancer, reformuler les cadres théoriques à partir de données disponibles ou à aller chercher.

Éviter d'avoir à commencer

L'idéal est de n'avoir pas le sentiment que l'on commence quelque chose, mais que l'on continue, que l'on reprend quelque chose déjà depuis longtemps commencé, ce qui diminue le risque d'angoisse. En quoi Guitton a raison une fois de plus :

Je crois qu'il faut éviter le plus possible d'avoir à commencer. Et le mieux pour cela est de continuer ou de reprendre. (Guitton, 1986, p. 154)

Il ne faut donc pas se placer en situation de commencement. Par exemple, accumuler du matériau, ne pas le traiter et attendre qu'il soit « complet » (il ne l'est jamais), est se mettre en situation d'avoir à commencer dans des conditions extrêmement difficiles. Cela peut être nécessaire. Si c'est évitable, autant l'éviter. Et, quand il faut commencer, le mieux est de diminuer l'angoisse par un « petit » commencement, pour n'avoir pas l'impression d'avoir vraiment à commencer. Se plonger *in medias res* (Latour, 2005) est une bonne approche.

Il ne faut pas se mettre en situation d'avoir à commencer à écrire, mais juste d'avoir à réécrire : c'est la raison pour laquelle, il faut écrire dès le début de la recherche (un journal, des notes d'observation, des mémos sur les cadres théoriques, des mémos sur le matériau empirique, comme

on l'a vu). Ne pas se poser la question : par quoi dois-je commencer ? Commencer, puis alterner : un mémo sur les cadres théoriques, puis un mémo sur le matériau empirique, puis à nouveau un mémo sur les cadres théoriques. *Nulla dies sine linea*, dit l'adage latin : pas une journée ne doit s'écouler sans qu'une ligne (et plutôt une page) n'ait été écrite.

En même temps, toute étape est, dans ce type de recherche, le commencement d'une étape ultérieure. C'est le cas même des conclusions.

Les conclusions comme commencements

Dans la démarche qualitative, on ne teste pas des hypothèses définies a priori : il serait en effet absurde de « vérifier » une hypothèse sur un cas, ou même sur un ensemble d'entretiens, qui ne constitue pas un échantillon au sens statistique du terme. On travaille au mieux sur des propositions. Ces propositions sont formulées et reformulées du début à la fin de la recherche sous la forme de boucles abductives. Les premières peuvent être formulées sur la base des orientations théoriques de départ (*orienting theory* de Whyte). Elles guident l'approfondissement théorique et le recueil de données sur le terrain pour l'étape ultérieure. Au terme de cette boucle, elles sont précisées, nuancées, étendues, voire abandonnées. Une nouvelle formulation a donc lieu. Il en va ainsi jusqu'à la fin. Pour une thèse par exemple, dans le document final, la partie « discussion » peut être – et a sans doute intérêt à être – présentée sous la forme d'une discussion de propositions revenant à la fois sur la revue de littérature et le travail du matériau. Ces propositions discutées sont à la fois le résultat de la démarche, et un commencement, en tant que boucle abductive « finale » pouvant déboucher sur des travaux ultérieurs. C'est en ce sens qu'il est souvent affirmé que la recherche qualitative est de nature exploratoire : elle aboutit à une véritable discussion des cadres théoriques mobilisés, visant à les nuancer, les enrichir, c'est-à-dire les critiquer au sens de les passer au crible de leur pouvoir explicatif en termes de compréhension des actions et interactions. Et ce faisant, elle ouvre à d'autres boucles abductives.

Jusqu'ici, nous avons traité de la question des commencements du point de vue du chercheur. Mais cette question ne concerne pas seulement la démarche de recherche. Elle touche aussi à ce que l'on cherche à analyser, les acteurs interagissant.

La question du commencement d'un processus

La recherche qualitative, et plus précisément l'étude de cas, est souvent présentée comme une méthodologie appropriée à l'étude d'une dynamique, d'un processus (Yin, 2012). Mais il est extrêmement rare (la probabilité est

quasi nulle) que le démarrage d'une recherche coïncide parfaitement avec le début du changement d'un processus. Le plus souvent, comme l'énonce Bruno Latour, la recherche commence *in medias res*. Et, plus profondément, les commencements n'existent tout simplement pas. Le réel, Max Weber (1965) insistait particulièrement sur ce point, est un flux continu et infini. C'est nous qui le découpons, d'une manière ou d'une autre, plaçant des commencements ici ou là. Les théoriciens du récit le savent bien (Genette, 1972) et nous y reviendrons dans le chapitre consacré à la narration (chapitre 8) : il n'existe guère de narration sans analepse, c'est-à-dire qu'une narration fixe un commencement, et tout aussitôt opère un retour en arrière pour expliquer pourquoi ce commencement en est un, et présenter ce qu'il faut comprendre de ce qui s'est passé avant ce « commencement » pour pouvoir simplement s'y retrouver. Entamer une narration, c'est donc poser un commencement, puis remonter immédiatement en arrière pour donner les éléments explicatifs de ce commencement.

Plus profondément même, les commencements n'en sont jamais pour deux raisons : ils s'inscrivent dans une continuité (passé) et leur sens ne sera connu que rétrospectivement (futur). 1789 paraît être l'archétype du commencement. Il est pourtant possible de s'interroger sur le sens qu'il peut avoir. C'est ce qu'a fait Tocqueville (1973/1856). Comme il l'écrit, les Français ont essayé, en 1789, d'instituer un commencement radical, de « couper pour ainsi dire en deux leur destinée », dit-il. La thèse de Tocqueville est précisément que la Révolution française n'est pas une coupure, un commencement, mais qu'elle s'inscrit dans une continuité : elle ne fait que porter à son accomplissement le mouvement d'égalisation des conditions et celui de la centralisation de l'État qui s'étaient développés bien avant. Les Français, pense Tocqueville, ont cru instituer un commencement et se sont trompés : « J'avais toujours pensé qu'ils avaient beaucoup moins réussi dans cette singulière entreprise qu'on ne l'avait cru au dehors et qu'ils ne l'avaient cru d'abord eux-mêmes. » Arendt (1990), quant à elle, souligne que les révolutions sont souvent, à leur « commencement », orientées vers le passé (ce qu'exprime le terme même, emprunté à Copernic qui l'emploie pour parler de la course des astres qui, ayant parcouru une révolution, reviennent à leur point d'origine), et que leur sens réel, de commencement, n'apparaît qu'en rapport à leur futur. Quand s'ouvrent les États généraux, la plupart des acteurs veulent une rupture avec l'absolutisme, qu'ils considèrent comme une aberration dans la trajectoire de l'histoire de la royauté française, mais cette rupture se veut précisément un retour à une phase antérieure, celle d'une monarchie non absolue, tempérée par les corps intermédiaires, dont la noblesse et les parlements. Ce n'est qu'après coup, que le sens de 1789 en tant que commencement apparaît.

Il en est de même de tout processus à analyser. Arendt a insisté sur l'importance de ce concept, à plusieurs reprises :

Notre notion de processus historique rejette les deux concepts [le concept grec d'histoire qui se centre sur l'action individuelle et le concept latin qui voit l'histoire comme un magasin d'exemples passés que la tradition transmet pour qu'ils inspirent le présent], conférant à la simple succession temporelle une importance et une dignité qu'elle n'a jamais eues auparavant. (Arendt, 2005, p. 88)

La définition du processus est minimale – « simple succession temporelle » – et, en même temps, la notion est absolument centrale dans l'analyse compréhensive. Elle ouvre bien évidemment à la question de la narration, puis de l'analyse des dynamiques étudiées. Ce qu'il est important de noter est que le chercheur qui se lance dans la recherche qualitative va affronter deux questions à la fois indépendantes et liées : par où dois-je commencer ma recherche, mon traitement des données, ma revue de littérature ? Et, où commencent les processus que j'entends étudier ? Dans les deux cas, il se trouve d'emblée *in medias res* : tout a déjà commencé, rien n'a vraiment commencé, tout est à construire.

Conclusion

La question du commencement concentre à elle seule tous les problèmes de la recherche qualitative ou compréhensive. Elle illustre la tension dans laquelle se situe ce type de démarche : en affichant sa particularité, qui est de n'être pas réellement séquentielle (question de recherche, revue de littérature, recueil du matériau, traitement du matériau, détermination des résultats), elle dramatise la question du commencement ; en même temps, elle opère dans un cadre qui ignore les commencements et se situe toujours, comme l'a bien vu Latour, *in medias res*. L'expérience de ce type de recherche est difficile et passionnante de ce point de vue : il n'y a pas de commencement naturel, et donc il faut construire des commencements, dans l'angoisse le plus souvent.

Concrètement, que faut-il faire ?

Il faut relativiser la question des commencements et chercher à faire un petit saut, qui enclenche une dynamique d'approfondissement (dans le recueil du matériau, les lectures, l'écriture). Éviter autant que faire se peut les grands sauts préparés. La préparation risque de retarder le saut et de le rendre de plus en plus difficile. Il faut éviter le plus possible d'avoir à commencer, comme le dit Guitton, et se mettre en situation d'avoir à reprendre, à retravailler, à réécrire, des choses déjà en partie faites et en

partie écrites. La démarche procède par approfondissement et surprises. Et qui a commencé a déjà fait la moitié du chemin¹.

Enfin, il faut poser la question des commencements dans les phénomènes que l'on étudie. Les acteurs qui font l'objet de la recherche voient des commencements évidents là où il n'y en a pas forcément, à la manière des révolutionnaires de 1789 qui, selon Tocqueville, ont cru commencer une ère nouvelle alors qu'ils ne faisaient qu'accélérer un changement en cours depuis longtemps (celui de l'égalisation des conditions et de la centralisation étatique). Ou, au contraire, ils ne perçoivent pas des commencements qui auront des conséquences profondes, passant à côté des points d'inflexion (voir chapitre 8).

Résumé

La question des commencements résume à elle seule l'ensemble des questions qui se posent au chercheur qui entreprend une recherche qualitative ou compréhensive.

Elle se pose à tout moment de la recherche, et pas seulement à son début. « Par où dois-je commencer ? » est la question qui est le plus souvent posée à un directeur de thèse.

Il y a une angoisse du commencement qu'il faut lever. D'une part, il convient d'éviter d'avoir à commencer à écrire, et n'avoir au contraire qu'à réécrire ou prolonger l'écriture. Ce qui signifie qu'il faut donc écrire dès que débute la recherche. D'autre part, il faut accepter de commencer les lectures, le recueil du matériau, sans savoir exactement où l'on va. Il faut bien sûr réfléchir aux questions méthodologiques, théoriques, au *design* de la recherche, mais pas trop. La recherche compréhensive se définit et se précise en se faisant. Rien ne peut être parfaitement figé *avant* de commencer, ni sur le plan des cadres conceptuels, ni sur le plan de la méthodologie. On commence donc, en se ménageant la possibilité des surprises et des réorientations: en se laissant la possibilité de changer les cadres théoriques si cela se révèle nécessaire, de faire surgir de nouvelles données, inattendues, qui changent le regard et l'interprétation.

La démarche compréhensive vise à analyser l'action des acteurs en situation. Elle se doit de poser la question des commencements des processus et des dynamiques qu'elle cherche à interpréter. Un de ses objets consiste à mettre au jour les commencements vécus comme tels par les acteurs et qui n'en sont pas, ainsi que les commencements que n'ont pas vus les acteurs.

1. Ceci renvoie à un proverbe grec, que l'on trouve déjà chez Hésiode, et que Platon, Aristote et bien d'autres ont cité tant il était familier aux Grecs et aux Romains. La plus belle formulation est peut-être celle d'Horace : *Dimidium facti, qui coepit habet* – Il a déjà fait la moitié du travail, celui qui a commencé.

CHAPITRE 3

Pourquoi et comment faire une revue de littérature ?

Le chapitre précédent portait sur la question des commencements : par où débiter la recherche ? Et il relativisait cette interrogation. Ce chapitre s'inscrit pleinement dans cette ligne. Quand l'on commence un travail de recherche (en vue de la rédaction d'un mémoire, d'une thèse, d'un article ou d'une communication pour un colloque), il faut se livrer à l'exercice connu sous l'appellation « revue de littérature. » Mais il ne s'agit là que d'un simple commencement : l'exercice doit être repris plusieurs fois au cours du développement de la recherche, il participe en effet des réorientations qui interviennent et doivent intervenir au cours d'une démarche qualitative pour préciser la question de recherche et les apports du travail lui-même.

On trouvera dans ce chapitre des conseils pratiques à propos des deux volets complémentaires et nécessaires de l'exercice : la pêche aux références (*literature search*) et, pour poursuivre dans la métaphore, l'art de préparer ce qui a été pêché pour finalement lever les filets (*literature review*)¹. Autrement dit, d'une part, comment chercher sur le Web, dans une bibliothèque, et comment traiter ce que l'on a trouvé ? Puis, d'autre part, comment classer ce qu'on a trouvé, comment organiser les références, les mobiliser, les composer en bouquets et rédiger une revue de littérature dans sa dimension critique ?² Les pages qui suivent s'efforceront de répondre à ces questions et de donner des conseils. Mais il apparaît d'abord nécessaire de donner

1. Comme on sait, le mot « review » a, en anglais, des sens beaucoup plus forts qu'en français, en particulier (Oxford Dictionary) : « *a formal assessment or examination of something with the possibility or intention of instituting change if necessary* » (l'évaluation formelle d'une chose avec la possibilité ou l'intention de la changer si nécessaire), « *a critical appraisal* » (une appréciation critique), « *a survey or evaluation of a particular subject* » (une vue d'ensemble ou une évaluation d'un sujet donné).

2. Pour aller plus loin, voir Hart (2009 et 2010) qui sera mobilisé à plusieurs reprises dans ces pages.

quelques précisions, le terme « revue de littérature » recouvrant des éléments divers, et de rappeler ensuite le sens que prend une revue de littérature dans la démarche de recherche. On en viendra alors à ses objectifs, aux deux mouvements qui la caractérisent, avant d'indiquer la manière de la mener. Des règles seront enfin présentées dans un tableau récapitulatif.

Définitions

Pour les Anglo-Saxons, dans le cadre d'un PhD, l'étape décisive est le projet (*proposal*) qui s'écrit souvent la première année de thèse. Le travail préparatoire qui mène à la rédaction de ce projet est appelé revue de littérature. Dans le projet écrit, une partie centrale (à ce stade, la partie empirique est forcément succincte et les résultats sont juste annoncés et espérés) est constituée par la revue de littérature (surtout si on estime, comme c'est généralement le cas, que la méthodologie en fait partie intégrante).

L'expression « revue de littérature » recouvre donc au moins trois choses distinctes mais reliées entre elles :

- en amont de la rédaction du projet de thèse ou de mémoire (*proposal*), un travail de recherche bibliographique, de lecture, d'analyse de ce qui a été lu, de catégorisation, de détermination de la méthodologie à suivre (travail préparatoire qui, estime-t-on, est souvent de l'ordre d'un an pour un PhD) ;
- dans le cadre de la rédaction du projet, l'écriture d'une partie centrale de ce projet (sur la littérature et la méthodologie) ;
- dans le cadre de la rédaction du document final (thèse ou mémoire), l'écriture d'une partie limitée en taille mais essentielle sur la littérature, aboutissant à des hypothèses (démarche hypothético-déductive) ou propositions (étude de cas).

Souvent ces trois approches ne sont pas clairement distinguées dans la mesure où il est admis qu'elles doivent être étroitement imbriquées pour que la démarche conduise à un projet de thèse solide, puis à une thèse réussie dans la ligne de ce projet. La démarche à suivre pour l'écriture d'un article de recherche comporte des particularités, mais elle est en partie similaire. Les conseils qui vont être donnés sont donc plus directement tournés vers les doctorants et les élèves de Master ayant à rédiger un mémoire final de recherche, mais elle vaut également pour l'écriture d'un article.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient maintenant de s'interroger sur le sens même de la revue de littérature dans toute démarche de recherche.

Que fait-on quand on fait une revue de littérature ?

La meilleure définition de ce qu'est un problème scientifique (la fameuse question de recherche qui doit orienter le travail) est la plus simple :

[...] la connaissance commence par la tension entre savoir et non-savoir : pas de problème sans savoir – pas de problème sans non-savoir. (Popper, 1979, p. 76 ; voir Dumez, 2010, p. 9).

Un problème scientifique a la forme d'une tension entre savoir et non-savoir. Il se situe aux frontières de la connaissance, sur cette ligne qui en marque la limite, l'objectif de la recherche étant de déplacer cette ligne pour agrandir (un peu) la sphère du savoir. Si vous situez votre question de recherche en deçà de la frontière, vous êtes en train de refaire quelque chose qui a déjà été fait, et votre apport est nul. Si vous êtes très au-delà, vous risquez de rédiger un essai, pas une recherche, ou de vous perdre dans les sables. Le but est d'étendre le champ des problèmes en trouvant un nouveau :

Si vous savez par avance ce que vous cherchez, il y a toute chance que cela ait déjà été fait. La recherche novatrice élargit le champ du problème. Le défi consiste à travailler suffisamment en dehors du champ du connu tout en concevant la recherche de manière à ce que le nouveau problème, le nouveau concept, la nouvelle méthode, puisse être reconnu(e) par les autres. (Stark, 2009, p. 1)

C'est donc bien à la frontière qu'il faut situer sa démarche et il convient de s'interroger un instant sur cette métaphore.

Première remarque, le départ se fait très loin de cette frontière. Lorsqu'on se lance dans un sujet de recherche, le non-savoir subjectif (celui du chercheur lui-même) est immense. Il ne sait pas le quart de la moitié du centième de ce qui a déjà été écrit sur le sujet qu'il a choisi d'investiguer. Le premier objectif de la revue de littérature est d'essayer de prendre la mesure de cette immensité de son propre non-savoir.

Deuxième remarque, la frontière du savoir objectif et collectif est quant à elle inconnue, pour au moins trois raisons. Pour comprendre la première, il faut faire un effort de réflexion. Afin de savoir où se situe la frontière de la connaissance avec précision, il faudrait pouvoir prendre une vue aérienne du territoire du savoir et du non-savoir. Il faudrait donc être dans un avion ou satellite de reconnaissance survolant le savoir humain, dans la posture d'une intelligence analogue au démon de Laplace qui saurait tout et contemplerait à un instant *t* l'ensemble du savoir humain du moment pour en déterminer la frontière. Cette position n'existe évidemment pas. Wittgenstein note le même phénomène avec le langage : nous ne pouvons

pas sortir du langage pour en montrer, de l'extérieur, comme par une vue aérienne, les limites. Nous devons faire l'expérience des limites du langage depuis l'intérieur du langage et, dit-il joliment, cela ne peut se faire qu'en se cognant. Ce sont les bosses qui nous indiquent que nous avons heurté une limite. Il en est exactement de même des limites de la connaissance, du savoir. Une revue de la littérature est une tentative de détermination de la frontière entre savoir et non-savoir, à la manière de ces explorateurs qui, tel George Vancouver, s'attaquaient à une partie encore inconnue de la terre, sans carte et cherchant précisément à établir cette carte. Un travail de recherche établit dans un même mouvement la frontière de la connaissance et la déplace. La deuxième raison qui fait que nous ne savons pas où se situent les limites du savoir est que nous croyons savoir des choses, que l'objet de la démarche de recherche est précisément de remettre en cause. Les revues scientifiques sont pleines d'idées, de théories, de concepts, d'hypothèses, qui se présentent comme du savoir solide et qui n'en sont évidemment pas : tout savoir scientifique est provisoire et doit être un jour ou l'autre remis en cause. Sans parler des théories admises et qui sont carrément fausses. D'où la dimension critique de la revue de littérature : il faut déterminer quel savoir peut être tenu comme solide pour le moment (quelqu'un le remettra en cause, mais plus tard), et où se situent les points de fragilité actuels auxquels il faut consacrer ses efforts. La troisième raison est inverse : nous croyons ignorer des choses, et elles sont pourtant déjà connues. Ceci est notamment dû à la spécialisation de la démarche scientifique et au fait que nous nous situons dans le cadre d'une discipline. La spécialisation de la recherche est nécessaire, utile, et en même temps dommageable : nous ignorons souvent ce qui se passe dans les disciplines scientifiques voisines ou plus éloignées, alors que ce qui est non-savoir dans une discipline peut être savoir dans celle d'à-côté. C'est un lieu commun de la recherche : beaucoup d'avancées dans un champ sont simplement des transpositions de ce qui s'est fait dans un champ voisin (méthodes, concepts, hypothèses).

Pour comprendre le sens d'une revue de littérature, il faut revenir sur l'idée wittgensteinienne de bosse. On sait que l'on a mené une recherche de littérature à un degré d'approfondissement intéressant quand on prend un coup sur les tempes, façon coup de massue. Il est de la forme d'un des incipits les plus étonnants de l'histoire de la littérature : « Tout est dit, et l'on vient trop tard. » Une recherche de littérature est réussie quand le sujet sur lequel on était parti plein d'enthousiasme apparaît totalement connu, défriché, d'une accablante banalité et qu'une dépression profonde s'empare du chercheur. C'est à partir de ce moment qu'il peut travailler à définir solidement sa question de recherche, c'est-à-dire positionner

correctement l'originalité de sa démarche³. L'image est alors celle des nains juchés sur les épaules des géants⁴ : la revue de littérature est le travail d'un nain qui doit réaliser que des géants ont accumulé une montagne de savoir qu'il va falloir escalader. Le moment où la tête du nain que nous sommes atteint la hauteur de la tête des géants qui nous ont précédés est celui du désespoir. Le dernier mouvement consiste pourtant à redresser sa petite taille : cette courte élévation suffira à permettre d'étendre la vue du savoir plus loin qu'il n'était permis aux géants de le faire et à déplacer ainsi la frontière de la connaissance. L'auteur qui commence un livre nouveau par la phrase « Tout est dit et l'on vient trop tard » est d'ailleurs l'un des plus profondément originaux qui aient été (Quignard, 2005).

Ce cadre général posé (et devant être gardé à l'esprit), avant d'entrer plus avant dans le vif du sujet, les objectifs de la revue de littérature peuvent maintenant être précisés.

Les objectifs de la revue de littérature

Ce que l'on attend d'un travail de recherche est l'originalité. Il ne s'agit pas d'une qualité en soi, mais d'une démarche : un mémoire, une thèse, un article, ont pour but d'apporter quelque chose de nouveau, d'original. L'originalité est tout le sens de la revue de littérature. Il faut bien maîtriser ce qui a déjà été fait en matière de recherche pour pouvoir positionner sa propre recherche de manière à ce qu'elle apporte quelque chose de plus, à ce qu'elle soit originale (à la frontière du savoir et du non-savoir, comme on l'a vu).

L'originalité se dit de plusieurs manières (adapté de Phillips et Pugh, 1994) :

- réaliser un travail empirique qui n'a pas été mené jusque-là ;
- interpréter des idées, des pratiques, des approches connues d'une nouvelle manière ;

3. Au début d'une recherche, comme il a été dit au chapitre 1, il faut disposer d'*orienting theories* (Whyte, 1984: 118) qui permettent d'avancer, sans cadrer la recherche de manière trop précise et en laissant les perspectives ouvertes. Les cadres théoriques proprement dit n'apparaissent que progressivement en même temps que la question de recherche se précise.

4. Elle vient du Moyen Âge : « Bernard de Chartres disait que nous sommes comme des nains juchés sur les épaules de géants, de sorte que nous pouvons voir plus de choses qu'eux, et des choses plus éloignées qu'ils ne le pouvaient, non pas que nous jouissions d'une acuité particulière, ou par notre propre taille, mais parce que nous sommes portés vers le haut et exhaussés par leur taille gigantesque. » (Dumez, 2009a)

- apporter des données nouvelles (*new evidence*) sur des sujets ou des problèmes anciens ;
- faire une synthèse originale de ce qui a déjà été fait ;
- appliquer un résultat obtenu dans un contexte particulier à un autre contexte ;
- appliquer une technique utilisée dans un contexte ou une discipline à un(e) autre ;
- être transdisciplinaire en utilisant des méthodologies diverses ;
- étudier un domaine nouveau, non encore couvert par la discipline ;
- augmenter la connaissance d'une manière qui n'avait pas été utilisée jusque-là.

Autrement dit, l'originalité peut porter sur le travail empirique, sur un point de vue nouveau, sur un croisement d'approches, de disciplines, un choix méthodologique. Mais pour qu'il y ait originalité, il faut être capable de savoir quels types de données ont déjà été traités, quels types de méthodologies sont disponibles et ont déjà été utilisés, quelles disciplines ont traité de quels sujets, quels domaines ont été couverts, comment, et quels ne l'ont pas été, quels apports ont été faits, et quels ne l'ont pas été. Encore une fois, c'est l'objet même de la revue de littérature que de préciser la sphère du déjà fait et déjà connu, et d'identifier les frontières de la connaissance pour déterminer une question de recherche originale. D'où les objectifs de la revue de littérature (adapté de Hart, 2009, p. 27) :

- identifier la frontière entre ce qui a déjà été fait et qui a besoin d'être étudié ;
- découvrir des variables importantes liées au sujet ;
- faire une synthèse et élaborer une perspective nouvelle ;
- identifier des relations entre des idées et des pratiques ;
- établir le contexte du problème ;
- établir la signification du problème ;
- acquérir le vocabulaire et les concepts liés au problème ;
- comprendre la structure du sujet ;
- établir un lien entre les idées et les cadres théoriques d'une part, et leurs applications de l'autre ;
- identifier les méthodes et techniques de recherche qui ont déjà été utilisées pour traiter du problème ;
- replacer le sujet dans une perspective historique de manière à montrer que l'on maîtrise à la fois l'histoire du problème et l'état le plus récent de son développement.

Face à une telle complexité des dimensions possibles de l'originalité et des objectifs de la revue de littérature qui y sont liés, comment procéder ?

Le double mouvement sur lequel repose la revue de littérature

L'art de la revue de littérature repose sur un double mouvement, qu'il va falloir pratiquer à plusieurs reprises lors du déroulement de la recherche : diastole dans un premier temps (du grec, expansion) et systole (ou contraction – Hart [1998] parle de « *narrowing* »⁵) dans un second temps. Il va falloir alterner les périodes où l'on ouvre par la recherche de références, de méthodes, de concepts, de théories, d'hypothèses, dans sa discipline et dans les autres, et les périodes où l'on resserre pour déterminer la question de recherche et le sujet dans un champ particulier.

Dans un premier temps, il s'agit donc de rassembler des références. Il faut explorer : chercher dans plusieurs disciplines (sociologie, gestion, histoire, psychologie, économie, science politique, anthropologie, etc.), prendre la mesure de la diversité des méthodologies, élargir les mots clefs pour monter en généralité, chercher des analogies, des images, des métaphores pour élargir le vocabulaire de la recherche. Il faut chercher à se perdre, à changer les perspectives, à digresser c'est-à-dire à s'éloigner de son sujet en empruntant des chemins de traverse (Dumez, 2005), tout en sachant ne pas trop s'éloigner. À ce stade, le travail se fait sur les titres et les résumés.

Lorsqu'on se trouve submergé par les références, il faut choisir celles qu'il faut lire et celles qu'il faut écarter, résumer celles qui ont été lues et en tirer l'essentiel, puis organiser la revue de littérature proprement dite.

La démarche simple

Le degré zéro de la recherche bibliographique (exploration simple) consiste à faire une recherche sur Google Scholar (le service de Google spécialisé dans les références scientifiques, dont la devise est précisément « *sur les épaules d'un géant* »...) à partir de mots clefs (pour l'utilisation d'outils plus sophistiqués, voir Chamaret, 2011). Avant de la décrire, deux remarques préliminaires. Premièrement, l'expérience du travail avec des élèves de master et des doctorants montre que la démarche la plus simple n'est souvent pas effectuée par eux. Il existe des méthodes bien plus sophistiquées, mais le premier conseil est de commencer déjà par celle-là. Deuxièmement (qui rejoint le premierement), pour simple qu'elle soit

5. « C'est le rétrécissement progressif du sujet, via la revue de littérature, qui fait de la recherche une considération pratico-pratique. » (Hart, 2009, p. 13)

dans son principe, une telle démarche produit des ramifications incroyablement compliquées en à peine dix minutes, façon rhizome de bambous qu'on a rapidement du mal à maîtriser. D'où une règle essentielle : ouvrez un document word ou ayez à côté de votre ordinateur un cahier et un stylo et gardez une trace de *tout* ce que vous faites, étape par étape, quasiment clic par clic.

Dans le cadre de l'exploration simple, la première chose à faire consiste donc à traduire votre sujet en une poignée de mots clefs. Cette phase est essentielle : d'elle dépendra la suite. Pour isoler les mots clefs pertinents, il faut faire l'effort de regarder le sujet de diverses manières et d'abstraire les différentes dimensions qui le constituent. Pensez à ce dessin que Wittgenstein a longuement commenté dans la seconde partie des *Investigations philosophiques* :



Quand vous regardez ce dessin pour la première fois, vous y voyez spontanément une image (canard ou lapin)⁶. Si vous y voyez un lapin, et que quelqu'un vous dit : « mais, non, il s'agit d'un canard », vous êtes perdu durant un moment, votre cerveau collant à la première image que vous avez vue. Puis vous réalisez qu'il est effectivement possible de voir le lapin qui vous est apparu d'abord comme un canard. Le très étrange

6. « Ce dessin a été publié en 1892 dans un journal satirique munichois *Fliegende Blätter*, avant d'être republié dans l'hebdomadaire new-yorkais *Harper's Weekly*. Son auteur est inconnu. Le psychologue américain Joseph Jastrow l'a reproduit en 1900 dans *Fact and Fable in Psychology* (fig. 19) pour illustrer l'importance du cerveau, de la culture dans la perception visuelle. Il a été commenté par le philosophe Ludwig Wittgenstein dans ses "investigations philosophiques" ou encore par l'historien de l'art Ernst Gombrich. » (Wikipedia)

est que le dessin ne change pas : il reste exactement ce qu'il est. Rien n'a été ajouté, rien n'a été retranché, la seule chose qui ait changé est la manière de le voir, et ce changement a réclamé un travail assez étonnant du cerveau. Ce qui est également étrange est qu'on passe d'une manière de voir à l'autre, sans qu'on puisse les superposer (personne ne voit un canard *et* un lapin simultanément ; de plus, quand vous voyez le canard, vous ne voyez pas le lapin, et réciproquement ; probablement parce que le canard se voit d'un regard qui va de gauche à droite – bec, œil et arrière de la tête plus flou –, et que le lapin apparaît selon un regard de droite à gauche – nez/bouche, œil, oreilles plus floues –, les deux mouvements étant incompatibles). Transposons. Vous voyez votre sujet « spontanément » d'une certaine manière. Les guillemets sont là pour noter que, bien évidemment, vous avez déjà réfléchi profondément à votre sujet, mais que cette réflexion s'est faite dans le cadre structurant d'une manière de voir, un *sehen als*, un « voir comme » dit Wittgenstein. Et plus vous approfondissez votre sujet suivant cette manière de voir (comme un canard), plus il vous devient difficile de vous dire qu'il peut aussi être regardé d'une tout autre façon (comme un lapin). Il vous est aisé de trouver les mots clefs qui correspondent à votre première manière de voir le sujet. Mais il faut opérer tout un travail pour essayer d'en trouver une autre et de chercher les mots clefs qui y correspondent⁷.

Il faut mettre beaucoup de soin à trouver d'autres manières de voir le sujet, mais si vous n'y arrivez pas (c'est très difficile), lancez-vous : de toute façon, les premiers mots clefs sont des points de départ qui vont progressivement s'enrichir et s'approfondir (voir ci-dessous). Simplement, dans cette phase d'enrichissement, il faudra toujours chercher à se créer au moins deux « voir mon sujet comme », trouver les mots clefs associés et relancer alors une nouvelle exploration simple autour d'eux.

Une fois ce travail préparatoire réalisé, la recherche sur un seul mot clef donne généralement des références trop dispersées (mais pas toujours : si vous voulez travailler sur un champ de recherche en développement, par exemple le neuromarketing, la simple recherche « neuromarketing »

7. Les lecteurs attentifs auront remarqué que la transposition a une limite : le canard-lapin est parfaitement figé en tant qu'objet ; or l'une des thèses centrales de ce livre est que, tout au contraire, le sujet (la question) d'une recherche évolue au cours même de la recherche, et doit évoluer. Il n'en reste que le sujet, à un instant de son développement, peut être vu de différentes manières, et que l'effort pour identifier ces différentes manières de voir – ces « voir comme » – est justement une des sources principales de son évolution future.

sur Google Scholar⁸ vous donne tout de suite un ensemble de résultats assez centraux). La recherche sur la base de trois mots clefs donne généralement des résultats trop étroits et trop peu nombreux (mais il faut essayer, néanmoins). La démarche la plus simple, la plus robuste et la plus féconde, consiste à croiser les mots clefs deux à deux. Si, par exemple, vous vous intéressez à la question de la langue de travail dans les entreprises multinationales et aux effets du phénomène linguistique dans la gestion, vous allez commencer une première recherche de la forme : « multilingual+organization ». La première référence à apparaître est un article intitulé : « The multinational corporation as a multilingual organization: The notion of a common corporate language ». Vous avez eu une double chance : d'une part, cet article est pile dans votre sujet. D'autre part, vous venez de découvrir qu'il existe une revue (celle dans laquelle il a été publié), qui est visiblement spécialisée dans le sujet : *Corporate Communications: An International Journal*. Il y a une limite : l'article remonte à 1996. Depuis cette date, de nombreux autres articles ont dû être publiés sur la question. Mais vous voyez sous le lien Google Scholar que cet article a lui-même été cité 22 fois. Si vous cliquez sur le lien indiqué (« cité 22 fois »), la liste des 22 articles ou livres qui ont fait référence à ce papier apparaissent et vous trouvez du coup des références plus récentes, comme : « English as a business Lingua Franca in a German Multinational Corporation » (2010) dans le *Journal of Business Communication*, ou « The language barrier and its implications for HQ-subsiary relationships » (2008) dans *Cross Cultural Management: An International Journal*. En à peu près cinq minutes et quelques clics, vous avez repéré sur votre sujet quelques références intéressantes récentes et trois journaux scientifiques spécialisés dont relève votre sujet. Donc, première exploration simple : une recherche sur Google Scholar avec deux mots clefs. Bien évidemment, vous allez exploiter page à page ce que cette première exploration a remonté de références. Comme toujours, l'intérêt des choses trouvées va diminuer au fur et à mesure que vous avancez, les

8. Google Scholar donne les références des articles et livres. Les livres peuvent parfois être en accès direct sur Google Books, les articles ne sont le plus souvent en accès direct que sur des banques de données spécialisées, comme Biblio SHS, Ebsco, Science direct, Jstor, etc. Vous pouvez également faire des recherches par mots clefs sur ces banques de données. Mais elles ne vous donnent accès qu'aux articles qui sont dans la banque. Google Scholar est donc plus généraliste et doit être choisi en premier lieu. Mais, à nouveau, il faudra télécharger les articles eux-mêmes sur les banques de données, et une recherche propre, par mots clefs, sur ces banques n'est pas inutile en complément de la recherche Google Scholar.

premières pages étant les plus intéressantes (mais il arrive qu'on trouve une perle à la page 20 ...).

Pour aller plus loin, vous allez donc maintenant essayer d'élargir la recherche, mais de manière point trop désordonnée. Le premier outil pour ce faire est le dictionnaire des synonymes⁹. Si l'on poursuit notre exemple, « *multilingual* » n'a pas vraiment de synonyme. Mais on peut passer de « *organization* » à « *corporation* », « *firm* », « *company* ». Si vous essayez par exemple « *multilingual+corporation* », vous vous apercevez que plusieurs références que vous avez obtenues avec « *multilingual+organization* » et sur lesquelles vous avez cliqué réapparaissent (le lien est de couleur mauve au milieu de liens bleus qui n'ont pas encore fait l'objet d'un clic), mais que d'autres références apparaissent qui ne sont pas sorties avec le premier couple de mots clefs. Les synonymes, de proche en proche, vont enrichir le volume des références pertinentes recueillies (exploration synonymique).

Un autre outil, plus sophistiqué, peut être utile : le dictionnaire analogique. Il en existe peu d'utilisables, et apparemment pas en accès direct sur le net. Le concept a été remplacé par la notion de réseaux sémantiques (*semantic networks*). Si vous n'avez pas ce type d'outil sophistiqué à disposition, il faut procéder par raisonnement analogique (exploration analogique). Pensez à des notions, des domaines, des problèmes, qui peuvent être liés à vos mots clefs (y compris les antonymes). Soyez surtout attentifs aux liens dans tout ce que vous avez trouvé. Si l'on reprend notre exemple, comme on l'a vu « *multilingual* » n'a pas vraiment de synonyme. Mais dans le titre d'un article que vous a donné votre première recherche a surgi l'expression « *lingua franca* » qui est une résonance analogique de « *multilingual* » (ni un synonyme, ni un antonyme, mais un concept relié). Si l'on tape la recherche « *lingua franca+corporation* », de nouvelles références apparaissent qui sont intéressantes pour la recherche, comme : « *English as a lingua franca in Nordic corporate mergers: Two case companies* » ou « *English as a lingua franca in international business contexts* », les deux articles ayant été publiés dans un journal qui n'était pas apparu précédemment, *English for Specific Purposes*. Vous êtes passé par analogie de « *multilingual* » à « *lingua franca* » simplement en analysant les titres qu'a fait sortir l'interrogation sur « *multilingual* ». L'analogie est toujours un art du bricolage. Si vous vous amusez simplement à jouer sur le mot « *multilingual* », par exemple en tapant « *multilingua* », vous vous apercevez que *Multilingua* est le nom d'une revue qui publie elle aussi des articles qui peuvent vous intéresser, comme « *Language choice in multilingual institutions: A case*

9. Un laboratoire de l'université de Caen, le CRISCO, en a mis un très puissant en ligne.

study at the European Commission with particular reference to the role of English, French, and German as working languages ».

La recherche peut et doit s'élargir encore. Si vous travaillez sur ce sujet de la langue dans les entreprises multinationales, avec l'idée d'étudier le multilinguisme et l'usage de l'anglais comme *lingua franca*, et de voir les effets éventuels des langues de travail sur la gestion, vous voyez que plusieurs disciplines ou sous-disciplines peuvent être concernées : la linguistique (sans doute plus particulièrement la pragmatique), la psychologie cognitive, la théorie des organisations, le management interculturel, l'anthropologie (sociale et organisationnelle), et d'autres probablement. Il va falloir trouver le moyen d'explorer cette diversité. Si l'on prend un exemple, celui de la psychologie cognitive, on voit bien intuitivement que « multilingual+“cognitive psychology” » va nous amener à toutes les questions de psychologie (enfantine, scolaire, etc.) autour de l'apprentissage et de l'exercice des langues étrangères. Il faut donc chercher quelque chose de plus ciblé, et là, une recherche avec trois éléments se justifie. Si vous tapez « corporate+foreign language+“cognitive psychology” », parmi un tas de références qui n'ont pas grand chose à voir avec le sujet, vous en trouvez quelques-unes pertinentes et pouvant ouvrir à des réflexions originales. Par exemple : « Is It Culture or Is It Language? Examination of Language Effects in Cross-Cultural Research on Categorization ». Ou : « Behavioral fluency: A new paradigm ». Dans cette dernière référence, il y a un rapprochement intéressant entre le fait d'être « *fluent* » dans un langage étranger (ou « *nonfluent* ») et être « *fluent* » (ou « *nonfluent* ») dans les comportements, notamment les comportements organisationnels. Il s'agit de l'exemple type de la démarche analogique. Si, reprenant ce que vous avez trouvé précédemment, vous tapez « English+“lingua franca” », vous obtenez une multitude de références, notamment en pragmatique (« The discursive accomplishment of normality: On 'lingua franca' English and conversation analysis » qui applique l'analyse conversationnelle aux conversations en anglais de non-anglophones, *Journal of pragmatics*) et en sociolinguistique (« English as a lingua franca: a threat to multilingualism? », *Journal of sociolinguistics*). Vous n'êtes pas un spécialiste de la discipline, et n'entendez pas le devenir. Votre tâche est alors de trouver les quelques références centrales de ces disciplines autour du sujet (voir ci-dessous sur la recherche des références centrales).

En résumé, à partir d'une exploration simple, deux mots clefs liés par un « + » sur Google Scholar, un peu complexifiée par le jeu des synonymes (exploration synonymique), puis par celui des analogies (exploration analogique), la recherche des références sur un sujet fournit, en un temps

étonnamment court, une base déjà solide pour une revue de littérature. Elle l'est d'autant plus que s'ajoute l'effet boule de neige : chacun des articles ou des livres que vous avez trouvés comporte une bibliographie dans laquelle vous allez sélectionner des références qui intéressent votre sujet. Il faut aller encore plus loin.

La démarche de recherche plus élaborée

La démarche simple a permis de faire remonter des références, des noms de revues intéressantes, des livres, des documents (communications, etc.). Une démarche un peu plus sophistiquée doit alors être entreprise, reposant sur trois recherches plus ciblées : dans les revues spécialisées, dans les revues généralistes, dans les *handbooks*.

L'exemple étudié plus haut a par exemple donné : *Corporate Communications: An International Journal*, *Journal of Business Communication*, *Cross Cultural Management: An International Journal*, *Multilingua* et *English for Specific Purposes*. Sur les sites Web de ces journaux, vous allez faire une étude systématique des sommaires sur une dizaine d'années et repérer tous les articles qui concernent votre sujet.

Le biais de ce type de journaux est qu'ils sont très spécialisés et souvent centrés sur des questions assez pratiques. Vous allez donc chercher dans les revues scientifiques généralistes si votre sujet a été évoqué. Si l'on reprend notre exemple, la thèse peut être principalement en psychologie cognitive, en pragmatique ou en théorie des organisations/ressources humaines (sous-disciplines de la gestion). Imaginons que ce soit le dernier cas. Vous allez faire alors une recherche sur *Administrative Science Quarterly*, *Academy of Management Review*, *Academy of Management Journal*, *Organization Studies*, etc., et regarder quels thèmes proches de votre sujet ont été traités dans ces revues. Puis sur les revues en ressources humaines : *Journal of Human Resources*, *Human Relations*, etc. Il faut ici être plus ouvert et analogique : votre sujet au sens très restreint a beaucoup moins de chance de se rencontrer dans ces revues, mais il faut chercher des sujets voisins ou connexes.

Enfin, il faut passer quelques après-midis en bibliothèque à consulter les *handbooks* en relation avec votre sujet (ou articles de type *survey*). Les *handbooks* présentent en effet plusieurs avantages : ils vous donnent une vue d'ensemble du champ et/ou du sous-champ scientifique dans lequel votre recherche va s'inscrire ; généralement, les chapitres sont écrits par des auteurs de référence du champ ; même si c'est de manière approximative, les *handbooks* sont un peu des atlas qui tracent les frontières du

savoir dans le champ ; enfin, les chapitres fournissent généralement les grandes références centrales du champ, celles qu'il faut connaître et citer.

Le *Handbook of New Institutional Economics* en constitue un exemple (Ménard et Shirley, 2008). Trois prix Nobel y ont écrit (Coase, North et Williamson) et donnent une vision d'ensemble du champ. Les sections montrent les sous-champs ou domaines couverts par ce dernier : les institutions politiques et l'État, les institutions légales et l'économie de marché, les modes de gouvernance, les arrangements contractuels, la régulation, le changement institutionnel et une dernière section ouvre des perspectives (parmi elles, les relations du champ avec le champ voisin, celui de la sociologie économique). Les auteurs sont des auteurs de référence (McCubbins et Weingast, par exemple pour le courant de l'économie politique qui analyse les institutions politiques, Mark J. Roe pour la gouvernance, Swedberg pour la sociologie économique, etc.). Un doctorant qui se lance dans un sujet de gestion qui peut avoir des relations avec ce domaine peut se repérer rapidement dans les thèmes proches de son sujet (gouvernance et institutions de l'économie de marché, par exemple), identifier les auteurs importants et, dans les bibliographies des chapitres, les références essentielles par rapport auxquelles se situer. Les *handbooks* sont les outils qui se rapprochent le plus d'une cartographie. Il s'agit d'un dégrossissage : les cartes ne comportent que les grandes indications (les villes les plus peuplées, les fleuves et les massifs montagneux les plus importants). Cela ne permet certes pas d'identifier finement les frontières du savoir, là où il faut situer sa question de recherche, mais fournit par contre les premiers grands repérages absolument nécessaires pour que la revue de littérature soit solidement positionnée, sans se perdre dans les détails.

D'autres recherches thématiques peuvent et doivent évidemment être faites. Par exemple sur la méthodologie ou sur la recherche d'articles ayant traité du matériau analogue à celui qui s'annonce dans la démarche choisie.

Et peut-être même êtes-vous proche déjà du coup de massue : l'impression que tout a déjà été dit sur votre sujet – signe que vous avez bien avancé dans votre détermination de la limite entre savoir et non-savoir. Il faut alors envisager de passer de la diastole à la systole.

Mettre de l'ordre et commencer l'analyse

Un des points les plus importants est, dans tout ce qui a été recueilli, de faire le tri entre trois catégories de références : les grandes références du ou des champ(s) dans le(s)quel(s) vous vous situez, celles qui vont appuyer plus fortement et plus directement votre originalité ainsi que votre apport propre, et ce qui est plus périphérique (mais doit tout de même être retenu

pour être cité). Google Scholar ou certains autres sites spécialisés, permettent de repérer les références les plus centrales : certains articles sur Google Scholar sont cités des milliers de fois, certains quelques centaines de fois, d'autres quelques dizaines de fois et d'autres, enfin, une ou deux fois. L'intérêt d'un article ne se mesure bien évidemment pas au nombre de fois où il est cité. Un article cité trois fois peut vous donner une orientation décisive dans votre recherche. Mais une revue de littérature doit être capable de repérer, présenter et commenter les articles centraux du champ autour du sujet étudié. Elle doit montrer au lecteur les grandes lignes de force structurant le savoir autour de la question posée. Encore une fois, comme il a été dit, les *handbooks* ont justement pour objectif d'aider à mener ce travail spécifique.

Pour opérer les premiers classements et commencer le traitement, il faut là aussi procéder pas à pas et plusieurs techniques sont possibles.

Un premier travail consiste à résumer et à coder ce qui a été recueilli et lu, de manière à pouvoir le mobiliser plus facilement. Il s'agit de pouvoir regrouper, catégoriser, comparer, organiser les références entre elles. Un tableau comme celui qui suit (adapté et enrichi de Hart, 2009, p. 146) peut y aider :

Auteur	Date de publication	Référence complète	Discipline et sous discipline	Question de recherche	Thèses avancées	Méthode	Matériau empirique analysé	Citations à utiliser	Remarques personnelles

Les dimensions du tableau doivent pouvoir donner lieu à des tris et des regroupements (par les dates – ordre chronologique –, par les disciplines, par les méthodes mobilisées, etc.). Elles doivent pouvoir également permettre une relecture ouverte, flottante, du matériau théorique rassemblé. Les remarques personnelles (impressions, premières analyses, identification des points saillants, des éléments mobilisables dans différentes perspectives, analyse des limites de l'article) et les citations à retenir sont importantes de ce point de vue. Elles doivent intégrer la dimension critique fondamentale dans la notion de revue de littérature. Bien évidemment, les références les plus essentielles pour la recherche doivent faire l'objet de résumés.

Un autre travail consiste à commencer à organiser les références entre elles.

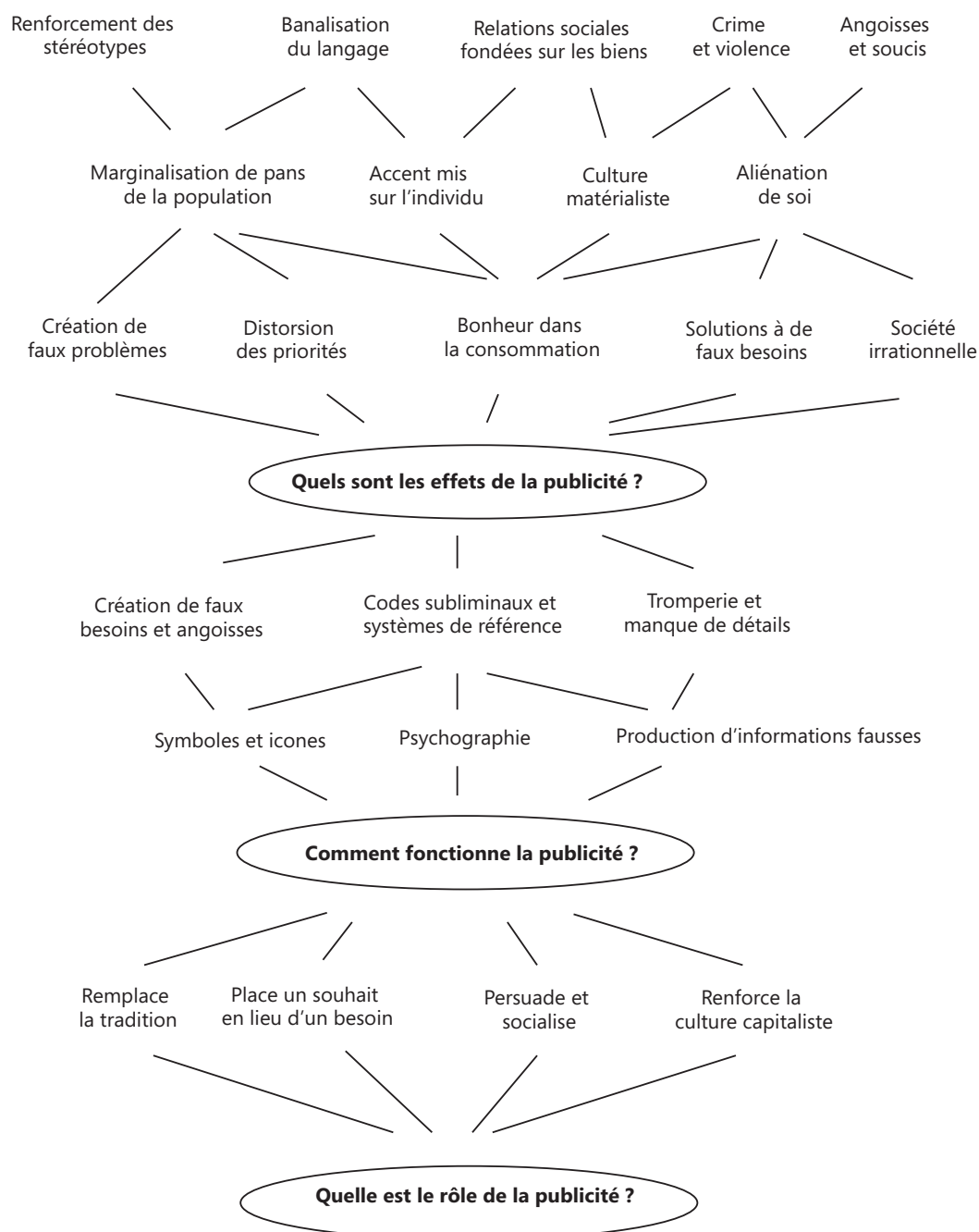
Le plus simple est de suivre l'ordre chronologique en construisant un ou des arbres. Le pied d'un arbre est constitué de la première grande référence à avoir traité d'un sujet. Puis viennent des embranchements qui expriment à la fois l'appartenance à une même tradition et les différences introduites dans l'approche.

Mais des arbres plus conceptuels ou arbres de pertinence (*relevant trees*) peuvent être également construits, par exemple à partir des questions de recherche et des thèses avancées. Hart (2009, p. 152) en fournit un exemple touchant à des recherches sur la publicité, organisées autour de trois grandes questions (quel est le rôle de la publicité ? Comment fonctionne la publicité ? Quels sont les effets de la publicité ?) et des différentes thèses avancées en réponse à ces trois questions (voir l'arbre de pertinence ci-contre).

Autour du sujet qui a été plusieurs fois évoqué, on peut imaginer un arbre (ou des arbres si tout mettre sur un seul se révèle trop compliqué) autour de plusieurs questions renvoyant à plusieurs champs disciplinaires. On a vu par exemple que l'analyse de l'anglais comme *lingua franca* renvoyait au moins à la pragmatique (sous discipline de la linguistique) et à la sociolinguistique (sous-discipline de la sociologie et de la linguistique). Les questionnements de ces deux champs autour de l'anglais comme *lingua franca* sont différents et il est intéressant de les indiquer sur un arbre. On l'a vu également, la notion de *lingua franca* s'oppose à celle de multilinguisme. Il est intéressant de situer cette opposition et les relations liées sur un arbre.

Une approche plus élaborée, que d'ailleurs les précédentes préparent, est celle des mémos théoriques. Une revue de littérature dans une thèse comportera généralement une cinquantaine de pages, interligne un et demi. Elle sera articulée en trois, quatre ou cinq grands courants ou problèmes théoriques fondamentaux. La question de recherche évoluera au long du travail de recherche (thèse, mémoire ou article). Il n'est pas possible d'anticiper au début du travail de recherche l'ensemble des courants théoriques qui seront mobilisés à l'arrivée, mais un, sans doute deux, sont identifiables assez tôt grâce au travail de recherche évoqué précédemment. Ceux-là peuvent faire l'objet d'un mémo (de l'ordre de dix à quinze pages simple interligne) qui préfigure la partie de revue de littérature de la thèse consacrée à ce courant théorique ou ce problème. Quelques exemples de mémos de ce genre ont été publiés dans le *Libellio*. Ils portent sur un courant théorique (la théorie des ressources – Depeyre, 2005) ou

Un arbre de pertinence pour l'approche science sociale de la publicité



une notion (la modularité organisationnelle – Jacob, 2011 ; la coopétition – Chiambaretto, 2011). Ils doivent constituer une des briques de la revue de littérature de la thèse ou du mémoire (et, en beaucoup plus synthétiques, de l'article). Quand vous rédigerez la partie méthodologique, vous pourrez vous appuyer sur votre cahier pour retracer le cheminement suivi lors de la construction de votre question de recherche. Par ailleurs, en plus d'être un exercice technique, la revue de littérature est aussi un exercice politique : il s'agit de situer son travail dans un champ de recherche, de choisir donc qui l'on cite, par rapport à quels autres travaux on se situe (Bureau, 2011).

La réalisation de la thèse, du mémoire ou de l'article s'opère donc par boucles successives : chaque boucle est composée de mémos théoriques et de mémos concernant le matériau. Les recherches de références doivent être remises en chantier plusieurs fois, non seulement pour tenir la bibliographie à jour, mais également pour faire vivre la question de recherche qui s'approfondit et se précise de boucle en boucle.

Conclusion sous forme de conseils pratiques

À partir de ce chapitre, quelques conseils pratiques peuvent être donnés pour mener à bien la recherche de références bibliographiques et la construction de la revue de littérature.

Comment opérer la recherche des références ?

1. Prévoir un **cahier** ou ouvrir un document dans lequel seront consignées *toutes* les démarches entreprises de manière à en conserver une trace ;
2. Traduire le sujet en quelques **mots clefs** en le regardant de divers points de vue (les mots clefs peuvent être simples, ils seront enrichis par les différents niveaux d'exploration qui vont suivre) ;
3. Mener une recherche sur Google Scholar à partir de quelques mots clefs, couplés deux par deux (**exploration simple**) ;
4. Enrichir la recherche par l'usage systématique de synonymes (**exploration synonymique**) ;
5. Enrichir la recherche par une démarche analogique (**exploration analogique**) ;
6. Mener une recherche par les sommaires des revues spécialisées ;

7. Mener une recherche par les sommaires des revues généralistes de la discipline et de la sous-discipline ;
8. Mener une recherche dans les *handbooks* (et chercher des articles de type *survey*) ;
9. Mener des **explorations thématiques** (cas traités analogues au sien, méthodologie, etc.).

Comment préparer l'analyse ?

1. Étiqueter chaque référence (titre, auteur, revue, volume, numéro, pages) et la coder (question de recherche, méthodologie, apports, citations à utiliser, remarques personnelles) ;
2. Construire des **arbres chronologiques** du développement des idées, des concepts, des théories ;
3. Construire des **arbres de pertinence** montrant les relations entre les idées, les concepts, les théories ;
4. Rédiger des **mémos** sur un concept ou une théorie, qui prépareront la revue de littérature finale.

Quelles questions garder à l'esprit ?

1. Dans quel champ et à quel carrefour de sous-champs va se situer mon travail de recherche ? (par exemple : gestion, à l'articulation entre ressources humaines et sociologie)
2. Quelles sont les références incontournables du champ et de ces sous-champs qui vont me permettre de situer ma recherche pour le lecteur ? (travail sur des *handbooks*, recherche des articles et livres les plus cités dans ces domaine et sous-domaines)
3. Quelles sont les références qui vont inspirer le plus mon travail – sur le fond, sur le plan méthodologique, comme exemples de recherche que je cherche à imiter (au bon sens du terme, avec créativité) – et que je vais analyser plus en profondeur pour positionner ma question de recherche et, en conséquence, l'ensemble de mon travail ?
4. Comment traiter les autres références obtenues, sachant qu'une référence qui n'apparaît pas centrale pour le sujet à un certain moment, peut se révéler décisive et le faire évoluer fondamentalement quelque temps après ?

Résumé

La revue de littérature n'est pas un exercice de style, mais l'élément essentiel du positionnement de la question de recherche, qui se construit généralement progressivement et doit se comprendre comme un point de tension entre savoir et non-savoir. Le pluriel doit d'ailleurs être de rigueur, dans la mesure où il faut enchaîner les revues de littérature (recherche, traitement des références, écriture et réécriture de mémos) à intervalles dans la démarche de recherche.

Le tout doit conduire à un morceau d'écriture intimement lié à la question de recherche, la justifiant et y amenant tout à la fois, exposant la tension entre savoir et non-savoir qui l'explique de manière claire, articulée, ne se perdant pas dans les détails et aboutissant à des propositions.

La procédure est la suivante:

1. L'important est de commencer, par n'importe quel bout, pour ensuite approfondir;
2. sans doute le meilleur commencement est-il quand même l'exploration simple, puis la complexification croissante systématique (exploration synonymique, exploration analogique);
3. ensuite, *handbooks*, *surveys*, sommaires de revues généralistes, sommaires de revues spécialisées, l'ordre importe peu et peut-être est-il bien de mener deux tâches en même temps (faire une recherche le matin sur les revues généralistes, l'après-midi sur les revues spécialisées, ce qui peut permettre une fécondation croisée des deux démarches).

CHAPITRE 4

Comment avoir des idées ?

La recherche qualitative a souvent un caractère désespérant. On ne sait pas bien où l'on va, les idées de départ se révèlent décevantes à mesure que le matériau s'accumule et on n'en finit plus d'ouvrir des perspectives multiples. Le chercheur se trouve rapidement en panne d'idées. Pour répondre à la question angoissée que lui posent souvent ses étudiants : « Comment puis-je avoir des idées ? », Andrew Abbott a écrit un petit livre très instructif, qui va inspirer directement ce chapitre (Abbott, 2004).

Premier point, le désespoir et l'angoisse sont plutôt des signes positifs. Ils marquent une prise de distance par rapport à une démarche circulaire. Trop de chercheurs ont des idées déjà « toutes faites » au moment de commencer leur recherche : ils vont appliquer la théorie néo-institutionnelle à l'Église catholique, la théorie bourdieusienne à l'éducation, la théorie marxiste ou les théories féministes aux conseils d'administration des entreprises. Au mieux, ils vont ajouter quelque chose aux théories qu'ils cherchent à expliquer : en exploitant de nouvelles données, en ajoutant une dimension à l'analyse, en tenant compte d'un concept supplémentaire. Comme le fait remarquer Abbott, les bibliothèques sont pleines de thèses oubliées qui ont pratiqué cette approche additive, de même que les journaux scientifiques reçoivent des tonnes de propositions d'articles procédant de cette manière. On peut – et on doit – essayer d'être plus créatif.

Second point, la démarche compréhensive suppose que l'on cherche des idées nouvelles à toutes les étapes du processus de recherche, et pas seulement à son début. La démarche doit explorer, sans savoir bien ce qu'elle cherche ni comment elle va le trouver, un peu à la manière dont Ménon (voir chapitre 2) posait le problème :

Souvent, nous ne savons même pas à quoi ressemblerait une réponse. En fait, la compréhension de la nature de l'énigme et de ce à quoi ressemble la réponse apparaît en même temps au moment où l'on trouve la réponse. C'est la raison

pour laquelle la plupart des chercheurs écrivent l'introduction de leur thèse ou de leur livre à la fin, au moment où tous les autres chapitres ont été écrits. Le projet de recherche ou de thèse n'est le plus souvent qu'un permis de chasse, pour des animaux très différents de ceux qui ont été finalement attrapés. (Abbott, 2004, p. 83)

Deux questions se posent alors : comment avoir des idées et comment savoir qu'une idée est bonne, ou non ?

Comment avoir des idées en renversant les points de vue

Les nouvelles idées apparaissent lorsque l'on parvient à renverser les points de vue que l'on peut avoir sur son objet de recherche.

Le renversement analogique

En cela, la première démarche à adopter est l'analogie qui consiste à aller emprunter des idées existant déjà, mais ailleurs. Si l'objet de recherche est l'échec des mariages, on pense spontanément aux relations entre êtres humains, dans la catégorie des relations amoureuses. Tout change si l'on se dit qu'étudier la dissolution des mariages est comme étudier l'échec de fonctionnement de certaines machines. Alors, l'important n'est plus le mariage en tant que phénomène social, mais l'étude d'un processus d'échec et on va chercher d'autres processus de ce type pour voir ce qui en a été dit. L'analogie comporte évidemment des risques, mais elle peut être extrêmement féconde. Une de ses formes peut consister à aller emprunter des méthodes utilisées dans d'autres domaines scientifiques. Les techniques de régression multiple viennent de la biologie ; Gary Becker a appliqué la méthodologie économique au mariage, Hannan et Freeman l'écologie des populations aux organisations. Ce sont là des formes d'analogie. Quelques remarques à son propos. Le point central n'est pas de trouver l'analogie proprement dite : il est d'être capable de rompre avec les cadres dans lesquels on enferme son sujet, spontanément tout d'abord, puis par habitude ensuite. Par ailleurs, en matière d'analogie, le travail sur les détails est central : l'analogie ne peut se permettre d'être superficielle. Enfin, il faut s'en donner les moyens :

Vous devez lire de manière ouverte dans le domaine des sciences sociales et au-delà. Au plus vous avez de choses sur quoi vous appuyer, au mieux c'est. C'est la raison pour laquelle les grands chercheurs en sciences sociales sont souvent des dilettantes à mi-temps, toujours occupés à lire des choses en dehors de leur spécialité [...] (Abbott, 2004, p. 118 ; voir aussi Dumez, 2005).

L'analogie se traduit souvent dans les titres : « *economy of favors* », « *vocabularies of motive* », « *politics of knowledge* », par exemple.

Le renversement premier plan/arrière-plan

Quand un chercheur fait une description, il la centre sur certains phénomènes et traite les autres comme faisant partie du contexte. Dans la réalité, tout est lié. Il est possible d'étudier les firmes en prenant la politique locale, les questions d'éducation, les conditions économiques générales, comme des éléments de contexte. Si, au contraire, on prend la politique locale comme objet d'analyse, les firmes deviennent un élément de contexte. Jouer avec cette distinction entre le premier plan et le second plan est toujours intéressant. Ce qui est à l'arrière-plan de l'analyse, considéré comme évident, non remis en cause, renferme de multiples questionnements possibles, qui sont susceptibles de conduire à des idées nouvelles. Il faut donc toujours se poser la question : ce que je considère être à l'arrière-plan peut-il être placé au premier plan, et vice-versa ?

Le renversement contextualisation/décontextualisation

La recherche qualitative ou compréhensive insiste naturellement sur les contextes (nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 7). Se forcer à opérer un renversement en décontextualisant peut être fécond. Amanda Vickery (1998) étudie les jeunes femmes de la classe sociale supérieure en Angleterre au XIX^e siècle. Il est généralement admis que le contexte économique et social éclaire leurs façons de penser et d'agir. Vickery écarte tout ce contexte trop évident : les transformations économiques, la montée de la consommation, le contexte politique. Et elle étudie les journaux intimes et la correspondance de jeunes femmes de l'époque. C'est à partir de ce matériau, en les extrayant directement et exclusivement de lui, que sont construites les catégories du contexte. Ce dernier est vu à travers les yeux de ces jeunes femmes elles-mêmes. Un événement politique n'est mentionné dans la recherche que s'il l'a été par elles. En un sens, donc, et c'est ce que les historiens font souvent, on n'a pas une décontextualisation au sens propre, mais une décontextualisation/recontextualisation. On voit par là la très grande complexité de la question du contexte. Mais, sur le plan heuristique, ce point est évidemment essentiel : il faut chercher à décontextualiser et à recontextualiser ce qu'on étudie. D'un côté, on sépare des choses qu'on tenait pour liées (on ne s'intéresse pas aux avocats, comme catégorie, mais aux femmes avocates, ou aux avocats opérant seuls par opposition aux avocats exerçant dans un cabinet), de l'autre on rapproche des choses tenues jusque-là pour séparées.

Le renversement structure/construction

Quand on cherche à comprendre comment les acteurs agissent, certains facteurs de l'action semblent stables, intangibles, contraignants. Ce sont les structures. D'autres éléments apparaissent constituer les résultats de l'action, être directement construits par les acteurs agissant. On semble retrouver la distinction que faisait la philosophie stoïcienne entre les choses qui dépendent de nous (sur lesquelles nous pouvons agir) et les choses qui ne dépendent pas de nous (qui s'imposent à nous et que nous devons prendre en tant que telles). Cette distinction recouvre l'avant-dernière : les actions des acteurs sont devant nous, au premier plan ; les structures sont à l'arrière-plan, mais bien présentes. Se demander comment sont apparues les « structures », comment elles se reproduisent et évoluent sous en fonction des interactions et se demander en quoi les actions des acteurs, qui semblent nouvelles, « peu structurées », le sont en réalité, peut être fécond. Le renversement porte à la fois sur le premier plan et l'arrière-plan, sur ce qui paraît stable et ce qui paraît changer, sur ce qui semble nécessaire et ce qui semble contingent. Par exemple, si on fait une grande étude des classes sociales, en envoyant des enquêteurs interviewer les gens pour relever le lieu de résidence, la nature du mobilier, les manières de parler, les loisirs, etc., on aura une vue en coupe de la stratification sociale (comme dans l'étude de W. Lloyd Warner, *Yankee City*). Mais l'image donnée sera celle d'une stratification stable. Si l'on s'intéresse aux trajectoires des individus, comme l'a fait Stephan Thernstrom, on s'apercevra que la mobilité est beaucoup plus grande qu'on ne pourrait le soupçonner. Les structures sont moins pérennes, les actions libres, innovantes, sont souvent bien plus structurées, qu'il n'y paraît. Arrêter l'horloge est en fait fondamental, parce que cela permet de faire apparaître des équilibres. Le contexte s'élargit presque de lui-même, de possibles changements de niveau apparaissent. Mais les deux approches sont en réalité fécondes : mettre en mouvement ce qui apparaissait statique, et rendre statique ce qui était conçu comme essentiellement changeant.

Le renversement conflit/coopération

Nous sommes, les uns et les autres, enclins à voir les choses d'une manière ou de l'autre. Les uns voient les individus égoïstes et intéressés. Le conflit leur apparaît donc naturel et, en conséquence, ils ne cherchent pas à comprendre son apparition. Ils cherchent à voir comment le dépasser et le restreindre. Les autres voient les individus comme plutôt calmes et altruistes et le conflit vient pour eux d'institutions fonctionnant mal. On considérerait les quartiers pauvres comme des lieux de désordre, de violence et de conflit jusqu'à ce que William F. Whyte (1995/1973) étudie

le North End de Boston et écrive *Street Corner Society*. Il y montre qu'il existe dans ces quartiers des règles et des institutions. Étudiant minutieusement les scores des individus au bowling, il met en évidence le lien entre ces scores et la position sociale de l'individu. Autre exemple : on estime généralement que le rôle trop important des avocats dans la vie américaine est source de conflits artificiels. Suchman et Cahill montrent au contraire comment le développement de la Silicon Valley a été facilité par les avocats locaux. Là où on a tendance à voir du désordre, on peut se forcer, par heuristique, à essayer de voir de l'ordre, et réciproquement.

Le renversement sur les fonctions

Il y a eu de grands débats théoriques sur le fonctionnalisme, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. L'accent est mis sur l'analyse des fonctions, et plus particulièrement la recherche de fonctions latentes, en tant que processus heuristique. Longtemps, on a vu le courant des relations humaines comme une réponse critique à l'organisation scientifique du travail. Puis Richard Edward a vu les choses différemment : la fonction latente du courant des relations humaines assure la même fonction, sous une autre forme, que celle de l'OST – il s'agit de contrôler les travailleurs. Le raisonnement par fonction latente peut ne conduire à rien. Mais il peut aussi aider à mettre en évidence l'œuvre de forces sociales importantes. L'université a pour objectif la formation des jeunes. Cela semble évident. Mais n'a-t-elle pas d'autres fonctions, moins évidentes ? Par exemple, jouer le rôle d'un bassin de retenue permettant de garder des millions de jeunes à l'écart du marché du travail, ou être le centre de formation des jeunes aux relations amoureuses ?

Du renversement en général

Dans ce qui précède, une série d'exemples a été présentée. Le renversement est une méthode générale de production d'idées ou de perspectives nouvelles. Il peut porter sur de multiples niveaux. Au niveau de la description, il faut par exemple chercher à passer d'un « voir comme » à un autre (on voit son sujet, les acteurs qui agissent, leurs problèmes pratiques, l'organisation qu'on étudie, d'une certaine manière, et il s'agit de s'efforcer de les voir d'une autre manière). Autre plan : la narration ne fonctionne que par confrontation entre des éléments stables et des éléments changeants (se souvenir de la belle métaphore de Wittgenstein : une porte ne peut bouger que parce que les gonds sont fixes)¹. Mais, encore une fois,

1. Sur la description, voir chapitre 7 ; sur la narration, voir chapitre 8.

changer le regard sur ce qui est stable (le mettre en mouvement) et sur ce qui change (le considérer sous l'angle de la stabilité) peut produire un regard nouveau. Un autre renversement peut être obtenu par la confrontation de cadres théoriques opposés. Tout chercheur en science sociale a des approches qui lui sont plus familières que d'autres. S'il est de la tradition de l'individualisme méthodologique, il peut se forcer à raisonner en termes de structure ; s'il a tendance à refuser les généralisations et mettre l'accent sur les contextes particuliers, il peut se forcer à décontextualiser les phénomènes qu'il étudie.

Ces indications ne sont aucunement des « ficelles » artificielles et mécaniques. Il s'agit simplement de se dire que lorsqu'on a le sentiment de tourner en rond, de ne manier que des idées terrifiantes de banalité, il est possible d'essayer de générer des idées plus originales, de se créer un nouveau regard sur son sujet et son objet.

Mais se pose alors la question : ces nouvelles idées sont-elles intéressantes ?

Qu'est-ce qu'une bonne idée ?

Le chercheur fait parfois l'expérience euphorique de penser avoir trouvé une « bonne » idée, qui se révèle par la suite en réalité décevante. Une bonne idée présente quelques grandes caractéristiques.

La première est qu'elle doit être susceptible d'être vraie ou fausse. On retrouve ici l'un des héritages du positivisme du Cercle de Vienne actif dans les années 1930. La position du Cercle était qu'il existait une distinction claire entre les énoncés doués d'une signification (c'est-à-dire susceptibles d'être vrais ou faux) et les énoncés dénués de signification, ce que certains auteurs ont appelé par la suite le « même pas faux ». Pour démodée qu'elle soit, cette philosophie n'en conserve pas moins une certaine actualité :

Il est surprenant de constater le nombre de chercheurs – y compris des doctorants – qui proposent des thèses qui ne sont pas susceptibles d'être fausses. Par exemple, des projets de recherche du type : « Je vais adopter une approche néo-institutionnaliste du financement des hôpitaux psychiatriques » ou « cet article analyse les insultes sexuelles en combinant une approche goffmanienne de l'interaction avec une approche sémiotique » ne présentent pas d'intérêt parce qu'ils ne proposent pas une idée susceptible d'être fausse. Ils se résument à classer un phénomène ou, vus d'une autre manière, à illustrer une théorie.

De la même manière, des prédicats universels sont en général dénués d'intérêt, même s'ils impliquent des conséquences. Donc, l'idée selon laquelle tel ou tel aspect de la réalité – les rôles sexuels ou, disons, le fait de rendre des comptes

– est socialement construit n'est pas spécialement intéressant. Tout est socialement construit, en un sens, et probablement même en un sens précis. La question intéressante est de savoir comment les genres sexuels sont socialement construits, ou quelles sont les conséquences de la construction sociale du fait de rendre des comptes. Méfiez-vous des prédicats universels. (Abbott, 2004, p. 216)

Le signe le plus net qu'une idée est mauvaise est donc qu'elle n'est pas susceptible d'être fausse :

Ne pas être susceptible d'être fausse est donc le signe d'une idée mauvaise. (Abbott, 2004, p. 217)

Mais, deuxième point, comment une idée peut-elle être susceptible d'être vraie ou fausse ? Il faut ici revenir à Popper, cité dans un chapitre précédent. Une idée est susceptible d'être vraie ou fausse quand elle donne lieu à confrontation avec des données. L'idée doit nous dire ce que le chercheur devrait voir dans son matériau si elle était vraie (*predicted effet*), le travail de recherche étant précisément de confronter ce qui devrait être observé si les idées théoriques sont vraies avec ce qui est observé. Et, plus profondément, une idée doit inciter le chercheur à trouver de nouvelles données, qui la confirment ou qui l'infirment. Une bonne idée ne se contente pas d'éclairer un matériau donné, elle pousse le chercheur à mettre au jour de nouvelles données :

Ce n'est pas seulement la question de chercher d'autres cas pour un phénomène ou une relation que vous avez identifié(e). C'est plutôt le fait de rechercher d'autres implications que votre idée peut avoir à propos des données [...] Il faut s'habituer à générer continuellement ce type d'implications et à continuellement appliquer vos idées à de nouveaux cas et de nouvelles données. Cela doit devenir une seconde nature, quelque chose qui est quasiment automatique quand vous pensez à une idée. (Abbott, 2004, p. 213 ; p. 214)

Troisième critère d'une bonne idée, et l'on rejoint là ce qui a été dit dans un chapitre précédent du risque d'équifinalité, une bonne idée a des alternatives rivales plausibles. Une idée n'est pas bonne en soi – ce sont deux ou trois idées alternatives qui forment ce que l'on appelle à tort « une » bonne idée :

Une idée donne toujours son meilleur quand elle a une réelle alternative. Il faut toujours maintenir deux idées de base quant à son projet, et essayer de rester attaché aux deux de manière équilibrée. (Abbott, 2004, p. 217)

Quatrième critère, une bonne idée se reconnaît au fait qu'elle est féconde : elle génère d'autres idées. Une bonne idée ne vient donc pas

seule, le plus souvent, les bonnes idées viennent en grappes ou en bouquets, comme on préfère.

Cinquième critère, une bonne idée est celle qui bouscule une théorie ou une évidence, un fait bien établi. Mais attention, pas une kyrielle de théories ou d'évidences : il faut bien circonscrire le cadre de la discussion.

En réalité, une bonne idée est celle qui aide le chercheur à trouver une énigme, ce qui est le plus difficile. On sait à peu près, au début d'une recherche, à quoi on va s'intéresser, comment on va recueillir le matériau. Le plus difficile va être de trouver l'énigme qui va animer la recherche. Beaucoup de chercheurs ne la trouvent jamais.

Conclusion

On ne trouve pas de bonnes idées par des moyens mécaniques. Toutes les méthodes qui ont été évoquées, qui tournent autour de l'analogie et du renversement (de la manière de voir, des perspectives, des méthodes, des arguments, des théories), ne sont que des exemples, des points de départ pour en inventer d'autres. Elles ne sont là que comme autant d'aides possibles dans les périodes où l'on a le sentiment désespérant de n'avoir aucune idée originale et stimulante.

Résumé

Au début d'une recherche qualitative, on ne sait que très imparfaitement où l'on va. Les idées – et surtout l'idée centrale, celle qui va constituer l'énigme de la recherche – ne se trouvent qu'en chemin, dans le déroulement de la recherche. Le chercheur traverse des phases au cours desquelles il éprouve l'impression désespérante de n'avoir aucune idée intéressante, de n'enfiler que des banalités. Il existe des moyens pour trouver des idées, des techniques heuristiques (le livre de Andrew Abbott, 2004, est un outil très précieux de ce point de vue). Elles reposent sur l'analogie et le renversement (des manières de voir, des évidences, des perspectives, des méthodes, des arguments admis). Elles ne doivent évidemment pas devenir mécaniques, mais il vaut la peine de les essayer. Parmi les idées générées, les bonnes se reconnaissent à quelques caractéristiques : elles sont susceptibles d'être vraies ou fausses, elles incitent à la confrontation avec les données et la recherche de données nouvelles, elles se présentent sous la forme d'alternatives plausibles, elles sont fécondes et font naître d'autres idées, elles renversent des évidences.

CHAPITRE 5

Comment traiter le matériau (1) : l'attention flottante et le codage

Dans un matériau riche et hétérogène, qui est le propre de la démarche qualitative, il est toujours possible de retrouver un cadre théorique général et abstrait. C'est, on l'a vu, le risque de circularité. Comment peut-on gérer ce risque ? La seule solution possible consiste à opérer un traitement du matériau qui soit indépendant, au moins partiellement, des cadres théoriques de départ. Pour ce faire, il existe essentiellement deux méthodes : l'attention flottante et le codage. La première sera brièvement présentée. L'accent sera mis plutôt sur la seconde, c'est-à-dire le codage ¹.

L'attention flottante comme réponse au risque de circularité

Une manière de traiter le matériau est de le considérer dans son ensemble, son entièreté, en s'empêchant de considérer tel élément ou tel autre. Cette approche a été proposée par Freud sous le nom d'attention flottante (attention planante, devrait-on peut-être dire) :

[...] nous ne devons attacher d'importance particulière à rien de ce que nous entendons et il convient que nous prêtions à tout la même attention « flottante », suivant l'expression que j'ai adoptée². On économise ainsi un effort d'attention qu'on ne saurait maintenir quotidiennement des heures durant et l'on échappe aussi au danger inséparable de toute attention voulue, celui de choisir parmi les matériaux fournis. C'est, en effet, ce qui arrive quand on fixe à dessein son attention ; l'analyste grave en sa mémoire tel point qui le frappe, en élimine tel autre et ce choix est dicté par des expectatives ou des tendances. C'est justement

1. Ce chapitre est une réécriture d'un article écrit avec Magali Ayache (Ayache et Dumez, 2011).

2. *Gleichschwebende Aufmerksamkeit* – on pourrait traduire par attention même ment planante, *schwebend* signifiant planant au sens propre.

ce qu'il faut éviter ; en conformant son choix à son expectative, l'on court le risque de ne trouver que ce qu'on savait d'avance. (Freud, 1967, p. 62)

Le texte montre que le risque de circularité a été perçu très clairement par le père de la psychanalyse. En écoutant ce que dit son patient (et qui constitue le matériau de l'analyse), le psychanalyste doit s'interdire de projeter des catégories théoriques connues d'avance (l'Œdipe, par exemple) et doit s'obliger à tout écouter de manière ouverte, sans privilégier telle partie ou telle autre. Transposée à la recherche qualitative, cette technique signifie qu'il faut lire plusieurs fois l'ensemble de son matériau de recherche, de la première à la dernière page, en s'interdisant de « stabilobosser » quoi que ce soit ou de prendre des notes, pour s'imprégner du matériau dans sa totalité. C'est en procédant ainsi que l'attention flottante peut faire émerger des thèmes. Erikson décrit les choses ainsi :

[...] ce que Freud a appelé « attention flottante », une attention qui se tourne à l'intérieur vers les ruminations de l'observateur tout en restant tournée à l'extérieur vers le champ d'observation et qui, bien loin de se fixer sur chaque élément intentionnellement, attend plutôt d'être marquée par des thèmes récurrents. (Erikson, 1958, p. 72)

Diego Gambetta (2006a) explique que c'est ainsi qu'il a procédé pour analyser le fonctionnement de la mafia. Il a lu, et relu, les textes des arrêts concernant les mafiosi, leurs témoignages, leurs mémoires et celles des policiers à leur contact. C'est à partir de toutes ces lectures qu'il a vu apparaître le thème de l'incompétence. Très sourcilleux sur les points d'honneur, les *mafiosi* expliquent assez volontiers qu'ils sont incompétents. C'est que la mafia traditionnelle n'opère pas les activités du crime (prostitution, trafic de drogue, etc.), elle se contente de prendre un pourcentage sur les bénéfices. Se déclarer incompétent, en tant que chef de la mafia, est délivrer un message aux gestionnaires du crime : nous ne savons pas gérer, et notre objectif n'est pas d'entrer dans vos activités ; nous respectons votre champ de compétence, nous prélevons un pourcentage, c'est tout. Ceci permet de réguler les relations entre mafia traditionnelle et gestionnaires des activités criminelles.

Pour gérer le risque de circularité, une méthode de traitement du matériau consiste donc à tout lire, de manière continue, en s'interdisant de prendre aucune note, de souligner quoi que ce soit ou de fixer son attention sur quelque élément que ce soit. Le résultat est l'émergence de thèmes, qui peuvent être surprenants et peuvent remettre en cause les cadres théoriques attendus.

Le codage « pur » : la théorisation ancrée

Une autre approche propose de gérer le risque de circularité en menant un traitement du matériau absolument indépendant des cadres théoriques. Il s'agit de la théorisation ancrée ou *grounded theory*, présentée dans un livre de 1967 par Glaser et Strauss. Dans cette approche, aucun présupposé théorique ne doit être utilisé : la théorie émerge du matériau lui-même.

Par quel processus ? La réponse au risque de circularité donnée par la théorisation ancrée est l'exacte antithèse de la démarche freudienne (Ayache et Dumez, 2011a) : cette dernière s'interdit de découper le matériau de quelque manière que ce soit ; la théorisation ancrée propose au contraire, dans une première étape, de découper tout le matériau, sans résidu aucun, en unités de sens. Ces unités de sens peuvent être un paragraphe, quelques phrases, une phrase seule, une expression ou même un mot. Ce découpage est un casse-tête pour tous ceux qui entendent présenter la démarche du codage aux néophytes. Or, il constitue le fondement même de la démarche. Personne ne sait exactement pourquoi et comment un mot ou une phrase peuvent parfois constituer une unité de sens, et parfois n'être pas considérés en eux-mêmes comme des unités de sens et être alors noyés dans une unité de sens plus vaste. Et si le choix du découpage reste finalement une décision du chercheur, n'est-on pas tombé, avant même d'avoir commencé le codage proprement dit, dans le bon vieil impressionnisme méthodologique de la subjectivité éclairée du chercheur ? Laissons de côté cette première aporie, et continuons. Une fois le découpage en unités de sens de la totalité du matériau effectué, la deuxième étape consiste à associer à chacune de ces unités de sens une phrase ou un paragraphe qui en explique l'essence. Il s'agit là du *coding*, c'est-à-dire du codage proprement dit. La troisième est la réduction du code, c'est-à-dire de la phrase essentielle, en un mot ou une étiquette : il s'agit du *naming*³. La quatrième est la réduction du nombre des étiquettes, pour identifier quelques concepts centraux. La cinquième, appelée parfois codage axial, est la recherche de relations entre les concepts⁴. À l'arrivée, les concepts et les relations entre ces concepts ont émergé du matériau par

3. Le fait que le mot français « codage » recouvre à la fois les mots anglais *coding* et *naming* rend beaucoup de textes méthodologiques parus en français ambigus et flottants. En ne faisant pas cette distinction, ils présentent en effet le codage comme le simple étiquetage d'une unité de sens par un mot. Encore une fois, ceci n'est pas le codage à proprement parler et nous allons, à plusieurs reprises, revenir dans ce chapitre sur ce problème central.

4. Il existe de très nombreuses présentations de la théorisation ancrée – on peut, entre beaucoup d'autres, se reporter à Locke (2001), Dumez (2004), Charmaz (2006), Fendt et Sachs (2008).

étapes successives d'abstraction (au sens propre, *ab trahere* : « tirer de »). Aucun élément théorique préalable ne vient polluer ce processus. Ensuite seulement, les concepts issus du matériau peuvent être confrontés aux concepts maniés dans la littérature.

L'approche proposée par la théorisation ancrée pose trois grands problèmes.

Le premier concerne le risque de circularité. Il est probablement illusoire de penser qu'une méthodologie fondée sur l'empirique pur élimine totalement ce risque, ce qui est un peu le projet de la théorisation ancrée. Beaucoup de philosophes des sciences en ont douté et en doutent. Putnam se réfère à Singer, un des élèves de William James :

Singer attaquait [...] l'idée que la science puisse « commencer » avec des données particulières nues pour s'élever ensuite à des généralisations au moyen de l'induction et de l'abduction. Un tel « commencement », en ce sens, n'existe pas. Singer disait que nous présupposons toujours un stock de généralisations déjà faites quand nous faisons de la science. (Putnam, 2004/2002, p. 146)

Popper, on le sait, considère lui aussi que la science part de problèmes théoriques, jamais de l'observation empirique pure (nous y reviendrons au chapitre 10).

Lié à ce premier problème, un second se pose. Le processus de codage employé par la théorisation ancrée procède en partant des unités de sens (découpées dans le matériau) pour aller vers des catégories exprimées sous la forme d'un nom, et ensuite vers des relations entre ces catégories. Cette conception est étrange et ne résiste pas à l'analyse. Les concepts ne viennent pas des mots, et les concepts ne préexistent pas en soi (Wittgenstein a passé son temps à combattre cette idée), avant les relations qui les unissent et les constituent en théories. Les concepts sont définis par les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres. Quand Einstein pose l'équation $E=MC^2$, les concepts d'énergie et de masse se trouvent redéfinis par la relation posée. Ils étaient auparavant, non définis en soi, mais définis par d'autres relations. L'idée que l'on va extraire du matériau des choses qu'on va mettre sous une même étiquette, qui va se transformer en concept parce qu'on va en donner une définition substantielle, qu'ensuite on va mettre en relation avec d'autres concepts issus d'autres étiquettes pour élaborer une théorie reflète une approche très naïve de la démarche de conceptualisation et de théorisation.

Le troisième problème est d'ordre pratique. Depuis des années, avec Alain Jeunemaitre, nous faisons faire un exercice de codage à des étudiants de master. Un exposé est fait sur ce qu'est le codage selon la théorisation

ancrée, puis un compte rendu d'entretien est distribué avec tâche pour les étudiants, répartis en petits groupes, de réaliser un exercice pratique. Ce dernier dure une heure et demie. À l'issue de l'exercice, une page et demie de l'entretien a généralement été codée en moyenne. Encore, une année, un groupe composé de deux étudiantes s'excusa-t-il : « Nous n'avons pas dû bien comprendre le sens de l'exercice, nous n'en sommes qu'à la moitié de la page 1 ». Il fallut expliquer que c'était ce groupe qui avait sans doute le mieux compris la démarche... C'est exactement le sens de l'exercice : faire comprendre aux étudiants ce qu'est un codage réel – découpage des unités de sens, *coding*, *naming*, sans même parvenir aux questions de réduction des codes, de saturation desdits codes, de recherche des relations entre les concepts... – et son impossibilité pratique. Si le codage prend à peu près une heure par page, même avec un effet d'apprentissage (dont il faut d'ailleurs se méfier, le codage ne devant surtout pas devenir automatique), le codage de 30 entretiens de 15 pages en moyenne (estimation basse) prend 450 heures, et celui de 50 entretiens 750 heures. À raison de six heures de codage par jour, il faut compter environ trois à quatre mois temps plein en s'accordant juste les dimanches. En pratique, le codage « pur », façon théorisation ancrée originelle, est probablement impossible. Ce qui relativise beaucoup tout ce qui a été écrit sur le sujet⁵. La prise de conscience de cette impossibilité pratique a conduit à des évolutions, avec par exemple Strauss et Corbin (1998) ou Miles et Huberman (2003/1994). En pratique, elle a conduit à l'idée d'un codage théorique (Glaser, 1978, a lui-même parlé de codes théoriques). Mais du coup, on est passé de l'émergence des concepts à partir des données au forçage des données par des concepts (Kelle, 2005).

Le codage théorique comme impasse

Puisque le codage « pur », émanant directement du matériau, est impossible, une des solutions souvent proposée est de procéder à un codage dit théorique (Bohm, 2000). Dans cette approche, le matériau est codé à partir de catégories venant de la théorie. Le problème est évident : ce type d'approche présente un très fort risque de circularité. En quoi peut-il faire surgir des surprises, des résultats inattendus, des changements de manière de voir à partir du matériau retenu ?

5. Suddaby (2006) met en garde les trop nombreux auteurs qui se réclameraient de la théorisation ancrée. Il est d'ailleurs à noter que les quatre articles dont il recommande la lecture pour la qualité de leur méthodologie offrent une présentation assez brève de ce travail de codage.

Paradoxalement, ce type d'approche se combine souvent avec une recommandation : il faudrait procéder à un double codage indépendant. Deux chercheurs codant indépendamment le même matériau devraient parvenir à un même découpage en unités de sens et à un même étiquetage, ce double codage étant censé garantir la rigueur scientifique de la démarche. Il est même possible, disent certains textes, de calculer les taux de recouvrement des deux codages indépendants. Une telle démarche pose deux problèmes. Le premier est d'ordre pratique : s'il faut deux à trois mois à temps plein pour coder une trentaine ou plus d'entretiens, on peut se demander comment s'est opéré le double codage, et qui a accepté de passer les deux mois temps plein à double coder pour un doctorant ou un collègue. Une réponse à cette difficulté pratique est l'échantillonnage (le deuxième codeur ne pratique le codage que sur quelques éléments du matériau, et compare ses résultats sur cet échantillon avec ceux du codeur principal). Mais le second problème est plus profond : qu'exprime le fait que le codage théorique fait sur l'ensemble du matériau et celui opéré sur un échantillon se recouvrent à 90 % ? A priori, que l'on est bien dans le phénomène de circularité. Ce qui est présenté comme une démarche scientifique (deux expériences menées indépendamment l'une de l'autre conduisent à un résultat similaire, en tenant compte du « bruit » inévitable – les 10 % de non-recouvrement) relève plutôt du fait que l'on a retrouvé dans le matériau des catégories qui y ont été plaquées. Il faudrait au contraire raisonner à l'inverse et s'intéresser au non-recouvrement des codages. Si les catégories sont données par la théorie, ce sont les dissonances du codage qui sont seules potentiellement intéressantes : elles sont en effet susceptibles de révéler des anomalies fécondes, de remettre en cause les théories et catégories de départ.

Outre ces deux problèmes, le codage théorique présente la même difficulté que le codage envisagé par la théorisation ancrée : il repose sur l'idée d'associer à une unité de sens une étiquette, un simple nom. Le codage est conçu comme uninominal : à une unité de sens correspond un nom. Simplement, dans la théorisation, ce nom étiquette vient du matériau et, dans le codage théorique, il vient de la théorie.

Il convient de reprendre la question du codage en repartant de l'essentiel : le travail sur les ressemblances et les dissemblances ou différences.

Le point essentiel du codage : un travail sur les ressemblances/différences

La théorisation ancrée, dans sa présentation, s'est fourvoyée en présentant le codage comme un étiquetage des unités de sens. Mais elle a bien

vu l'essentiel: le codage n'est qu'un outil (nous aurons tendance à dire, imparfait, bricolé, nous y reviendrons) pour permettre un travail rigoureux de constitution de ressemblances et un travail sur les différences, double travail qui constitue le cœur de la démarche (Glaser et Strauss parlaient de « *constant comparative method* »; Ragin, 1987, a mobilisé l'analyse booléenne pour rendre plus rigoureux encore le travail de comparaison; voir Becker, 2002/1998; Curchod, 2003).

Encore une fois, le premier problème d'un matériau qualitatif est sa masse et son hétérogénéité. Ce magma ne peut pas être traité en tant que tel, du fait à la fois de son volume et de son caractère hétéroclite. La première chose à faire est donc de créer des séries, de mettre en série des éléments. En cela, oui, le codage est un étiquetage. Mais il faut écarter deux idées fausses. La première est celle qui énonce que l'étiquette doit devenir concept, par réduction des étiquettes et par processus de saturation; la seconde consiste à penser qu'à une unité de sens doit correspondre une étiquette et une seule. L'idée qu'un élément dans le réel ne peut appartenir qu'à une classe est assez étrange. A priori, on ne voit pas bien pourquoi et comment une unité de sens pourrait ne pas appartenir à plusieurs séries.

Les séries reposent sur des ressemblances. Le codage est fondamentalement un travail de réflexion sur des systèmes possibles de ressemblances. Le codage uninominal (l'étiquetage) comporte évidemment deux dangers principaux de ce point de vue. D'une part, comme on vient de le voir, il ne détermine qu'un unique système de ressemblance (le fait qu'un élément du matériau est placé dans une catégorie à l'exception des autres, un peu comme procède Socrate dans *Le Sophiste* pour essayer de caractériser la pêche à l'hameçon, découpant successivement chaque catégorie en deux catégories exclusives – A et non-A pour aboutir à la définition de cette activité – *technè*). Dans la réalité, tout objet, tout être, appartient évidemment à de multiples catégories possibles. D'autre part, le fait de chercher un nom de catégorie pousse à ne saisir les ressemblances que de très loin, en aboutissant à des catégories fourre-tout difficiles à manier et qui n'éclairent pas grand-chose. Le codage se révèle ainsi décevant: on voulait sauver la richesse extrême du matériau et on se retrouve avec des catégories très générales et appauvrissantes... C'est que les catégories trop générales ne permettent pas un travail fécond sur des ressemblances et différences: les ressemblances sont trop vagues (regroupant des unités de sens trop diverses) et les différences sont trop fortes pour être précises (du fait justement de cette diversité). Le travail réel de comparaison à partir de ressemblances/différences doit porter sur des catégories qui n'opèrent pas une trop grande montée en généralité et sur des différences qui ne soient pas trop profondes.

Le codage multinominal

Récapitulons. Chaque unité de sens découpée peut renvoyer – et renvoie généralement en pratique – à plusieurs catégories ou noms. Le codage, dès lors, doit être multiple ou plurinominal. Les éléments de sens doivent être rapprochés d'autres éléments de sens selon des systèmes de ressemblances distincts. Imaginons qu'une recherche ait été menée, par entretiens, dans différents secteurs, sur les relations clients-fournisseurs. Si l'on veut tester le fait qu'il y ait « un point de vue » client et un « point de vue fournisseur », il faut coder ce que disent les acteurs selon qu'ils appartiennent à un client ou à un fournisseur. On ne peut pas coder une unité de sens selon ce dont elle parle (la confiance par exemple), sans tenir compte du fait qu'il s'agit du discours d'un client ou d'un fournisseur. Peut-être, *in fine*, s'apercevra-t-on qu'il n'y a pas de différence significative dans les discours tenus, selon qu'on est client ou fournisseur. Mais on ne peut mener l'analyse de la manière dont est perçu le phénomène de la confiance, si on n'a pas codé à la fois autour du phénomène de la confiance et autour de l'appartenance de celui qui tient le discours. L'unité de sens renvoie à la fois à ce qui est dit de la confiance et à un point de vue possible. Un codage peut également porter sur le statut de l'acteur qui parle : ce dernier est-il au contact régulier client-fournisseur, ou est-il en position de décider sans être réellement au contact ? Si l'on prend les discours des PDG, des clients et des fournisseurs, et celui des équipes qui travaillent sur les projets développés en commun, on peut faire l'hypothèse que le discours sur la confiance ne sera pas le même. Il faut donc que le codage rende possible le travail sur les ressemblances/différences en étant multiple, en permettant de rapprocher une unité de sens de plusieurs séries d'autres unités de sens, selon des natures différentes de ressemblances⁶.

Premier point donc, le codage apparaît naturellement plurinominal, chaque unité de sens renvoyant à plusieurs mots exprimant plusieurs séries possibles de ressemblances. Associer le codage à l'idée qu'une unité de sens doit être placée sous une seule étiquette apparaît très réducteur.

Second point, ce codage plurinominal doit être hiérarchisé et la hiérarchisation la plus simple est le codage binominal. L'idée est ancienne, elle vient d'Aristote via la scolastique et s'exprime traditionnellement ainsi : « *Definitio fit per genus proximum et differentiam specificam* » (la définition procède par le genre le plus proche et la différence spécifique). Ce type d'approche a connu un développement scientifique puissant dans les

6. Les idées présentées ici sur le codage ont fait l'objet d'un débat (Allard-Poesi, 2011 ; Laroche, 2011 ; Steyer, 2011 ; Voynnet-Fourboul, 2011).

sciences de la vie avec Linné. Toute espèce est définie par le nom du genre le plus proche et la différence spécifique de l'espèce dans le genre. Cette classification est simple, pose évidemment des problèmes, mais elle est robuste. Elle met l'accent très clairement sur le centre du travail de codage : il s'agit de monter en généralité, mais surtout pas trop, c'est-à-dire de chercher la généralité la plus proche (*genus proximum*), en travaillant sur la différence spécifique (*differentia specifica*), là aussi la différence la plus proche. Le lion est ainsi codé *Panthera leo* (dans le genre panthère, il se différencie en lion). Si on veut comprendre en effet ce qu'est un lion, il faut raisonner par rapport au genre le plus proche (*panthera*) et non par rapport à la catégorie « vertébrés » qui est trop générale, et par rapport aux espèces de ce genre proche (le jaguar, le léopard, le tigre et la panthère des neiges) plutôt que par rapport à des espèces plus lointaines comme le chien ou même le chat avec lesquelles les différences sont trop marquées. Encore une fois, ce qui est recherché est la montée en généralité minimale et les différences les plus faibles possibles, mais ayant une réelle signification.

Ce type de codage, qui met deux termes en tension (ressemblance/différence), évite les pièges du *naming* et ouvre à une construction théorique qui est elle-même par essence relationnelle.

Un exemple de codage multinominal

L'auteur, en collaboration avec Alain Jeunemaitre, a mené une recherche sur la restructuration du contrôle aérien en Europe. Plus de deux cents pages d'entretiens ont fait l'objet d'un codage. Ce dernier n'a utilisé aucune catégorie prédéfinie (ni façon Miles et Huberman, 2003/1994, ou Strauss et Corbin, 1998, ni à partir d'un cadre théorique *ex ante*). Quelques mots sur la recherche. En Europe, le contrôle aérien a été traditionnellement organisé sur une base nationale. Cette organisation pose beaucoup de problèmes (retards dans les vols) et est considérée comme sous-optimale. La Commission européenne a tenté de faire évoluer les choses de diverses manières. Les pays ont développé leurs propres politiques (corporatisation, privatisation). Pourtant, peu de grandes évolutions sont intervenues.

L'analyse des discours tenus par les différents acteurs a conduit à la détermination de grands codes :

- Acteurs du changement (ou du *statu quo*)
- Facteurs du *statu quo*
- Conditions du changement
- Voies du changement
- Modèles du changement

- Nature du problème : problème technique/politique/organisationnel
- Études
- Modèle institutionnel
- Temps
- Chronologie
- Géographie institutionnelle

Des codes binominaux ont été utilisés pour marquer la différence spécifique. Par exemple, les acteurs interviewés ont évoqué, pour ce secteur qui change sans changer vraiment, une liste impressionnante d'espèces différentes de modèles de changement :

- Révolution (*paradigm shift*)
- Évolution pas de vagues, ensablement
- Changement indéfini (*monster feed the monster*)
- Consensus
- Peur de disparaître
- Difficulté budgétaire
- Cheminement
- *Bottom-up* (Commission : « we don't want to force the states and we don't think we can force them. »)
- Prolifération
- Stepping stone, First mover advantage, terminal charges, corporatisation, technologie sans strips
- Intégration/orchestration
- Importation de modèle (Rail, télécoms, énergie)
- Choc, *dither factor*

Donc, le code binominal comporte le genre (modèle de changement) et dans ce genre une des espèces mentionnées ci-dessus. D'autres « grands codes » ou codes génériques ont été subdivisés en sous-codes permettant de différencier des « espèces », heureusement de manière moins complexe qu'ici.

Chaque unité de sens a ensuite fait l'objet d'un codage multiple. Par exemple, un acteur explique que la compagnie aérienne allemande (Lufthansa) a pris une participation financière dans le fournisseur de service de contrôle aérien privatisé suisse (Skyguide) et que ce dernier s'est allié avec le fournisseur de service français de contrôle aérien, et non avec le fournisseur de service allemand (DFS) :

Lufthansa a investi dans Skyguide, et maintenant, on lui annonce que Skyguide ne va pas avec la DFS mais avec la France.

Cette unité de sens a été codée de la manière suivante :

Voies du changement/Alliance horizontale/alliance verticale/Allemagne/Suisse/Acteurs du changement/compagnies aériennes

Les codes sont de nature hétérogène. Certains sont de simples étiquettes mononominales, permettant de rapprocher tous les extraits qui portent par exemple sur la situation suisse d'une part, la situation allemande de l'autre (des documents ont été créés, regroupant tous les extraits d'entretiens sur les différents pays). Un code est binominal: acteurs du changement/compagnies aériennes. Il correspond à l'idée que les usagers ou clients, les compagnies aériennes, peuvent être des acteurs du changement (ou d'ailleurs du *statu quo*, ou des acteurs ambivalents: favorisant certains changements et en bloquant d'autres). Le travail d'analyse va bien sûr porter sur les ressemblances/différences: la Commission européenne est elle aussi un acteur de changement. Elle n'a pas le même statut que les compagnies aériennes, elle peut s'appuyer sur les demandes de ces dernières, les compagnies peuvent de leur côté favoriser ou bloquer les initiatives de changement de la Commission. Un code est en fait trinominal: voies du changement/alliance horizontale/alliance verticale. Il attire l'attention sur la modalité possible de changement que constituent les alliances entre acteurs: celles-ci peuvent être horizontales (entre fournisseurs de service de contrôle aérien) ou verticales (en amont avec les fournisseurs tels les équipementiers – Thales, Raytheon, etc. – ou en aval avec les clients – les compagnies aériennes). Le code binominal modalités de changement/alliances permet de rapprocher les extraits portant sur tous les phénomènes d'alliances. Il est apparu intéressant de passer à un code trinominal, parce que l'intuition est venue en lisant le matériau et en le codant que les alliances horizontales et verticales n'étaient peut-être pas de même nature, et demandaient donc une analyse séparée, et qu'en même temps, elles étaient sans doute interdépendantes. Dans l'extrait cité, on s'aperçoit que l'on pourrait s'attendre à une alliance verticale entre Lufthansa (son principal client) et la DFS (le fournisseur de service de contrôle aérien allemand) dans une logique nationale, qui se combine avec une alliance verticale non nationale (un client allemand important du contrôle aérien suisse s'allie avec le fournisseur de service de contrôle suisse), qui conduirait à une sorte de triple alliance combinée horizontale et verticale (Lufthansa, DFS, Skyguide). Or ce n'est pas ce qui se produit. Skyguide s'allie avec la France. Donc, il semble y avoir indépendance

possible, c'est ici le cas, entre les alliances verticales et horizontales. La question de recherche qui émerge est : comment et pourquoi ?

Une chose saute aux yeux (et l'exemple a été choisi pour cette raison) : le codage multiple (monominal, binominal et trinominal) est plus long que l'unité de sens codée. L'unité de sens n'est pas rapprochée d'une seule série d'autres unités de sens, comme dans le codage classique (par exemple, « stratégies d'alliances »). Elle est rapprochée de tous les extraits qui concernent l'Allemagne, de tous les extraits qui concernent la Suisse, de tous les extraits qui concernent les acteurs du changement, et particulièrement de la sous-série qui concerne les compagnies aériennes comme acteurs du changement, de tous les extraits qui concernent les modalités du changement, et plus particulièrement la sous-série sur les alliances, qui se décompose elle-même encore en deux autres sous-séries, les alliances verticales et les alliances horizontales. Dès lors, le travail sur les ressemblances et différences implique un travail sur un total maximal de sept séries constituées par les différents codes. À l'issue du codage, le matériau apparaît quadrillé de multiples manières et non d'une seule. Les codes sont multiples, hétérogènes et bricolés (nous y reviendrons, ici des codes portant sur les pays, simples étiquettes, coexistent avec des codes binominaux reposant sur une approche genre/différence spécifique, et même trinominaux parce que cela est apparu potentiellement intéressant)⁷.

Lors de l'ensemble du processus de codage, une idée centrale est apparue : le lien entre la problématique des frontières organisationnelles et celle des subventions croisées. Tout changement des frontières rend visibles des flux (notamment financiers) et en opacifie d'autres, il révèle des subventions croisées ou les voile (Dumez et Jeunemaitre, 2010).

Cette approche a été rendue possible sur 200 à 300 pages de matériau par plus d'une semaine bloquée et intense (minimum huit heures par

7. Comme dans toute démarche de codage sont également apparus des codes « hapax », c'est-à-dire un code renvoyant à une seule et unique unité de sens. Sur plus de deux cents pages de matériau, un acteur est seul à évoquer la possibilité de l'existence de corruption dans le secteur. Le fait que personne d'autre n'ait évoqué cette possibilité veut-il dire qu'il s'agit d'une aberration individuelle, ou que la corruption existe bel et bien, de manière très limitée ou plus générale, mais que personne n'en parle (ce qui serait assez normal si elle existe bel et bien) ? Les codes hapax sont un des casse-tête de la pratique du codage, qui ne peut, encore une fois, être rendu totalement rigoureux : faut-il les considérer comme ces petits faits inexplicables qui peuvent renverser les théories les mieux admises, ou comme un « bruit » normal dans la démarche de codage ? Le chercheur est seul à décider. Le travail de ressemblance/différence ne peut cependant pas fonctionner dans ce cas, le chercheur se trouvant face à une différence pure sans référence à une ressemblance possible.

jour) de codage. Le codage multiple rend évidemment mieux compte de la richesse et de l'ambiguïté des unités de sens qu'un codage de type étiquetage mononominale. Conduisant à un quadrillage du matériau selon plusieurs entrées sérielles, il fait surgir plus de résultats. Mais, il est évidemment complexe. Sur des volumes de matériau plus importants, il peut apparaître d'une lourdeur décourageante.

Il est alors possible de tenter une autre approche.

Le codage multithématique

Dans le cadre d'une démarche de thèse, une autre manière de coder a été imaginée par Magali Ayache. La recherche porte sur l'étude de la relation entre les managers et leur supérieur hiérarchique. Elle a été de nature abductive, proche de ce que Dubois et Gadde (2002) appellent combinaison systématique (*systematic combining* – voir chapitre 10). Une première phase a été menée, avec pour orientation théorique les questions de justification et d'acceptation dans l'action managériale (Ayache et Laroche, 2007 ; Ayache, 2008). Durant cette phase, vingt entretiens semi-directifs à partir d'un guide inspiré par ces orientations théoriques ont été conduits avec des managers, pour un total d'environ trois cents pages de retranscription. Cette phase a abouti à l'élaboration d'un modèle de la relation entre le manager et son supérieur (Ayache et Laroche, 2010). À partir de là, une seconde campagne d'entretiens a été menée. Les entretiens sont restés semi-directifs, le guide prenant les éléments du modèle comme simple orientation théorique. Trente-cinq nouveaux entretiens ont été réalisés durant cette campagne, et quatre des managers rencontrés ont accepté un nouvel entretien, deux un troisième. La retranscription fait environ cinq cents pages.

Ce matériau pose deux problèmes. Le codage façon théorisation ancrée sur un tel volume est en pratique impossible. Ne parlons même pas d'un double codage... Bien évidemment, un codage à partir des catégories issues du modèle est possible mais le risque de circularité est évident : retrouver les éléments du modèle, par nature simplificateur – c'est la définition même du modèle – dans un volume de cinq cents pages n'est guère difficile mais ne présente pas d'intérêt scientifique. Dans de telles conditions, prétendre avoir « validé » le modèle serait épistémologiquement absurde.

La démarche adoptée a été différente. Elle a consisté à pratiquer ce que l'on peut appeler un codage multithématique. Ce type de codage repose sur trois principes (Ayache et Dumez, 2011a et 2011b) :

- Prendre des thèmes en nombre suffisant pour quadriller le matériau et ne pas structurer prématurément l'analyse.

- Chercher l'hétérogénéité des thèmes. Certains sont des sortes de *templates*, des cadres méthodologiques formels permettant de découper le matériau (par exemple, les cadres temporels : le début de la relation, les points de basculement ou *turning points*) ; d'autres viennent des théories, comme la confiance ; d'autres enfin sont issus du matériau lui-même, à partir d'un codage façon théorisation ancrée mené sur quelques comptes rendus d'entretiens tirés au hasard ; c'est le cas de l'espace (dans les entretiens, les managers évoquent la proximité ou l'éloignement spatial(e) avec leur supérieur, comme une dimension de la relation).
- Rechercher le recoupement possible des thèmes entre eux, de manière à ce que des extraits d'entretiens se retrouvent dans des thèmes différents. En réalité, le nombre important de thèmes et leur caractère hétérogène facilitent ces recoupements. Ces derniers forcent le chercheur à regarder le même extrait d'entretien selon des systèmes de ressemblances/différences divers, c'est-à-dire selon des manières de voir différentes.

En appliquant ces principes, quatorze thèmes ont été retenus :

- le début de la relation
- les moments marquants ou « *turning points* »
- les attentes sur les tâches à faire
- le mode de fonctionnement de la relation
- la fréquence des échanges
- l'attention à la relation
- la confiance
- le contenu des échanges
- la dimension affective
- l'espace
- les outils
- les intérêts personnels
- qui est le chef ?
- la rationalisation de la forme de la relation

Le matériau a alors été découpé et les unités de sens ont été regroupées par thème (avec des recoupements, comme il vient d'être dit). On ne peut pas parler de paragraphes dans ce cadre, puisque les entretiens n'en comportent pas par définition (le manager indique rarement dans la conversation qu'il procède à l'équivalent d'un changement de paragraphe). Il est arrivé qu'une phrase fasse référence à deux thèmes. Dans ce cas, la question qui se posait était celle du découpage de l'unité de sens. Si cela ne se révélait

pas possible, le choix a été de placer le *verbatim* dans les deux thèmes et d'indiquer dans le document que le *verbatim* se trouvait également dans tel autre thème. C'est donc dans le cadre des thèmes que l'analyse des ressemblances et différences a été systématiquement menée. Elle s'est appuyée sur une sorte de codage binominal qui a consisté à identifier des sous-thèmes par différence spécifique avec le thème général. L'analyse a cherché à faire apparaître des « *patterns* » de la relation, des sortes de motifs récurrents (« *pattern* » est difficilement traduisible en français). Prenons par exemple le thème « attentes sur les tâches à faire ». Il a permis de rassembler tous les extraits d'entretiens qui faisaient référence à la manière dont les managers percevaient et géraient les « attentes » de leur supérieur hiérarchique à leur égard. La comparaison systématique a permis de mettre en évidence deux *patterns* très opposés sur cette question des attentes. Certains managers perçoivent les attentes du supérieur comme évidentes, banales, structurées à la fois par des dispositifs matériels (entretien d'embauche, fiche de poste, entretien annuel, etc.) et par l'interaction claire avec le supérieur (qui expose ses attentes). En cas de problème, une nouvelle interaction clarifie les choses. D'autres managers présentent la question des attentes sous un jour beaucoup plus compliqué : le supérieur lui-même ne sait pas ce qu'il attend exactement du manager, et, en conséquence, les attentes se devinent, se décryptent, se découvrent dans l'action, avec des processus de *feedback* qui peuvent réussir ou échouer. Une question de recherche consiste alors à comprendre pourquoi ces deux perceptions existent dans le vécu des acteurs et quelles relations elles entretiennent l'une avec l'autre (s'opposent-elles ? Se combinent-elles en pratique ? Les acteurs passent-ils de l'une à l'autre en fonction du développement de la relation ?).

Le codage conduit donc, par un travail systématique sur les ressemblances (ici des extraits d'entretiens regroupés autour du thème général des attentes dans la relation supérieur/subordonné) et sur les dissemblances entre ce que disent les acteurs, à la mise en évidence de choses inattendues, ici une contradiction profonde entre les perceptions des acteurs.

La multidimensionnalité du codage

Dans les deux exemples qui ont été présentés, codage multinominal et codage multithématique, l'accent a été mis, par opposition avec l'approche prônée par la théorisation ancrée et l'approche connue sous le terme de codage théorique, sur la multidimensionnalité du codage. Cette dernière se joue à trois niveaux :

- Au niveau des unités de sens. Chacune d'entre elles peut appartenir à plusieurs séries, et donc se prêter à plusieurs types de traitement

comparatif (ressemblances/différences). C'est ce que nous avons appelé le codage multinominal.

- Au niveau de l'ensemble du matériau, le traitement peut se faire à l'aide d'un jeu de thèmes. Dans le travail cité de Magali Ayache, portant sur la relation hiérarchique, quatorze thèmes ont été utilisés. D'où l'idée de codage multithématique. Plusieurs points sont ici importants. Le premier est le bricolage. Les thèmes viennent de théories (LMX, théorie de l'agence, rôles, etc.), uniquement prises sous la forme d'orientations théoriques, et du matériau lui-même (certains entretiens ayant par exemple fait l'objet d'un traitement proche de celui de la théorisation ancrée). Certains thèmes sont à la fois des thèmes théoriques et des thèmes émergeant des entretiens (la confiance, par exemple). Encore une fois, ce choix est, consciemment, bricolé, pour minimiser les risques de circularité et de biais. Deuxième remarque, les thèmes se chevauchent et se différencient. Par exemple, le thème des attentes (comment le subordonné perçoit ce qu'on attend de lui) n'avait pas été distingué du thème des objectifs. En effet, le subordonné perçoit en grande partie ce qu'on attend de lui à travers les objectifs qui lui sont fixés. Mais il est apparu finalement à Magali Ayache que les deux thèmes, même s'ils se recouvraient en grande partie, méritaient d'être traités de manière autonome, quitte à être évidemment rapprochés dans un second temps. C'est que l'on peut se poser deux questions : Les attentes se réduisent-elles aux objectifs ? Les objectifs constituent-ils le cœur même des attentes ? Si l'on veut maintenir ces questions ouvertes, il apparaît intéressant d'accepter le recouvrement partiel des deux thèmes « attentes » et « objectifs » mais de les traiter de manière indépendante. Enfin, les thèmes ont été choisis en nombre suffisant pour garantir une assez grande diversité, et en nombre pas trop important pour rester gérables. Quatorze (ou quinze si l'on distingue les thèmes « attentes » et « objectifs ») a paru être le bon chiffre. À partir de là, le matériau a été quadrillé. Chaque thème a été traité en tant que tel par un travail systématique sur les ressemblances/différences entre unités de sens. Pour résumer : premier point, les thèmes sont bricolés, mélangeant orientations théoriques et idées issues du matériau ; deuxième point, ils se recoupent partiellement ; troisième point, ils sont en nombre suffisant pour garantir une large diversité, mais en nombre pas trop grand pour permettre de gérer l'ensemble du matériau.

- Il faut souligner un autre aspect. Le maillage multithématique dépend de la subjectivité du chercheur et de ses orientations théoriques de départ. Un autre chercheur pourrait utiliser – et sans doute utiliserait – un autre maillage fait de thèmes pour les uns sans doute assez proches, pour d'autres différents. Ici apparaît la notion de perspectives multiples possibles. Sur un

même matériau, selon les orientations théoriques de départ du chercheur, plusieurs perspectives sont évidemment possibles. C'est ce que Popper appelle des points de vue de sélection préconçus. Il faut avoir conscience que 1) plusieurs points de vue sont possibles ; 2) que ces points de vue ne sont pas des théories (on ne cherche donc pas à les tester sur le matériau) ; 3) que ces points de vue doivent être explicités ; 4) qu'ils manifestent un *intérêt* que le chercheur a par rapport au matériau qu'il a recueilli et qu'il cherche à analyser, c'est cet *intérêt* qui permet le travail sélectif. Mais ce travail de sélection se fait sur la base de l'*intérêt*, pas dans le cadre du *test d'idées théoriques* (ou l'on retomberait dans la circularité du codage théorique) :

Cela ne veut pas dire que nous puissions déformer les faits jusqu'à ce qu'ils s'ajustent à un cadre de référence d'idées préconçues, ou que nous puissions négliger les faits qui ne s'ajustent pas. Au contraire, toute donnée valable qui a un rapport avec notre point de vue devrait être considérée avec soin et objectivité [] Mais cela veut dire que nous ne devons pas nous soucier de tous les faits et aspects qui n'ont pas de rapport avec notre point de vue et qui pour cette raison ne nous intéressent pas. (Popper, 1988/1956, p. 189)

Conclusion

Au terme de ce chapitre consacré au codage, plusieurs points semblent mériter que l'on y revienne.

Deux images fausses de cette pratique se sont répandues dans la littérature.

La première consiste à penser que le codage est à la démarche qualitative ce que les techniques économétriques sont au modèle hypothético-déductif: le gage de la rigueur scientifique. Dans cette perspective, le codage doit être rendu le plus rigoureux possible, et, par exemple, le double codage indépendant doit être systématiquement pratiqué. Notre position est différente. Le codage est un instrument qui doit permettre de gérer le risque de circularité : il rend possible une mise en séries du matériau, à partir de laquelle, comme l'avait bien vu la théorisation ancrée, le travail scientifique fondamental consiste en une exploration systématique des ressemblances/différences. Le codage, se situant à un niveau intermédiaire entre le matériau brut et la théorie et ayant pour objectif de combattre le risque de circularité, doit avoir une dimension de bricolage :

Le codage des données n'est ainsi qu'un codage (une interprétation) parmi de multiples autres possibles. Il ne s'agit donc pas d'un « décodage » d'un monde à découvrir, mais d'un « encodage » par le biais d'une langue (des unités et des catégories) en partie construite par le chercheur. Le codage devient ainsi une construction précaire dépendant de l'inventivité du chercheur, une forme de

bricolage qui, en tant que telle, peut être envisagée plus sereinement et librement. (Allard-Poesi, 2003, p. 288)

La seconde perspective qui nous apparaît fausse sur le codage est le fait de centrer cette pratique sur l'étiquetage d'une unité de sens par un nom. La théorie apparaîtrait lorsque le nom, de simple étiquette placée sur un tiroir de rangement des unités de sens, se transformerait en concept. Un concept n'est évidemment pas un nom commun qui recevrait une définition rigoureuse. Une unité de sens peut rarement se ranger dans un seul tiroir. La théorisation ne peut pas procéder ainsi. Elle procède par un travail d'analyse des ressemblances/différences, comme on l'a dit. Elle peut alors mettre au jour des mécanismes, des typologies, des relations. Dans cette perspective, le codage d'une unité de sens est multiple. Cette multiplicité de perspectives, c'est-à-dire de séries constituées à partir du matériau, permet un quadrillage de ce matériau. Par ailleurs, la dimension binominale du codage multiple (qui n'est qu'une de ses dimensions, comme on l'a vu), consistant à repérer simultanément un genre proche et une différence spécifique, est le meilleur instrument pour le travail sur les ressemblances et les différences, ce qui est le point central du codage. Ces éléments se retrouvent dans le codage multithématique qui constitue sans doute l'instrument le plus pratique pour traiter un très grand volume de matériau.

Rendant compte de sa méthodologie, un chercheur doit donc donner des réponses à trois questions évidemment liées :

1. Comment le codage a-t-il été mené concrètement (en donnant de réelles illustrations de ce qui a été fait) ?
2. Comment la technique de codage adoptée a-t-elle affronté et géré le risque de circularité ?
3. En quoi cette technique de codage a-t-elle permis de mettre au jour dans le matériau quelque chose d'inattendu et d'original par rapport aux questions de recherche ayant orienté le travail ?

Si rien d'original n'en est sorti, malheureusement, soit le matériau n'a pas été recueilli dans les meilleures conditions, soit, plus probablement, il faut reprendre tout le travail de traitement à partir d'une autre technique de codage. Le codage peut conduire, via le travail systématique sur les ressemblances et les différences, à une originalité au niveau du cadre théorique (faisant émerger de nouvelles variables ou de nouvelles manières d'analyser les choses) ou au niveau du matériau lui-même (en incitant à chercher de nouvelles données ou à regarder des données existantes d'une nouvelle manière). Ceci est évidemment cohérent avec l'aspect abductif de la démarche qualitative, qui ne consiste pas seulement à retrouver des théories dans des cas, mais à produire des choses originales (voir chapitre 10).

Rappelons par ailleurs que le codage n'est pas le seul instrument possible de traitement d'un matériau qualitatif volumineux, hétérogène et complexe : l'attention flottante peut constituer une approche alternative intéressante.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que les deux démarches, codage et attention flottante, puissent être utilisées en complément l'une de l'autre à des moments différents de la recherche (par exemple, la démarche d'attention flottante faisant suite, à quelques mois d'intervalle, à une démarche de codage de type multithématique), de même qu'un codage de type « originel », façon théorisation ancrée, mené sur des échantillons du matériau, peut aider à faire émerger certains des thèmes qui constitueront la base du codage multithématique. La stratégie optimale de traitement du matériau (type de codage, combinaison de codages, combinaison de codages et d'attention flottante) doit se décider à partir de la nature et du volume du matériau.

Resumé

Pour gérer le risque de circularité, l'approche qualitative doit mener un travail d'analyse du matériau en partie indépendant des cadres théoriques. La théorisation ancrée a pensé pouvoir éviter tout risque de circularité en découpant le matériau en unités de sens, en leur donnant un code, puis un nom, en regroupant ces noms en concepts, et en trouvant des relations entre ces concepts, la théorie émergeant directement du matériau à partir de ces étapes successives. Mais, en pratique, cette démarche est quasiment impossible, étant trop coûteuse en temps et en énergie. Et, sur le plan épistémologique, cette approche inductive pure est fortement discutable.

Le codage théorique, souvent proposé, dans lequel on code les données en fonction de catégories théoriques, tombe en plein dans le risque de circularité, le double codage ne faisant généralement qu'illustrer ce phénomène de circularité. Le travail d'analyse rendu possible par le codage est, comme l'ont établi Glaser et Strauss, un travail de comparaison systématique. Le codage permet la mise en série des unités de sens. Il doit être relationnel et non pas produire des étiquettes simples. Pour préparer la mise en évidence de mécanismes et de relations théoriques, les codes sont multinominaux et peuvent procéder par exemple par genre et différence spécifique. Quand le matériau est très riche et abondant, un codage multithématique peut être utilisé. Il permet de quadriller le matériau par des séries thématiques. Les thèmes sont multiples, se recoupent et sont bricolés (issus du matériau comme de la théorie). C'est ce bricolage et ces recoupements qui permettent de gérer le risque de circularité.

Un autre moyen de le gérer, très différent du codage, consiste à traiter le matériau par attention flottante. Le chercheur lit et relit l'ensemble de son matériau en s'interdisant de prendre des notes ou de relever tel ou tel élément, et fait surgir des thèmes ou des points saillants.

CHAPITRE 6

Comment traiter le matériau (2) : les *templates*

Le codage porte plutôt sur des textes (comptes rendus d'entretiens, rapports, journaux, relevés d'observation). Des données d'autre nature peuvent avoir à être traitées, comme des dates ou des faits, des évaluations chiffrées. Le même problème se pose : comment traiter ce type de matériau sans risquer la circularité ? Et le même type de réponse doit y être apporté : il faut trouver un niveau intermédiaire qui permette une abstraction depuis le matériau tout en étant relativement indépendant des cadres théoriques. Ce type de réponse tient dans la notion de *template* pour employer un terme anglais¹.

Définition du template

Le mot est assez difficile à traduire. Primitivement, il signifie un pochoir, mais en informatique, il désigne un pré-format (*Computing a preset format for a document or file, used so that the format does not have to be recreated each time it is used: a memo template* – dit l'*Oxford dictionary*). Il est construit sur la racine latine *templum* qui, originellement, désigne l'espace carré que dessine l'augure pour la consultation des signes². Il s'agit bien de cela : dessiner artificiellement un cadre matériel, concret, dans lequel entrera le matériau à analyser qui sera rangé d'une certaine façon. Le *template* est

1. Ce chapitre est une réécriture d'un article écrit avec Emmanuelle Rigaud (Rigaud et Dumez, 2008).

2. Dans la légende de la fondation de Rome, Romulus se place sur le Mont Palatin et Rémus sur l'Aventin. On découpe artificiellement un morceau de ciel devant chacun des deux (*templum*) et on compte les séries de vautours qui passent dans chacun de ces morceaux. Le *template* renvoie assez bien à cela : un découpage qui permet la mise en série de phénomènes. C'est en raison de son étymologie latine que nous conservons donc dans ce texte le mot anglais, de préférence à gabarit par exemple.

un encadré, un tableau, une figure, un schéma, dans lequel va se ranger le matériau de la recherche.

Ce cadre ou formatage du matériau a deux dimensions fondamentales : il est sériation³ et synopse.

Comme dans le processus de codage, la mise en série des données est une dimension fondamentale. Dans une étude de cas, le matériau est généralement extrêmement hétérogène : il y a des documents internes à une entreprise, des documents externes, des articles de presse, des articles plus « scientifiques », des rapports, des comptes rendus de réunion, des entretiens qui ne sont pas toujours homogènes – on a réussi à voir tel responsable mais pas tel autre, on a saisi l'occasion d'un entretien qui se présentait avec tel acteur, mais il reste le seul de sa catégorie ; certains entretiens sont formels, d'autres ont eu lieu autour d'un café ou dans un couloir et n'ont donc pas le même statut quoiqu'ils soient (peut-être les plus) intéressants. Mener l'analyse directement sur une telle hétérogénéité est extrêmement difficile. D'où le codage. Il en est de même des événements, des données chiffrées, des évaluations. Et, sans doute encore plus grave, en plus d'être hétérogène, ce matériau est lacunaire. Dès que l'on essaie de l'exploiter, les trous apparaissent : on a fait cinquante entretiens, mais il en manque toujours, on a des séries chronologiques, mais elles sont parfois serrées (une dizaine d'événements se succèdent sur dix mois) et parfois lâches (aucun événement pendant deux ans). Face à cette hétérogénéité et cette lacunarité, les *templates* sont là pour constituer des séries un tant soit peu homogènes. Il s'agit d'une étape fondamentale dans le traitement du matériau : repérer et constituer des séries qui vont permettre et préparer une analyse. Le fait que le matériau, donc les séries, soit hétérogène rend la démarche qualitative compliquée, mais en fait la richesse : cela permet en effet la triangulation, c'est-à-dire permet de conforter une analyse sur des séries de données indépendantes les unes des autres, donc d'éliminer les biais liés à une série. La solidité des analyses en est renforcée (voir chapitre 10).

La seconde fonction du *template* est le synopse. C'est-à-dire le rapprochement d'éléments divers dans un espace déterminé. Synopse : qui permet d'embrasser d'un coup d'œil. Wittgenstein a beaucoup insisté dans sa seconde philosophie sur la puissance du type de rapprochement que permet le synoptique (« *übersichtliche Darstellung* »), qu'il jugeait l'apport

3. Substantif attesté en français (1843), quoique peu utilisé, créé à partir du verbe sérier, classer en série.

le plus important d'une recherche, les explications proprement dites lui paraissant souvent plus faibles et discutables. Il crédite par exemple Freud de cela – avoir rassemblé et rapproché des faits qui jusque-là ne l'avaient pas été (le rêve, le mot d'esprit, le lapsus) :

La représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à « voir les connexions ». D'où l'importance qu'il y a à trouver et à inventer des maillons intermédiaires. Le concept de représentation synoptique a pour nous une signification fondamentale. Il désigne notre forme de représentation, la façon dont nous voyons les choses. (Wittgenstein, 2004, § 122, p. 87)

L'important pour lui, « la compréhension », consiste à « voir les rapports » (*Big Typescript*, § 89 – Wittgenstein, 1997, p. 27). Bizarrement, lui qui était très concret, a peu utilisé le dispositif matériel du *template* : on trouve dans ses œuvres ou ses cours peu de tableaux ou de figures synoptiques⁴.

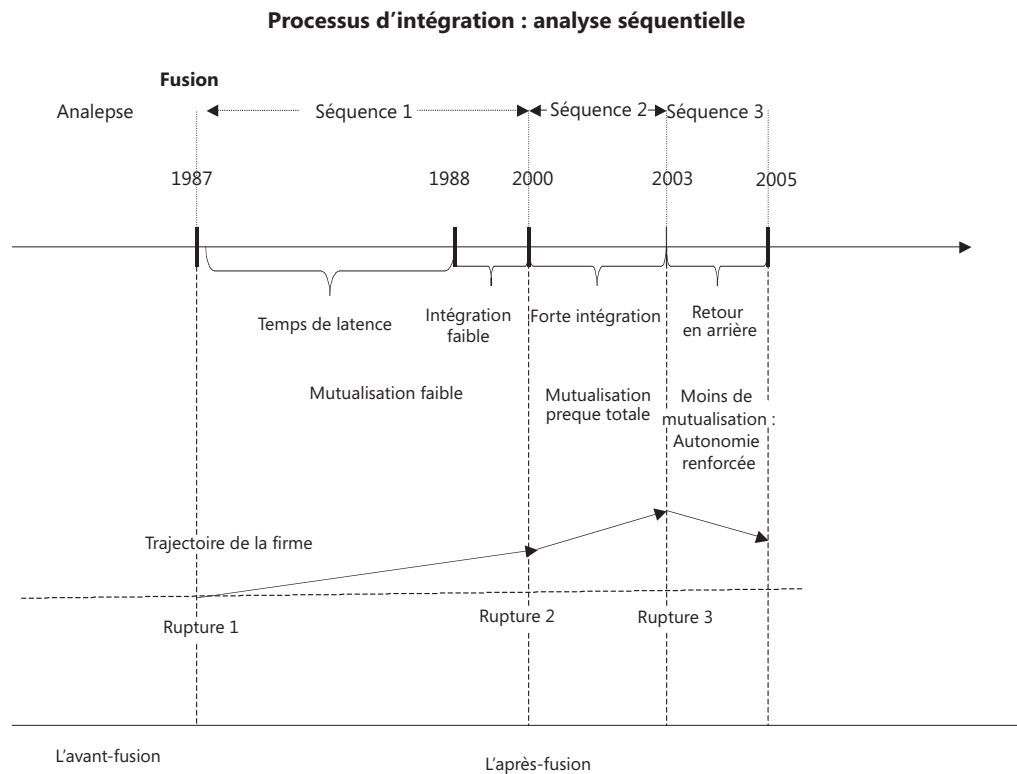
Même si tout *template* présente dans une certaine proportion à la fois la dimension de la sériation et celle du synoptique, il est probable qu'un seul et même *template* ne peut pas réaliser pleinement les bénéfices des deux dimensions. Pour mettre en forme son matériau, il faut donc imaginer plusieurs *templates*, de conceptions différentes.

Un exemple

Une chercheuse s'intéresse à la manière dont une marque qui a été rachetée par une entreprise évolue après la fusion (Rigaud, 2009). Pour ce faire, elle mène une étude de cas multiples, sur cinq marques rachetées et maintenues en vie après ce rachat. Le sujet de la recherche suppose une analyse dynamique (les processus d'intégration avec mutualisation de ressources et maintien d'une autonomie de la marque rachetée) et une analyse de configurations et de reconfigurations organisationnelles. Deux types de *templates* ont été adoptés (Rigaud, 2009 ; Dumez et Rigaud, 2008 ; Noël, 2011).

Le premier, emprunté à l'analyse séquentielle (voir chapitre 8), présente les processus d'intégration sous la forme suivante :

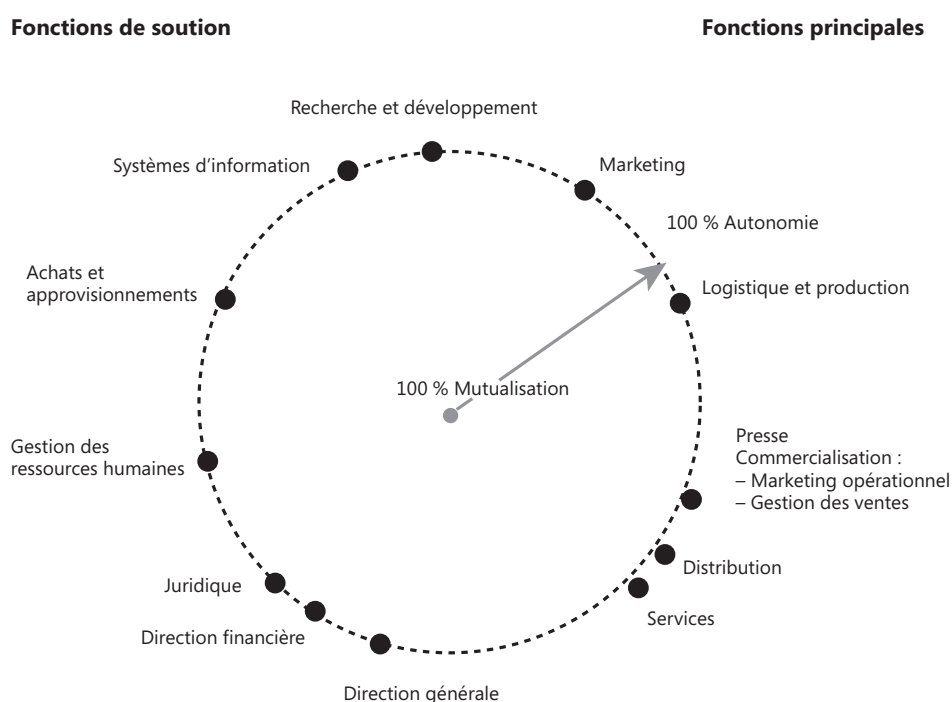
4. On trouve des sortes d'énumérations synoptiques, comme celle de la diversité des jeux de langage au § 23 des *Recherches philosophiques*. Parfois, Wittgenstein utilise la métaphore des tableaux comptables comme modèle de tableaux synoptiques – *Fiches*, § 273 – Wittgenstein, 2008, p. 72.



À partir de séries chronologiques (date du rachat, puis tournants dans la dynamique – « *turning points* »), ce *template* rend visibles des séquences structurant la dynamique. Il a rendu possible la mise en évidence d'un phénomène peu étudié jusque-là dans les opérations de fusion : le temps de latence. Généralement, après une fusion, on constate en effet une période durant laquelle il ne se passe rien. Ce temps de latence peut être interprété de différentes manières (la firme acheteuse ne sait pas réellement ce qu'elle va faire de la firme achetée et elle réfléchit au problème ; la firme acheteuse sait ce qu'elle veut faire mais entend ne pas précipiter les choses ; la firme acheteuse pensait mettre en œuvre une politique mais s'est aperçue que ce n'était pas forcément la bonne solution et elle se laisse le temps d'élaborer une autre politique ; etc.). Le simple fait de chercher à représenter le processus dans un schéma a fait apparaître cette période particulière et a orienté l'analyse vers ce phénomène. Mais le *template* a également permis d'illustrer le caractère continu ou au contraire discontinu des processus de post-intégration suivant les fusions.

Ce *template* a été complété d'un second, portant plus directement sur les reconfigurations. Lorsqu'une marque est rachetée par une autre qui estime qu'il faut la maintenir en tant que marque, une tension se crée

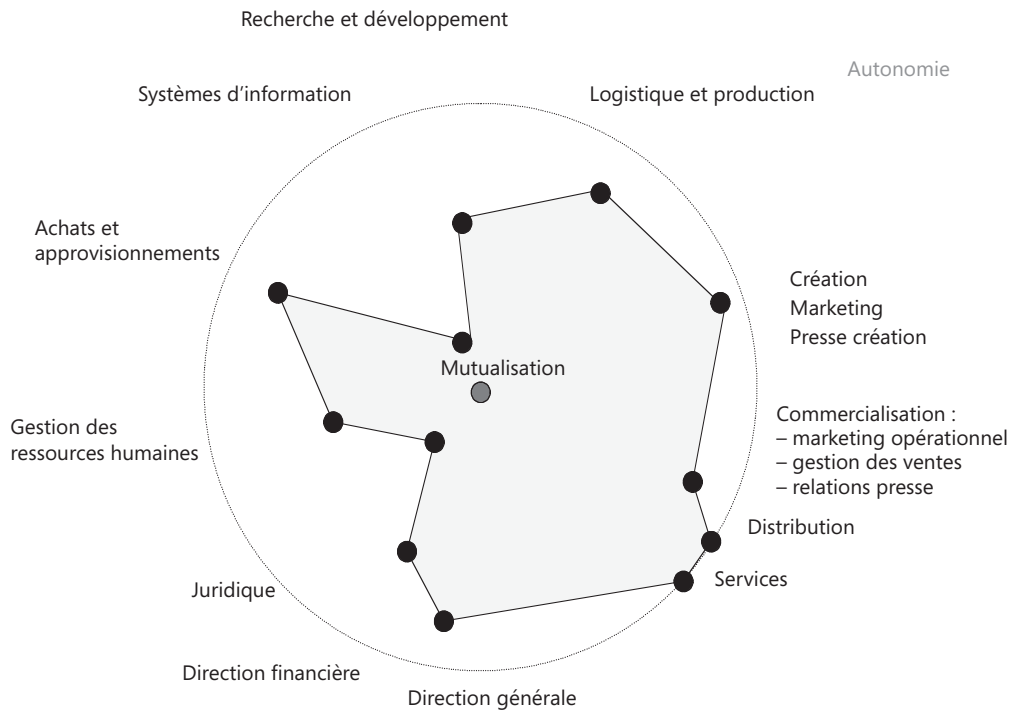
entre deux dimensions. D'une part, la fusion doit conduire à une certaine mutualisation (sinon, l'opération de rachat n'a aucun intérêt économique et financier). D'autre part, la marque maintenue doit pouvoir continuer à bénéficier d'une certaine autonomie. Une représentation schématique a été recherchée, destinée à exprimer une échelle mutualisation/autonomie dans une diversité d'activités analysées par Porter (1999) comme les activités principales et les activités de support (ressources humaines, achats, marketing, logistique, R&D, etc.). La forme du cercle a été adoptée. Les activités ont été distribuées sur la circonférence du cercle. Le centre du cercle représente la mutualisation à 100 %. Le positionnement sur la circonférence du cercle représente une autonomie de 100 %. Avant la fusion, le cercle est donc de la forme suivante :



Lors des séquences stratégiques, certains domaines sont totalement ou partiellement mutualisés, d'autres restant autonomes. Apparaissent alors des configurations particulières. Par exemple, la firme acheteuse peut décider que certaines fonctions de support comme les ressources humaines, achats et approvisionnements, R&D, seront partiellement ou totalement mutualisées alors que des fonctions principales comme la commercialisation ou la distribution seront maintenues autonomes. Dans ce cas-là, la configuration pourra être :

Fonctions de soutien

Fonctions principales



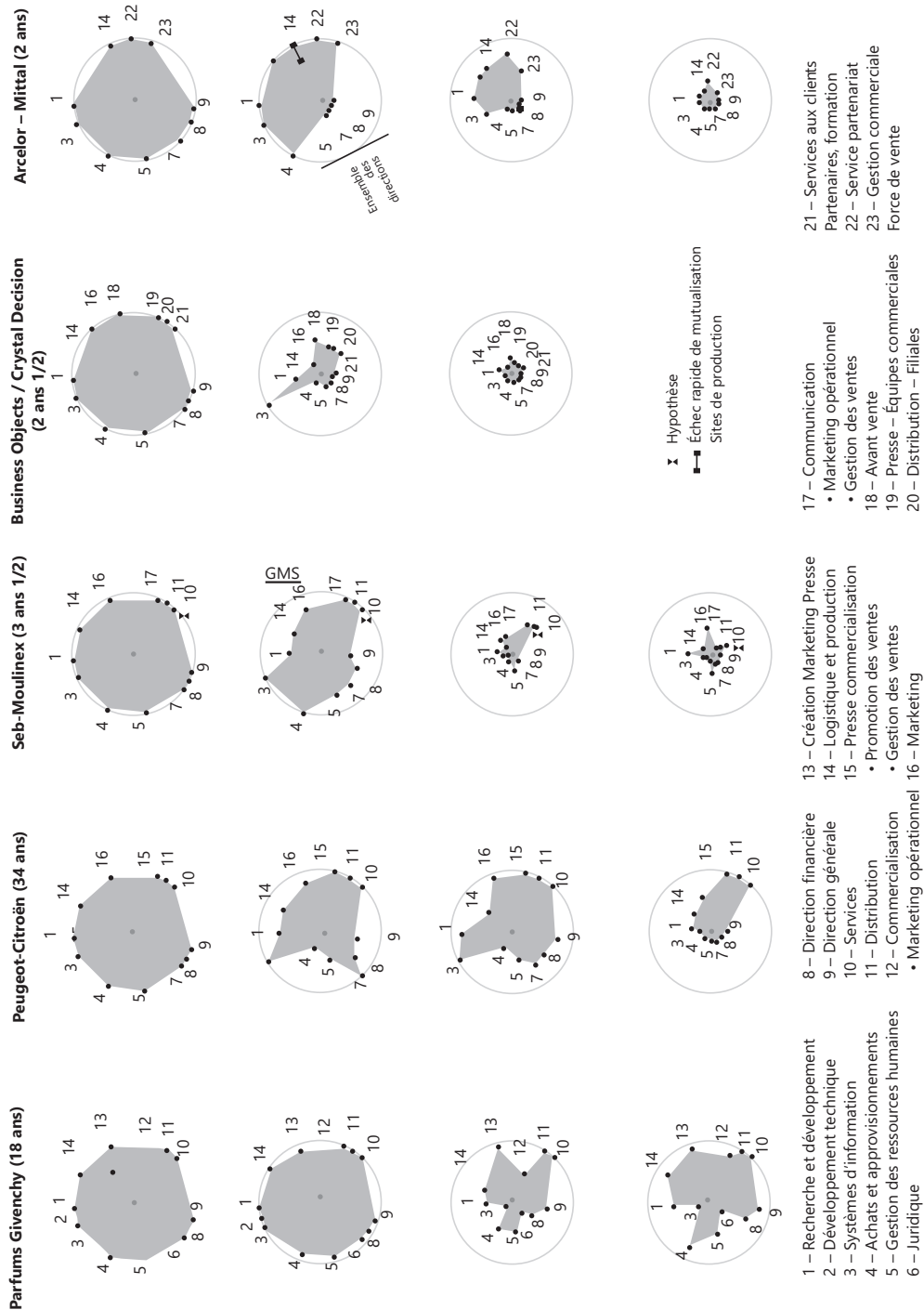
Nous sommes ici dans la troisième séquence d'un cas. On voit que les ressources humaines, les services juridiques ou les systèmes d'information ont été fortement mutualisés par le groupe qui a racheté la marque. Par contre, la distribution ou le marketing ont été laissés à la charge de la marque elle-même.

Bien évidemment, ces *templates* posent une série de problèmes. Notamment, l'étalonnage de l'échelle mutualisation/autonomie est incertain et la représentation peut être trompeuse de ce point de vue. Mais elle donne pourtant de bonnes indications et permet à la fois la sériation et le synopsis.

La mise en série des séquences (ou sériation) pour chacun des cas permet de visualiser la trajectoire d'une marque après son rachat. Par exemple, à l'intérieur d'un cas, on a, pour chaque processus de post-intégration, une série de configurations que l'on peut comparer en les superposant. On peut alors mettre en évidence un processus continu (une mutualisation croissante et progressive : d'abord les achats, puis les services supports, puis la R&D, puis la production, puis la logistique) ou des processus discontinus (dans une première séquence, on a mutualisé la R&D, mais dans une seconde séquence, on revient en arrière en autonomisant la R&D pour chacune des marques).

Le synopsis consiste à rapprocher les trajectoires les unes des autres en vue de les comparer. Les comparaisons peuvent porter sur une séquence dans les cinq cas, ou sur la comparaison des cinq trajectoires.

Le *template* synoptique est le suivant :



SEB-Moulinex Business Objects ou Arcelor-Mittal présentent une trajectoire continue. Mais les trois n'ont pas la même morphologie pour autant. Parfums Givenchy et Peugeot-Citroën sont des trajectoires avec retour en arrière dans la mutualisation des fonctions.

Les deux sortes de *templates* présentés présentent donc une série d'avantages.

Le premier est de mettre en forme le matériau narratif et le matériau en termes de configurations organisationnelles en fournissant un support visuel.

Le deuxième est de constituer des séries. Par exemple, à l'intérieur d'un cas, on a, pour chaque processus de post-intégration, une série de configurations que l'on peut comparer en les superposant. Comme on l'a vu, il est alors possible de mettre en évidence la continuité d'un processus (ici d'intégration entre deux firmes) ou sa discontinuité (l'intégration connaît des retours en arrière).

Le troisième est de permettre des surprises. Le chercheur connaît souvent très bien, trop bien, son matériau, et il a tendance à développer des pré-jugements. La mise en forme systématique imposée par les *templates* conduit généralement à des surprises : comme le pensait Wittgenstein, elle fait voir des choses qui n'étaient pas – ou étaient mal – visibles. Par exemple, dans le cas des processus de post-intégration suivant les fusions, il est surprenant de constater, lors d'une intégration rapide et apparemment sans problème de mise en œuvre, que l'évolution des configurations n'est pas « parfaite ». Plus précisément, qu'il existe un déséquilibre dans la répartition des points entre mutualisation et autonomie.

Le quatrième est de faciliter le travail comparatif intra- et inter-cas qui précède et nourrit le travail analytique. En effet, il est possible de comparer les *templates* d'analyse séquentielle. Il s'agit par exemple de rapprocher les éléments un à un. Y a-t-il dans chaque cas un temps de latence suivant la fusion, ou constate-t-on dans certains cas une absence totale de temps de latence ? La première séquence, celle qui suit la fusion, est-elle la même dans tous les cas (on peut imaginer par exemple que la première étape de toute fusion consiste à mutualiser les achats) ou non ? Constate-t-on dans tous les processus l'existence d'une rupture après une première séquence de mutualisation partielle ? Si oui, pourquoi intervient-elle ? Les ruptures interrompant la première séquence sont-elles de même nature dans les différents cas ? Les deuxième séquences sont-elles de la même forme ou non ? Dans la lignée de la théorisation ancrée, le travail d'élaboration de la théorie à partir des données procède par analyse systématique de ressemblances et de dissemblances, cette analyse étant rendue possible et

facilitée par la mise en forme des données que représentent les *templates*. Ces derniers peuvent eux-mêmes être comparés entre eux, de manière à croiser les lectures des données : les retours en arrière dans les phénomènes de mutualisation qui suivent les fusions mis en évidence par les *templates* séquentiels sont confirmés et précisés par les *templates* visualisant les configurations organisationnelles.

Conclusion

À partir de deux exemples, nous avons essayé de montrer qu'une étape intermédiaire entre matériau brut et analyse théorique pouvait consister en l'utilisation de « *templates* » ou pré-formats.

Ces *templates* ont deux fonctions fondamentales. La première est la sériation. Elle consiste à repérer et construire des séries de données dans la masse du matériau. Cette dimension sérielle facilite le traitement analytique de ces données. La seconde est la dimension synoptique : les *templates* permettent de rapprocher des données que le chercheur n'aurait pas spontanément rangées les unes à côté des autres. Ce rapprochement produit des effets de compréhension en rendant des liens visibles (il doit être manié avec précaution, bien évidemment : certains rapprochements sont légitimes et d'autres ne sont que des apparences ; l'analogie peut être à la fois féconde et trompeuse).

Les *templates* présentent une série d'aspects positifs. Ils constituent une aide en forçant à une certaine structuration du matériau qui rend l'écriture plus facile. Ce faisant, ils créent souvent des surprises pour le chercheur, en l'aidant à regarder son matériau d'une autre manière. Ils préparent ainsi l'analyse théorique en facilitant le travail de comparaison systématique des données qui en est la base.

On ne saurait trop recommander le développement d'un art du *template*. Les formes de schémas et de tableaux sont à la fois limitées et largement ouvertes. Un travail de bricolage créatif et d'adaptation de ces formes aux problèmes particuliers posés par un recueil de matériau est toujours possible et souhaitable. Il faut également réfléchir à la diversité optimale des *templates* à mobiliser : il convient d'en utiliser plusieurs pour rendre compte d'une étude de cas, sans les multiplier. L'idéal est un petit nombre (deux ou trois types) qui multiplie les points de vue sur le matériau, en sélectionnant les plus riches de ces points de vue. Il y a enfin un équilibre à trouver entre formatage (donc structuration du matériau) et ouverture : les *templates* doivent préparer à l'analyse, la faciliter, mais non pas la canaliser dans une direction obligée. Un excès comme une insuffisance de formatage sont également préjudiciables.

Résumé

Le *template* ou gabarit est, pour les données chronologiques et événementielles, l'équivalent du codage pour les données textuelles. Il permet de gérer le caractère riche, hétérogène et lacunaire du matériau de recherche accumulé lors d'une recherche qualitative.

Il a pour fonction de mettre en forme (sélection, présentation, rapprochements de données) ce matériau pour préparer l'analyse. Il repose sur deux principes : mettre les données en séries et les présenter de manière synoptique. Le travail de préparation analytique peut alors se faire sous la forme de comparaisons systématiques (« *constant comparative analysis* » de Glaser et Strauss).

CHAPITRE 7

Qu'est-ce qu'une description ?

Ce chapitre est sans doute l'un des plus inattendus de ce livre. C'est que la question de la description devrait être au cœur de la réflexion méthodologique sur la recherche compréhensive et qu'elle ne l'est habituellement pas. Sans doute pour une raison simple. Andrew Abbott fait remarquer qu'il n'existe pas de séminaire de sciences sociales où l'on n'ait pas entendu des centaines de fois :

Mais votre analyse est purement descriptive ! (Abbott, 2003, p. 43)

On se trouve donc dans une situation paradoxale : tout se passe comme si la recherche qualitative avait la description honteuse, alors même que cette activité est sans doute ce qui fait son originalité scientifique.

Certes, il existe une littérature sur la description. En sociologie, depuis l'article fondateur de Harvey Sacks en 1963, jusqu'au livre de Ackermann *et alii* (1985) ou Lahire (1998). En ethnologie, avec un numéro spécial de la revue de l'EHESS, *L'Enquête*, en 1998, et le livre de Blundo et Olivier de Sardan en 2003. Dans d'autres disciplines également, comme la biologie (Manago *et alii*, 1992). Néanmoins, cette littérature traite surtout de la philosophie de la description, de son épistémologie, en expliquant assez peu les problèmes concrets de la description : qui cherche une description de la pratique descriptive et de ses difficultés a du mal à en trouver une.

Ce chapitre va défendre la thèse selon laquelle la description est au cœur de la recherche qualitative. Non pas parce que cette dernière se réduirait à la description, mais parce que la description est un enjeu de recherche et qu'il n'y a pas de bonne théorie sans bonne description. Il va soutenir l'idée que si elle passe à côté des problèmes épistémologiques et méthodologiques très concrets que pose la description, la recherche qualitative ne peut qu'échouer quant à son objectif de connaissance et quant à ses ambitions théoriques. Et il va, sinon donner des recettes de description, du

moins aborder les questions concrètes liées à l'activité de décrire. Enfin, il reviendra sur la question du jugement de valeur dans la description : faut-il le proscrire, ou l'assumer ?

Le point de départ est le suivant. Quand nous abordons la question de la description, nous avons spontanément dans l'idée qu'il doit être possible de donner de l'objet ou de la situation étudié(e) une description « objective » donc forcément une et une seule. Et c'est cela que nous cherchons à faire spontanément. Nous nous disons : je vais décrire « objectivement » l'organisation que j'étudie, les situations dans cette organisation, les interactions entre les acteurs ; une fois que j'aurai donné cette description, sur laquelle tout le monde pourra se mettre d'accord, je pourrai construire une interprétation théorique. Or, il faut rompre avec l'idée qu'il soit possible d'établir une description « neutre », exhaustive et objective, remarque profondément dérangeante.

Avant 1929, Wittgenstein a lui aussi pensé qu'il était possible d'élaborer un langage phénoménologique qui serait capable, grâce à une certaine sophistication, de décrire le monde de manière objective (Chauviré, 2010). Un grand tournant s'opère dans sa pensée lorsqu'il réalise qu'il n'existe aucun langage de ce type, qu'une description « objective » est impossible. Les descriptions que nous pouvons faire se font dans le langage ordinaire avec tout ce qui nous semble être des imperfections, des ambiguïtés, du vague et de l'imprécis. Cette constatation est, dans ses implications, de grande conséquence et ouvre ce qu'il est convenu d'appeler la seconde philosophie de Wittgenstein.

Il n'y a donc pas une description, objective, que nous puissions mener d'un phénomène :

Nous avons dans l'idée que la description exacte de ce que je vois existe. Je veux, pour ma part, dire qu'il n'existe pas de description de ce genre. (Wittgenstein, 2001, p. 115).

La question de la description commence donc dans le désarroi intellectuel. Il faut aller au fond de ce désarroi, et ce sera l'objet de la première section de ce chapitre, avant d'essayer de trouver des voies de sortie (deuxième section). Puis il faudra aborder la question délicate des jugements de valeur dans la description (troisième section). Inattendu, ce chapitre sera également l'un des plus longs de cet ouvrage : la description est une question complexe.

Section I. Les étrangetés de la description

Wittgenstein a raison : il n'y a pas une description possible, mais des descriptions possibles, à l'infini. De plus, ces descriptions n'ont pas de forme définie. La description est un phénomène extrêmement étrange.

Multiplicité infinie des descriptions

La recherche compréhensive se fait au contact des acteurs étudiés eux-mêmes. Ces acteurs décrivent en permanence les situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs actions et interactions. L'objet étudié, comme l'a noté Ulrich Oevermann, se décrit lui-même :

Il n'existe pas, dans les sciences sociales, le moindre problème autonome d'un langage de la description, parce que l'objet que nous avons devant nous s'est toujours déjà décrit lui-même ; c'est précisément là que réside la différence décisive avec les sciences de la nature. (Oevermann, 1985, p. 14)

Dans une organisation, il y a peut-être autant de descriptions de l'organisation que de membres. Que faire face à la multiplicité de ces descriptions ? Cinq positions de recherche sont possibles.

La première consiste à chercher une description « objective » qui serait construite à partir des descriptions des acteurs eux-mêmes, soit que le chercheur essaie de trouver des points communs entre elles, soit qu'il en tire une sorte de description idéal-typique, soit qu'il essaie de les pondérer en écartant celles qu'il juge marginales ou erronées et en valorisant celles qu'il pense les plus justes. Notons que si les descriptions des acteurs se superposent et se partagent, le problème reste entier. Certes, le chercheur peut alors avoir l'impression qu'une description objective – puisque partagée par un grand nombre d'acteurs – est possible. Pourtant, il n'en est rien : une telle description peut se révéler n'être qu'un cliché au sens de Hannah Arendt, c'est-à-dire une évidence partagée potentiellement fausse, ce que Yin appelle des *mantras*, qui peuvent d'ailleurs venir des interactions avec le chercheur lui-même :

Parfois, comme quand vous interviewez différents participants, tous paraissent donner de la manière dont fonctionne leur organisation une vision identique qui se corrobore [...] Mais en réalité, tous peuvent faire écho aux mêmes « mantras » institutionnels, développés au fil du temps pour présenter l'organisation aux gens extérieurs (tels que les journalistes ou les chercheurs), et ces « mantras » collectifs peuvent ne pas coïncider avec les pratiques organisationnelles réelles. (Yin, 2012, p. 13)

Le fait qu'une description soit largement partagée par les acteurs du terrain étudié ne dit rien quant à son objectivité.

D'où la deuxième position possible, celle adoptée par les ethnométhodologues qui parlent de « correction ». Le chercheur doit prendre en compte les descriptions faites par les acteurs eux-mêmes et les corriger pour en donner une description proche mais décalée (Garfinkel, 1985). Le chercheur est ici souvent aidé par le fait que les différents acteurs d'une situation font généralement des descriptions divergentes, voire contradictoires, de cette situation.

La troisième considère que la description doit rester le fait des acteurs du terrain eux-mêmes. Le chercheur, quant à lui, interprète ces descriptions, mais il n'opère pas lui-même de description :

Si l'on part de cette constitution textuelle [le fait que les acteurs étudiés se décrivent eux-mêmes en permanence dans des textes] fondamentale de la réalité (qui constitue essentiellement la différence avec les sciences de la nature), alors il est relativement facile de voir que l'opération méthodologique de base des sciences sociales consiste à interpréter le sens qui a été produit par ces textes ; ils représentent les données de départ de toute analyse structurale en sciences sociales. Du coup, le problème de la description disparaît : une description ne pourrait être que la paraphrase d'un texte, dont on ne voit pas la nécessité. (Overmann, 1985, p. 15)

La quatrième position consiste pour le chercheur à écarter les descriptions que les acteurs font eux-mêmes des situations dans lesquelles ils interagissent, et à construire une description qui ne tienne pas compte de ces descriptions produites en permanence par ces acteurs. C'est ce que font Bruno Latour et Steve Woolgar (1979) dans leur livre sur la vie d'un laboratoire. Leur description porte sur les objets, leurs mouvements, leurs comportements, abstraction faite de ce que les acteurs disent de leur activité. L'objectif est que le chercheur construise une description des pratiques des acteurs ne correspondant pas aux comptes rendus que les acteurs font de leurs propres pratiques (Latour, 2012, pp. 76-77).

La cinquième position est celle qui pose que le seul fait que le chercheur ait une vue synoptique des différentes descriptions faites par les acteurs eux-mêmes, produit un effet de connaissance. C'était celle de Hughes, rapportée par Becker :

Hughes disait souvent : Il n'y a rien que je sache qu'au moins un des membres de ce groupe ne sache également, mais, comme je sais ce qu'ils savent tous, j'en sais plus que n'importe lequel d'entre eux. (Becker, 2002/1998, p. 166)

Une cinquième position consiste à se dire qu'il faut à la fois que le chercheur tienne compte des descriptions faites par les acteurs eux-mêmes des situations qu'ils traversent, qu'il critique ces descriptions et qu'il tente d'écrire des descriptions corrigées :

J'ai dit plus haut, et avec insistance, que les chercheurs devaient apprendre à remettre en question et à ne pas accepter aveuglément ce que les gens du monde qu'ils étudient pensent et croient. Je voudrais dire ici, et avec la même insistance, qu'ils devraient en même temps s'intéresser justement à ça. Après tout, les gens en savent beaucoup sur le monde dans lequel ils vivent et travaillent. Il faut d'ailleurs qu'ils en sachent beaucoup pour réussir à se frayer un chemin dans ses complexités. (Becker, 2002/1998, p. 164)

Le sens même de la recherche compréhensive consiste à partir de l'idée que ce que les acteurs pensent et disent a de l'importance pour comprendre leurs interactions. Et, en même temps, à affirmer qu'ils peuvent se tromper, ne pas voir certaines choses importantes, donc qu'un point de vue différent sur leurs interactions peut et doit être construit par le chercheur.

En tout état de cause, un chercheur qui se réclame de la recherche compréhensive se trouve d'emblée placé face à une grande multiplicité de descriptions. Il peut céder à l'illusion de vouloir construire à partir de cette multiplicité une seule description objective, en synthétisant cette diversité, en la corrigeant. Il peut rajouter une description à cette multiplicité. Mais s'il est cohérent, il doit certainement en ajouter plusieurs, aggravant ce faisant le problème de cette multiplicité en un jeu de miroirs potentiellement infini sans qu'aucune objectivité soit jamais finalement atteinte.

Il y a probablement donc une quasi-infinité de descriptions possibles d'une même situation. Mais chacune de ces descriptions est par ailleurs elle-même infinie, et peut prendre une grande diversité de formes possibles.

Décrire est une tâche infinie qui a de multiples formes possibles

Quelque longue que soit une description, elle n'est jamais complète et peut toujours être étendue. C'est ce que Harvey Sacks appelle le problème du « *et cetera* » :

[...] Comment l'exigence scientifique d'une description littérale peut-elle être atteinte face au fait, largement reconnu par les chercheurs, que la description, même d'un « objet concret » particulier, ne peut jamais être complète ? Autrement dit, comment une description peut-elle être garantie alors que, si

longue et étendue qu'elle soit, elle peut néanmoins être étendue à l'infini ? C'est ce que nous appelons le problème du « et cetera » : à toute description d'un objet concret (ou d'un événement, ou du cours d'une action, etc.), quelle que soit sa longueur, le chercheur doit toujours ajouter une clause de et cetera pour permettre à la description de se fermer. (Sacks, 1963, p. 10)

En aucune manière, la tâche de la science ne peut consister à appréhender l'infinitude de la description, comme le note Popper :

H. Gomperz, Weltanschauungslehre, II, 1 (1908), p. 63, fait remarquer qu'une partie du monde, telle qu'un moineau volant anxieusement, peut être décrite par les propositions très différentes qui suivent, chacune correspondant à un aspect différent : « Cet oiseau vole. » – « Voilà un moineau. » – « Regardez, un animal. » – « Quelque chose remue ici. » – « De l'énergie se transforme ici. » – « Ce n'est pas un mouvement perpétuel. » – « La pauvre petite chose est effrayée. » – Il est clair que ce ne peut être en aucun cas la tâche de la science que de tenter d'achever une telle liste, qui est nécessairement infinie. (Popper, 1988/1956, p. 99, note 1).

Le problème est d'ailleurs encore plus complexe. Il est en effet impossible de déterminer la longueur d'une description. Cette dernière peut s'étendre à l'infini, comme on l'a vu, mais elle paraît aussi pouvoir se réduire quasiment à zéro. En réalité, il semble qu'on puisse décrire le même objet en deux mots ou en mille pages. Étudiant l'action, qui est au cœur de l'objet de la recherche compréhensive, Joel Feinberg constate que la description d'une action peut se faire en une phrase ou s'étendre à l'infini. C'est ce qu'il appelle l'effet d'accordéon (Feinberg, 1970, – « Action and responsibility », pp. 119-151 ; Bratman, 2006 ; Searle, 2010, p. 37). Par exemple, il est possible de réduire la description suivante : « Pierre ouvrit brusquement la porte et, ce faisant, effraya Paul », en une description plus courte : « Pierre effraya Paul ». Elizabeth Anscombe (1957/2002) avait déjà lié la réflexion sur l'action et l'intention à la multiplicité des descriptions possibles. Si l'on reprend l'exemple de cette dernière, dire « Pierre scie » est une description. Mais on peut étendre la description en ajoutant : « Pierre scie une planche de chêne », « qui appartient à Paul », « maladroitement », « en faisant un bruit épouvantable », etc. On remarquera que le sens de la description peut changer selon son extension ou sa réduction. Quand on passe de « Pierre scie une planche de chêne » à « Pierre scie une planche de chêne qui appartient à Paul », l'accent est brusquement mis sur la provenance de la planche et sur la relation de Pierre à Paul. Si cette relation joue un rôle important, la réduction de la phrase « Pierre scie une planche de chêne qui appartient à Paul » à « Pierre scie une planche de chêne » entraîne une perte. Par contre, l'approche de Feinberg met en évidence un

phénomène différent : la réduction de la phrase « Pierre ouvrit la porte et, ce faisant, effraya Paul » à « Pierre effraya Paul » met l'accent sur l'essentiel (dans certaines conditions). Peu importe finalement de savoir comment Pierre a effrayé Paul si l'essentiel est bien qu'il l'a effrayé (dans d'autres conditions, c'est précisément le fait que c'est en ouvrant la porte que Pierre a effrayé Paul qui apparaît comme essentiel ; nous allons y revenir, l'essentiel se détermine par rapport à la question : à quoi sert la description ?). La description peut donc s'étendre ou se réduire, se gonfler ou se dégonfler – c'est l'effet d'accordéon –, et ces gonflement et dégonflement s'accompagnent d'effets de sens : tantôt le gonflement introduit des éléments importants, tantôt il fait se perdre la description dans le détail ; tantôt le dégonflement fait perdre des éléments de compréhension essentiels, tantôt il fait revenir l'accent précisément sur l'essentiel.

Le phénomène n'est pas lié à l'objet décrit, contrairement à ce que l'on pourrait penser, comme l'avait bien vu Valéry (1960, « Autour de Corot », p. 1325) :

On peut décrire un chapeau en vingt pages et une bataille en dix lignes.

On peut décrire une organisation en deux lignes et une situation d'interaction en cinquante pages, ou le contraire, sans aucun problème. Par ailleurs, la description peut prendre des formes multiples.

Expérience vécue. Dans un cours de master de recherche, un exercice est proposé aux étudiants. Il s'agit de décrire une organisation ou un secteur industriel. Sur une vingtaine de participants, une seule a l'idée de faire un schéma (d'ailleurs épouvantablement compliqué...). Notre première image de la description est en effet un texte, un alignement de mots. Mais Wittgenstein fait justement remarquer qu'il existe des formes multiples de description :

Nous appelons « descriptions » des instruments visant à des usages particuliers. Pense ici au dessin d'une machine, à une coupe transversale, au plan avec ses cotes qu'un mécanicien a sous les yeux. Se représenter une description comme une image verbale des faits risque de nous induire en erreur [...]. (Wittgenstein, 2004, § 291)

Ailleurs, il ouvre encore :

Pense à la diversité des choses que l'on nomme « description » : description de la position d'un corps par ses coordonnées ; description de l'expression d'un visage ; description d'une impression tactile, d'une humeur. (Wittgenstein, 2004, § 24, p. 40)

Une histoire résumée, une chronologie, un organigramme, un tableau de chiffres (chiffre d'affaires, effectifs, implantations géographiques, etc.), une longue monographie, constituent autant de descriptions possibles

d'une entreprise. Reste à savoir quelles sont les relations entre ces différentes techniques de description, l'articulation notamment entre le texte et les schémas. Nous y reviendrons. Passons à une autre question, soulevée par ce qui vient d'être dit : celle du contexte.

La question du contexte

On considère généralement que l'une des originalités de l'approche compréhensive consiste à tenir compte du contexte, contrairement par exemple à la recherche quantitative qui tend à décontextualiser ses données. On retrouve ici en effet le problème d'accordéon et le fait que la description peut s'étendre à l'infini. Où s'arrête en effet le contexte ? Chaque élément de contexte décrit a lui-même son contexte propre, qui a lui-même son contexte, etc.

En réalité, la question du contexte dans la recherche qualitative doit être abordée d'une autre manière. La recherche compréhensive s'efforce de comprendre les acteurs agissant. Or, le sens d'une action ou d'une interaction peut changer selon le contexte. Plus que d'un contexte, il faut parler, comme le fait Howard S. Becker, de « conditions contextuelles » :

[...] les conditions contextuelles d'un événement, d'une organisation ou d'un phénomène sont cruciales pour qu'il apparaisse ou qu'il existe, et qu'il le fasse sous telle forme particulière. Expliciter ces conditions vous aide à produire une analyse plus riche et à fournir de meilleures explications. (Becker, 2002/1998, p. 101)

C'est précisément la définition de ce qu'on peut appeler « contexte », c'est-à-dire les conditions qui font qu'une proposition passe de vraie à fausse, ou qui font qu'une pratique change de sens (DeRose, 1992). L'exemple d'Anscombe est ici éclairant : il suffit de passer de « Pierre scie une planche » à « Pierre scie une planche appartenant à Paul » pour changer le sens attribué à l'action. Première remarque, donc : l'attention au contexte propre à la démarche compréhensive ne signifie pas obligatoirement la nécessité d'écrire des descriptions très longues. L'attention au contexte doit au contraire se focaliser sur ce qui est susceptible de changer la valeur de vérité de certaines propositions ou le sens de l'action des acteurs étudiés. Encore une fois, plus que sur le contexte en général, elle doit porter sur les « conditions contextuelles ». Le rasoir d'Occam doit être passé sur tout le reste¹. Seconde remarque : la difficulté de la description

1. L'expression souvent attribuée à Occam (elle ne se trouve pas dans ses œuvres) est : *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem* – il ne faut pas multiplier les entités au-delà de la nécessité. Elle signifie que, dans une explication, tout ce qui ne concourt pas à cette explication, donc n'est pas pleinement nécessaire, doit être supprimé (Dumez, 2001).

quand on mène une recherche compréhensive est liée au fait que tout est mêlé. Il est difficile d'identifier le contexte au sens rigoureux du terme : on décrit des actions, des événements, dans leur « contexte », mais ce contexte est magmatique – qu'est-ce qui permet d'isoler dans le magma du contexte les éléments pertinents, c'est-à-dire ceux qui, s'ils étaient différents, changeraient le sens des actions et interactions, ou transformeraient une proposition vraie en proposition fausse, ou réciproquement ? La première réponse à cette question consiste à mener des comparaisons sur des cas présentant des éléments de contexte différents pour repérer les différences et ressemblances. La seconde réponse (nous y reviendrons lorsqu'il sera question de la narration) consiste à conduire de manière rigoureuse un raisonnement contrefactuel (Weber, 1965 ; Tetlock et Belkin, 1996 ; Durand et Vaara, 2009). Ce type de raisonnement cherche à isoler les différents éléments du contexte et à les soumettre à la question « *What if?* » – que se serait-il passé s'ils avaient été différents ?

Raymond Boudon (2013) a donc raison : le contexte relève du travail de l'abstraction en rapport avec l'unité d'analyse choisie, c'est-à-dire la visée analytique que se propose la recherche.

Conclusion de la section I

Pour l'instant, notons que les techniques de description, les outils pour décrire, sont extrêmement divers et que l'image que nous avons spontanément de la description d'un objet ou d'une action – un texte – est profondément réductrice.

Par ailleurs, d'une même action, d'une même situation, d'une même organisation, il existe une multiplicité quasi infinie de descriptions textuelles possibles. Chacune de ces descriptions est elle-même infinie. Mais elle n'a surtout aucune taille déterminable : une description peut s'étendre à l'infini comme se rétrécir à quelques mots. Enfin, les formes possibles d'une description sont elles aussi multiples. Face à un phénomène aussi étrange, qu'est-il possible de faire ?

Section II. Comment construire une description ? _____

Si l'on veut sortir de l'indétermination, trois points apparaissent essentiels pour construire une description : réfléchir à l'objectif, la concevoir comme un étagement ordonné de « voir comme », chercher l'augmentation iconographique.

À quoi sert une description ?

La question est moins naïve qu'il n'y paraît. Dans un de ses cours, Wittgenstein l'aborde de cette manière :

Kreisel : On pourrait se demander à quelle fin vous souhaitez la description.

Wittgenstein : Oui, c'est la bonne question pour le pragmatisme. À quoi la description sert-elle ? (Wittgenstein, 2001b, p. 27)

Trop souvent, dans les études de cas, la description sert à illustrer la théorie. Ou à illustrer deux ou trois cadres théoriques que l'on combine pour éclairer différents aspects du cas (sans se demander d'ailleurs si ces cadres théoriques ne sont pas contradictoires entre eux, ou s'ils ne fonctionnent pas à des échelles ou niveaux différents). Ce rapport de la description à la théorie est problématique. On retrouve ici l'un des problèmes épistémologiques majeurs de l'étude de cas (chapitre 1) – le risque de la circularité entre théorie et cas, comme l'a bien vu Fernando Gil :

On ne dépasse pas la relativité des descriptions par rapport aux cadres conceptuels, et les descriptions sont a priori adéquates car elles posent ce qu'elles décrivent. Le cadre décide des bonnes questions que le chercheur « entraîné » transforme en descriptions (chaque observation, chaque expérience). [...] L'interprétation signifie cette pré-détermination du regard, elle vient avant et non après, sans déformer le donné car il n'y a pas de donné cognitif avant la description qui l'instaure. (Gil, 1998, p. 138)

La pauvreté des études de cas vient souvent de ce phénomène de circularité par lequel les descriptions « confirment » les théories sur lesquelles elles ont été bâties.

Une autre école estime que la description a aussi pour objet de donner une coloration, un aspect esthétique, à l'analyse. Il s'agit de rendre le vécu des acteurs étudiés :

De la même manière qu'il n'existe aucune réponse à la question « Qu'est-ce qu'une bonne description ? », la question « À quoi sert la description ? » pose un défi que les étudiants et les chercheurs doivent relever. Il y a quelques années, Kenneth Gergen (1985) remarquait que le produit final de la recherche qualitative devrait... inviter, contraindre, stimuler, ravir. (Van Vuuren, 2004, p. 2)

La description restitue avec art le concret des situations, des interactions, des caractères. En cela, effectivement, un certain talent littéraire est requis.

Mais, plus profondément, la description a également une finalité scientifique. Elle est là pour bousculer les théories ou pour inventer de nouvelles notions, et souvent les deux à la fois. Becker note qu'elle vise à :

[...] nous faire dépasser les catégories conventionnelles, les énoncés conventionnels du problème et les solutions conventionnelles. (Becker, 2002/1998, p. 146)

Les théories sont bousculées parce qu'une description est faite selon une nouvelle manière de voir :

[...] le but d'une description ethnographique consiste à présenter les phénomènes de manière nouvelle et révélatrice. (Hammersley, 1990, p. 599)

La description de la vie d'un laboratoire par Latour et Woolgar (1979) a, par exemple, constitué un tournant dans la sociologie de la science. Il existait de nombreuses descriptions de l'activité scientifique, pourtant une description de celle-ci conduite selon un regard anthropologique n'avait jamais été menée.

Mais comment, plus précisément, une description peut-elle servir à discuter, voire bousculer une théorie ?

La description conçue comme un étagement ordonné de « voir comme »

Dans un texte célèbre, Clifford Geertz (1998/1973), a repris au philosophe Gilbert Ryle la notion de « *thick description* », description dense ou épaisse. Ryle (1971a et b) prend l'exemple d'un garçon qui abaisse puis relève l'une de ses paupières de manière rapide (description mince). On peut ensuite faire une description plus riche en prenant en compte l'intentionnalité ou non de cette action : soit le garçon a des tics, et ne contrôle pas ce genre de mouvement ; soit il n'en a pas et cet abaissement est intentionnel : il s'agit alors d'un clin d'œil. Ce clin d'œil peut répondre à un autre clin d'œil. Il peut y répondre en toute connivence, ou de manière ironique. Ceci est possible dans le cadre d'un univers social dans lequel le clin d'œil a un statut. La description est pour Ryle un étagement de « voir comme », depuis une description de base, minimale, « abaissement et relèvement rapides d'une paupière », jusqu'à « abaissement et relèvement rapides d'une paupière constituant une réponse ironique à l'abaissement et relèvement rapides d'une paupière constituant un clin d'œil ». Geertz, sortant l'analyse de Ryle de son contexte, explique que l'ethnologie se consacre à la description épaisse, celle qui ne se contente pas d'une description behaviouriste, mais affronte des « structures superposées d'inférence et

d'implication » (Geertz, 1998/1973, p. 78). Vincent Descombes (1998) fait remarquer : 1) que Ryle a raison de voir la description comme un étagement ordonné, mais qu'il a sans doute tort de suggérer qu'il y a à la base une description objective possible, behaviouriste ; 2) que Geertz a raison de critiquer cette illusion de la possibilité d'une description behaviouriste, qui constituerait un socle objectif, mais qu'il a tort de penser que la description dense est possible sans opposition à une description minimale et de perdre l'idée d'étagement ordonné qui était chez Ryle.

Apparaît ici une méthodologie de la description : tout exercice descriptif est un étagement de « décrire comme » (l'expression « décrire comme » étant inspirée des réflexions de Wittgenstein sur le « voir comme » dans la seconde partie des *Recherches philosophiques* – Wittgenstein, 2004). La démarche la plus rigoureuse et la plus féconde apparaît être de commencer, non pas par une description « objective », mais par une description minimale : un décrire qui exclut des éléments (le changement, le sens donné par les acteurs comme dans le cas de l'abaissement des paupières, ou un élément théorique, etc.) qui seront par la suite réintroduits dans d'autres « décrire comme » successifs qui enrichiront la description minimale première. La description devient alors analogue à un modèle réduit à quelques éléments simples qui est ensuite complexifié pas à pas².

La description initiale de Ryle – « abaissement et relèvement rapides d'une paupière » – ne doit donc pas être vue comme *la* description, objective car excluant l'attribution d'un sens par des acteurs, mais comme le modèle initial de base qui va permettre un étagement ordonné de descriptions successives par l'enrichissement d'éléments qui permettent de construire d'autres points de vue.

On peut alors retenir l'idée que la description est en réalité multiple, cette multiplicité étant ordonnée puisque constituée d'un étagement,

2. Littérairement, l'impact d'une description menée en tant que « voir comme » excluant des éléments de sens, a été souvent exploité. L'exemple le plus célèbre est sans doute la description de la bataille de Waterloo par un acteur qui n'y comprend rien au début de *La chartreuse de Parme*. Le dévoilement d'une intrigue par des « voir comme successifs » dont le premier repose sur le point de vue d'un acteur qui ne dispose pas des éléments permettant d'éclairer l'ensemble de la situation a lui aussi été utilisé par plusieurs auteurs. C'est le cas de Faulkner dans *Le bruit et la fureur*, dont la première partie est écrite du point de vue d'un débile mental. C'est également le cas du *Quatuor d'Alexandrie*, de Lawrence Durrell. L'idée d'une succession ordonnée de descriptions d'une situation sociale se trouve également chez Pascal quand il construit les points de vue du peuple, des demi-habiles et des habiles (pensée n° 90 édition Lafuma/n° 337 édition Brunschvicg).

selon une complexité croissante, de « décrire comme ». Et le premier « décrire comme » est décisif : il doit être conçu sous la forme d'une exclusion, cette exclusion étant liée aux éléments théoriques qu'on se propose de discuter. On va en voir trois exemples : historien s'interrogeant sur l'histoire de la Méditerranée au temps de Philippe II, Braudel commence par une description qui exclut le temps historique ; sociologues voulant comprendre le social, Michel Callon et Bruno Latour commencent par des descriptions qui excluent le social. Enfin, étudiant le contrôle des prix comme pratique administrative, des chercheurs commencent par décrire cette pratique en excluant le point de vue des fonctionnaires.

Trois exemples

Trois exemples d'approches descriptives commençant par la construction d'un point de vue excluant peuvent en effet être proposés.

Le premier est très célèbre et porte sur une sédimentation de descriptions temporelles. Il s'agit de la Méditerranée à l'époque de Philippe II vue par Braudel (1949). L'ouvrage commence par une description de structures immobiles. Il s'agit de la géographie du monde Méditerranéen : les montagnes et les vallées, les côtes, les déserts de l'intérieur des terres, le climat. Puis vient la description des tendances lentes, la démographie, l'agriculture, les techniques. Et, enfin, le temps événementiel. Cet ordre de descriptions se lit dans le titre : le livre ne parle pas de l'époque de Philippe II comme l'ont fait ceux des autres historiens jusqu'à lui, mais commence par la Méditerranée, la description d'une mer et des terres qui l'entourent. L'ordre descriptif de Braudel est simple et puissant : il part de ce qui est immobile et ne change quasiment pas, passe au changement d'amplitude longue, quasiment imperceptible pour les acteurs, pour en arriver au changement visible, perceptible, commenté par les acteurs, le temps événementiel. On peut ordonner l'étagement temporel et les descriptions des acteurs d'autres manières. C'est ce que suggère Andrew Abbott :

Ceux qui font les premières descriptions de l'événement agissent en tant que créateurs. Ils soulignent ceci tandis qu'ils mettent cela à l'écart. Leurs descriptions ainsi que toutes les descriptions qui les suivent sont performatives, elles sont des actes plutôt que des perceptions passives. Chaque description successive doit prendre en compte les descriptions antérieures, qu'elles aient raison ou tort. Les premières descriptions d'un événement apparaissent donc avant qu'il ne s'achève, pendant qu'il est vraiment en cours. Ces premières esquisses d'une description proviennent, pour la plupart, de journalistes et de leurs semblables. Les universitaires et les chercheurs ne font leurs descriptions qu'après ces tentatives populaires, avec lesquelles ils doivent souvent lutter. (Abbott, 2003, pp. 44-45)

Abbott a beaucoup réfléchi sur cette importance méthodologique de l'étagement des temporalités et des descriptions correspondantes (Abbott, 2001).

Le deuxième exemple est emprunté à l'*Actor-Network-Theory* (ANT)³. Il s'agit de l'article de Michel Callon consacré aux coquilles Saint-Jacques de la baie de Saint-Brieuc (Callon, 1986). Après de longues considérations méthodologiques comme prélude, l'article commence par deux paragraphes sur les coquilles Saint-Jacques : c'est un mets prisé des consommateurs (marché en expansion), certaines sont coraillées toute l'année, d'autres pas (important, parce que certaines sont donc pêchées toute l'année, les autres non), et elles sont en voie d'extinction en baie de Brest (il y a donc un risque de surexploitation et la même chose pourrait bien arriver en baie de Saint-Brieuc). Ces éléments de compréhension sont minimaux. Puis démarre la description proprement dite, avec un événement : un colloque qui réunit scientifiques et représentants des pêcheurs en 1972. Trois scientifiques reviennent d'un voyage au Japon, où ils ont vu de leurs yeux vu une technique de domestication des larves permettant à celles-ci de se développer à l'abri des prédateurs, et donc aux pêcheurs de pouvoir gérer le risque de surexploitation tout en maintenant leur activité lucrative. La description va suivre ces trois chercheurs (et non pas, comme on le croit souvent, tant l'article a marqué les esprits, les coquilles Saint-Jacques elles-mêmes : ce sont bien trois humains, dans leurs rapports à d'autres humains – collègues scientifiques et pêcheurs – et aux non-humains que sont les coquilles, qui occupent le devant de la description) et ces chercheurs sont suivis parce qu'ils sont considérés comme un *primum movens* (Callon, 1986, p. 180).

En quoi cette description est-elle originale ? Pour être rapide : en ce qu'elle va évacuer toute notion de contexte, et notamment de contexte social ; en ce qu'elle va se centrer sur l'action ; en ce qu'elle va opérer des rapprochements descriptifs étonnants.⁴

Quelle est la tentation d'un chercheur qui veut faire la description d'interactions ? Expliquer le contexte, surtout dans sa dimension sociale. Se dire que le lecteur ne comprendra rien si on ne lui explique pas : qui sont

3. Sur la dimension descriptive de cette approche théorique, voir Dumez (2011a).

4. Notons qu'il s'agit en fait d'une narration, ou d'une narration/description, et, fait rarissime et profondément original, d'une narration commençant *in medias res* tout en ne comportant pas d'analepse (Dumez et Jeunemaitre, 2006). Sur le fond, pour une vision plus élaborée de l'ANT, le lecteur peut se reporter aux considérations méthodologiques qui ouvrent l'article, dans lesquelles l'auteur énonce notamment trois principes : l'agnosticisme de l'observateur, la symétrie généralisée et la libre-association.

les marins-pêcheurs exerçant cette pêche particulière (donc : exposé sur le groupe social des marins-pêcheurs en général et des marins-pêcheurs de coquilles Saint-Jacques en particulier ; de leur histoire, de leurs luttes sociales, de leurs intérêts) ; qui sont les scientifiques (donc : exposé sur la sociologie des scientifiques en général, des spécialistes du milieu marin en particulier, des trois qui nous intéressent dans leurs rapports aux autres en encore plus particulier – quel est leur profil, leur capital-social, leur place dans le champ, etc. ?). On imagine assez bien à quelle description faite par un chercheur classique le lecteur a heureusement échappé. Ici, comme on l'a dit, le contexte a été réduit à deux paragraphes lumineux, extrêmement réfléchis dans leur minimalité (une coupe au rasoir d'Occam). Le refus du contexte est un refus de tout ce qu'un chercheur en sciences sociales peut avoir « *beforehand* », « *in advance and a priori* » (Latour, 2005, p. 23 et p. 220), c'est-à-dire le refus de tous les postulats que le chercheur « pose » (pré-sup-pose) avant même d'avoir commencé :

La présence du social doit être redémontrée chaque fois de manière nouvelle ; elle ne peut jamais être postulée. (Latour, 2005, p. 53)

En tentant d'explicitier le contexte au sens habituel du terme⁵, c'est-à-dire en plantant le décor, les descriptions habituelles risquent tout simplement de tuer l'action. Or, pour l'ANT, c'est bien sur elle que l'accent doit être mis. Elle est définie *a minima*. Juste quelque chose :

qui crée une différence dans un état de fait. (Latour, 2005, p. 52)

Le colloque de 1972 met en relation les chercheurs, les marins-pêcheurs et potentiellement les coquilles Saint-Jacques pour la première fois, et il est donc à l'origine d'une dynamique. L'action ainsi réduite à sa définition minimale ouvre un ensemble de questions possibles : qui sont les acteurs (des choses, des outils, des animaux, des humains, etc.) ? Comment agissent-ils, comment transforment-ils quelque chose ? *A contrario*, quelqu'un ou quelque chose qui ne change pas un état du monde n'est pas un acteur et n'a donc pas sa place dans la description. Les non-humains, en ce sens, peuvent être des acteurs, et les humains des non-acteurs.

La neutralisation du contexte et l'accent mis sur les changements des états du monde, quels qu'ils soient, vont permettre des rapprochements descriptifs inattendus. La question de la représentation, par exemple, donne l'occasion d'une description symétrique de la manière dont les coquilles Saint-Jacques et les marins-pêcheurs finissent par se faire représenter

5. Et non pas au sens théorique que doit revêtir la notion de contexte (voir section précédente).

par les trois chercheurs : la description porte sur un processus électoral. Au fond de la mer, les coquilles décident de se fixer ou non sur les collecteurs. Ces collecteurs sont transportés à Brest où sont situés les laboratoires. En présence de collègues chercheurs qui jouent le rôle d'assesseurs, les larves sont dénombrées :

On ne fait rien d'autre lorsqu'au soir d'une consultation électorale les urnes sont scellées, puis ouvertes sous l'œil vigilant des scrutateurs qui ont pris place autour de la table pour dépouiller les résultats. (Callon, 1986, note 46, p. 195)

L'ANT pousse à commencer les descriptions au milieu des choses et à suivre les actions, sans rien postuler – ou le minimum – d'un contexte social. Tout se passe comme si, pour comprendre le social, pour en faire la théorie, elle passait par un « voir comme » minimal qui *exclurait* le social.

Le troisième exemple porte sur le contrôle des prix et illustre l'étagement des descriptions à partir d'un point de vue lui aussi excluant (Dumez et Jeunemaitre, 1989). Le contrôle des prix, pratiqué durant une cinquantaine d'années par des gouvernements successifs, avait été peu décrit comme pratique administrative et était extrêmement controversé. Une description neutre, réconciliant les différents points de vue, apparaissait impossible, constat similaire à celui fait par Howard S. Becker en matière d'analyse des comportements déviants :

[il est] impossible de construire une description d'une situation ou d'un processus qui, en quelque manière, amalgame les perceptions et interprétations adoptées par les deux parties impliquées dans un processus de déviance. Nous ne pouvons décrire une « réalité transcendante » qui intègre les deux points de vue. (Becker, 1985, p. 195)

La démarche choisie a consisté à construire l'analyse autour de deux « décrire comme » successifs. Le premier est celui d'un économiste libéral. Il va chercher dans la littérature économique les textes consacrés au contrôle des prix et dresse une revue de littérature libérale sur cette pratique, depuis les textes fondateurs de Turgot. Puis il va aller voir fonctionner cette pratique, sans tenir compte des discours tenus par l'administration qui la met en œuvre, pour ne pas en être prisonnier. La deuxième partie, appelée « Rendre raison », consiste en une autre revue de littérature, moins connue, dans laquelle des économistes en charge du contrôle des prix, notamment aux États-Unis (Taussig lors de la Première Guerre mondiale, Galbraith lors de la Seconde Guerre mondiale, Schultz durant l'administration Nixon), ont décrit leur expérience et réfléchi sur elle ; puis, dans un second temps, cette partie mène une nouvelle description du travail administratif concret que constitue le contrôle des prix en

adoptant le point de vue des fonctionnaires. La troisième partie est plus analytique, mais comporte des éléments descriptifs, qui inscrivent notamment le contrôle des prix comme pratique dans une histoire longue et permet des rapprochements.

Deux points de vue descriptifs ont donc été construits : le premier est marqué par la théorie économique libérale, et il comporte une description de la pratique excluant le point de vue des acteurs administratifs ; le second réintroduit ce sens donné par les acteurs à leur pratique, qui avait été exclu du premier « décrire comme ». La description repose sur les entretiens réalisés sur le terrain et les articles plus théoriques rédigés par des universitaires (essentiellement américains) ayant été en charge à un moment de leur carrière, de mettre en œuvre cette pratique. Le troisième point de vue comporte des descriptions plus générales, donc plus proches de l'interprétation, c'est celui de chercheurs visant à comprendre les éléments politiques, économiques et administratifs des politiques économiques.

Une remarque doit être faite ici. Les points de vue sur lesquels repose à chaque fois le « décrire comme » ne renvoient pas à la subjectivité des acteurs. Ils ont été construits à partir d'éléments théoriques. L'idée que la description est constituée à partir d'un point de vue n'implique donc pas la valorisation du moi des acteurs ou de celui du chercheur. Reconnaître qu'il n'existe pas une description unique et objective d'un phénomène ne signifie pas en appeler à la subjectivité du chercheur qui ne pourrait que décrire sa propre vision des choses à la première personne. Cette subjectivité n'a aucun intérêt en soi, si elle n'est construite et explicitée en un point de vue, qui ne constitue qu'un étage d'un ordre de description. La simple description à la première personne du chercheur souffre de deux faiblesses : la non-construction théoriquement étayée d'un point de vue particulier, qui conduit à se contenter d'impressions idiosyncrasiques, et la non-intégration de ce point de vue dans un ordre de descriptions. Autre remarque donc, les points de vue sont ordonnés : le passage du premier au second se fait par la prise en compte de la perspective propre aux fonctionnaires du contrôle des prix, qui avait été volontairement exclu du premier point de vue. Cet ordre rappelle celui de Ryle : une description de base excluant le sens donné par les acteurs, une description plus riche incluant ce sens.

La question à se poser quand on construit une description est donc : comment puis-je construire une description à partir d'un point de vue simple, excluant un élément ou une dimension théorique majeur(e). Braudel, historien, exclut l'histoire. Michel Callon et Bruno Latour, sociologues, excluent le social. Avec Alain Jeunemaitre, nous avons exclu le sens

donné par les acteurs à leur pratique, pour le réintroduire dans une description dès lors plus « épaisse » (*thick*). Mais rien n'est évidemment, ni simple ni mécanique. Tout ce que l'on sait est que les impacts théoriques d'une description ainsi conçue peuvent être réels et parfois même puissants.

Il convient maintenant de s'interroger sur la ou les formes que peut prendre la description elle-même.

L'augmentation iconographique

L'expression est de François Dagognet (1973). On l'a vu, la description peut prendre des formes matérielles multiples. Généralement, dans l'étude de cas, elle adopte une forme littéraire. Sa longueur peut alors être variable. La tentation consiste à ajouter des éléments. Mais au plus on ajoute d'éléments, au plus on dilue la description, au plus le fil, s'il y en a bien un, risque de se perdre :

Ce qui désespère l'intelligence, ne serait-ce pas l'excessive distance entre le commencement et une fin si éloignée qu'elle en disparaît ? Et une analyse prolixe allongera encore cette séparation ; la brièveté ne constitue pas un remède, car il convient de ne pas omettre les moments ou les transitions qui comptent. Donc, nous nous perdons entre le trop et le trop peu, entre une précision qui attire, qui retient et une indétermination qui n'égare pas moins. (Dagognet, 1973, p. 80)

On peut alors insérer des schémas, des tableaux, des séries de chiffres, des images. Mais l'expérience montre que, bien souvent, les schémas n'ajoutent rien au texte. Ils ne font que répéter sous une autre forme ledit texte. Parfois, par contre, ils constituent :

une codification profondément modificatrice et éclairante. (Dagognet, 1973, p. 47)

C'est précisément le sens de l'expression « augmentation iconographique ». Elle doit être pensée comme un paradoxe : l'iconographie *augmente* le contenu du texte si elle opère une *réduction*. Quand le schéma reproduit très exactement le contenu du texte, on est face à une « image pléonastique » qui n'ajoute rien (Dagognet, 1973, p. 109). Il n'y a augmentation que quand le schéma est une icône abstraite de forme abrégative. Les sciences expérimentales ont souvent connu un tournant lorsqu'elles ont trouvé ce type d'iconographie :

Nous nous bornerons à assister, dans les sciences expérimentales naissantes, à l'apparition du « diagramme » et à ses prouesses. Aucune discipline, en effet, qui ne bénéficie de l'iconicité : depuis la physique, la cinématique, jusqu'à la géologie, la technologie ou même la physiologie. Partout s'imposent des dessins, des trajectoires, des courbes de niveau, des cartes, bref, des figures structurales

et géométriques. L'erreur serait de les tenir pour des auxiliaires didactiques, de commodités illustrations, alors qu'elles constituent un instrument heuristique privilégié : non pas un embellissement, une simplification, ou encore un moyen pédagogique de transmission facilitée, mais une véritable néo-écriture, capable, à elle seule, de transformer l'univers et de l'inventer [...] reproduire, ce n'est pas dédoubler ou redoubler, mais vraiment produire à nouveau, donc, ré-inventer. (Dagognet, 1973, pp. 86-87)

Il s'agit souvent de mettre en série et de rapprocher sous une même présentation (vue synoptique) pour faire apparaître des relations et rendre possibles les comparaisons. On rejoint ici la notion de « *template* », rencontrée dans le chapitre précédent et qui joue également un rôle dans la narration.

Retour sur quelques thèses fausses concernant la description

Ce texte s'est efforcé de montrer que la description était au centre de la démarche qualitative et devait être conçue comme un outil central de discussion des théories. Ce faisant, et le lecteur l'a sans nul doute ressenti, il a mis en lumière les étrangetés de cet outil très particulier. Ces dernières ne sont souvent pas ou mal perçues. Beaucoup de thèses fausses circulent donc concernant la description. Ces thèses répandues et erronées vont souvent par paires (le contraire d'une thèse fausse pouvant être, et étant d'ailleurs souvent, une autre thèse fausse). Voici quatre de ces paires :

- 1.a. La description doit être objective, et pour cela elle doit être indépendante de toute théorie.
- 1.b. Une description est toujours dépendante d'une théorie et elle est là pour en montrer la fécondité.
- 2.a. La description doit être objective (et pour cela elle doit éliminer tout jugement de valeur de la part du chercheur et de la part des acteurs étudiés).
- 2.b. Une description objective étant impossible, il faut recueillir et mener des descriptions subjectives et les assumer en tant que telles.
- 3.a. Pour un phénomène, il existe une description objective et vraie en tant qu'elle est adéquate à l'objet.
- 3.b. Pour un phénomène, il n'y a que des descriptions subjectives et c'est l'accumulation de celles-ci qui constitue l'« objectivité » de la description, si « objectivité » il peut y avoir.
- 4.a. Dans une étude de cas, les descriptions doivent être celles des acteurs étudiés. Le chercheur n'a pas à décrire ces descriptions (ce qui ne serait

qu'une paraphrase), il doit les interpréter. La description est exclusivement le fait des acteurs, et l'interprétation le fait du chercheur.

4.b. Dans une étude de cas, le chercheur doit s'affranchir des descriptions faites par les acteurs, et faire une description objective des phénomènes, affranchie de ces descriptions indigènes.

Si notre approche est juste, la fausseté de ces quatre paires de thèses doit apparaître au lecteur.

Concernant la première thèse, la réponse est que la description n'est ni dépendante ni indépendante des théories. Elle est toujours un « décrire comme », c'est-à-dire qu'elle doit s'appuyer sur un point de vue construit et explicite. C'est à partir de ce point de vue que la description peut permettre de discuter et bousculer les théories, ce qui doit être son objectif. Elle le fait en mettant l'accent sur les faits surprenants, ceux qui ne cadrent pas avec les théories de départ (voir ce qui sera dit au chapitre 10 sur l'abduction).

Quant à la deuxième thèse, l'objectivité d'une description vient du fait qu'elle peut être critiquée et discutée. Par ailleurs, les descriptions « subjectives » n'ont d'intérêt que si elles reposent sur un point de vue susceptible d'être construit et explicite. Enfin, nous allons revenir dans la section suivante sur la question des jugements de valeur dans la description.

Troisième thèse. Il n'y a pas de description objective possible. Cela ne veut pas dire que la description n'est que l'accumulation sans fin de descriptions tout aussi subjectives les unes que les autres, et se valant toutes. La description doit être conçue comme un étagement ordonné de plusieurs descriptions, étagement dont la base est une description reposant sur un point de vue excluant. Cette phrase apparaît compliquée à la lecture, mais elle est fondamentale et il est à espérer que les paragraphes qui ont été consacrés à son explicitation ont éclairé le lecteur.

Quatrième thèse. Les descriptions des acteurs étudiés n'ont ni à être prises au pied de la lettre, comme argent comptant à valeur scientifique, ni à être écartées. Elles ne sont intéressantes que si elles reposent sur un point de vue que l'on peut expliciter, un « décrire comme ». À ce titre, elles peuvent trouver place dans l'étagement ordonné de « décrire comme » que le chercheur doit construire. La description est bien une des activités du chercheur, et même une étape centrale et fondamentale du travail de recherche qualitative. Dans le cadre de ce travail, le chercheur peut mobiliser les descriptions faites par les acteurs qu'il étudie, au titre de « voir comme » ou « décrire comme » susceptibles d'être explicités et de trouver leur place dans un étagement ordonné.

Conclusion de la section II

La description doit être vue comme un étagement de « voir comme », partant d'une description minimale reposant sur une ou des exclusions. La première question à se poser dans une description est donc : que faut-il exclure ? Ce qui est exclu du premier « voir comme » est ensuite réintroduit dans les autres. La démarche est donc contre-intuitive : la peur du chercheur qui commence une description est d'oublier des éléments, et son souci est de chercher à tout mettre. C'est très exactement l'inverse qu'il faut faire pour réussir une description : il faut d'abord se demander quoi exclure dans un premier temps.

Reste une question : faut-il bannir tout jugement de valeur de la part du chercheur dans la description qu'il construit de ce que pensent et font les acteurs ?

Section III. Faut-il exclure les jugements de valeur de la description, ou les assumer ?

Une tradition solidement ancrée veut qu'une description « objective », à visée scientifique, doive être exempte de tout jugement de valeur. Elle remonte au positivisme, et, plus loin, à David Hume. Posant qu'il existe une dichotomie entre faits et valeurs, elle estime que les faits sont susceptibles d'une approche scientifique, mais pas les valeurs. Les premiers donnent lieu à des propositions douées de sens (en tant qu'elles sont susceptibles d'être vraies ou fausses), pas les secondes (« il est préférable de faire ceci que cela » n'est pas une proposition susceptible d'être vraie ou fausse et doit donc être éliminée de toute discussion scientifique).

Or, les choses sont plus compliquées que cette vision simple ne l'énonce. Contrairement à cette thèse largement partagée, les jugements de valeur sont inévitables dans une description ; on peut même soutenir qu'ils sont nécessaires ; il faut pourtant qu'ils soient maniés à bon escient.

Mais avant de montrer que le chercheur doit assumer la formulation de jugements de valeur dans les descriptions qu'il fait, il faut revenir sur la thèse selon laquelle les jugements de valeur devraient être exclus de l'activité de recherche.

La thèse de la neutralité axiologique

Max Weber est souvent cité comme le tenant de la neutralité axiologique dans la démarche de recherche⁶. À plusieurs reprises, il parle en effet d'une « séparation stricte entre savoir empirique et jugement de valeur » (Weber, 1965, p. 119) ou de « la séparation radicale entre la sphère de valeurs et celle de l'empirique » (Weber, 1965, p. 451). De ce point de vue, Weber semble très proche des thèses que les néopositivistes du Cercle de Vienne adopteront plus tard. En réalité, sa position est plus subtile. Il sait que les jugements de valeur sont inévitables dans les sciences sociales, qu'ils sont même légitimes, mais il insiste surtout sur le fait qu'ils doivent être explicités et comme séparés du reste de la démarche. Surtout, Weber veut faire comprendre autre chose. Quand on mène une description d'un acteur agissant, la première étape, fondamentale, consiste à la mener du point de vue des valeurs de l'acteur lui-même. Si le chercheur la conduit d'emblée du point de vue de ses valeurs à lui, en ignorant celles de l'acteur, il ne *comprend* tout simplement pas l'acteur et l'action.

Pour illustrer ce risque, Weber prend l'exemple de l'action syndicale. Quelquefois, celle-ci peut conduire à la faillite d'une firme et donc au chômage des salariés. Si le chercheur qui décrit ce type d'action est un économiste classique, qui pose comme valeur première l'utilité de l'action, il analyse celle du syndicaliste comme irrationnelle. Si le but de ce dernier est en effet d'améliorer la condition des salariés (utilité), alors l'action n'est pas rationnelle : les moyens qu'elle a mobilisés (grèves, lutte sociale) ont conduit à l'échec et au contraire de ce qui était souhaité. Cette analyse n'est pas forcément fausse. Le point que souligne Weber, et qui est essentiel pour les chercheurs qui affichent le choix d'une démarche *compréhensive*, est qu'elle ne permet précisément pas de *comprendre* l'action syndicale. Le chercheur a en effet rapporté l'analyse, ici de type critique, à ses propres valeurs, ou en tout cas à des valeurs qui ne sont pas celles de l'acteur :

Il [est] logiquement absurde de confronter pour les besoins de la « critique » avec la « valeur du succès » un comportement qui, en vertu de sa cohérence

6. Les citations qui vont suivre renvoient aux *Essais sur la théorie de la science* – Weber, 1965 –, mais elles sont principalement extraites de deux textes. Le premier est « La connaissance objective dans les sciences et la politique sociales », l'article que Weber écrivit en 1904 comme texte fondateur de la revue qu'il lança alors, avec Jaffé et Sombart, *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, dans laquelle il publiera par la suite *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Le second date de 1917 et est intitulé : « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques ». Sur les jugements de valeur pour Weber (et Wittgenstein), voir Rugina (1984).

interne, ne saurait adopter d'autre fil conducteur que la « valeur de conviction ». (Weber, 1965, p. 438)

Si le chercheur procède ainsi, il analyse l'action du syndicaliste comme insensée.

[...] le syndicaliste réellement conséquent avec lui-même cherche simplement à conserver en son âme et, si possible, éveiller en autrui, une conviction déterminée qui lui semble digne et sacrée. Ses agissements extérieurs, en particulier ceux qui sont à l'avance condamnés à l'inefficacité la plus totale, ne servent qu'à lui assurer devant sa conscience que sa conviction est authentique, c'est-à-dire qu'elle possède la force de « se confirmer » dans des actes et qu'elle n'est pas une pure rodomontade. En ce cas, il n'y a (peut-être) en fait pas d'autre moyen pour ce genre d'actions. Au demeurant, quand un syndicaliste est conséquent avec lui-même, son royaume, comme celui de toute éthique de conviction, n'est pas de ce monde. (Weber, 1965, p. 438)

C'est, à partir de son point de vue, de ses valeurs, des moyens de son action, qu'il faut analyser l'activité du syndicaliste.

La science axiologiquement neutre a définitivement rempli son office une fois qu'elle a ramené le point de vue du syndicaliste à sa forme logiquement la plus cohérente et la plus rationnelle possible et qu'elle a déterminé les conditions empiriques de sa formation, ses chances et les conséquences pratiques qui en découlent d'après l'expérience. (Weber, 1965, p. 439)

On le voit sur cet exemple, la neutralité axiologique énonce quelque chose de fondamental pour les descriptions qui doivent être menées : si l'on se situe dans le cadre de la démarche qualitative ou compréhensive, la description ne peut pas faire l'économie d'un « voir comme » qui intègre les valeurs des acteurs eux-mêmes. Elle ne se réduit pas à ce seul « voir comme ». Tout au contraire, comme on l'a vu dans l'exemple de la description de la vie de laboratoire ou du contrôle des prix, des descriptions qui choisissent d'exclure précisément les valeurs des acteurs, leur « voir comme », le sens qu'ils donnent à leurs actions, peuvent éclairer des situations de manière extrêmement féconde. Néanmoins, la compréhension doit, à un moment ou un autre, réintégrer ces valeurs des acteurs eux-mêmes, qui ne doivent pas être confondues, mélangées, avec des valeurs propres à d'autres « voir comme ». Et c'est là le moment de la neutralité axiologique. Encore une fois, cette dimension est propre à la démarche compréhensive : les démarches quantitatives ou modélisatrices peuvent faire l'impasse sur la compréhension des valeurs propres aux acteurs et à leur contexte d'action, historique et culturel. Et encore une fois, cette attention prêtée à ces valeurs des acteurs peut n'être qu'un moment de la

description, au sein d'un « décrire comme » qui s'intègre dans un étage-ment de plusieurs autres « décrire comme ».

Ceci posé, à savoir que le principe de la neutralité axiologique n'exclut pas forcément les jugements de valeur mais qu'il tend à identifier un « décrire comme » dans la démarche compréhensive – celui qui intègre le point de vue des acteurs et de leurs valeurs propres –, il faut aller plus loin.

La question du normatif/descriptif

Wittgenstein a soulevé en effet un autre problème. Une description qui exclut les jugements de valeur peut-elle être complète, ou ne semble-t-elle pas incomplète ?

Ne faut-il pas plutôt que je demande : « Que fait en fin de compte la description ? Quel but sert-elle ? » Dans un autre contexte, nous savons pourtant ce que sont une description complète et une description incomplète. Demande-toi : Comment employons-nous les expressions « description complète » et « description incomplète » ?

Restituer complètement (ou incomplètement) un discours. Inclut-on aussi dans cette restitution, le ton de voix, le jeu d'expression, l'authenticité ou l'inauthenticité du sentiment, les intentions et les effets de l'orateur ? Que ceci ou cela fasse partie d'une description complète, cela dépend du but de cette description et de ce que celui qui la reçoit fait d'elle. (Wittgenstein, 2008, § 311, pp. 80-81)

Je décris quelqu'un prenant la parole dans une organisation (un chef d'entreprise face à un comité de direction). Je retranscris en tant que chercheur en position d'observation-participante ce qui a été dit de manière littérale. La description est-elle complète ? Peut-elle l'être si je n'ajoute pas : « durant tout le temps que dura ce discours, régnait un silence de mort » ? Si je ne le dis pas, un élément de compréhension essentiel de la situation me paraît manquer. La description m'apparaît fondamentalement incomplète et faussée. Mais le rajouter est évidemment poser un jugement de valeur. Le silence qui régnait est factuel (personne n'a parlé, il n'y a eu aucun bruit durant le discours du dirigeant). Mais dire qu'il s'agissait d'un « silence de mort » est une appréciation qui peut être considérée comme subjective de la part du chercheur-décrivant. Jugement de valeur ne veut d'ailleurs pas dire seulement jugement moral. Wittgenstein prend un autre exemple (on sait qu'il a été instituteur à un moment de sa vie), celui d'un maître apprenant à un enfant une règle de calcul. En décrivant la scène, doit-on s'abstenir de tout jugement de valeur du type : « maintenant, l'élève sait compter ? » se demande Wittgenstein (2008, § 310, p. 80) :

Si je n'introduis aucun jugement dans la description – celle-ci est-elle incomplète ? Et si je le fais, est-ce que je vais au-delà de la pure description ? – Puis-je m'abstenir de tout jugement en justifiant ma description par : « C'est là tout ce qui se passe ? » (2008, § 310, p. 80)

La question est difficile parce que l'enfant peut encore se tromper en utilisant la règle. Certaines erreurs tendent à montrer qu'il n'a pas acquis la capacité de calculer, certaines autres erreurs sont compatibles avec le fait qu'on puisse considérer qu'il a bien acquis la capacité en question, même s'il se trompe encore de temps en temps. Il faut donc simplement être prudent quant à ce type de jugement.

À partir notamment des analyses de Wittgenstein, un courant philosophique a fait remarquer que la distinction entre faits et valeurs ne pouvait pas tenir en pratique. Iris Murdoch parle de normatif/descriptif (Murdoch, 1994/1970), Hilary Putnam de concepts enchevêtrés (Putnam, 2004/2002) et Bernard Williams de « concepts éthiques épais » (Williams, 1990/1985). Williams prend l'exemple du mot cruel. Il est par nature à la fois descriptif et normatif, il est une sorte de fait/valeur. Certains pensent que l'on peut isoler malgré tout dans ce type de notion le descriptif du normatif. Putnam fait remarquer que les deux dimensions sont peut-être susceptibles d'être isolées, mais que l'intérêt de ces notions est précisément leur enchevêtrement essentiel. Williams estime que ces concepts à la fois guident l'action et sont guidés par le monde :

L'application d'un tel concept fournit souvent à quelqu'un la raison de son action, bien que cette raison ne soit pas nécessairement décisive et puisse être dépassée par d'autres raisons [...] Simultanément, le monde guide leur application. Un concept de ce genre peut être bien ou mal appliqué, et les personnes qui l'ont acquis peuvent s'accorder à dire qu'il s'applique ou ne s'applique pas à de nouvelles situations. (Williams, 1990/1985, pp. 152-153)

Cet enchevêtrement du descriptif et du normatif est en tout cas une des avancées majeures de la philosophie morale et de la philosophie en général, comme l'a bien vu Putnam. Et il concerne directement la recherche compréhensive. Quand on étudie une organisation, peut-on faire la différence entre la description des fonctionnements de ce qui se passe dans l'organisation, et le fait que l'organisation se propose des buts et donc de réaliser une certaine performance ? On peut considérer, dans la tradition du Cercle de Vienne, que le concept de performance doit être uniquement factuel, à base d'analyses chiffrées, et qu'une approche scientifique doit en rester là. On peut également constater que ce concept est à la fois descriptif et normatif dans ses usages, mais penser que l'aspect descriptif ou

factuel peut et doit être séparé, dans l'analyse, de l'aspect normatif. Ou on peut penser, à la manière de Putnam (qui s'appuie sur les travaux d'Amartha Sen en économie), que ce concept est intrinsèquement, sans séparation possible, à la fois descriptif et normatif, qu'il doit être considéré de cette manière parce que le normatif gouverne son aspect descriptif : il n'est pas possible d'analyser les fonctionnements organisationnels indépendamment du fait que l'organisation se veut performante. Il en est de même des indicateurs et des instruments de gestion eux-mêmes, comme l'ont montré de manière indépendante, Charles Goodhart (1975), économiste en chef de la Banque d'Angleterre, et Michel Berry, Jean-Claude Moisdon et Claude Riveline (1979). Un indicateur se veut descriptif, mais il est en même temps utilisé par les acteurs dans leurs actions et interactions comme norme les guidant, ce qui en un sens « fausse » son usage descriptif. De manière enchevêtrée, un indicateur de gestion décrit l'action et l'oriente en même temps, donc la norme. Et on ne comprend rien aux indicateurs de gestion si on ne prend pas en compte cet enchevêtrement.

L'explicitation des jugements de valeur et la richesse de la description

La description doit donc affronter la question des jugements de valeur. La difficulté consiste à les expliciter. Les descriptions mal maîtrisées sont emplies de jugements de valeurs implicites, souvent au détour de termes descriptifs/normatifs. Ce type de jugement est d'ailleurs difficile à repérer : le simple verbe « être » en véhicule souvent. C'est la raison pour laquelle Karl Weick, par exemple, essaie au maximum d'éliminer le verbe « être » des descriptions destinées à être le support de la théorisation :

Dans ma propre manière de théoriser, j'essaie souvent de dire les choses sans user du verbe être. Cette pratique, connue comme le « e-prime » (Kellogg, 1987), signifie que je ne m'autorise pas à dire : « Wagner Dodge est un chef d'équipe taciturne. » Au contraire, je me force à être explicite sur les actions qui sont derrière ce jugement sommaire. J'énonce donc des choses du type : « Wagner Dodge surveille les feux seul, donne des ordres sans les expliquer, suppose que les autres voient ce qu'il voit, ne fait pas confiance aux mots, surestime les compétences de ses équipiers. » Quand je me force à m'interdire l'usage du verbe être, je prête beaucoup plus d'attention aux particularités, au contexte, à la situation. Je vois beaucoup mieux, par ailleurs, ce que je ne suis pas en position d'affirmer. Si je dis que Dodge surestime les compétences de ses équipiers, cela peut vouloir dire, ou non, qu'il est taciturne. Cela dépend d'autres descriptions concrètes de sa manière de se comporter. (Weick, 2007, p. 18)

La suppression du verbe « être » enrichit considérablement la description. Elle met l'accent sur les verbes d'action ce qui est en phase avec la visée compréhensive de la recherche qualitative.

Conclusion de la section III

La question des jugements de valeur dans la description est complexe. Si les jugements de valeur implicites non maîtrisés doivent être bannis, les jugements de valeur explicites font partie du processus descriptif. On peut en effet estimer, comme Wittgenstein, qu'une description doit parfois, souvent sans doute, être complétée par des jugements de valeur. Par ailleurs, la distinction descriptif/normatif n'est souvent pas tenable en pratique, et les concepts enchevêtrés, combinant descriptif et normatif, doivent être travaillés en tant que tels pour approfondir l'analyse.

Conclusion

Il n'est pas de recette en matière de description, et fort heureusement. S'il existait des recettes pour décrire, le roman serait depuis longtemps moribond : Proust, grand lecteur, est capable de pasticher les descriptions de Balzac, Flaubert, ou des Goncourt, tout en inventant sa manière de décrire, profondément originale. Et, comme l'a vu Peter Handke (2007), lorsqu'un écrivain apporte une nouvelle approche de la description, celle-ci s'use rapidement et devient finalement obsolète. Un autre écrivain en invente alors une nouvelle.

Si quelques conseils peuvent être donnés, ce seraient les suivants.

Tout d'abord, partant du fait qu'il n'y a pas de décrire objectif, mais des « décrire comme », il convient d'explicitier ces « décrire comme » du point de vue des théories mises en jeu et de la prise en compte ou de la non-prise en compte des descriptions faites par les différents acteurs étudiés, des échelles de temps ou d'espace (physique ou symbolique – la hiérarchie, par exemple).

Ensuite, le point le plus délicat consiste à choisir le point de vue de la description minimale, à partir de laquelle, par introduction d'éléments successifs importants, va se construire l'ordre des descriptions ultérieures ; ceci suppose une attitude opposée à celle de la tentation que le chercheur a spontanément : il ne faut pas chercher à *tout* mettre dans la description, il faut au contraire choisir un point de vue qui permette d'*exclure* des éléments, et des éléments importants qui seront réintroduits dans les descriptions suivantes (le changement, le sens donné par les acteurs, ou donné par *certain*s acteurs, etc.). On peut partir d'un schéma

simple, d'un tableau de chiffres, d'un extrait d'entretien, d'un texte (celui de Benjamin Franklin, par l'analyse duquel débute *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Weber). Bref, l'étape décisive consiste à réfléchir au modèle descriptif qui doit constituer le noyau des descriptions ultérieures. Il s'agit de suivre la prescription de Wittgenstein : « N'essayez pas de spécifier l'acte de description au moyen de l'objet à décrire ; faites-le au moyen de la technique de la description. » (Wittgenstein, 2001b, p. 50) Une même technique descriptive peut alors s'appliquer à des objets divers et en révéler la parenté. Goffman a décrit les hôpitaux, les navires, les prisons, les monastères avec la même technique descriptive, ce qui a conduit à l'élaboration du concept d'« institution totale » (Goffman, 1979/1961) Il est à noter que, dans la détermination des points de vue, et surtout du point de vue initial, c'est le phénomène d'exclusion qui est central. Le rapport de la description à la théorie est donc le suivant : ce n'est pas la théorie en elle-même qui est intéressante pour déterminer le modèle descriptif de base, c'est plutôt la théorie en tant qu'elle aide à choisir des éléments sur lesquels se focaliser (en cela, la théorie qui détermine le point de vue n'a pas besoin d'être très sophistiquée ; elle peut être assez simple), donc des éléments à exclure (« *omnis determinatio negatio est* » – toute détermination est une négation) ; ensuite, la théorie issue de la description se construit lorsque les points de vue suivants enrichissent le modèle descriptif de base en ajoutant des éléments. La théorie peut donc être utile au départ, mais elle n'est pas absolument nécessaire. Dans *La Méditerranée*, Braudel ne se fonde pas sur une théorie pour aborder ses descriptions successives : il choisit d'exclure le changement et de se centrer sur l'immobile (derrière ce choix, on peut dire qu'il y a l'approche théorique de la géographie et de Vidal de La Blache, mais le choix lui-même n'est pas véritablement d'essence théorique) ; dans l'exemple du contrôle des prix, le modèle descriptif de base a été choisi à partir de l'exclusion d'un élément : le sens donné à cette pratique par les fonctionnaires des prix ; là, encore, cette exclusion n'est pas véritablement d'essence théorique, bien que la description repose sur l'analyse économique libérale.

Troisième conseil, il faut mener chacune des descriptions en tenant le point de vue initial, mais en cherchant systématiquement les faits que ce point de vue n'explique pas ou explique mal (la description sortira alors du risque de circularité – retrouver dans la description la théorie qui a servi à construire le point de vue du « décrire comme » – et ces faits qui constituent des anomalies aideront à construire un autre point de vue, et donc une autre description) ; la description a pour objectif de bousculer les théories existantes et de mettre sur la voie de théories nouvelles.

Enfin, dans les descriptions menées, il convient de chercher à identifier les éléments contextuels pertinents, c'est-à-dire ceux qui font changer le sens des actions et interactions, et changer la valeur de vérité des propositions théoriques.

Au total, la question de la description, on le voit, reste l'une des plus cruciales et des plus abstruses que pose la recherche qualitative. De cette question dépend largement l'évaluation que l'on peut faire de la qualité de cette dernière. Une mise en garde s'impose au moment de conclure : aborder la description (dans une production scientifique reposant sur une approche qualitative) comme constituée d'un étagement ordonné de « voir comme » ne signifie en aucune manière qu'il n'y aurait qu'une structure possible de la bonne description. Une description peut par exemple être continue et linéaire en partant d'un modèle descriptif initial de base qu'elle complexifie progressivement sans que les différents « voir comme » soient isolés en tant que tels durant le processus. Une description n'adoptant pas la structure étagée explicite de *La Méditerranée* ou du contrôle des prix est parfaitement possible. De nouvelles techniques de description sont sans cesse à inventer, en littérature comme en recherche. Comme le notait Hammersley (1990, p. 604), les tenants d'une approche descriptive qui affirment que celle-ci peut construire de nouvelles théories s'appuient sur un nombre extrêmement limité d'exemples convaincants, et souvent toujours les mêmes depuis des dizaines d'années. Il est à espérer que l'approche qui a été menée ici du problème de la description pourra permettre d'étoffer ces exemples.

Résumé

La recherche qualitative se propose comme objectif de comprendre les acteurs agissant. À ce titre, la description des interactions et des contextes est au centre de son projet de connaissance. Pourtant, la théorie et la pratique de la description ont presque disparu des débats autour de cette démarche. À force de se défendre contre les accusations d'être purement descriptive, la recherche qualitative semble avoir oublié ce qui constitue l'un des éléments de son originalité scientifique. Ce chapitre s'est efforcé de reprendre la question de la description comme outil de la discussion théorique.

Pour ce faire, il faut tout d'abord comprendre l'étrangeté d'un tel outil. D'une part, la description n'est pas scientifique au sens où le chercheur pourrait produire une description unique et objective de ce qu'il étudie. D'autre part, la description présente la caractéristique de pouvoir s'étendre à l'infini et de se réduire à presque rien. Enfin, elle peut prendre des formes extrêmement diverses : un texte, un schéma, un organigramme, une figure, un tableau, peuvent constituer une description.

Faut-il abandonner un outil aussi étrange, ou considérer qu'il n'y a qu'une multiplicité de descriptions quasiment infinie et toutes subjectives ?

La réponse donnée est négative. Simplement, l'outil doit être correctement manié. La première question, fondamentale, à se poser, est de se demander à quoi sert la description. Certainement pas à confirmer une théorie. Un de ses rôles les plus féconds consiste au contraire à discuter, voire bousculer, les théories. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue. Dans cette perspective, la description peut être conçue comme un étagement ordonné de « décrire comme », dont le premier étage est constitué d'un point de vue excluant. Un historien, Braudel commence son étude de la Méditerranée au temps de Philippe II par exclure le temps historique ; des sociologues, Michel Callon ou Bruno Latour, commencent par exclure le social de leurs descriptions pour mieux le comprendre dans un second temps. Enfin, troisième point, la description doit, pour être utile, articuler texte et iconographie, dans ce que François Dagognet appelle l'« augmentation iconographique. »

À partir de ces réflexions, la description peut reprendre la place centrale qui est la sienne dans la démarche scientifique compréhensive.

Se posent deux questions complémentaires.

La première touche aux jugements de valeur. Une description à visée scientifique doit-elle les éliminer, comme on le pense souvent ? La réponse est que c'est impossible. La neutralité axiologique mise en avant par Max Weber est utile comme outil pour décrire les interactions. Elle garantit le fait que le chercheur a fait l'effort d'essayer de comprendre ces interactions *du point de vue des acteurs* (ce qui constitue une forme de « décrire comme » propre à la démarche compréhensive). Mais la description doit affronter le problème des termes descriptifs-narratifs comme celui de performance. Sans cela, elle reste incomplète, quelque chose d'essentiel lui manque. Par contre, elle doit expliciter au maximum les jugements de valeur qui lui paraissent nécessaires, et éliminer autant que faire se peut les jugements de valeur implicites. S'interdire d'utiliser le verbe être dans la description peut être de ce point de vue une technique utile.

La seconde question porte sur le contexte. Il est généralement admis que l'accent mis sur le contexte de l'action est une des originalités de la recherche compréhensive (on ne peut comprendre une interaction qu'en la resituant dans la richesse de son contexte). Mais la question du contexte renvoie au caractère infini de la description : où peut-on s'arrêter quand on cherche à rendre compte du contexte dans toute sa richesse ? Chaque élément de contexte doit lui-même être contextualisé, et ce à l'infini. Pour rendre la description opérationnelle, il faut définir le contexte de manière simple comme ce qui peut changer le sens d'une action, ou changer la valeur de vérité d'une proposition. La description doit mettre en évidence ces éléments de contexte pertinents, les « conditions contextuelles » (Becker) et eux seuls. Elle peut le faire par une démarche comparative : dans un certain contexte, une interaction a tel sens ; dans un autre contexte, elle change de sens. Ou par une approche contrefactuelle rigoureuse (que se passerait-il si tel élément du contexte changeait ? L'action ou l'interaction changerait-elle de sens ou pas ?).

CHAPITRE 8

Qu'est-ce qu'une narration ?

Les actions et interactions se déploient dans le temps. Cherchant à les comprendre, la démarche qualitative doit affronter la question de leur narration. En effet, comme l'a vu Popper, une succession d'événements, même minimale (à partir de trois), ne peut pas s'expliquer par l'application d'une loi générale ou même d'un groupe de lois générales :

L'idée que toute série concrète ou toute succession d'événements (excepté des cas tels que le mouvement d'un pendule ou un système solaire) peut être décrite ou expliquée par une certaine loi unique, ou par un certain groupe unique bien défini de lois, est tout simplement fausse. Il n'y a ni lois de succession, ni lois d'évolution. (Popper, 1988/1956, p. 148)

Le chercheur qui veut donc expliquer une dynamique sociale, d'interactions entre des individus, ou de développement institutionnel, doit passer par la narration. Comme la description, la narration a alors un statut de production de connaissances, d'exploration, et d'outil de discussion des théories. Et pour qu'elle puisse fonctionner de cette façon, comme la description, la narration doit être construite de manière relativement indépendante des théories afin d'éviter le risque de circularité¹.

Mais, plus précisément, qu'est-ce qu'une narration ? Tzvetan Todorov, linguiste spécialiste du récit, reprenant Aristote, la définit comme la construction d'un passage d'un équilibre à un autre :

Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est bien semblable au premier, mais les deux ne sont jamais identiques. Il y a par conséquent deux types

1. Pour un exemple de narration censée rendre plausible une théorie mais construite en fait sur la base de cette théorie, donc circulaire, voir Dumez et Jeunemaitre (2006).

d'épisodes dans un récit : ceux qui décrivent un état (d'équilibre ou de déséquilibre) et ceux qui décrivent le passage d'un état à l'autre. (Todorov, 1973, p. 82)

Cette présentation attire l'attention sur des équilibres, un équilibre de début qui est perturbé par une force, et un équilibre de fin, et sur la phase de passage de l'un à l'autre. Ricœur met l'accent sur d'autres dimensions :

Qu'est-ce donc qu'une histoire et qu'est-ce que suivre une histoire ? Une histoire décrit une suite d'actions et d'expériences faites par un certain nombre de personnages, soit réels, soit imaginaires [...] Suivre une histoire, par conséquent, c'est comprendre les actions, les pensées et les sentiments successifs en tant qu'ils présentent une direction particulière : entendons par là que nous sommes poussés en avant par le développement et que nous répondons à cette impulsion par des attentes concernant l'issue et l'achèvement du processus entier. En ce sens, la conclusion de l'histoire est le pôle d'attraction du processus entier. Mais une conclusion narrative ne doit être ni déduite, ni prédite. Pas d'histoire sans que notre attention soit tenue en haleine par surprises, coïncidences, rencontres, révélations, reconnaissances, etc. ; c'est pourquoi il faut suivre l'histoire jusqu'à la conclusion. (Ricœur, 1980, pp. 11-12)

Cette définition met à son tour en évidence d'autres éléments de la description : elle associe démarche compréhensive et narration, et montre que la fin du récit est évidemment son pôle structurant mais sans que la conclusion de la narration puisse être déduite ou prédite. Elle exprime cette tension entre le fait que, dans une narration, les faits doivent s'enchaîner (il ne s'agit pas d'une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et ne signifiant rien), sans pourtant être complètement déterminés les uns par les autres (par une loi unique, ou un groupe de lois, pour reprendre Popper).

Comment construire une narration relativement indépendante de la théorie, donc pouvant permettre de discuter les théories existantes et en développer de nouvelles ? La question rejoint celles qui ont été discutées dans les chapitres précédents : il faut traiter le matériau, le mettre en forme par des *templates* et se centrer sur certaines focalisations liées à la recherche compréhensive. C'est ce processus que nous allons suivre. En matière de mise en forme du matériau, tout commence par l'établissement des chronologies, qui sont les *templates* de base de la narration.

Comment établir les chronologies ?

La première étape dans la compréhension d'une dynamique est, une telle affirmation semble un truisme et ne l'est pas, le simple établissement de chronologies. Encore une fois, l'expérience montre que ce n'est pas souvent

fait. Il n'est donc pas inutile d'insister sur ce point : étudier une dynamique suppose d'abord d'établir des chronologies. Celles-ci doivent être à la fois précises et multiples.

Quand il est question de précision, il n'y a pas d'absolu, comme l'ont bien vu Wittgenstein comme Popper : le degré de précision doit être en relation avec le problème posé. Les orientations de départ de la recherche et les questions qui la guident doivent le déterminer. Par exemple, l'étude d'interactions stratégiques entre firmes exige des chronologies qui permettent de comprendre quelle firme prend l'initiative (en cherchant à établir un *first-mover advantage*) et quelle firme répond. Ce sont par exemple les chronologies qui vont permettre d'étudier les phénomènes de différenciation et d'imitation entre concurrents au sein d'un même secteur. De même, sachant que la cause précède l'effet et ne le suit pas, la précision des chronologies doit permettre d'établir si tel événement a précédé tel autre et peut donc en avoir été la cause ou pas (établir cet ordre de succession ne suffit évidemment pas à prouver un rapport de causalité, mais c'en est la condition *sine qua non* et l'on est sûr qu'un événement ne peut pas en avoir causé un autre, si le premier a suivi le second et ne l'a pas précédé). Ce travail sur les chronologies doit intervenir très tôt dans la recherche, dans la mesure où il permet de faire apparaître les « trous », les données manquantes, et donc de pallier le manque de précision par rapport aux questions à éclairer.

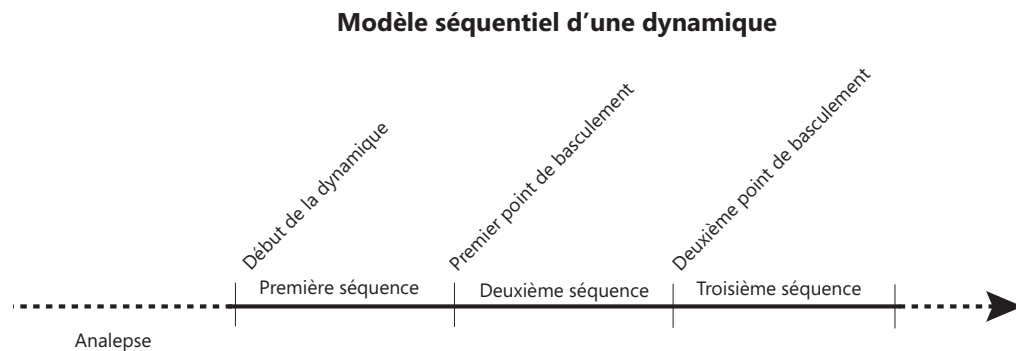
Précises en fonction des questions que la recherche se pose, les chronologies doivent également être multiples. Différentes dimensions doivent en effet être prises en compte pour comprendre une dynamique d'action ou d'interaction : la technologie, l'environnement politique, les décisions de régulation, les changements organisationnels, etc. Des mécanismes de causalité peuvent intervenir entre des événements appartenant à des dimensions différentes et ces mécanismes ne peuvent être isolés que si l'ordre de succession des événements est déterminé avec un degré suffisant de précision. Par exemple, on peut avoir une dimension « discours » (avec les chronologies associées) et une autre « pratiques » (*idem*) de manière à regarder les liens entre discours et pratiques. Autrement dit, et on retrouve ici la question de la sériation, le travail consiste à établir des *séries chronologiques*, qui feront l'objet de rapprochements et de comparaisons.

Une première étape du travail d'élaboration de la narration à partir du matériau, donc relativement indépendant de la théorie, consiste à élaborer un *template* chronologique qui est un tableau présentant des chronologies suffisamment précises couvrant plusieurs dimensions.

Comment mener une analyse séquentielle?

Une fois les chronologies établies, si la narration vise à discuter les théories, l'étape suivante consiste à mener une analyse séquentielle. Il s'agit d'une analyse préthéorique, elle reste proche du matériau et le met en forme².

Une analyse séquentielle est de la forme (Dumez et Jeunemaitre, 2005 ; 2006) :



Elle a un début, un déroulement fait de séquences successives ponctuées par des points de basculement, une fin.

L'analyse paraît commencer avec le début de la dynamique. En réalité, aucune narration d'un enchaînement d'événements ne commence avec le début de cet enchaînement proprement dit. Car pour comprendre ce début, il faut toujours remonter en arrière. L'histoire de la Révolution française commence avec l'ouverture des États généraux, le 5 mai 1789. Mais, en même temps, elle ne peut bien sûr pas faire l'impasse sur ce qui a précédé : la convocation des États généraux ne peut pas se comprendre sans que le narrateur indique que les finances de la royauté sont dans un état désastreux notamment du fait du soutien apporté par la France aux insurgés américains en conflit avec l'Angleterre. Et, bien sûr, d'autres phénomènes antérieurs à mai 1789 doivent être évoqués pour comprendre ce qui va se passer dans la dynamique qui se met en place, comme la montée des idées égalitaires dans la société d'Ancien Régime. Ce retour dans le passé qui a précédé le commencement de la dynamique étudiée pour comprendre ce commencement est appelé « analepse ». La réflexion sur ce qu'il faut savoir (ou ne pas savoir) pour comprendre le commencement d'une dynamique est évidemment essentielle : elle porte sur les éléments explicatifs centraux du début de la dynamique³. L'analepse doit

2. Il existe des approches plus formelles de l'analyse séquentielle, voir Abbott (2001).

3. Dans le cours de la narration, le mouvement inverse peut se produire : le narrateur va faire intervenir ce qui va se passer dans le futur pour donner un éclairage sur un

être maîtrisée : le chercheur doit s'interroger avec rigueur sur les éléments essentiels de compréhension dont le lecteur va avoir besoin pour comprendre la narration qui va être menée. Quels éléments précisément, eux seuls, et pourquoi ? Cette question est en elle-même une dimension analytique centrale de la narration⁴.

Le début de la dynamique ouvre une première séquence : les événements qui entrent dans ce cadre ont une unité. Ils peuvent même (si l'on reprend Todorov) s'analyser comme la mise en place d'un équilibre ou d'une routine, d'un régime ou mode de fonctionnement. Ce régime peut être lui-même évolutif, il peut connaître des changements, mais il garde une certaine unité. Il est par contre interrompu par un point de basculement qui marque la mise en place d'un régime différent, celui de la deuxième séquence. Et ainsi de suite.

Ce modèle séquentiel d'analyse dynamique a par exemple été utilisé par Thomas Kuhn (1983) pour comprendre l'histoire des sciences. Un paradigme se met en place et est adopté par la communauté scientifique (début de la dynamique). Ce paradigme fournit un ensemble d'énigmes sur lesquelles la communauté scientifique travaille. Ces énigmes sont résolues plus ou moins rapidement, certaines résistent (première séquence, celle de la « science normale » pour Kuhn). Il apparaît au bout d'un moment que certains problèmes sont en réalité non pas des énigmes solubles dans le cadre du paradigme, mais des anomalies qui remettent en question le paradigme lui-même. Le paradigme entre en crise (c'est la fin de la première séquence). Des paradigmes rivaux sont alors proposés, et l'un d'eux s'impose à la communauté en remplaçant celui qui structurait la première séquence (point de basculement mettant fin à la première séquence sous la forme d'une « révolution scientifique »). Alors commence une deuxième séquence.

Le modèle d'analyse séquentielle doit être pris pour ce qu'il est : un *template*, c'est-à-dire un outil permettant de mettre en forme le matériau pour se poser des questions intéressantes. Les questions qui se posent ici

événement. Cette technique narrative, la prolepse, mérite elle aussi réflexion quand elle est utilisée : pourquoi tel événement doit-il s'éclairer par ce qui s'est passé après lui ?

4. Dans le texte sur les coquilles Saint-Jacques, on l'a vu, Michel Callon (1986) ne pose aucune analepse remontant en deçà de la narration. Autrement dit, les éléments de compréhension de la narration sont donnés dans la narration elle-même, ce qui est un tour de force rare. Avant le début de la narration proprement dite, il ne donne que deux paragraphes de description minimale, qui excluent la dimension sociale. Celle-ci se construit dans la narration. C'est ce qui fait de cet article un des plus fascinants jamais écrits en sciences sociales.

portent sur l'analepse nécessaire et le début de la dynamique, sur la nature de la continuité dans les séquences (mode de fonctionnement, routine, etc.), la nature des points de basculement, leurs facteurs d'explication (pour chaque point de basculement, en comparant les points de basculement entre eux).

Dans la construction du *template*, deux points de vue doivent être distingués, celui des acteurs étudiés et celui du chercheur (Dumez, 2006a). Par exemple, un point de basculement peut n'avoir pas été perçu en tant que tel par les acteurs : il est mis en évidence par le chercheur. Ou, au contraire, les acteurs peuvent avoir l'impression d'avoir vécu un point de basculement, alors que le chercheur estime quant à lui qu'il y a continuité entre la séquence antérieure et la séquence ultérieure, c'est-à-dire qu'il n'y a pas à proprement parler de point de basculement. Par ailleurs, ces deux points de vue doivent être étudiés dynamiquement (au minimum, *ex ante* et *ex post*).

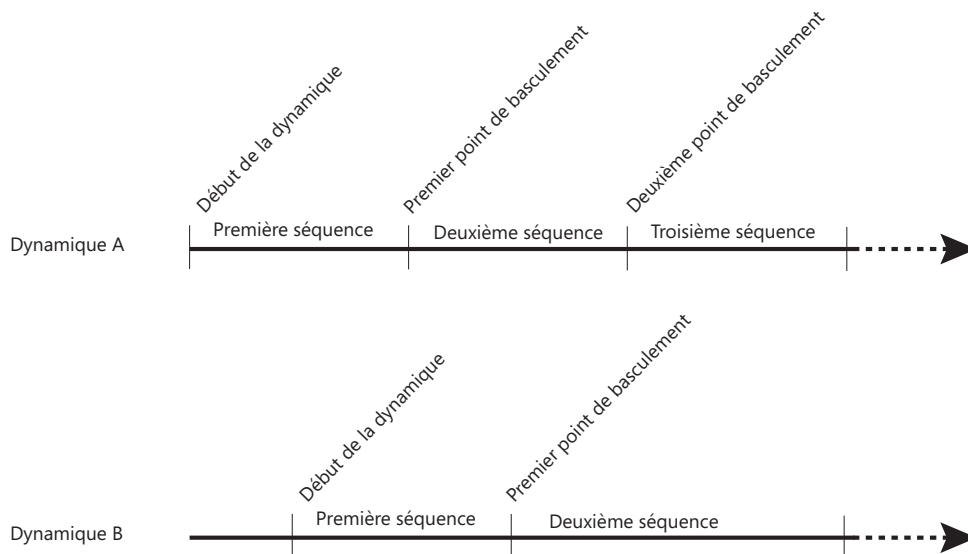
	<i>Le point de vue des acteurs</i>	<i>Le point de vue du chercheur</i>
<i>Ex ante</i>	Intentions, prévisions, scénarios	Observation participante, recherche-action
<i>Ex post</i>	Évaluation après coup de ce qui s'est passé	Histoire, analyse rétrospective

L'analyse séquentielle pousse le chercheur à distinguer son point de vue de celui des acteurs, à reconstituer le point de vue des acteurs en dynamique, et à distinguer, s'il a accompagné la dynamique en position d'observateur-participant ou en tant que pratiquant la recherche-action, son propre point de vue *ex ante* (par exemple, à partir de l'analyse de son journal de terrain, de ses notes d'observation, etc.) et l'analyse *ex post* qu'il peut mener.

Le *template* se prête également à un travail comparatif détaillé. Imaginons que deux dynamiques (A et B) liées à des cas similaires puissent donner lieu aux deux *templates* ci-contre.

On constate que les deux débuts de dynamique sont décalés. Ce décalage pose un ensemble de questions : les mêmes facteurs expliquent-ils que les deux dynamiques se soient mises en route toutes les deux ? Quels facteurs expliquent le décalage ? Y a-t-il une stratégie d'imitation de la part de B vis-à-vis de A (si les dynamiques concernent des acteurs individuels ou collectifs) ? La suite du *template* génère elle aussi une série de questions : les deux premières séquences sont-elles comparables ou peuvent-elles être caractérisées comme des régimes ou modes de fonctionnement

Comparaison séquentielle de deux dynamiques



différents ? Les deux premiers points de basculement sont-ils de même nature, provoqués par les mêmes facteurs environnementaux qui interrompent deux séquences similaires ou différentes (dynamique exogène), ou sont-ils différents et liés à la séquence précédente (dynamique endogène) ? Pourquoi a-t-on une trajectoire en deux séquences (B), et une autre en trois ? À quoi correspond le second point de basculement de la dynamique de A ? Faut-il comparer les séquences 2 et 3 de A à la séquence 2 de B, ou simplement les deux séquences 2, etc. C'est l'intérêt des *templates* que de nourrir le questionnement en faisant surgir des problèmes.

Pour répondre aux questions posées et les approfondir, l'analyse séquentielle suppose d'explorer systématiquement les hypothèses rivales plausibles (pour expliquer le début de la dynamique, les points de basculement, mais aussi les dynamiques continues des séquences). Elle suppose aussi de mener systématiquement un raisonnement contrefactuel rigoureux, c'est-à-dire la réponse à la question : « Que se serait-il passé si ? » (nous y reviendrons).

Quels éléments de compréhension mettre en valeur dans la narration ?

Quand la démarche compréhensive porte sur des phénomènes dynamiques, elle s'intéresse aux discours tenus par les acteurs, aux connaissances dont ceux-ci disposent sur les situations qu'ils traversent, à leurs pratiques et routines et à la façon dont elles évoluent. Les *templates* chronologiques et d'analyse séquentielle mettent en série ces différents

éléments qui caractérisent les actions et interactions, et en donnent des vues synoptiques. En construisant sa narration, le chercheur confronte son point de vue à celui des acteurs, en prenant soin de distinguer les connaissances dont il dispose, notamment *ex post*, et celles dont disposaient les acteurs au moment d'agir. Il est notamment intéressant, dans les interactions, de reconstituer conjointement la dynamique des savoirs détenus par les acteurs et celle de leurs relations (Hatchuel, 2000). Pour mener la narration, il est possible de s'appuyer sur la mise en évidence de grands types de moments critiques. Ils reposent sur les relations complexes entre discours, connaissances et pratiques des acteurs, d'une part, et point de vue que peut construire le chercheur sur eux, de l'autre. Six grands types seront développés : le changement intentionnel, la compréhension retardée, l'épiphanie, le point d'inflexion, le changement apparent et la cristallisation.

Le changement intentionnel

Le moment le plus simple et le plus familier est celui dans lequel les discours des acteurs précèdent leurs pratiques. Il s'agit du changement intentionnel. Les acteurs expliquent ce qu'ils vont faire, et essaient de réaliser le programme qu'ils se sont fixé. Au cours de l'action, leurs discours peuvent s'adapter et les pratiques diverger de ce qui était l'intention de départ. Il faut donc suivre ces évolutions des discours et des pratiques en dynamique. Le chercheur va adopter un point de vue weberien : il va mettre l'accent sur l'adéquation entre les buts affichés et les moyens mobilisés ; il va regarder si les changements attendus ont eu lieu, si des changements inattendus sont intervenus. Il va confronter l'évolution des connaissances des acteurs sur les situations qu'ils traversent (apprentissage ou non, aveuglement à certains signaux, etc.) avec les connaissances dont lui dispose et dont eux pouvaient, ou non, disposer.

La compréhension retardée

Une figure intéressante et moins familière a été identifiée par Karl Weick dans ce qu'il appelle « le cadre de la construction de sens » :

[ce cadre] me fait m'accrocher au fait que l'action n'est toujours qu'un tout petit pas en avant de la cognition. Nous produisons notre action à travers une compréhension retardée. (Weick, 2003, p. 3)

Dans ce type de moment critique, il existe un décalage temporel entre les pratiques des acteurs, qui se sont orientées vers des expériences nouvelles, et la compréhension que les acteurs ont de ces mêmes pratiques,

qui est en retard sur elles. C'est le chercheur qui doit être en position de mettre en évidence ce décalage que les acteurs ne perçoivent pas. Il peut le faire *ex ante* ou en temps réel, s'il est en situation d'observation participante ou de recherche-action par exemple, en confrontant ses observations de terrain avec ce que lui disent les acteurs. Ou il peut le faire *ex post*, quand les acteurs lui expliquent comment ils ont compris, après coup, qu'ils avaient changé de pratique.

L'épiphanie

Les épiphanies (Denzin, 1989) sont des moments où un changement brutal entraîne chez ceux qui en sont les acteurs un changement aussi brutal et simultané, conjoint, de leurs modes de pensée et de leurs modes d'action, des discours et des pratiques. Les épiphanies peuvent être de plusieurs sous-types. L'épiphanie majeure : un choc brutal provoque une révision brutale des modes de pensée et d'action. L'épiphanie cumulative : les acteurs font l'expérience d'une série de petits chocs successifs qui finissent par entraîner un basculement de leurs modes de pensée et d'action. L'épiphanie mineure : un petit changement, quasiment indétectable, mais correctement interprété, conduit à une révision majeure des modes de pensée et d'action. Typiquement, un point de basculement dans une dynamique peut être du type épiphanie et être provoqué par un changement brutal de l'environnement (épiphanie majeure) ou avoir été précédé, dans la séquence antérieure, d'une suite de petits changements cumulatifs (épiphanie cumulative), à moins qu'un acteur ne saisisse un petit fait nouveau pour provoquer une rupture majeure (épiphanie mineure).

Le point d'inflexion

Les acteurs (individus, organisations, firmes, institutions, gouvernements) sont confrontés en permanence à une multitude de petits faits nouveaux, de micro-signaux, dont la plupart ne relèvent que de l'écume événementielle, mais dont certains marquent le début d'un changement majeur. Ce sont ces derniers qui constituent des points d'inflexion (Grove, 1996). Il n'est pas rare qu'une firme ancrée dans une technologie traditionnelle, soit incapable de percevoir la révolution qu'entraînera une technologie balbutiante et rate ainsi un tournant. L'un des plus célèbres exemples est celui de Microsoft qui, au milieu des années 1990, a mis du temps avant de comprendre l'impact potentiel de l'apparition d'Internet. Autrement dit, un point d'inflexion est un point de basculement qui n'a pas été perçu par les acteurs mais qui est identifié *ex post*. La théorie des biais cognitifs développée par Tversky et Kahneman (1974) peut expliquer les points

d'inflexion et les erreurs de diagnostic que peuvent faire les acteurs quant aux changements qu'ils traversent (Dumez, 2009b).

Le changement apparent

Le changement apparent constitue la situation inverse : les acteurs perçoivent un phénomène comme constituant un changement majeur dans leur dynamique d'action et d'interaction, autrement dit un point de basculement, alors que le chercheur estime, en temps réel ou *ex post*, qu'il n'y a pas eu changement réel et que le régime caractérisant la séquence précédant ce point de basculement supposé perdure dans la séquence suivante, avec éventuellement des changements mineurs. C'est l'exemple qui a été pris au chapitre 2. Les acteurs qui ont vécu la Révolution française ont cru introduire dans l'histoire un changement radical, mais Tocqueville a mis en évidence la continuité fondamentale d'une dynamique antérieure et postérieure à ce point de basculement supposé.

La cristallisation

Le terme est de Hannah Arendt. Arendt estime que les analyses des historiens sont souvent trop fortement dominées par un raisonnement causal : on explique un événement par ses causes passées. Or, certains événements ne s'expliquent pas par des causes, mais par un phénomène de cristallisation issu de plusieurs séries d'événements indépendants qui se combinent en une forme inattendue qui change profondément les dynamiques antérieures :

Les composantes du totalitarisme en constituent les origines, à condition que par « origines » on n'entende pas « causes ». La causalité, c'est-à-dire le facteur de détermination d'un processus composé d'événements au sein duquel, toujours, un événement en cause un autre et peut être expliqué par lui, constitue vraisemblablement, dans le domaine des sciences historiques et politiques, une catégorie totalement déplacée et source de distorsion. Par eux-mêmes, des éléments ne sauraient causer quoi que ce soit. Ils ne deviennent les origines d'événements que s'ils se cristallisent soudainement en des formes fixes et définies, et à ce moment-là uniquement. L'événement éclaire son propre passé, mais il ne saurait en être déduit. (Arendt, 1990, p. 73)

L'événement renvoie forcément au passé – aucun événement ne peut véritablement être sans lien avec ce qui l'a précédé et ce qui lui est contemporain, et, en même temps, l'événement ne tire pas son sens de ce passé, mais de ce qui va suivre :

Un événement appartient au passé, marque une fin dans la mesure où ses composantes, avec leurs origines situées dans le passé, se trouvent rassemblées en une

soudaine cristallisation. Mais cet événement appartient au futur, marque un commencement dans la mesure où cette cristallisation elle-même ne saurait être déduite de ses éléments mais est nécessairement causée par un quelconque facteur relevant du champ de la liberté humaine [...] En toute rigueur, un enchaînement d'événements est une contradiction dans les termes. (Arendt, 1990, p. 74)

Même si elles ne doivent pas être recherchées mécaniquement, ces différentes figures de moments critiques doivent être gardées à l'esprit lors de la construction de la narration par le chercheur. Dans le processus de construction de la narration, Il faut prêter une attention particulière au raisonnement contrefactuel.

De l'usage du raisonnement contrefactuel dans la narration

Une narration ne consiste pas, on l'a vu, à présenter et analyser ce qui s'est passé comme si tout ce qui s'est déroulé n'avait pas su se dérouler autrement. Le raisonnement contrefactuel consiste précisément à se demander ce qui se serait passé si ce qui s'est passé ne s'était pas passé (Tetlock et Belkin, 1996 ; Durand et Vaara, 2009). Le plus célèbre exemple est la dernière phrase d'une pensée de Pascal consacrée à l'amour et à ses effets dévastateurs : « Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court toute la face de la terre aurait changé ». Ce type de pensée prête à paradoxe : rien de plus courant (il ne s'écoule pas de jour sans doute, sans que chacun d'entre nous n'en développe une) et rien de plus décrié, à la fois dans la vie courante (« avec des si... ») et en histoire ou plus généralement dans les sciences sociales. Max Weber en a pourtant souligné l'intérêt, en lui consacrant un essai dans lequel il fait remarquer :

[...] il n'y a absolument rien de « oiseux » à poser la question : qu'aurait-il pu arriver si Bismarck n'avait pas pris la décision de faire la guerre ? Elle concerne, en effet, le point décisif pour la structuration historique de la réalité, à savoir : quelle signification causale faut-il au fond attribuer à cette décision individuelle au sein de la totalité des éléments infiniment nombreux qui devaient précisément être agencés de cette manière-là et non d'une autre pour amener ce résultat-là, et quelle est la place de cette décision dans l'exposé historique ? Si l'histoire prétend s'élever au-dessus d'une simple chronique des événements et des personnalités, il ne lui reste d'autre voie que celle de poser des questions de ce genre. Et pour autant qu'elle est une science, elle a toujours procédé de cette manière. (Weber, 1965, p. 323)

Quand on écrit l'histoire, estime donc Weber, soit on relate les événements sans se poser la question de savoir s'ils auraient pu se dérouler autrement, et l'on se contente d'être un simple chroniqueur, soit on se

veut historien et on ne peut pas alors se dispenser d'élaborer des raisonnements contrefactuels (que Weber nomme « jugements de possibilités », et qu'il définit ainsi : « c'est-à-dire les énoncés qui expriment ce qui aurait pu arriver en cas d'élimination ou de modification de certaines conditions », Weber, 1965, p. 303). Si l'on veut comprendre les événements, on ne peut se passer de ce type de raisonnement. Soit on le fait sans s'en rendre compte, sans maîtriser le raisonnement, soit on le fait consciemment et de manière élaborée. La première option est ce que Kahneman (1995) appelle le contrefactuel « automatique », la seconde le contrefactuel « travaillé ». Il n'est pas difficile de montrer que toute narration use obligatoirement du contrefactuel, souvent de manière automatique ou implicite. On le voit si l'on raisonne par l'absurde : exclure le contrefactuel, c'est penser que les événements ne pouvaient se dérouler que comme ils se sont déroulés. C'est penser que les acteurs ont pu envisager un autre cours possible des événements, une décision alternative à celle qu'ils ont finalement prise, mais que cette alternative n'était qu'illusoire et ne pouvait pas réellement conduire à un autre cours de l'histoire que celui qui a effectivement eu lieu. Ou que l'on ne peut de toute façon rien en dire. Une telle position épistémologique apparaît extrême, et largement intenable en pratique, sauf à s'en tenir au rôle de chroniqueur. Dans son article, Weber s'amuse d'ailleurs à épingle un raisonnement contrefactuel chez Meyer, celui qui avait justement expliqué que tout contrefactuel est oiseux. Même les contempteurs du raisonnement contrefactuel ne peuvent s'empêcher d'en faire. Edgar Kiser et Margaret Levi (1996) reprennent le même travail que Weber avait fait avec Meyer et qui consiste à traquer le contrefactuel implicite, à propos des théories de la révolution. Généralement, ces théories reposent sur l'analyse de grands facteurs structurels et, souvent implicitement, considèrent que les événements qui ont déclenché le processus, une émeute, un coup de feu tiré dans la foule, une décision impopulaire du pouvoir, ne sont pas importants : le tonneau de poudre était là, la nature de l'étincelle qui y a mis le feu est assez indifférente. Le raisonnement contrefactuel sous-jacent est le suivant : si un des facteurs structurels n'avait pas été réuni, la révolution n'aurait pas eu lieu (l'émergence d'une bourgeoisie ayant un rôle économique fort mais pas de statut politique reconnu, par exemple) ; si un événement ne s'était pas produit (un coup de feu tiré dans la foule, autre exemple), la révolution aurait quand même eu lieu.

Si l'on est donc condamné, en construisant une narration, à tenir des raisonnements contrefactuels, autant le faire bien. Un raisonnement contrefactuel repose sur deux questions : 1) existait-il une alternative plausible à ce qui s'est passé ? 2) s'il existait bien une alternative plausible, alors quelles auraient pu en être les conséquences ?

Tetlock et Belkin (1996) proposent un certain nombre de critères pour bien mener un tel raisonnement.

Deux de ces critères sont formels : premièrement, il faut spécifier clairement les antécédents (la supposition) et les conséquences (critère de clarté) ; deuxièmement, une fois la chaîne liant les antécédents et les conséquences clarifiée, c'est-à-dire l'ensemble des choses qui ont besoin d'être vérifiées pour que le raisonnement contrefactuel soit plausible, il faut scruter la cohérence des principes de liaison (*cotenability*) de manière à ce que le contrefactuel soit le plus cohérent possible avec ce qui s'est réellement passé, sauf sur un point qui est précisément celui sur lequel il est construit (il faut viser la recherche de : « toutes choses égales par ailleurs, j'essaie d'en changer une, en maintenant une cohérence d'ensemble »).

Les autres critères sont substantiels :

- Le premier est la cohérence historique : il faut tendre, dans un raisonnement contrefactuel, à réécrire l'histoire au minimum.
- Le deuxième préconise de n'utiliser que des théories bien établies.
- Le troisième porte sur l'utilisation de lois statistiques elles aussi bien établies.
- Enfin, le dernier est la « projectibilité », concept emprunté à Nelson Goodman (1983). Il s'agit de savoir si un raisonnement, une théorie, un concept développé dans un certain contexte, sont projetables dans un autre contexte.

Ces critères sont intéressants à garder à l'esprit. Néanmoins, il faut sans doute en revenir à la très belle expression de Weber pour parler du contrefactuel : « jugements de possibilité ». Il ne saurait y avoir de certitude en ce domaine, puisqu'on est dans quelque chose qui est et restera une forme d'imaginaire, d'irréel du passé. Tout est affaire de qualité de jugement. Et ce jugement porte sur un possible : le possible doit être proche des données, des faits, de la situation telle qu'on peut l'analyser, théoriquement et empiriquement, au moment où l'on veut faire jouer le contrefactuel. Les trois points importants sont l'explicitation, l'exploration théorique et l'exploration empirique. Il faut s'entraîner à formuler très explicitement, soigneusement, le raisonnement contrefactuel que l'on entend mener ; et il faut ensuite explorer les théories qui doivent éclairer les enchaînements causaux qui ont été à l'œuvre et qui auraient pu être à l'œuvre, ainsi que les données empiriques du moment.

Notons enfin que le contrefactuel n'est pas un simple substitut à l'absence de données. Il n'est réellement intéressant qu'au plus près des données, quand ces données sont particulièrement riches. Se demander ce

qui se serait passé si Napoléon avait disposé de quelques chars blindés à Waterloo pour bousculer les défenses anglaises élaborées en Espagne par Wellington n'a pas grand intérêt. Se demander, à partir de tout ce que l'on peut savoir de la situation militaire, politique, internationale, de la psychologie des acteurs, ce qui se serait passé si Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo est loin d'être « oiseux », pour reprendre l'expression de Weber. Mais, encore une fois, l'intérêt du contrefactuel paraît bien lié directement à la richesse des données empiriques. Plus profondément encore, on peut remarquer que le raisonnement contrefactuel permet de mettre en évidence l'*absence* de données sur des points essentiels, et qu'il invite à aller les chercher autant que faire se peut. Il permet de passer d'une attitude passive à l'égard des données (se contenter des données dont on dispose, sur ce qui s'est passé) à une attitude plus active (aller chercher des données dont on s'est aperçu, grâce au contrefactuel, qu'elles manquaient). En cela, il est un moteur de la recherche.

En résumé, une narration ne peut pas faire l'impasse sur le contrefactuel, et si elle le fait, c'est qu'elle a conduit du contrefactuel implicite de mauvaise qualité.

Conseils méthodologiques pour conduire une narration

Au regard de ce qui a été dit dans ce chapitre, trois conseils méthodologiques peuvent être donnés concernant la construction d'une narration.

Le premier consiste à exploiter les possibilités propres à la démarche narrative, qui tiennent à la notion de colligation. L'expression est empruntée aux épistémologues de la discipline historique. Walsh (1984-1951) a été le premier à l'employer, en définissant la colligation comme l'assemblage d'éléments particuliers complexes (« *the assembly of complex particulars* » – voir aussi Abbott, 1984 ; Roberts, 1996). Mais on le prendra ici en un sens un peu particulier. La narration permet, en tant que technique exploratoire, de lier des données empiriques de statuts divers. Cette hétérogénéité des données dans leur nature même, est une des grandes différences qui existe entre la démarche narrative et les méthodes quantitatives. Celles-ci cherchent à traiter en effet des données homogènes. Dans son traitement de liaison de ce matériau empirique hétérogène, la démarche narrative cherche, dans le cours même du développement du récit, c'est-à-dire du processus de colligation, à discuter des hypothèses rivales plausibles (Campbell, 1994), à mobiliser le raisonnement contrefactuel, à provoquer ce que Thomas Jefferson appelait le choc des hypothèses (« *the collisions of hypotheses* » – Bergh, 1903/1904, p. 395). Là encore, la différence est marquée avec les méthodes quantitatives : celles-ci cherchent

des liaisons entre variables qui expliquent de la manière la plus significative possible les séries de données, en laissant de côté les résidus, en éliminant le « bruit ». La démarche narrative peut se permettre au contraire, dans sa recherche exploratoire, de poursuivre et de travailler tour à tour des hypothèses rivales plausibles, en mobilisant des données qui apparaissent comme des anomalies ou des petits faits inexplicables. Ces données peuvent appartenir à des niveaux différents, notamment macro et micro. En étudiant en effet la manière dont pensent et décident les acteurs, la narration permet d'explorer l'interaction entre les situations micro et les structures macro (Vaughan, 1992).

Le deuxième conseil porte sur le principe de symétrie (Bloor, 1976). Étudiant l'histoire des technologies, Bloor a constaté que le succès des technologies était généralement expliqué par un certain type de facteur (la supériorité objective d'une technologie sur les autres) et l'échec par un autre type d'explication (des facteurs sociaux ou politiques). Bloor a alors formulé le principe de symétrie qui énonce que succès et échecs du développement des technologies doivent être expliqués par les *mêmes* types de facteurs explicatifs. La constatation peut être généralisée : le chercheur en position d'analyser une dynamique a tendance à ne pas recourir aux mêmes facteurs explicatifs pour éclairer différentes orientations de cette dynamique, et notamment l'échec ou la réussite des changements intentionnels. Il doit donc veiller à appliquer le principe de symétrie qu'il tend à ne pas respecter spontanément. Il faut éviter dans le récit les recours aux explications *ad hoc*, de même que, dans les démarches quantitatives, le récit ne doit pas servir pour produire des hypothèses *ad hoc* (Abbott, 1992).

Le troisième conseil consiste à prêter attention au phénomène d'équifinalité : un enchaînement de faits peut en général s'expliquer par plusieurs mécanismes possibles. Privilégier une seule explication dans la narration sans prendre le soin d'en envisager d'autres et de mener une confrontation serrée entre elles fait courir un risque scientifique important à la démarche.

Narration et description

Avant de conclure, il faut revenir sur les liens qu'entretiennent narration et description.

Leurs relations sont complexes. On peut distinguer les deux, mais elles sont complémentaires, l'une n'allant pas sans l'autre, et elles se recouvrent en partie.

La narration est un discours. La description peut en être un, mais on a vu qu'elle peut aussi prendre d'autres formes, comme celle d'un diagramme

ou schéma. Donc, description et narration sont deux choses au moins partiellement différentes.

La description est une coupe instantanée et porte plus particulièrement sur des états stationnaires ou quasi-stationnaires. On peut ainsi faire la description d'une organisation à un instant t . La narration porte quant à elle sur le changement. En cela, description et narration se complètent. On a vu en effet que la définition minimale de la narration comportait un état d'équilibre initial, une phase de changement suite à la perturbation de cet équilibre et un état final d'équilibre. On peut imaginer que la narration au sens large commence donc par la description de l'état initial, se termine par celle de l'état final, et qu'elle se concentre, au sens étroit, sur le processus de changement qui mène du premier au second. Mais il peut y avoir dans la narration des descriptions qui permettent de donner des éclairages nécessaires (la description d'un acteur particulier qui intervient à une étape de la dynamique, ou d'une technologie).

Pour autant, la distinction entre narration et description n'est pas si tranchée lorsque la description prend une forme littéraire : elle a alors un début et une fin, tout texte étant linéaire, et dès lors sa structure est elle-même narrative.

En tout état de cause, dans la démarche compréhensive, description et narration sont deux outils d'analyse préthéorique du matériau visant à discuter les théories. Il est intéressant à la fois de les distinguer et de les combiner.

Conclusion

Comme la description, la narration est un outil de discussion des théories et doit être conçue de cette manière (Abell, 2004). Bates *et alii* (1998) ont développé une approche qu'ils ont appelée « narration analytique » et qui combine des narrations classiques, de type historique, avec des modèles, le plus souvent de théorie des jeux. Le résultat a suscité de nombreuses controverses (Elster, 2000 ; Parikh, 2000 ; Skocpol, 2000). Il a l'intérêt d'établir une confrontation systématique entre théorie et narration. Mais pour que cette confrontation échappe au risque de circularité, il faut que les deux soient au moins partiellement indépendantes. Pour cela, la narration doit être construite à partir de chronologies et d'une analyse séquentielle qui lui permettent de jouer pleinement son rôle d'exploration. Cette exploration doit être riche, c'est-à-dire qu'elle doit faire un usage systématique des hypothèses rivales plausibles pour expliquer chaque élément narratif et du raisonnement contrefactuel. Ces techniques doivent faire

surgir des faits nouveaux confirmant certaines hypothèses et permettant d'en écarter d'autres.

Toute la difficulté de la narration consiste dans l'équilibre à trouver entre la parcimonie (éviter le foisonnement des détails et les digressions) et la richesse (la nécessité d'explorer des hypothèses rivales, de manier le contrefactuel, de rendre compte des discours et des actions des acteurs). Trop riche, la narration ne joue plus son rôle d'outil de discussion avec la théorie. Trop pauvre, elle ressemble à ces modèles qui, dit Bertalanffy ne sont plus que « des histoires de Shakespeare racontées par un idiot ».

Résumé

Comme la description, la narration constitue une analyse préthéorique du matériau qui permet de discuter les théories, pour autant qu'elle a été construite de manière relativement indépendante des théories. Cette construction repose d'abord sur l'établissement de chronologies. Celles-ci doivent être précises au sens où elles permettent de résoudre certaines questions (tel événement est-il antérieur à tel autre, donc peut-il l'avoir causé ?). Et elles doivent être multiples (chronologies des discours, des pratiques, des évolutions technologiques, des évolutions organisationnelles, etc.). Une fois les chronologies établies, l'étape suivante est l'analyse séquentielle. Elle identifie un commencement pour la dynamique, isole les éléments nécessaires pour le comprendre (analepse) et des points de basculement postérieurs. Entre les points de basculement, elle isole des séquences qui forment des régimes ou modes de fonctionnement relativement stables. La narration peut ensuite travailler avec pour référence des moments critiques : le changement intentionnel, la compréhension retardée, l'épiphanie, le point d'inflexion, le changement apparent et la cristallisation. Trois règles méthodologiques doivent être suivies : exploiter les possibilités de la narration, qui tiennent à la colligation, c'est-à-dire la capacité de la narration à travailler sur des données hétérogènes ; respecter la symétrie dans les facteurs explicatifs maniés ; et prêter attention au phénomène d'équifinalité, donc explorer des cadres explicatifs plausibles rivaux.

Narration et description sont deux outils d'analyse préthéorique du matériau pouvant permettre de discuter les théories. Il est intéressant de les distinguer et de les combiner.

Enfin, la narration doit manier avec rigueur le raisonnement contrefactuel (ou « jugement de possibilité », selon l'expression de Weber). Il s'agit de se demander quels sont les déterminants de la dynamique en s'interrogeant sur ce qui aurait pu se passer par comparaison avec ce qui s'est passé. Ce type de raisonnement tient en deux questions : 1) existait-il une alternative plausible à ce qui s'est passé ? 2) si une alternative plausible existait bel et bien, quelles en auraient été les conséquences ? Comme l'examen d'hypothèses explicatives rivales, le raisonnement contrefactuel a l'intérêt complémentaire de pousser le chercheur à trouver des données auxquelles il n'avait pas forcément pensé.

CHAPITRE 9

Quels résultats théoriques peut-on attendre d'une démarche compréhensive ?

La recherche compréhensive ne vise pas à formuler de grandes lois générales établissant des relations entre variables. Quels peuvent donc être ses résultats théoriques ? Ils ne peuvent relever que de ce que Merton appelait les théories de moyenne portée, des constructions théoriques ayant un rapport étroit avec le matériau de recherche, sa richesse et sa diversité. Trois formes sont notamment intéressantes : l'identification de mécanismes sociaux, la construction de typologies (qui peuvent être des typologies de mécanismes et sans doute doivent l'être), la définition ou la redéfinition de concepts.

Ce chapitre va présenter ces trois grands types de résultats.

Section I. Qu'est-ce qu'un mécanisme?

Si la démarche compréhensive ne vise pas à produire de la grande théorie, elle peut viser à mettre en évidence des mécanismes ou histoires hypothétiques, comme on l'a vu¹ :

En aucune manière, les propositions théoriques ne devraient être considérées en sciences sociales avec le formalisme de la grande théorie. Elles devraient juste suggérer un jeu de relations, « une histoire [hypothétique] portant sur le pourquoi des actions, des événements, des structures et des pensées, qui se sont produits ». (Sutton and Staw, 1995, p. 378). (Yin, 2012, p. 9)

L'enjeu consiste à reconstituer un lien entre des phénomènes observés (ce qui doit être expliqué) et leurs causes possibles (ce qui explique). Le processus observé est mis en relation avec un mécanisme qui peut l'expliquer. Ceci doit être mis en relation avec l'objectif de compréhension :

1. Cette section est une réécriture d'un article écrit avec Colette Depeyre (Depeyre et Dumez, 2007).

La compréhension est améliorée lorsque sont explicités les mécanismes générateurs sous-jacents qui lient un état de fait ou un événement à un autre, et, dans les sciences sociales, les actions constituent ce lien. (Hedström et Swedberg, 1998, p. 12)

Comme on l'a vu dans un chapitre précédent, Elster estime que cette notion de mécanisme devrait remplacer celle de théorie proprement dite :

Nous devrions nous concentrer sur la spécification de mécanismes d'action et d'interaction de taille petite ou moyenne – la manière plausible, fréquemment observée, dont les choses arrivent. (Elster, 1989b, p. viii)

La notion de mécanisme est également centrale dans cette philosophie des sciences qu'est le réalisme critique (Bhaskar, 2008). Précisons ce qu'est un mécanisme.

Définition d'un mécanisme social

Le mécanisme est lié à l'idée d'explication. Boudon (1998) donne un exemple. Lorsque l'on énonce une liaison générale du type : un contrôle des loyers provoque généralement une dégradation du marché du logement, on se pose immédiatement la question « pourquoi ? » et on cherche l'enchaînement de causes qui relie les deux pôles de l'affirmation. On fait donc ce que George et Bennett (2005) appellent du traçage de processus. Deux choses sont alors importantes : le mécanisme est de forme générale et sa force explicative vient de cette généralité ; en même temps, le mécanisme n'est pas une loi – en effet, il ne fonctionne que dans certains contextes, sous certaines conditions. La notion de mécanisme permet donc de relier généralité et contexte. Elle ne renvoie pas à la généralité abstraite (celle de la loi) mais ne renvoie pas non plus à l'explication *ad hoc*, à la narration purement événementielle. L'enjeu de l'explication se joue dans l'articulation entre généralité et contexte. Elster note :

Grosso modo, les mécanismes sont des formes causales se produisant fréquemment et aisément reconnaissables qui se déclenchent dans des conditions généralement mal connues ou avec des conséquences indéterminées. (Elster, 1998, p. 45)

Elster prend un exemple : des enfants d'alcooliques deviennent alcooliques en arrivant à l'âge adulte ; mais des enfants d'alcooliques, une fois arrivés à l'âge adulte, ne boivent pas une goutte d'alcool. Il est possible d'expliciter dans les deux cas un mécanisme. Selon le contexte, l'explication repose sur l'un ou l'autre. On aura remarqué le verbe « expliciter ». Beaucoup de travaux quantitatifs qui étudient la covariance reposent sur des mécanismes causaux implicites. L'analyse des mécanismes consiste

souvent à expliciter ces chaînes de causes. Pour arriver à constituer une explication, la mise en évidence d'un mécanisme doit respecter quatre conditions :

- Action – un mécanisme ne traite pas de variables, mais d'acteurs et d'action, d'acteurs agissant.
- Précision – un mécanisme est précis. On est dans le champ de la théorie de moyenne portée de Merton : on ne cherche pas des grandes lois sociales (ce qui ne veut pas dire que le mécanisme n'est pas général ; au contraire, il l'est au sens où l'on peut identifier un même mécanisme dans des contextes différents).
- Abstraction – un mécanisme est une abstraction, c'est une sorte de modèle. Il s'agit de se focaliser sur l'essentiel et de bâtir un modèle analytique en relation avec le problème que l'on se pose.
- Réduction – l'idée de réduction renvoie au fait qu'il s'agit de réduire le fossé entre ce qui explique (*explanans*) et ce que l'on veut expliquer (*explanandum*). Le mécanisme permet d'ouvrir la boîte noire.

Le mécanisme s'oppose donc à la fois à la loi universelle et à la boîte noire. Raisonner en termes de mécanisme, c'est se dire : « Si A, alors parfois B » :

Dans cette perspective, les mécanismes ne présentent un intérêt que parce qu'ils nous fournissent une explication quand les généralisations échouent. Ils ne sont pas intéressants en eux-mêmes, mais seulement faute de mieux. Le mieux est tellement difficile à atteindre qu'il peut facilement devenir l'ennemi du bien. Le « plaidoyer pour les mécanismes » n'est pas un argument contre les explications sous forme de lois générales, mais seulement contre l'idée que quand de telles explications échouent – ce qui est généralement le cas – il ne nous reste que la description et la narration. (Elster, 1998, p. 49)

Mais la séquence « si A, alors parfois B » n'a pas d'intérêt en soi : il s'agit d'identifier des modèles de causalité possibles et plausibles. Souvent d'ailleurs, les mécanismes vont par paire comme on le voit dans l'exemple des enfants d'alcooliques.

Gross relie la notion de mécanisme au pragmatisme et il en donne une vision un peu différente. Pour lui, les mécanismes sont des :

[...] chaînes ou agrégations d'acteurs, de situations problématiques, et de réponses habituelles – avec la possibilité existant toujours, plus présente dans certaines circonstances que d'autres, qu'une manière entièrement nouvelle de répondre à un problème puisse apparaître pour chacun des acteurs engagés, pouvant altérer le fonctionnement du mécanisme. (Gross, 2009, p. 369)

On retrouve les idées de chaînes, mais il s'agit à la fois de chaînes d'acteurs et de situations posant problème, et l'idée de mécanisme est mise en relation à la fois avec les habitudes et la créativité, ce qui est propre au pragmatisme et oriente l'analyse par les mécanismes dans des voies intéressantes (« tous les mécanismes sociaux fonctionnent au travers d'une combinaison d'habitude, de créativité et d'interprétation » – Gross, 2009, p. 372). Gross insiste par ailleurs sur la dimension d'analyse compréhensive. En effet, l'analyse par les mécanismes :

[...] exige que nous saisissons la manière dont les individus en cause comprennent les situations qu'ils affrontent et agissent sur cette compréhension, contribuant ainsi à rendre opératoire (enact) le mécanisme. (Gross, 2009, p. 369)

On peut illustrer l'idée de mécanisme social en donnant des exemples.

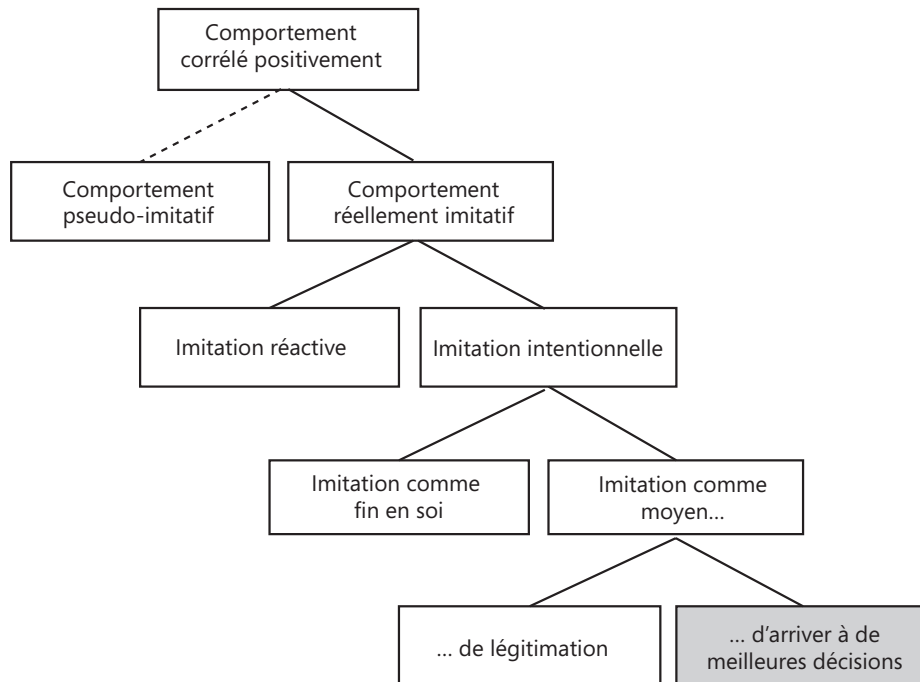
Des exemples de mécanismes

L'exemple même du mécanisme est l'effet émergent : une pluralité d'acteurs agissent pour des raisons individuelles et produisent, de manière voulue ou non voulue, un effet macro. Le prototype en est la prédiction auto-réalisatrice théorisée par Merton (Biggs, 2009). Si une rumeur court selon laquelle une banque est insolvable, des déposants vont retirer leurs dépôts, confirmant ainsi la rumeur, et d'autres vont aussi retirer leurs dépôts mettant la banque en faillite. Granovetter a pris l'exemple du restaurant : si on ne sait pas quel restaurant choisir dans une rue, on aura tendance à choisir celui où il y a du monde. La généralité du mécanisme peut s'exprimer sous la forme d'une étiquette (mécanisme de formation des croyances) et s'expliciter sous la forme suivante : le nombre des individus qui agissent d'une certaine manière signale aux autres la valeur ou la nécessité probable de l'action, et ce signal influence les choix des autres individus en matière d'action.

Peter Hedström étudie quant à lui l'imitation rationnelle. Il arrive à la représentation graphique du mécanisme représentée dans le schéma ci-contre.

On voit qu'il y a imitation rationnelle si l'on constate un mécanisme de réelle imitation, intentionnelle, dans lequel l'acteur considère l'imitation comme un moyen de parvenir à une fin qui permet d'arriver à des décisions rationnellement supérieures. Ce mécanisme peut aller de pair avec un autre, qui consiste en une réduction de la dissonance : en imitant les autres, l'individu ou l'organisation réduit la dissonance qui peut exister quand il ou elle suit un comportement autonome.

Formes de comportement imitatif



(Source : Hedström, 1998, p. 309)

Cet exemple a plusieurs intérêts. Tout d'abord, le mécanisme étudié se situe dans le cadre de la démarche compréhensive : il s'agit bien de mettre en évidence et d'expliquer un type de comportement, l'imitation rationnelle, la manière dont un individu ou une organisation agit. Ensuite, l'exemple illustre le travail rigoureux fait sur la structure du mécanisme étudié : le chercheur s'est en effet forcé à expliciter les enchaînements. Enfin, la représentation graphique est essentielle : c'est elle qui a aidé à la rigueur de l'analyse et qui la visualise. Il est probable que tout mécanisme peut et doit s'exprimer sous la forme d'un schéma.

Diego Gambetta (2006b) s'intéresse à un phénomène qui paraît anodin mais pose des problèmes théoriques redoutables : pourquoi, dans les cas où l'on n'y est pas obligé, laisse-t-on un pourboire, sachant qu'on ne rencontrera plus le chauffeur de taxi ou le serveur à qui on le donne, et que le pourboire est laissé après le service réalisé ? Il n'y a évidemment pas de loi générale pour expliquer le phénomène. Par contre, raisonner par mécanismes est particulièrement fécond dans un tel cas. Cela suppose de mettre en évidence des types d'interaction possibles : le serveur s'attend à un pourboire et n'en reçoit pas ; il ne s'attend pas à un pourboire et en reçoit un (il peut alors l'accepter, ou le refuser, ce dernier cas étant plus rare mais existant, et demandant une explication par des mécanismes) ;

celui qui donne un pourboire sait qu'il doit en donner un, et n'en donne pas ; il ne sait pas ce qu'il doit faire, et il choisit de laisser un pourboire ou non. Il faut ensuite examiner toutes les raisons (à la base de mécanismes possibles) de donner un pourboire, qui peuvent être formulées en termes d'intérêt personnel (montrer sa générosité à autrui ; se donner un signal à soi-même) ou en termes de conventions sociales (réciprocité, sympathie, empathie, justice, culpabilité). L'analyse menée par Gambetta d'une pratique courante et anodine est un modèle du genre et elle repose sur la richesse de l'exploration des mécanismes possibles derrière cette pratique. Elle ouvre à la section suivante : ce type de raisonnement s'enrichit de la construction d'une typologie des mécanismes mis au jour.

Conclusion de la section I

La mise en évidence de mécanismes sociaux est un des résultats théoriques les plus intéressants que peut produire la démarche qualitative. Il faut bien saisir la nature intermédiaire du mécanisme : il ne relève ni de la loi générale, ni non plus de l'explication *ad hoc* d'une séquence d'événements empiriques (trop souvent, les recherches qualitatives s'arrêtent au niveau de cette explication *ad hoc*, ce que Hedström et Swedberg appellent le « *ad hoc tayloré* », l'explication sur mesure : non, le mécanisme doit être général et pouvoir être appliqué à différents contextes). Comme le souligne Schelling (1998), raisonner à partir de mécanisme présente trois avantages que ne présentent pas les démarches quantitatives :

1. Les mécanismes peuvent expliquer les exceptions aux régularités constatées.
2. Raisonner à l'aide de mécanismes permet d'intervenir sur des phénomènes sociaux.
3. Essayer d'isoler un mécanisme permet de dégager une forme abstraite qu'il est possible d'appliquer à d'autres phénomènes sociaux.

Schelling (1998, p. 38) introduit par ailleurs la notion de « familles de mécanismes », c'est-à-dire des mécanismes qui produisent des résultats similaires et présentent des similarités mais aussi des différences. D'une part donc, le mécanisme doit être général par nature et ne pas constituer une simple explication *ad hoc* d'un phénomène, mais il doit d'autre part être examiné au sein d'une famille de mécanismes à la fois proches et différents (avec là aussi un travail sur les ressemblances et différences).

Section II. Qu'est-ce qu'une typologie?_____

En cherchant à tenir compte de la diversité des situations qu'elle étudie, tout en cherchant à établir des résultats ayant un certain degré de généralité, la démarche compréhensive utilise et produit des typologies (George et Bennett, 2005 ; Bayart, 2007 ; Curchod, 2007). En effet, elle met l'accent sur les contextes concrets des actions et interactions. Le contexte peut être défini, on l'a vu, comme ce qui change la valeur de vérité d'une proposition (une même proposition est vraie dans un certain contexte et fausse dans un autre) ou le sens d'une pratique ou d'un discours. Ce type de démarche tend donc naturellement à produire des typologies en contrastant les contextes. Une théorie décontextualisée qui se présentait comme valable universellement se trouve recontextualisée selon des cas différents. Par ailleurs, le chercheur qui pratique la recherche compréhensive choisit souvent de comparer plusieurs cas ou, dans le cadre de sa recherche, met en évidence différents cas de processus (c'est par exemple le cas avec les séquences ou les points de basculement dans l'analyse séquentielle, comme on l'a vu dans un chapitre précédent). Ces processus peuvent renvoyer à différentes sortes de mécanismes. Dès lors, les typologies sont à la fois un outil et un des résultats possibles de la recherche compréhensive.

Cette section montre comment les typologies peuvent avoir des statuts différents dans l'approche qualitative, comment on peut les construire, et elle illustre ces différents points à partir de l'analyse d'une typologie souvent utilisée, celle de Nonaka.

Les trois types de typologies

Colin Elman (2005) distingue trois types de typologie — les typologies descriptives, les typologies classificatoires et les typologies explicatives (voir tableau page suivante) :

Avec les typologies descriptives, le chercheur s'interroge sur ce qui peut constituer des types dans le matériau qu'il a analysé. Il part d'orientations théoriques pour déterminer des situations concrètes puis il remonte de ces situations concrètes différenciées vers les dimensions de différenciation pour les interroger et constituer des types. Les typologies classificatoires servent à placer les cas concrets étudiés dans des types déjà identifiés. Elles partent, au contraire des typologies descriptives, des dimensions de la typologie pour trouver des situations concrètes entrant dans les cases. Enfin, la

Les objectifs des typologies

	Descriptive	Classificatoire	Explicative
<i>Mouvements analytiques</i>	Définit des concepts composés (types) et les utilise comme des caractérisations descriptives	Attribue des cas à des types	Fait des prédictions fondées sur des combinaisons des différentes valeurs des variables issues d'une théorie. Place des données dans les cellules pertinentes pour tester leur validité et pour les comparer afin de voir si les données sont cohérentes avec la théorie
<i>À quelles questions cherche-t-on à répondre ?</i>	Qu'est-ce qui constitue le type ?	De quoi le cas est-il un cas ?	Si la théorie est correcte, que doit-on s'attendre à voir ? Est-ce bien cela que je vois ?
<i>Exemple</i>	Qu'est-ce qu'une démocratie parlementaire par opposition à une démocratie présidentielle ?	L'Angleterre et l'Allemagne sont-elles des démocraties parlementaires ou présidentielles ?	Conformément à la variante normative de la théorie de la paix démocratique, quel comportement de politique étrangère est prédit à partir d'une dyade de démocraties parlementaires matures ? Est-ce que les politiques étrangères de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne s'accordent avec cette prévision ?

(Source : Elman, 2005, p. 297)

typologie explicative permet de confronter les effets prédits par les théories avec les cas observés. Le premier type de typologie invite à se poser la question : qu'est-ce qui constitue des types ? Le deuxième repose sur la question : de quoi mes cas sont-ils des cas ? Enfin, la question posée par le troisième type est double : si la théorie dit vrai, que devrais-je observer dans mes cas ? Est-ce bien ce que j'observe ? Dans ce dernier cas, les cellules de la typologie sont composées des valeurs de variables dépendantes, les lignes et colonnes étant faites de variables indépendantes. Chaque cellule peut alors représenter un mécanisme causal, en relation avec des cas empiriques :

Chaque cas peut être utile s'il permet au chercheur d'identifier un mécanisme (pattern) différent. Des explications différenciées des résultats des cas, dont chacun est l'instanciation de la classe d'événements qui est étudiée, deviennent partie prenante de l'élaboration d'une théorie typologique cumulative, ce que David Dessler (1991) a appelé un « répertoire de mécanismes causaux ». (Elman, 2005, p. 241)

On peut penser que, dans la recherche compréhensive, ces typologies peuvent jouer des rôles différents à différents moments de la recherche : au tout début, une typologie descriptive peut aider à formuler des orientations de recherche ; une typologie classificatoire peut ensuite aider à choisir des cas multiples à étudier ; enfin, la typologie explicative intervient plutôt à la fin de la recherche au moment de la discussion théorique. On verra qu'il faut envisager un quatrième type de typologie, la typologie exploratoire, celle qui attire l'attention sur une case nouvelle.

Comment mener le jeu typologique

Reprenant Lazarsfeld (1937) et Lazarsfeld et Barton (1965), Elman (2005) montre comment la construction d'une typologie est un jeu théorique. Il s'agit de définir un espace des propriétés fait de cellules déterminées généralement par des lignes et des colonnes. Si cet espace est trop grand, il est inutilisable en pratique ; s'il est trop restreint, il a toute chance d'être trop réducteur et de ne pas permettre de rendre compte de la diversité des situations possibles, ce qui est pourtant l'objectif d'une typologie. Le jeu typologique repose donc sur deux mouvements possibles : l'extension ou la compression de l'espace des propriétés, ce que Lazarsfeld appelait substruction et réduction. La compression permet de réduire l'espace des propriétés pour obtenir une typologie maniable et utilisable, l'extension permet d'identifier des cas importants qui auraient été négligés.

Le travail de réduction est essentiel. Si l'on a quatre variables et qu'on les code en deux valeurs (faible, fort), on obtient une typologie à 16 cases. Si on code ces mêmes quatre variables en trois valeurs (faible, moyen, fort), la typologie passe à 81 cases (3^4). Si, en conservant deux valeurs (faible, fort), on passe de quatre à six variables, le nombre de cellules passe de 16 à 64 (2^6).

Il existe plusieurs méthodes de réduction de l'espace des propriétés :

- La compression d'échelle : on réduit l'échelle des valeurs ; dans l'exemple précédent, on passe d'une échelle à trois valeurs (faible, moyen, fort) à une échelle à deux valeurs (faible, fort).
- L'indexation : on fusionne deux variables qui aboutissent à un même résultat.
- La compression logique : on supprime les cases qui sont impossibles logiquement.
- La compression empirique : on supprime les cases qui ne correspondent à aucun cas réel.

- La compression pragmatique : on fusionne des cellules voisines si leur division n'a aucune signification sur le plan théorique.

L'extension d'une typologie suppose, comme l'a bien vu Lazarsfeld, de refaire à l'envers le raisonnement qui a conduit à la construction de cette typologie, pour repérer les compressions opérées et voir si elles ne posent pas des problèmes théoriques. Concrètement, l'extension procède généralement en ajoutant des lignes et des colonnes, par exemple en dédoublant une ligne ou une colonne. La question qui se pose dans cette démarche est de savoir si l'ajout de cellules permet ou non de prédire de nouveaux faits.

Prenons un exemple.

Un exemple: la typologie de Nonaka

Ikujiro Nonaka (1994) estime que la vision traditionnelle du traitement de l'information et du *problem-solving* ne rend pas compte de la manière dont les organisations innovent en créant de la connaissance. Il faut, selon lui, adopter un nouveau paradigme. Et, pour présenter ce nouveau paradigme, Nonaka propose une typologie devenue très célèbre, représentée dans le schéma ci-contre.

Première question, de quelle nature est cette typologie ? Il ne s'agit pas d'une typologie classificatoire au sens de Elman. En effet, Nonaka ne positionne pas vraiment dans l'article des cas réels par rapport aux cases définies (l'article ne comporte quasiment aucun exemple concret). Il s'agit en partie d'une typologie descriptive au sens où Nonaka montre comment est constituée chacune des quatre cases (socialisation, internalisation, externalisation, combinaison). Peut-on dire que l'on a affaire à une typologie explicative ? Pas réellement, au sens où les quatre cases ne sont pas structurées comme des lieux de discussion entre des effets prédits par des théories et des effets observés. D'une part, la théorie qui sous-tend les lignes et les colonnes, celle de Polanyi, n'est pas spécifiée en termes d'effets prédits (si Polanyi dit vrai, que devrait-on observer ?) et, comme il a été dit, aucun effet observé, aucune réelle donnée empirique, n'est manié(e) dans l'article. En réalité, cette typologie est sans doute du type exploratoire évoqué plus haut. En effet, Nonaka fait remarquer que les trois cases socialisation, internalisation et combinaison ont été étudiées dans la théorie des organisations. Là non plus, il ne donne aucun exemple, et il n'évoque que la socialisation en faisant référence aux travaux sur la culture d'entreprise qui ont insisté sur la façon dont les normes, valeurs, savoir-faire, d'une entreprise pouvaient être acquis. Par contre, Nonaka estime que la quatrième case, l'externalisation, a été jusqu'à son article

Les types de création de connaissance

		RÉSULTAT	
		Connaissance tacite	Connaissance explicite
ORIGINE	Connaissance tacite	Socialisation	Externalisation
	Connaissance explicite	Internalisation	Combinaison

(Source : Nonaka, 1994, p. 19)

négligée. Il semble donc que l'apport majeur de cette typologie soit à ses yeux la mise en évidence de cette case.

Cette typologie est minimale, une grille à quatre cases. Faudrait-il procéder à un jeu typologique en l'étendant ? Pour opérer cette extension, il faut reprendre les étapes de compression qui ont abouti à ces seules quatre cases.

La première compression a eu lieu dans les premières lignes de l'introduction de l'article. Nonaka explique qu'il va s'intéresser à l'innovation dans les grandes organisations. Il y a là un choix avec des implications théoriques qui ne constitue pas à proprement parler une compression : en effet, Nonaka explique qu'il va se centrer sur les grandes organisations ; il ne fait aucune hypothèse sur les différences possibles entre grandes et petites organisations. La compression est ailleurs : Nonaka mentionne en effet plusieurs types d'innovation : innovation technique, de produit, stratégique, ou organisationnelle. Il a opéré une indexation : dans sa typologie, il ne tiendra pas compte de ces différents types. C'est donc qu'il fait l'hypothèse que la différenciation de ces types ne changerait pas la nature des cases de sa typologie. Une question théorique serait alors : l'opposition connaissance tacite/connaissance explicite est-elle de même nature dans les différents types d'innovation ? Et, du coup, les quatre cases de la typologie

(socialisation, internalisation, externalisation, combinaison) fonctionnent-elles de la même manière selon la nature de l'innovation ? Si la réponse est oui, la typologie de Nonaka est solide. Sinon, il faudrait l'étendre.

Dans les pages qui suivent, une nouvelle compression intervient. Nonaka explique en effet que la création de connaissance dans une organisation (le sujet central de sa construction théorique) a deux dimensions : une dimension qu'il appelle épistémologique (c'est l'opposition connaissance tacite/connaissance explicite) et une autre qu'il dénomme ontologique (les connaissances sont portées et développées par des individus, mais ces individus les portent et les développent en interaction, dans des communautés). La typologie se centre sur la dimension épistémologique, mais elle exclut la dimension ontologique, c'est-à-dire les types de communautés dans lesquelles va avoir lieu le dialogue entre tacite et explicite. Pourtant, la dimension va jouer un rôle dans l'analyse par la suite puisque Nonaka valorise les communautés intermédiaires qui ne sont ni *top-down*, ni *bottom-up* et font la force selon lui des entreprises japonaises parce que c'est à ce niveau que s'opère le meilleur dialogue entre connaissance tacite et explicite. Mais elle n'est pas présente dans la typologie.

La question qui se pose est : cette typologie mériterait-elle d'être étendue ? Et cette question amène à s'interroger sur les deux compressions qui ont été opérées : 1. Était-il légitime que Nonaka ne tienne pas compte des différences possibles entre les catégories d'innovation dans la création de connaissance (innovation technique, de produit, stratégique, organisationnelle) ? 2. Était-il légitime qu'il ne tienne pas compte de la dimension « ontologique » (selon sa propre expression) de la création de connaissance, c'est-à-dire la nature des communautés et des interactions dans lesquelles se produit cette création ? Ces deux compressions ont été opérées dans le cadre des théories mobilisées par Nonaka. Les deux extensions possibles resteraient dans ce cadre. Une autre extension ferait sortir de ce cadre qui oppose deux types de connaissance, la tacite et l'explicite : ne pourrait-on pas passer à un cadre en trois catégories de connaissance ? Auquel cas, on ouvrirait d'un coup l'espace des propriétés de la typologie.

Conclusion de la section II

Les typologies peuvent être utilisées dans les premières phases d'une recherche compréhensive, notamment pour réfléchir aux choix d'un petit nombre de cas pertinents. Puis, elles peuvent s'élever vers la théorie :

À ce stade, la recherche peut être de nature exploratoire, reposant sur le feedback des premières études de cas, pour évaluer, raffiner, éventuellement altérer le cadre théorique dans lequel l'explication des cas individuels sera rédigée et pour identifier les composants d'une typologie utile. (George et Bennett, 2005, p. 240)

Elles peuvent fournir la structure d'une discussion théorique si les cases de la typologie sont conçues pour répondre à la double question : que devrais-je observer si la théorie est juste et est-ce bien ce que j'observe ?

Dans ces différentes perspectives, l'intérêt d'une typologie est toujours d'attirer l'attention sur des faits nouveaux, donc de faire sortir du risque de circularité (selon lequel on ne cherche que des faits qui confirment des théories) :

Ses avantages comprennent sa capacité à traiter des phénomènes complexes sans les simplifier outre mesure, à clarifier les ressemblances et dissemblances entre les cas pour favoriser les comparaisons, à fournir un inventaire compréhensif de toutes les sortes de cas possibles, et à attirer l'attention sur les « cases vides », c'est-à-dire les sortes de cas qui ne se sont pas encore produites ou ne peuvent pas se produire. (Bailey, 1994, p. 233)

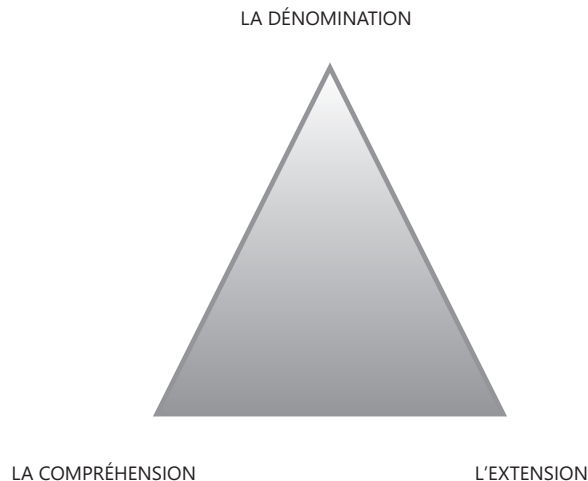
Section III. Qu'est-ce qu'un concept?_____

Les recherches qualitatives se veulent souvent exploratoires : à ce titre, elles se proposent parfois d'inventer de nouveaux concepts. Dans le même temps, pour interpréter les données, elles manient des concepts existants qu'elles cherchent à redéfinir ce faisant. Le travail sur les concepts (invention et redéfinition) est donc un des résultats théoriques attendus de la recherche qualitative. Mais qu'est-ce qu'un concept ? En quoi les ressources, la cognition distribuée, l'anomie, les capacités dynamiques, la confiance, les *two-sided markets*, la co-innovation, les acteurs-tiers, l'apprentissage organisationnel, les coûts de transaction peuvent-ils être appelés concepts ? La question est concrète : les notions que nous manions dans une recherche sont-elles susceptibles d'expliquer les phénomènes que cette recherche se propose d'expliquer, ou ne sont-elles que des étiquettes mises sur les phénomènes et ne constituent-elles que des pseudo-explications ?

Commençons par un modèle simple de ce qu'est un concept, pour aborder ensuite la question des critères de qualité d'un concept et s'interroger ensuite sur la notion même de concept.

Le modèle simple du concept

Ogden et Richards (1923) ont proposé la figure d'un triangle pour comprendre le fonctionnement de la signification d'un mot ou concept (*meaning*)². Dans sa version originale, ce triangle est assez complexe mais, pour les besoins de l'analyse de ce qu'est un concept, il peut être simplifié de la manière suivante :



Pour faire simple, un concept est fait de trois choses : un nom, une dimension de compréhension (en anglais, *intension*, *connotation*), et une dimension d'extension (*extension*, *denotation*).

La dénomination

Le nom, tout d'abord. Plusieurs stratégies sont possibles. La première consiste à prendre un mot du vocabulaire courant et à chercher à lui donner un statut conceptuel. Par exemple, la notion d'attention, en s'efforçant d'en faire une qualité managériale, ou la vigilance (*alertness*) (Kirzner, 1973 ; Oury, 1983). La deuxième consiste à inventer un mot, par exemple à partir de racines grecques ou latines (ou les deux : on sait que l'invention du mot sociologie fit scandale parce que « socio- » renvoie au latin *socius*, *societas*, et -logie renvoie au grec *logos*). Durkheim, dans *Le suicide*, inventa le néologisme « anomie » à partir du grec. La troisième stratégie consiste à combiner des mots, comme « coopétition », sorte de crase construite à partir de coopération et compétition, ou comme dans des mots composés

2. Ce modèle du concept peut paraître simple, voir simpliste. Lorsqu'il reçut le livre de Ogden et Richards, Wittgenstein fut atterré : « Il y a peu de temps, j'ai reçu *The meaning of meaning*. On vous l'a sans doute envoyé aussi. Ne le trouvez-vous pas lamentable !? » (Lettre à Russell, 7 avril 1923). Néanmoins, en première approche, ce modèle du concept est utile.

– « acteur-tiers », par exemple (les acteurs-tiers jouent un rôle dans le fonctionnement d'un secteur sans être directement impliqués dans les transactions comme acheteurs ou vendeurs).

L'utilisation de mots courants implique les connotations contenues dans ces mots. L'attention managériale, par exemple, renvoie à tous les emplois du mot attention dans le langage courant (« fais attention », « prêter attention à », « attirer l'attention de... sur... », etc.) ainsi qu'aux théories psychologiques de l'attention. L'invention d'un mot nouveau – « anomie » – ne comporte pas cet effet de halo des connotations. L'utilisation d'un mot composé combine les halos des deux mots, tout en créant un effet nouveau. Elle peut aussi introduire un effet de classification hiérarchique (parler d'« acteur-tiers » suppose qu'il existe une catégorie générique, les acteurs, avec des sous-catégories dont l'une est faite des acteurs-tiers)³. Il ne faut pas négliger la dénomination :

Nommer l'objet de l'intérêt [de la recherche] constitue le début de la conceptualisation. (Becker, 2002/1998, p. 198)

La compréhension

La compréhension est souvent conçue comme la définition du concept et le conseil est d'ailleurs souvent donné : définissez vos concepts avec soin. Si on utilise le langage courant, on part souvent des définitions données par les dictionnaires, mais comme le note Gerring, cela ne permet généralement pas d'aller très loin :

La plus vieille solution au vieux problème de la formation des concepts est peut-être de s'en tenir aux normes des usages établis (tels que définis par les dictionnaires ou l'étymologie). C'est, grosso modo, l'approche « langage ordinaire » de la définition des concepts. Cependant, les philosophes et les linguistes s'accordent à dire que le langage ordinaire fournit généralement un éventail de d'options terminologiques et définitionnelles plutôt qu'une définition simple. La plupart des concepts, sans doute tous les concepts des sciences sociales, sont amphibologiques. Les complications sémantiques se multiplient quand la signification d'un concept est abordée de manière historique, à partir de langues

3. « Lavoisier ne veut, note-t-il, que des mots courts, susceptibles, en conséquence, de “former des adjectifs et des verbes” (*Traité élémentaire de Chimie*, tome I, page 52). Mais, plus on entre dans la forêt du monde, plus on y rencontre des substances d'une riche complexité, qui contiennent beaucoup de parties ou de constituants. Alors Lavoisier se résigne : au lieu de recommander un néologisme composé, il avoue préférer se servir d'une étiquette commode. Désignative, peut-être, mais nullement représentative. On parlera d'acide citrique... On renonce à calquer ou reproduire la nature de leurs éléments. » (Dagognet, 1969, pp. 55-56) Je remercie Eric Maton pour cette référence.

diverses, dans différentes régions parlant la même langue, à partir de formes grammaticales diverses (nom, adjectif qualificatif, verbe) et de différents actes de langage. De temps en temps, nous nous retrouvons en train de construire des concepts qui sont, intentionnellement, nouveaux. Quoique le langage ordinaire puisse être un point de départ, il n'est alors pas habituellement la bonne manière de finir le travail de formation des concepts. Étant donné la diversité des significations dans l'usage ordinaire, il existe rarement une seule définition pouvant permettre de résoudre les disputes sémantiques. (Gerring, 1999, p. 362)

Que le mot soit inventé, ou composé, on bute de toute façon sur le risque de régression à l'infini. Reprenons l'exemple des « acteurs-tiers » (Dari, 2010). On peut chercher à définir le concept par les rôles ou fonctions que ces acteurs peuvent jouer sur un marché ou dans un secteur économique. On peut relever qu'ils peuvent assurer une fonction de régulation et/ou une fonction de coordination. On est alors renvoyé à la définition de la régulation, alors que beaucoup d'auteurs (dont Veljanovski, 1993, p. 14) estiment qu'il s'agit d'une notion mal définie (*ill-defined*) et aux contours imprécis (*amorphous*) et à celle de coordination dont on peut dire à peu près la même chose. Il faut en réalité chercher des caractéristiques de l'acteur-tiers (son statut, sa structure, son mode de financement, ses fonctions, etc.) et étudier ces caractéristiques (peut-être la structure n'a-t-elle pas d'importance, peut-être les fonctions peuvent-elles être diverses, se combiner, jouer de manière différente, etc.).

L'extension

L'extension recouvre les cas empiriques auxquels va s'appliquer (et ne va pas s'appliquer) le concept. Imaginons que la recherche porte sur un secteur industriel, le textile (Dari, 2010). Trois « acteurs-tiers » sont identifiés : les bureaux de style, les syndicats professionnels, les plates-formes logistiques. La question est : si les acteurs-tiers peuvent avoir un rôle de régulation (c'est par exemple le cas des syndicats professionnels), l'OMC doit-elle être aussi considérée comme un acteur-tiers ? Les pouvoirs publics ? Si les acteurs-tiers ont un rôle de coordination, la grande distribution cliente du secteur doit-elle être considérée comme un acteur-tiers ? Le problème posé est donc : à quels types de cas empiriques s'applique le concept, jusqu'où doit aller cette application, et où doit-elle s'arrêter ?⁴ Autrement dit, il n'y a pas de concept sans repérage d'un domaine empi-

4. On remarque d'ailleurs que nous sommes ici dans le cas d'une typologie. On peut se demander comment la typologie a été réduite pour arriver à ces trois cases et la question de savoir si l'OMC ne devrait pas y figurer pose le problème de la substruction éventuelle de cette typologie.

rique de validité. Certains concepts ne renvoient pas directement à une réalité observable. C'est par exemple le cas des « ressources » ou des « capacités dynamiques ». Il faut alors réfléchir à la manière de passer du non-observable à une classe de phénomènes observables (Rigaud, 2009 pour les ressources ; Depeyre, 2009 pour les capacités).

La détermination dynamique du triangle

Bien évidemment, le jeu du triangle présenté est dynamique. La dénomination, si elle n'évoque rien de connu, doit correspondre à des phénomènes empiriques qui jusque-là n'ont pas été reconnus, ou mal étudiés (ce qui est rare en sciences sociales, plus rare en tout cas que ne le laisse supposer l'invention proliférante et continue de mots nouveaux censés recouvrir de nouveaux concepts). Si la dénomination est un mot courant, elle doit s'appuyer, pour que le concept soit opérationnel, sur une définition plus rigoureuse que celle généralement donnée dans les dictionnaires, et renvoyer à un ensemble de cas empiriques à la fois suffisamment large et pourtant suffisamment circonscrit. Si la définition du concept est étroite, le nombre de cas empiriques auquel renverra le concept sera peu élevé. Si la compréhension devient floue et que le nombre de cas empiriques est très élevé et très divers, il est probable que la définition du concept est mal conçue, que l'on est dans un cas d'« étirement conceptuel » (« *conceptual stretching* » – Sartori, 1970, p. 1034).

« Acteur-tiers », en tant que dénomination, suggère qu'il y a au moins dans un secteur industriel deux catégories d'acteurs : les acteurs du secteur, des acteurs de premier niveau, en relation les uns avec les autres (fournisseurs de matières premières, producteurs, transformateurs) et des acteurs de second niveau, qui fonctionnent en appui du premier niveau. La définition doit tenir compte de cette division catégorielle et montrer en quoi les acteurs-tiers n'appartiennent pas directement au secteur lui-même, mais assument un rôle dans son fonctionnement. Enfin, la question se pose de savoir à quelles catégories d'acteurs empiriques va s'appliquer le concept d'acteur-tiers, et jusqu'où cette application va aller (la grande distribution doit-elle être considérée comme un acteur appartenant au secteur, un acteur-tiers, ou un acteur extérieur au secteur ?).

Prenons un autre exemple : Göran Ahrne et Nils Brunsson (2008 ; voir Dumez, 2008) ont mis en avant le terme de méta-organisation⁵. La dénomination suggère l'idée que quelque chose existe à un niveau dépassant

5. Le nom a semble-t-il été créé avant eux, mais dans un sens différent – Ettighoffer et Van Beneden, 2000.

celui des organisations telles que nous les connaissons. Ahrne et Brunsson ont donné une définition de la notion (compréhension) : les méta-organisations sont des organisations dont les membres sont des organisations (alors que les membres des organisations « simples » sont des individus physiques). Et les deux auteurs ont montré (extension) la diversité empirique du phénomène, qui recouvre le MEDEF, l'Union postale universelle, Birdlife International, l'ONU, la FIFA, l'OTAN, la Fédération des Entreprises de la Beauté, et, selon eux, également l'Union Européenne. La question de savoir jusqu'où le concept doit être étendu se pose par exemple dans ce dernier cas (les auteurs considèrent les États comme des organisations, donc l'Union européenne comme une organisation dont les membres sont bien des organisations : mais faut-il penser que les États sont des organisations ?).

Parce que les trois éléments (dénomination, compréhension et extension) sont en interaction dynamique, on peut considérer que Ahrne et Brunsson ont bien construit un concept. Encore faut-il noter quelque chose de plus. À quoi servirait d'ajouter le concept de méta-organisation au concept d'organisation, si les méta-organisations ne se différencieraient pas, au niveau des problèmes qu'elles posent et de leurs comportements, des organisations elles-mêmes ? Ce qui justifie l'invention de ce nouveau concept, c'est que, par exemple, les méta-organisations dépendent de leurs membres d'une manière très différente de celle dont les organisations « simples » en dépendent. General Motors dépend moins d'un de ses collaborateurs, fût-il son CEO, que le MEDEF ne dépend de l'UIMM ; ou, autre exemple, les membres des méta-organisations étant des organisations, les méta-organisations risquent de se trouver en concurrence avec leurs membres, ce qui n'est pas le cas des organisations « simples ».

On voit par là qu'un concept est une relation dynamique entre les trois sommets du triangle constitués par la dénomination, la compréhension et l'extension :

Surtout, dans la mesure où tous les éléments du concept – la dénomination, la compréhension, l'extension – sont interdépendants, il n'y a aucune raison de commencer et de finir par l'un plutôt que l'autre. En conséquence, il n'y a pas de séquence prédéfinie dans la formation des concepts. Certains commenceront par la dénomination, d'autres par le phénomène, d'autres par la théorie, etc. Dans tous les cas, le processus de définition devient rapidement la variable d'ajustement. Pour réussir à pleinement différencier un concept, on doit faire l'une des trois choses suivantes, ou toutes les trois : (a) choisir un mot différenciant ; (b) ajuster les propriétés de la compréhension, ou (c) ajuster les

membres de l'extension. La formation des concepts fournit donc une excellente illustration de ce qu'il est convenu d'appeler le cercle herméneutique, dans la mesure où un changement dans un des aspects du concept amène normalement des changements dans les deux autres. Pour cette raison, la formation des concepts doit être vue comme holiste ; il n'est aucun moyen de séparer les tâches qui ont trait à la réalité du phénomène, de celles qui ont trait seulement à la dimension linguistique ou théorique. (Gerring, 1999, p. 389)

Mais l'exemple des méta-organisations montre quelque chose de plus : une fois construit correctement comme une interaction entre les trois pôles, l'intérêt d'un concept réside dans son potentiel : guide-t-il l'attention du chercheur vers des faits nouveaux, non anticipés ? Permet-il, non pas seulement d'éclairer les problèmes de départ de la recherche, mais de faire surtout surgir de nouveaux problèmes ?

Quels sont les critères de qualité d'un bon concept ?

John Gerring (1999) ne pense pas qu'il y ait des règles permettant de formuler de nouveaux concepts (comme l'affirme Sartori – 1984). Comme on l'a vu, il ne croit pas que la simple définition des concepts suffise à les fonder et les justifier. Il estime que les concepts se construisent par des compromis (*trade-offs*) entre huit critères, qu'il présente en un tableau :

1. Familiarité	Dans quelle mesure le concept est-il familier (à des spécialistes ou à des non-spécialistes) ?
2. Résonance	Est-ce que le terme choisi résonne, produit un écho ?
3. Parcimonie	De quelle longueur est (a) le mot ; (b) la liste des attributs le définissant (compréhension) ?
4. Cohérence	Les attributs sont-ils cohérents sur un plan interne (logiquement reliés) ?
5. Différenciation	Les attributs sont-ils suffisamment différenciés de ceux des autres concepts proches ? Le concept est-il homogène, opérationnalisable ?
6. Profondeur	Combien de propriétés sont partagées par les instances à définir ?
7. Utilité théorique	En quoi le concept est-il utile dans un champ d'inférences plus large ?
8. Utilité de champ	En quoi le concept est-il utile dans un champ d'instances et d'attributs liés ?

(Source : Gerring, 1999, p. 367)

Il est intéressant de les reprendre un à un.

La familiarité

Partons des termes courants et voyons si on peut leur donner un sens plus rigoureux. On peut faire des combinaisons de termes, on peut aller chercher une expression étrangère ou remonter aux langues mortes (là, on s'éloigne en familiarité).

Au niveau des termes, la familiarité est réalisée quand on a trouvé dans le lexique existant le mot qui, dans son sens courant, décrit de la manière la plus précise le phénomène à définir. (Gerring, 1999, pp. 368-369)

On doit d'abord aller au simple, au mot du langage courant, et ne compliquer que si c'est nécessaire, si on ne trouve pas de terme adéquat.

La résonance

Certains termes « prennent » (*stick*), d'autres non. C'est le phénomène de résonance. Là, il y a souvent conflit avec d'autres critères, notamment la familiarité. Au lieu de parler de classe laborieuse, Marx invente le prolétariat.

Si la résonance est importante dans la reconceptualisation d'idées anciennes, autant que dans le fait d'inventer de nouveaux termes, comment y parvient-on ? Voilà une question à laquelle il est particulièrement difficile de répondre, de même qu'il est très difficile de prédire la résonance d'un mot, tant les lecteurs réagissent à des caractéristiques non sémantiques diverses (auditives, visuelles, peut-être même olfactives). La résonance peut tenir par exemple à une métaphore, une synecdoque, une allitération, une onomatopée, un rythme (un nombre de syllabes, une accentuation, etc.). Inutile d'essayer d'aller plus loin. Le point important est que les concepts n'aspirent pas seulement à la clarté, mais aussi au pouvoir, et que ce pouvoir tient autant à sa résonance qu'à sa signification. (Gerring, 1999, p. 371)

L'expression « *two-sided markets* » est par exemple pléonastique en elle-même : tout marché a un amont et un aval. Elle n'exprime pas bien ce qu'est ce type de marché caractérisé par un double effet de réseau (*network effect*). L'expression *two-sided networks* apparaît plus précise et meilleure, mais c'est la première qui a connu le succès. Néanmoins, il apparaît judicieux d'éviter les dénominations obscures, pléonastiques ou contradictoires, et de choisir un mot ou expression qui n'induit pas en erreur et indique le phénomène que l'on cherche à caractériser.

La parcimonie

Les bons concepts n'ont pas une définition interminable. Il doit être possible de savoir de quoi il est question, sans avoir besoin de lister une demi-douzaine d'attributs. (Gerring, 1999, p. 371)

Il faut là aussi trouver un équilibre entre des définitions trop restrictives et des définitions trop larges.

La cohérence

Le critère le plus important pour un bon concept est sans aucun doute sa cohérence interne – la manière dont les attributs qui le définissent et les caractéristiques du phénomène « appartiennent » les uns aux autres. Le regroupement doit avoir une forme de cohérence, plutôt qu'une simple coïncidence dans l'espace et le temps. (Gerring, 1999, pp. 373-374)

Quelquefois, on fait face à des problèmes d'incohérence. Par exemple, certains ont défini l'idéologie comme un système d'idées et de croyances qui provoquent le changement, alors que pour d'autres, elles empêchent le changement. Mais souvent, le problème de la cohérence est plus subtil, il porte sur des choses diverses qui n'ont pas de liens évidents entre elles :

Le problème de la cohérence est habituellement plus subtil, impliquant des attributs qui ne sont pas mutuellement contradictoires entre eux, mais aussi des attributs qui n'ont aucune relation évidente les uns avec les autres. Les attributs doivent être fonctionnellement ou logiquement liés entre eux [...] Si le concept identifie des phénomènes dont les propriétés partagées ne sont pas reliées entre elles d'une certaine façon – quel que soit leur niveau de différenciation –, il est probable qu'ils ne feront pas sens. Plus précisément, il y aura plusieurs sens possibles. Dans tous les cas, c'est le degré de similarité entre l'ensemble des items (la cohérence interne) qui est décisif. (Gerring, 1999, p. 374)

La différenciation

C'est l'autre face : on a en interne la cohérence du concept et en externe sa différenciation par rapport à d'autres concepts.

Ce qui est en jeu, c'est la manière dont un concept donné est relié aux concepts les plus proches [...] La différenciation d'un concept dérive de la netteté de ses frontières avec un ensemble de termes proches. Un concept mal bordé a des zones de recouvrement avec les concepts voisins. (Gerring, 1999, pp. 375-376)

Reprenons l'exemple du concept d'idéologie :

Il est difficile d'utiliser le concept d'idéologie sans buter sur les concepts voisins de système de croyances, vision du monde, système de valeurs, système symbolique, mythe, philosophie publique, philosophie politique, culture politique, opinion publique, agenda politique, rhétorique politique et discours politique. (Gerring, 1999, p. 376)

On voit donc que la définition d'un concept n'est pas seulement interne, qu'elle n'a de sens que dans la mesure où elle dit à la fois ce que le concept est et ce qu'il n'est pas. On retrouve ici le principe spinoziste : *omnis determinatio negatio est* (toute détermination est une négation) – définir, c'est opposer quelque chose à d'autres choses. Hegel, d'ailleurs, voulant mettre l'accent sur ce travail de négation, retournera la formule de Spinoza en la radicalisant : *omnis negatio determinatio est* (toute négation est détermination). Le travail de négation, d'opposition à ce qui n'est pas lui, est un moment essentiel de la détermination du concept. Plus exactement, les concepts se comprennent les uns par rapport aux autres et ne se définissent qu'ensemble :

[...] pour maîtriser n'importe quel concept, il faut en maîtriser beaucoup. Car la saisie d'un concept consiste dans la maîtrise d'au moins certaines de ses relations inférentielles avec d'autres concepts. (Brandom, 2009/2000, p. 56)

La profondeur

L'utilité d'un concept est améliorée par sa capacité à lier (bundle) un ensemble de caractéristiques. Au plus le nombre de propriétés partagées par les phénomènes que recouvre le concept est grand, au plus le concept est profond [...] La signification, dans ce cas, renvoie au nombre d'attributs partagés que le terme suscite. Au plus un concept est riche et profond, au plus convaincante est sa prétention à définir une classe d'entités communes, qui peuvent mériter d'être appelées d'un même nom. Le terme, alors, est un poinçon. Sur le plan descriptif, il est plus puissant, nous permettant d'inférer plus de choses – les caractéristiques communes du concept – à partir d'une seule – l'étiquette du concept. (Gerring, 1999, p. 380)

Si on définit un concept uniquement par ce qu'il n'est pas, on rate sa profondeur.

L'utilité théorique

Les concepts servent à construire des théories, c'est même leur utilité première.

Les concepts sont les blocs avec lesquels toutes les structures théoriques sont construites et la formation des concepts est guidée à bon droit par la théorie. L'anomie, la libido, le mode de production et le charisme tirent leur endurance des théories de Durkheim, Freud, Marx et Weber. Ces termes ont peu de signification en eux-mêmes indépendamment de ces cadres théoriques. (Gerring, 1999, p. 381)

Parmi les théories, les cadres de classification (*classificatory frameworks*) sont particulièrement intéressants :

Les cadres de classification (que je considère comme une sorte de « théorie ») sont particulièrement importants dans la mesure où ils tendent plus explicitement vers le conceptuel que d'autres formes d'inférences. Une classification vise à découper le monde en catégories compréhensives, mutuellement exclusives et hiérarchiques. Dans un tel schéma, un concept donné tire essentiellement son utilité de sa position dans un ensemble plus vaste de termes. (Gerring, 1999, p. 381)

L'utilité pour le champ sémantique

Chaque fois qu'un mot est redéfini, cette redéfinition entraîne des redéfinitions en chaîne dans le champ sémantique :

Redéfinir un terme existant, ou en inventer un nouveau, implique un repositionnement du champ sémantique dans lequel ce terme est situé. En d'autres mots, il est impossible de redéfinir un terme sans en redéfinir d'autres, puisque le travail de définition consiste à établir des relations avec les termes voisins. Les mots sont définis avec d'autres mots. De là découle le fait que tout changement dans la définition originelle implique des changements dans ces relations. (Gerring, 1999, p. 382)

C'est le cas, même si un mot nouveau est inventé :

Même les concepts totalement nouveaux – ceux qui reposent sur la découverte d'une nouvelle entité – doivent être définis dans les termes de concepts existants, et ce processus transforme les concepts originels. Cette observation vaut a fortiori dans le monde des sciences sociales où il y a très peu de choses réellement nouvelles et où, en conséquence, la conceptualisation prend généralement la forme d'une reconceptualisation de ce que nous connaissons déjà. (Gerring, 1999, p. 382)

L'approche de Gerring précise certaines choses et offre des compléments très intéressants par rapport au triangle simple : sur les rapports des concepts entre eux notamment, sur l'idée du champ sémantique, ou sur les classifications. Mais il existe une approche radicalement différente de l'appréhension de la diversité des phénomènes.

Peut-on penser autrement que par concepts ?

Le triangle dénomination/compréhension/extension et les huit critères de Gerring constituent une approche classique du concept. Elle nous est familière depuis les dialogues de Platon, dans lesquels Socrate part de notions familières mais floues – le courage, la vertu, l’amour – et cherche à dégager une essence, un noyau dur de caractéristiques qui définissent un concept (souvent sans succès, dans les dialogues dits aporétiques). Il s’agit de chercher la rigueur dans la définition des concepts, de lever les ambiguïtés du langage ordinaire, de viser à l’exactitude. Pour être complet, il faut noter qu’il existe une autre approche, plus complexe, du concept.

Elle part de l’idée que les acteurs que l’on étudie manient des notions floues et élastiques dans leur pratique même (et les chercheurs font de même souvent dans leur propre pratique). S’efforcer de construire des concepts rigoureusement définis pour comprendre ces manières d’agir, ces pratiques, peut amener à construire des pseudo-explications.

En cherchant à élaborer des concepts rigoureux, on peut en effet commettre plusieurs erreurs.

La première consiste à privilégier les exemples qui nous viennent spontanément à l’esprit quand une notion est évoquée :

Cause principale des maladies philosophiques – un régime unilatéral : on nourrit sa pensée d’une seule sorte d’exemples. (Wittgenstein, 2004, § 593, p. 221)

Si l’on reprend le triangle, cette erreur consiste, en ne prenant pas en compte la richesse et la diversité de l’extension possible, à réduire artificiellement la compréhension à une définition trop simple, correspondant à un exemple prototypique.

La seconde erreur consiste à croire qu’il existe, entre les phénomènes, un noyau dur commun, des traits qui se retrouvent dans tous les cas empiriques. Ici, Wittgenstein s’attaque de manière radicale à la conception classique du concept :

Nous avons tendance à penser qu’il doit par exemple y avoir quelque chose de commun à tous les jeux, et que cette propriété commune justifie que nous appliquions le terme général « jeu » à tous les jeux ; alors qu’en fait les jeux forment une famille dont les membres ont des ressemblances de famille. Certains d’entre eux ont le même nez, d’autres les mêmes sourcils, et d’autres encore la même démarche ; et ces ressemblances se chevauchent. L’idée qu’un concept général est une propriété commune à ses cas particuliers se rattache à d’autres idées primitives et trop simples sur la structure du langage. Elle est comparable à l’idée que les propriétés sont des ingrédients des choses qui ont ces

propriétés ; par exemple, que la beauté est un ingrédient de toutes les belles choses, comme l'alcool l'est de la bière et du vin, et que par conséquent nous pourrions avoir de la beauté pure, qui ne serait pas frelatée par quelque chose de beau. (Wittgenstein, 1996/1969, p. 58)

Pour Wittgenstein, il n'existe pas forcément de traits communs à tous les membres d'une même famille⁶. Donc, les concepts ne peuvent pas avoir de définition précise :

[...] si vous souhaitez par exemple donner une définition du souhait, c'est-à-dire tracer une frontière nette, vous êtes alors libre de la tracer comme vous voulez ; mais cette frontière ne coïncidera jamais entièrement avec l'usage effectif, puisque cet usage n'a pas de frontière nette. (Wittgenstein, 1996/1969, p. 60)

Nous sommes incapables de circonscrire clairement les concepts que nous utilisons ; non parce que nous ne connaissons pas leur vraie définition, mais parce qu'il n'existe pas de vraie « définition ». (Wittgenstein, 1996/1969, p. 68)

Il faut donc raisonner autrement qu'en concepts bien circonscrits. Dès lors, il n'y a plus de concepts, ni de théories, ces dernières établissant des relations rigoureuses entre des concepts rigoureusement définis. Il faut renoncer aux explications. Que reste-t-il ? Quelle notion peut venir prendre la place de la théorie ? Pour Wittgenstein c'est la vue synoptique :

L'une des sources principales de nos incompréhensions est que nous n'avons pas une vue synoptique de l'emploi de nos mots. – Notre grammaire manque de caractère synoptique. – La représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à « voir les connexions ». D'où l'importance qu'il y a à trouver et à inventer des maillons intermédiaires.

Le concept de représentation synoptique a pour nous une signification fondamentale. Il désigne notre forme de représentation, la façon dont nous voyons les choses. (Wittgenstein, 2004, § 122, p. 87)

La critique que Wittgenstein fait de la démarche de Freud est éclairante. Pour lui, le grand mérite de Freud est d'avoir rapproché de manière synoptique des phénomènes qui jusqu'à lui ne l'avaient pas été : l'acte manqué, le rêve, le jeu de mots (Witz). Mais ce que Wittgenstein lui reproche est d'avoir cherché des explications uniques, des concepts, sous ces phénomènes. Dire : « Tout rêve est l'expression d'un désir », c'est-à-dire faire du rêve un concept en le comprenant comme l'expression d'un désir, c'est méconnaître la diversité irréductible du phénomène. Certains rêves sont l'expression d'un désir, d'autres non.

6. Sur les origines de la notion d'airs de famille, voir Ginzburg (2004).

Il apparaît donc possible de mener une démarche théorique en résistant à la tentation de chercher à conceptualiser.

Prenons un exemple (Depeyre et Dumez, 2008 ; 2010).

« Qu'est-ce qu'un marché ? » est une question pratique, que se posent les acteurs économiques, et une question théorique, que se posent les chercheurs (économistes, sociologues, gestionnaires).

Si l'on cherche à définir le concept de marché, la tentation est de prendre un exemple prototypique. Au XIX^e siècle, cet exemple était constitué par les marchés agricoles. Aujourd'hui, on penserait sans doute d'abord aux marchés financiers. On va alors, à partir de cet exemple, chercher à identifier un noyau dur de caractéristiques communes à tout marché. On va tomber sur demandeurs, offreurs, produit échangeable, transaction, prix. C'est la démarche classique, et l'on va chercher à mettre en phase compréhension et extension. Il n'est pas sûr qu'on arrive ainsi à déterminer de manière rigoureuse un concept qui rende compte de l'étonnante diversité des situations.

Une autre démarche, wittgensteinienne, consiste à se dire qu'il n'existe pas de concept de marché, simplement des familles de marché. Comment faire pour mettre en évidence ces familles ?

On procédera en partant d'un cas extrême. Imaginons un monopole face à un oligopole restreint de fournisseurs ; les transactions interviennent tous les vingt ou trente ans ; elles portent sur des produits mal définis ; le prix réel n'est pas connu au moment de la transaction.

Ce cas peut-il être qualifié de marché ? L'étude va mettre en évidence un synopsis de jeux de langage (la politique antitrust ou politique de concurrence, l'élaboration de la stratégie des firmes, le jeu des marchés financiers). Elle va montrer qu'il y a une routine des marchés, période pendant laquelle les acteurs ne se posent pas la question de la nature du marché sur lequel ils opèrent, et des périodes d'incertitude et de redéfinition. Elle va également identifier des familles de marché, par exemple celle des marchés sur lesquels le prix est inconnu ou mal connu au moment de la transaction, et seulement connu *ex post* (les marchés de défense, les marchés du BTP, d'infrastructure ou des grands systèmes).

Des apports théoriques sont donc venus d'une démarche qui posait comme point de départ qu'il n'y avait sans doute pas de concept possible de marché, et qu'il ne fallait pas en chercher un, mais procéder autrement. C'est-à-dire refuser les exemples prototypiques de marché pour construire le concept à partir d'eux, et partir au contraire du cas le plus extrême possible pour voir comment, concrètement, des acteurs font exister un marché par une pluralité de jeux de langage.

Bien évidemment, la démarche classique de recherche de concepts rigoureux et précis doit être tentée, et menée le mieux possible (à partir du triangle et des huit critères de Gerring). Mais il apparaît que l'affranchissement de la recherche du concept peut être joué dans certains cas et mener à des apports théoriques, d'une nature différente.

Conclusion de la section III

L'un des résultats théoriques attendus de la démarche qualitative ou compréhensive est la discussion des concepts existants et, éventuellement, l'invention de nouveaux concepts (sur ce dernier point, il faut être prudent, nous allons y revenir).

Le travail le plus simple à mener sur les concepts consiste à partir du triangle dénomination/compréhension/extension. Il n'y a véritablement concept que quand il existe des interactions dynamiques entre ces trois dimensions : la dénomination doit s'accompagner d'une tentative de définition et d'un renvoi à une classe de faits empiriques. Trop souvent, un auteur avance un mot nouveau. Il n'en donne pas une vraie définition, plus exactement une exploration compréhensive (quelles sont les dimensions importantes du concept et pourquoi ? Comment ce nouveau concept se situe-t-il par rapport au champ sémantique existant ? Comment change-t-il ce champ sémantique ?). Il donne quelques exemples empiriques, mais sans explorer la classe des phénomènes empiriques que ce concept éclaire, et sans montrer les phénomènes qu'il *n'éclaire pas* (c'est-à-dire sans en montrer les limites de validité empirique). Si le travail d'exploration compréhensive n'est pas fait, par exemple, la dénomination n'est qu'une simple étiquette posée sur quelques faits. Si le travail d'exploration extensive n'est pas fait, le concept se réduit à une dénomination recouvrant une idée générale et vide. On est assez proche de la fameuse phrase de Kant : « Les concepts sans intuition [sans contenu empirique] sont vides, les intuitions [les contenus empiriques] sans concept sont aveugles. »

On peut aller plus loin, en utilisant les huit critères proposés par Gerring : familiarité, résonance, parcimonie, cohérence, différenciation, profondeur, utilité théorique, utilité pour le champ sémantique. Un point important est notamment la mise en perspective du concept par le processus de construction théorique, et en particulier dans sa mise en relation avec d'autres concepts dans une classification hiérarchisée et ordonnée.

La qualité d'un concept réside alors dans la dimension interactive qui unifie et met sous tension les trois pôles du triangle, et celle des *trade-offs* entre les huit critères de Gerring. Mais l'intérêt du concept réside dans le potentiel du concept à guider l'intérêt du chercheur vers des faits jusque-là

inexplorés et à faire surgir de nouveaux problèmes, comme l'a montré le concept de méta-organisation.

Une interrogation de nature très différente, inspirée de Wittgenstein, porte sur la précision des concepts : il faut rechercher cette précision (ce à quoi doivent servir les deux approches présentées précédemment), mais sans aller trop loin. Les phénomènes à étudier ne sont pas toujours, en effet, circonscrits de manière claire. Il faut donc parfois savoir renoncer à la recherche d'une définition rigoureuse (compréhension) pour chercher à présenter de manière synoptique la diversité des cas empiriques, en travaillant sur des « airs de famille ».

Quand on mène une recherche compréhensive, plusieurs questions fondamentales se posent donc.

La première est de la forme : les phénomènes que je cherche à expliquer se prêtent-ils à une élaboration conceptuelle ? Le réel en lui-même est un magma, sans délimitation claire. C'est la recherche qui le découpe en objets à étudier. Ce découpage repose le plus souvent sur des contours flous. Les phénomènes se chevauchent, se combinent, interagissent entre eux. Chercher des concepts consiste souvent à ne sélectionner que quelques exemples qui vont servir de prototypes en laissant dans l'ombre toutes les occurrences ou les cas dérangement, qui sont sans doute les plus intéressants mais qui n'entreront pas dans les limites circonscrites d'un concept rigoureusement défini. La bonne démarche est plutôt synoptique, cherchant à traiter les airs de famille comme des chevauchements complexes et flous⁷.

La deuxième est : faut-il que j'invente de nouveaux concepts ? La naïveté du chercheur consiste à penser qu'un vrai travail de recherche doit aboutir à l'invention d'un ou plusieurs nouveaux concepts. Cette naïveté est étonnante : les phénomènes étudiés dans les sciences sociales sont triviaux, au sens où chaque acteur les éprouve, les construit, en a plus ou moins conscience. L'invention de grands concepts est rare (anomie, charisme, etc.). La prolifération de petits concepts éphémères est une impasse. Entre la sociologie, la psychologie, l'économie, le droit, la gestion, la linguistique, l'anthropologie, l'ethnologie, il existe un réservoir de concepts existants considérable qu'il est nécessaire d'explorer sérieusement avant de se lancer dans l'invention d'un concept nouveau. Et l'on

7. Des chercheurs japonais ont montré que les pigeons fonctionnaient très bien dans un monde d'airs de famille ; par comparaison, les étudiants japonais ont plus de mal et cherchent des concepts là où il n'y en a pas (Makino et Jitsumori, 2007).

retrouve ici Occam : il faut avoir le courage de passer un rasoir aussi impitoyable qu'intelligent sur nos tentatives d'invention.

La troisième est : le concept que je crois avoir inventé est-il un vrai concept, c'est-à-dire un outil d'explication, ou une simple étiquette mise sur des phénomènes à expliquer ? Cette question est essentielle : un mot, une expression, n'expliquent pas en eux-mêmes, alors que bien des recherches s'arrêtent là. En créant un mot, elles ont mis en évidence un phénomène à expliquer et pas un outil d'explication ou concept.

La quatrième est : combien de concepts (dont l'un inventé, éventuellement) vais-je mobiliser dans mon cadre analytique ? Les concepts ne fonctionnent pas comme des unités isolées. Ils ne fonctionnent pas non plus en long défilé. Comme l'a fait remarquer Chamfort, « On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats. » L'opposition de deux termes (hiérarchie et marché) est souvent faible et conduit à placer tous les phénomènes existants au milieu des deux extrêmes, ce qui ne fait pas avancer la réflexion très loin. Six ou huit notions conduisent à de grands tableaux souvent illisibles. Une juste mesure se trouve sans doute du côté de trois, quatre ou cinq. La grille à quatre cases est, quand elle est bien faite (ce qui est malheureusement peu souvent le cas), un outil extrêmement puissant.

Dernière remarque. Une grande naïveté pose qu'il faut commencer par définir les concepts. En réalité, le travail intellectuel fondamental, dans une recherche, est un travail de *re-définition* des concepts, que ceux-ci soient inventés ou existants. Les définitions que l'on pose au début d'une recherche ne sont que des définitions d'*orientation* du travail, c'est ensuite le processus de recherche qui permet de *re-définir* les concepts, de les préciser ou au contraire de les élargir, de mieux circonscrire leur domaine de validité, de redéfinir leurs relations avec les concepts voisins. Quand est posée la relation $E=MC^2$, aucun concept nouveau n'apparaît. Simplement, mais il est vrai de manière fondamentale, le concept de masse se trouve redéfini. C'est ce travail d'interaction dynamique entre dénotation et connotation qui constitue l'essentiel d'un travail de recherche. Les concepts ne sont définis au départ que sur un mode provisoire, cette définition devant constituer l'orientation du travail, ils sont ensuite redéfinis au cours du processus de recherche. Le processus de recherche étant justement ce travail de redéfinition. Le message conclusif de ce retour sur les concepts est donc un appel à une certaine sobriété de la veine créative : peut-être une certaine modestie s'impose-t-elle et convient-il de s'efforcer d'abord, avant de chercher à en inventer de nouveaux, de redéfinir avec

rigueur et soin les concepts existants et leurs relations. Bref, de se contenter d'imiter modestement Einstein ...

Conclusion

D'une recherche compréhensive, on n'attend pas la formulation de lois générales. Mais on peut espérer plus qu'une explication *ad hoc* de phénomènes observés. On attend en réalité une généralisation théorique, selon l'expression de Yin (2008), par opposition à une généralisation statistique. Ce type de théorie intermédiaire peut prendre la forme de la mise en évidence de mécanismes, de la construction de typologies, d'un travail d'approfondissement sur les concepts. Ces trois formes sont d'ailleurs interdépendantes, comme on l'a vu. Dans le cadre d'une recherche compréhensive, une typologie ne dépasse le simple niveau de classification empirique que si elle porte sur des mécanismes. Les mécanismes eux-mêmes n'ont de sens que si on les aborde au moins par paires, mais souvent même par familles (Schelling). C'est également le cas des concepts, qui se définissent les uns par rapport aux autres et qui n'ont d'intérêt, dans la recherche compréhensive, que s'ils sont spécifiés sous la forme de mécanismes. La confiance n'a d'intérêt comme concept que si elle est abordée sous l'angle des mécanismes qui créent de la confiance, l'entretiennent et la détruisent. Ces mécanismes sont multiples : la création de confiance peut sans doute être produite par plusieurs types de mécanismes (équifinalité). Il est possible qu'un même mécanisme puisse dans certains cas créer de la confiance, et dans d'autres la détruire. En tout état de cause, le concept ne prend son véritable sens que par une interrogation en termes de mécanismes. Et ces mécanismes multiples doivent pouvoir être comparés et classés dans une typologie.

Résumé

La recherche compréhensive ne vise pas à produire de la grande théorie. Elle reste proche des interactions à expliquer et reste dans le domaine de ce que Merton appelait la théorie à moyenne portée. Celle-ci peut prendre trois formes : l'identification de mécanismes, la construction de typologies, l'invention de concepts nouveaux ou la redéfinition de concepts existants.

Le mécanisme s'oppose à la fois à la loi générale et à la boîte noire. Il s'efforce d'explicitier l'enchaînement causal qui remonte de ce qui est observé (le processus) et doit être expliqué (*explanandum*) à ce qui explique (*explanans*). Il est général, mais ne fonctionne que dans certains contextes. La prophétie auto-réalisatrice de Merton ou l'imitation rationnelle analysée par Hedström sont des exemples de mécanisme en ce sens.

Dans la mesure où elle s'intéresse à différents contextes, la recherche qualitative peut élaborer des typologies, qu'elles soient descriptives, classificatoires, explicatives, ou exploratoires. Cette élaboration repose sur deux mouvements, l'extension et la compression, pour obtenir un espace des propriétés maniable et éclairant.

Enfin, la recherche compréhensive peut inventer de nouveaux concepts ou redéfinir des concepts existants. Le modèle simple du concept est triangulaire : dénomination, extension et compréhension. On peut le complexifier et montrer les différents *trade-offs* que doivent affronter l'invention ou la définition des concepts.

Les trois formes sont liées entre elles. Les mécanismes fonctionnent généralement par familles. Ils se prêtent donc à la construction de typologies. Et les typologies, si elles veulent être explicatives et non pas seulement descriptives ou classificatoires, doivent typifier des mécanismes plutôt que des cas empiriques. Enfin, les concepts se définissent eux aussi les uns par rapport aux autres (d'où l'intérêt des typologies) et ils tirent leur pouvoir explicatif de leur spécification en termes de mécanismes.

CHAPITRE 10

En quoi la recherche qualitative peut-elle être scientifique ?

On demande rarement à un physicien ou à un économètre de justifier la scientificité de sa démarche (peut-être devrait-on d'ailleurs le faire plus souvent...). Par contre, le chercheur qui adopte une démarche compréhensive se sent, lui, obligé de le faire. Pour l'y aider, ce chapitre va mobiliser des historiens et des philosophes des sciences et fournir quelques éléments d'épistémologie de la recherche compréhensive. Mais, dans l'esprit de cet ouvrage, il ne s'agit pas de donner un cours permettant de construire la partie épistémologique d'un article ou d'une thèse se réclamant de la recherche qualitative. Seules les questions concrètes de la recherche font l'objet de ce livre. Le passage par l'épistémologie n'est donc là que pour reprendre les questions qui ont été abordées dans les chapitres précédents sous un autre angle et sans s'éloigner des aspects pratiques de la recherche. En ce sens, faire de l'épistémologie est une chance, et non une corvée.

Le chapitre sera organisé en trois sections. La première traitera de la question de savoir en quoi la démarche compréhensive s'inscrit dans le cadre des démarches scientifiques classiques, et en quoi elle présente pourtant des particularités qui lui sont propres. La deuxième la présentera dans sa relation avec la logique de la découverte scientifique appelée « abduction » depuis Peirce. Enfin, la troisième réfutera l'idée qu'elle relève d'un « paradigme épistémologique » particulier, l'interprétativisme, qui s'opposerait à d'autres plus propres aux sciences de la nature.

Section I. Ressemblances et dissemblances de la démarche compréhensive avec les autres démarches scientifiques

Cette section revient sur les dimensions de la démarche scientifique (la formulation de théories, le dialogue entre théories et faits) et examine la manière dont la recherche qualitative se situe par rapport à elle. Le phénomène de triangulation qui est une de ses caractéristiques sera ensuite abordé.

Mais écartons tout d'abord une thèse couramment admise : celle selon laquelle les sciences sociales en général, et tout particulièrement la démarche compréhensive, seraient moins scientifiques que les sciences de la nature parce que le chercheur y serait plus dépendant de sa subjectivité.

La recherche compréhensive est-elle plus subjective (donc moins scientifique) que la physique quantique ?

Parce que la recherche compréhensive s'intéresse aux acteurs, à leurs motivations, à la façon dont ils agissent et interagissent, et parce qu'elle le fait sans forcément s'appuyer sur la modélisation formelle ou sur les méthodes quantitatives, le risque d'interprétation subjective du chercheur serait plus grand dans ce type de démarche que dans l'étude des interactions entre particules. Cette thèse est communément admise, mais Popper la conteste vigoureusement :

Il est totalement erroné de supposer que l'objectivité de la science dépend de l'objectivité de l'homme de science. Et il est totalement erroné de croire que celui qui pratique les sciences de la nature serait plus objectif que celui qui pratique les sciences sociales. (Popper, 1979/1969, p. 82)

Le chercheur en sciences sociales a des biais subjectifs qui ne sont ni plus forts ni moins marqués que ceux qui affectent le physicien. On sait la difficulté très subjective qu'Einstein a pu avoir à l'égard de la mécanique quantique (Fine, 1984/2004). Les biais potentiels sont les mêmes quels que soient le domaine et la méthode de recherche. Et l'objectivité scientifique ne repose pas sur une capacité subjective du chercheur. Elle se joue dans des dispositifs collectifs :

Ce qu'on peut appeler objectivité scientifique repose uniquement et exclusivement sur la tradition critique qui, en dépit des résistances, rend souvent possible la critique d'un dogme qui prévaut. Autrement dit, l'objectivité de la science n'est pas une question d'individu, intéressant les hommes de science pris à part, mais une question sociale qui résulte de leur critique mutuelle, de la division du

travail amicale-hostile entre scientifiques, de leur collaboration autant que de leur rivalité. Elle dépend donc partiellement d'une série de conditions sociales et politiques qui rendent cette critique possible. (Popper, 1979/1969, p. 82)

Mais pour que le travail critique collectif sur lequel seul repose l'objectivité scientifique puisse fonctionner correctement, il faut que la démarche elle-même se prête à cette critique.

Qu'est-ce donc qu'une démarche scientifique, pour l'essentiel, et en quoi l'approche compréhensive en fait-elle bien partie ? Nous allons suivre Popper qui commence par écarter la vision spontanée que l'on peut avoir de la démarche scientifique. Les conseils adressés au scientifique seraient :

[...] commence par des observations et des mesures, soit, par exemple, par des enquêtes statistiques ; passe alors par induction aux généralisations et à la formation de théories. De cette manière, tu approcheras de l'idéal de l'objectivité scientifique, pour autant que ce soit possible dans le domaine des sciences sociales. Tu dois être conscient du fait que l'objectivité est bien plus difficile à atteindre dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles (pour autant qu'elle puisse jamais être atteinte). Car objectivité signifie absence de jugement de valeur [Wertfreiheit], et celui qui pratique les sciences sociales ne peut s'émanciper que dans des cas rarissimes des valeurs de la couche sociale à laquelle il appartient pour parvenir à un certain degré de neutralité [Wertfreiheit] et d'objectivité. (Popper, 1979/1969, p. 78)

Popper ajoute aussitôt que chacune de ces propositions, qu'il considère être d'un « naturalisme fourvoyé » est radicalement fausse. On a vu plus haut ce qu'il en était de la question de l'objectivité. Comment faut-il alors voir la démarche scientifique ? Popper présente les choses ainsi :

Les seules fins importantes du point de vue intellectuel sont : la formulation des problèmes ; les essais de solution à l'aide de théories proposées à titre expérimental ; et la discussion critique des théories rivales. (Popper, 1981/1976, p. 28)

Nous allons donc suivre un à un chacun de ces éléments : le problème, la formulation de théorie, la démarche expérimentale, les hypothèses rivales et la discussion critique.

Le problème ou la question de recherche

La démarche scientifique commence, non par des observations, non par de la théorie que l'on veut tester, elle commence par un *problème*, une interrogation qui va orienter la recherche :

Pour autant que la science ou la connaissance puissent commencer quelque part, on peut dire ce qui suit : la connaissance ne commence pas par des

perceptions ou des observations, par une collection de données ou de faits¹, mais bien par des problèmes. Pas de savoir sans problèmes – mais aussi pas de problème sans savoir. Cela signifie que la connaissance commence par la tension entre savoir et non-savoir : pas de problème sans savoir – pas de problème sans non-savoir. Car tout problème surgit par la découverte que quelque chose dans notre savoir supposé n'est pas tout à fait en ordre ; ou encore, en termes logiques, par la découverte d'une contradiction interne entre notre savoir supposé et les faits ; ou, exprimé d'une façon peut-être plus correcte encore, par la découverte d'une contradiction apparente entre notre savoir supposé et les faits supposés. (Popper, 1979/1969, p. 76)

Dans le chapitre 3, le lien entre ce problème scientifique et ce que l'on appelle « revue de littérature » a été mis en évidence : ce travail de recueil et d'analyse de ce qui a été écrit autour d'une question a pour objectif de déterminer le point de tension exact entre savoir et non-savoir. La qualité de la démarche scientifique est en tout cas déterminée par la qualité du problème posé :

Tout comme les autres sciences, les sciences sociales peuvent être fructueuses ou infructueuses, intéressantes et insipides, fécondes ou stériles, en raison directe de l'importance ou de l'intérêt des problèmes traités et naturellement aussi en raison directe de l'honnêteté, de la rectitude et de la simplicité avec lesquelles ces problèmes sont abordés. Tout ceci n'est du reste pas forcément limité à des problèmes théoriques. Des problèmes pratiques tels que le problème de la pauvreté, de l'analphabétisme, de l'oppression politique et de l'imprécision du droit ont été des points de départ importants de la recherche en sciences sociales. Mais ces problèmes pratiques ont conduit à la réflexion, à la théorisation, et par là aux problèmes théoriques. Dans tous les cas, sans exception, c'est le caractère et la qualité du problème – en même temps, bien sûr, que la hardiesse et l'originalité de la solution proposée – qui détermine la valeur ou l'absence de valeur d'une élaboration scientifique.

C'est donc toujours le problème qui est le point de départ. L'observation ne devient une sorte de point de départ que si elle révèle un problème ; ou, en d'autres termes, que si elle nous surprend, si elle nous montre que quelque chose dans notre savoir, dans nos attentes ou dans nos théories n'est pas tout à fait en ordre. Les observations ne conduisent donc à des problèmes que si elles entrent en conflit avec certaines de nos attentes conscientes ou inconscientes. Ce qui dans ce cas constitue le point de départ du travail scientifique, ce n'est pas tant l'observation

1. Cette phrase est une critique directe du Manifeste du Cercle de Vienne qui énonçait au contraire : « Seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné. »

pure et simple que l'observation dans sa signification spécifique – c'est-à-dire précisément l'observation qui crée un problème. (Popper, 1979/1969, pp. 76-77)

Comme le note Popper, partir d'un problème concret, d'une question pratique, peut constituer un bon commencement pour construire le problème scientifique. Mais, de toute façon ce dernier doit être construit, il n'est pas donné au départ, point sur lequel insiste également Bachelard :

Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. (Bachelard, 1999/1938, p. 14)

Cette construction du problème est, dans la recherche compréhensive, difficile, lente et compliquée : les problèmes scientifiques simples sont toujours les plus ardues à construire – la simplicité est l'idéal scientifique le plus délicat à atteindre. On part d'un problème qui oriente la recherche et il faut travailler à sa construction définitive tout au long de cette recherche. On ne le trouve souvent qu'à la fin, quand on le trouve. Il s'agit là de la dimension la plus désespérante (et aussi la plus excitante) de ce type de recherche. « Ce que tu considères comme un cadeau, » disait Wittgenstein, « c'est un problème à résoudre. »

En liaison avec le problème est la formulation de théories.

La formulation de théories

Qu'est-ce qu'une théorie ? Une théorie a deux aspects liés :

Dans les sciences, nous opérons avec des théories, c'est-à-dire avec des systèmes déductifs. Il y a deux raisons à cela. La première, c'est qu'une théorie, autrement dit un système déductif, est un essai d'explication et donc un essai pour résoudre un problème scientifique ; la seconde raison, c'est qu'une théorie, ou système déductif, peut être critiquée rationnellement à travers ses conséquences. Il s'agit donc d'un essai de solution qui est soumis à la critique rationnelle. (Popper, 1979/1969, p. 85)

Le premier aspect est celui de la tentative d'explication. Une théorie se propose d'expliquer des phénomènes. Au chapitre 4, nous avons rappelé un conseil d'Abbott : quand vous cherchez à avoir des idées, ce sont des idées susceptibles d'être vraies ou fausses qu'il faut trouver. Un tel type d'idée est une théorie. Une tentative d'explication qui n'est pas susceptible d'être vraie ou fausse n'en est pas une. Les néo-positivistes du Cercle

de Vienne entendaient faire une distinction claire entre les propositions qui peuvent être vraies ou fausses, donc ont un sens, et les propositions qui ne peuvent pas être vraies ou fausses et sont donc dénuées de sens. Les sciences sociales sont remplies de propositions non susceptibles d'être vraies ou fausses, c'est-à-dire d'explications ou de théories qui n'en sont pas, ce qu'on appelle parfois du « même pas faux » (au moins, une thèse fausse délivre une information : l'explication est une tentative d'explication, mais elle n'est pas la bonne). La première règle quand on veut formuler des théories est qu'il soit possible d'une manière ou d'une autre de montrer qu'elles sont vraies ou fausses, qu'elles marchent ou ne marchent pas. Les grandes idées séduisantes et évocatrices ne sont pas des théories. Les explications qui font agir des êtres de raison n'en sont pas. Tout chercheur en sciences sociales en formule en croyant avoir fait de la théorie : un travail critique est en permanence nécessaire sur ce que l'on croit être de la théorie.

Le second aspect est la critique à travers les conséquences. Il est lié au premier : c'est parce que la théorie est conçue pour être vraie ou fausse qu'elle peut être critiquée. Le « même pas faux » ne peut pas l'être. Pour que la théorie puisse satisfaire cette condition dans la recherche compréhensive, il faut qu'elle ne relève ni de la loi générale, ni de l'explication *ad hoc* des événements. Il faut qu'elle soit de statut intermédiaire, de moyenne portée disait Merton : générale, mais contextualisée. D'où la notion de mécanisme sur laquelle le chapitre précédent a insisté, de même que sur les typologies théoriques. La théorie doit être spécifiée en termes d'effets attendus qui, confrontés avec les processus observés, se révèlent vrais ou faux. Ainsi, et ainsi seulement, peuvent dialoguer théorie et matériau empirique.

Le dialogue entre théorie et matériau empirique

L'idée d'une factualité pure a été abandonnée. Reste à penser, ce qui est difficile, le rapport complexe entre les théories et les faits :

Toute la difficulté est évidemment de parvenir à se représenter une autonomie relative des faits par rapport à la théorie, l'autonomie étant indispensable si les théories doivent avoir un minimum de justification extrinsèque et ne pouvant, de toute évidence, être complète, puisque l'idée d'une factualité pure, non contaminée par la théorie, est dépourvue de sens. (Bouveresse, 2011, p. 161)

Une théorie ne se vérifie pas sur les faits (risque de circularité). Il est plus envisageable, mais difficile néanmoins de trouver des faits qui la

réfutent ou l'infirmement, la bousculent. Le rapport entre la théorie et les faits est, selon la belle expression de Mach, de l'ordre de l'échange continu et rectificateur :

Il n'y a pas [...] de recherche purement expérimentale, car nous expérimentons, comme dit Gauss, à proprement parler toujours avec nos pensées. Et c'est précisément l'échange continu et rectificateur, le contact intime entre l'expérimentation et la déduction – comme Galilée dans les Dialogues, Newton dans l'Optique, les cultivent et les exercent – qui fondent l'heureuse fécondité de la recherche moderne dans les sciences de la nature, par opposition à la recherche antique, dans laquelle l'observation fine et la pensée forte marchaient parfois l'une à côté de l'autre presque comme deux étrangères. [Mach Ernst (1903) Populär-wissenschaftliche Vorlesungen, Leipzig, Barth, p. 302 cité in Bouveresse, 2011, p. 38]

Putnam écarte l'idée d'établissement de la vérité comme adéquation entre la théorie et les choses, et il parle d'une « interaction porteuse d'information » entre les deux, ce qui est assez proche de l'approche de Mach :

[...] faire référence aux choses exige une interaction porteuse d'information avec ces choses ; et cela suffit à régler la possibilité que la vérité n'est jamais radicalement indépendante de ce que nous pouvons vérifier. (Putnam, 2004/2002, p. 118)

La difficulté de la recherche compréhensive est précisément le risque qu'il y a à ce que des théories très générales et un matériau très riche et hétérogène, demeurent étrangers les uns avec l'autre. Le dialogue continu et rectificateur ne peut fonctionner que dans la confrontation entre ce que les théories prédisent et ce que l'on peut observer. Mais il faut pour cela, on l'a vu, que les théories aient été spécifiées en termes de mécanismes, et que le matériau ait été, de manière indépendante pour éviter le risque de circularité, mis en forme puis analysé de manière préthéorique.

Comment peuvent se concevoir en pratique, cette autonomie relative entre théories et faits, évoquée plus haut, et la confrontation permettant d'éviter le risque de circularité ? On retrouve ici la notion d'hypothèses ou de cadres théoriques rivaux :

Les empiristes contemporains ont certainement tendance, d'une manière générale, à sous-estimer le fait que, pour établir l'adéquation factuelle d'une théorie, on doit la confronter de façon systématique non seulement avec un univers plus ou moins autonome de faits empiriques, mais également avec des théories rivales. (Bouveresse, 2011, pp. 162-163)

Le jeu scientifique ne relève pas d'un face-à-face entre la théorie et les faits, comme on le croit souvent, mais d'un jeu à plusieurs bandes entre *des* théories rivales et les faits.

De ce point de vue, et comme on a pu le voir tout au long de ce livre, la recherche compréhensive s'inscrit dans un même idéal de scientificité, avec ses difficultés propres, et ses atouts. Parmi ces derniers, le plus important consiste en la possibilité de la triangulation, qu'il faut rechercher systématiquement.

La triangulation

Le matériau empirique rassemblé dans une recherche compréhensive est magmatique et hétérogène. Il faut donc, points sur lesquels nous avons insisté, l'organiser en séries (non statistiques mais permettant le travail de comparaison systématique) et le mettre en forme. Ces séries, pouvant constituer des *templates*, sont elles aussi hétérogènes et partiellement indépendantes. Ce travail nécessaire sur le matériau est lourd et il est une des difficultés propres à ce type de démarche. Mais il en constitue un des atouts : le fait que les séries et *templates* soient multiples permet en effet de confirmer une interprétation théorique par des données indépendantes les unes des autres. Il s'agit d'une approche assurant la solidité de l'analyse, appelée la triangulation (Jick, 1979 ; Flick, 2009, pp. 444 *et sq*). Yin présente le phénomène de la manière suivante :

Un point important quand on fait du travail de terrain est de poser la même question à différentes sources de preuves empiriques (different sources of evidence), comme de poser la même question à des interviewés différents. Si toutes les sources donnent la même réponse, alors vous avez triangulé vos données avec succès. (Yin, 2012, p. 104)

D'autres sciences pratiquent ce type d'approche, comme la biologie. Dans un article célèbre, Ian Hacking a étudié l'effet pour le développement scientifique de l'apparition du microscope. L'instrument crée une nouvelle vision, qui n'est pas comparable à la vision habituelle et qui comporte ses biais propres. Les premiers expérimentateurs se sont rapidement aperçus du problème : quand on voit une tache dans un microscope, il est a priori impossible de savoir si cette tache appartient à l'objet, c'est-à-dire à une factualité indépendante de l'instrument d'observation, ou si elle est créée par la lumière spéciale due à ce dernier. On semble retomber sur l'opposition entre le subjectif (une manière de voir, ici l'instrument d'observation) et l'objectif (le « réel » observé). Comment la biologie a-t-elle dépassé ce problème d'apparence métaphysique ? Très concrètement,

par une intervention sur l'objet, par exemple en injectant des produits dans la cellule (ce qui constitue l'équivalent de la recherche-action dans la démarche compréhensive) et par l'usage d'instruments différents (divers types de microscopes, par exemple), produisant des séries de données différentes (l'équivalent de « *radically different kinds of facts* » en recherche compréhensive – Vaughan, 1992, p. 176), le tout permettant des recoupements, c'est-à-dire la triangulation :

Nous sommes convaincus de la réalité des structures que nous semblons voir parce que nous pouvons intervenir physiquement sur elle, par des micro-injections par exemple. Nous en sommes convaincus parce que des instruments exploitant des principes physiques entièrement différents nous amènent à observer des structures pratiquement identiques dans le même échantillon. Nous sommes convaincus parce que nous comprenons clairement la plupart des théories et procédés physiques utilisés pour construire les instruments qui nous permettent de voir, mais cette conviction théorique ne joue qu'un rôle relativement faible. Nous sommes convaincus davantage en constatant les extraordinaires recoupements avec la biochimie, qui confirme que les structures distinguées au microscope sont également distinctes du point de vue de leurs propriétés chimiques. Nous sommes convaincus, non par une théorie sur la cellule qui aurait un fort pouvoir déductif – il n'en existe aucune – mais à cause de l'enchaînement d'un grand nombre de généralisations de bas niveau qui nous donnent la capacité de contrôler et de créer des phénomènes dans le microscope. En bref, nous apprenons à nous mouvoir dans le monde microscopique. (Hacking, 2004/1981, p. 274)

La triangulation est cohérente avec des théories de moyenne portée, ce que Hacking appelle ici « des généralisations de bas niveau », c'est-à-dire restant proches du matériau empirique. Celui-ci, mis en forme en séries indépendantes, permet cet effet de triangulation qui doit être constamment recherché dans la démarche compréhensive.

Conclusion de la section I

La recherche compréhensive partage avec les autres disciplines un même idéal de scientificité qui se joue pour l'essentiel dans un « échange continu et rectificateur » (Mach) entre les théories et l'empirique. Elle s'accommode à sa manière de la situation dans laquelle les faits sont en grande partie construits par les théories, ce qui crée un risque de circularité, tout en restant relativement autonomes, donc permettant la discussion des théories. La confrontation entre la théorie et les faits n'est pas un face-à-face, mais, comme dans les autres démarches scientifiques, un jeu multilatéral entre théories rivales et faits. La démarche compréhensive a ses

difficultés propres (le travail sur un matériau riche et peu structuré), et ses avantages propres, la possibilité, justement en raison de cette caractéristique du matériau, de trianguler les données.

Section II. Une logique particulière de découverte scientifique : l'abduction

Opérant sur un cas ou sur un petit nombre de cas ne constituant pas un échantillon représentatif, la recherche qualitative ne peut servir à confirmer une théorie. Quelle peut alors être sa place dans la démarche scientifique ? Dans la tradition poppérienne, elle peut permettre de réfuter une théorie (là, un cas suffit). Mais, pour réfuter une théorie, il n'est sans doute guère besoin de mener une analyse qualitative poussée du cas en question. Sa visée est donc souvent présentée comme exploratoire : à partir de l'analyse du cas, un cadre théorique nouveau est élaboré ou un cadre théorique ancien est modifié. Une démarche de ce type a souvent été rapprochée de la notion d'abduction (voir par exemple Koenig, 1993 ; David, 2000 ; Dubois et Gadde, 2002). L'abduction peut en effet être définie *a minima* de la manière suivante :

[...] *l'abduction est un processus de raisonnement mobilisé pour expliquer une observation surprenante (puzzling).* (Aliseda, 2006, p. 28)

Quand le rapprochement est fait entre recherche qualitative et abduction, les différents auteurs se réfèrent à Peirce. Si la notion tire en effet ses racines de celle d'*apagoge* chez Aristote ou de certains passages de Laplace, c'est bien Peirce qui l'a théorisée. Pourtant, chacun semble donner de l'abduction sa propre définition, et toutes ces acceptions diffèrent assez largement entre elles. Ceci n'est guère étonnant. Pierce a lui-même donné des dizaines de définition de l'abduction, elles-mêmes assez différentes les unes des autres. En même temps, il n'a jamais rédigé le livre qu'il voulait donner sur la question et qu'il disait être en train d'écrire trois ans avant sa mort, dans une lettre à Lady Welby en date du 20 mai 1911.

Avant d'essayer de clarifier les choses, il convient donc d'en montrer la complexité.

De la difficulté de savoir ce qu'est exactement l'abduction

Durant cinquante ans, Peirce a travaillé sur cette notion d'abduction en en faisant le centre d'une analyse de la logique de la découverte. Son vocabulaire même n'est pas fixé puisque dans ses textes de jeunesse il parle plutôt d'inférence hypothétique, terme qu'il abandonne par la suite ; dans

ses textes de jeunesse toujours, mais aussi de la maturité (comme dans la lettre à Lady Welby citée plus haut), il utilise parfois le vocable de rétroduction (que certains, comme Rescher, 1978, trouvent supérieur, avec de bonnes raisons), tout en parlant plutôt en général d'abduction. Comme il a été dit, il en donne des dizaines de définitions au cours de sa vie, dont certaines apparaissent contradictoires. Deux remarques peuvent pourtant être faites. D'une part, cette notion est au cœur de sa philosophie, le pragmatisme, et même la résume tout entière :

Si vous examinez soigneusement la question du pragmatisme, vous verrez qu'elle n'est rien d'autre que celle de la logique de l'abduction. (5.196)²

D'autre part, Peirce a profondément évolué aux alentours de 1900 dans sa conception de l'abduction.

Stuart Mill distinguait déduction et induction, et il identifiait plusieurs formes d'induction (dont une assez proche de ce que Peirce appelle abduction). Très tôt, Peirce a eu la conviction qu'il y avait en réalité trois formes distinctes d'inférence : la déduction qui procède par nécessité (la conclusion est nécessairement présente dans les prémisses), l'induction qui établit ce qui est en généralisant d'un échantillon à une classe entière de phénomènes, et l'abduction qui porte sur ce qui peut être. Toute sa vie, il a maintenu cette idée. Par contre, avant 1900, il conçoit les trois types d'inférence comme indépendants et les oppose. Après 1900³, il les voit comme les trois étapes d'un processus de découverte scientifique. Fann (1970), qui reste la référence sur la question, estime qu'il n'y a pas vraiment incohérence dans la pensée de Peirce, mais approfondissement. Au regard des citations que lui-même reprend, on peut s'interroger : la pensée de Peirce n'apparaît pas toujours pleinement cohérente. Néanmoins, et avec les précautions requises par la difficulté du sujet, plusieurs points peuvent être mis en lumière concernant l'abduction et permettant, ce qui sera fait dans un second temps, un rapprochement avec la démarche de la recherche qualitative.

2. L'habitude s'est prise de faire référence aux œuvres de Peirce par un système de notation à deux chiffres : le premier indique le volume des *Collected Papers* (ici le volume 5) et le second indique le paragraphe dans lequel se trouve la citation (ici le 196). Les *Collected Papers* ont été publiés pour les six premiers volumes entre 1931 et 1935. La publication s'est alors interrompue. Les deux derniers volumes, le 7 et le 8, ont paru beaucoup plus tard, en 1958, édités par un autre chercheur.

3. C'est en 1901, dans « On the logic of drawing history from ancient documents » que, pour la première fois, Peirce raisonne par étapes. Il appelle alors l'abduction « *first stage of inquiry* » (6.469). (voir Fann, 1970, p. 31)

Qu'est-ce que l'abduction ?

Le texte le plus souvent cité comme définition de l'inférence⁴, et qui peut être mis en rapport direct avec la démarche de recherche qualitative, est le suivant :

L'inférence est de la forme [...] :

Le fait surprenant, C, a été observé ;

Mais si A était vrai, C irait de soi (would be a matter of course) ;

Donc, il y a une raison de penser que A est vrai.

Donc, A ne peut être conjecturé abductivement [...] que si son contenu entier est déjà présent dans la prémisse : « Si A était vrai, C irait de soi ». (5.189)

Un fait surprenant

L'abduction démarre avec un fait surprenant. Ce point de départ est fondamental et, bien que Peirce ne s'en soit pas vraiment expliqué, il est sans doute ce qui l'a incité à voir le processus scientifique comme un continuum en trois étapes. Car un fait ne surprend que si l'on s'attendait à autre chose. Pour s'attendre à autre chose, il faut qu'il y ait eu déduction et induction au préalable. On avait une première hypothèse (ce que Aliseda, 2006, appelle une théorie d'arrière-plan – *background theory*). Cette hypothèse a fait l'objet d'une déduction, c'est-à-dire d'une spécification en termes d'effets prédits : si cette théorie est vraie, alors voilà ce que je devrais observer. C'est ainsi que Peirce définit en effet la déduction :

[...] la déduction est concernée par la prédiction d'effets. (2.714)

Cette hypothèse ou théorie a bénéficié d'un certain degré de confiance (sinon, on ne s'attendrait pas vraiment à observer ses effets). C'est ici l'induction qui a fonctionné et permis de confirmer la vraisemblance de l'hypothèse sur une classe de faits :

L'induction montre que quelque chose est réellement opératoire. (5.171)

L'induction a donné de la vraisemblance aux effets prédits en les comparant avec des effets observés. Elle a donc créé des attentes : le chercheur

4. En réalité, il ne s'agit pas d'une définition. Peirce, dans ce texte, énonce le premier critère permettant d'évaluer la qualité d'une démarche abductive : l'hypothèse doit expliquer le fait surprenant. Les deux autres critères, nous y reviendrons, sont que l'hypothèse doit être testable et économique. Peirce donne ailleurs une formulation proche : « Il y a hypothèse quand nous trouvons un fait surprenant qui serait expliqué en supposant qu'il est un cas d'une loi générale, et que nous adoptons cette supposition. Cette sorte d'inférence est appelée "faire une hypothèse". » (2.623)

s'attend à observer certains faits. C'est à partir de là qu'il peut y avoir surprise et même que des faits surprenants peuvent être activement recherchés. Aliseda (2006, p. 47) a précisé de manière intéressante la notion de fait surprenant en distinguant deux catégories possibles : la nouveauté ou l'anomalie. Dans le premier cas, φ est nouveau en ce qu'il ne peut pas être expliqué par la théorie d'arrière-plan, mais si cette théorie n'implique pas φ ($\Theta \not\Rightarrow \varphi$), elle n'implique pas non plus non φ ($\Theta \not\Rightarrow \neg \varphi$). Dans le second cas par contre, φ est une anomalie parce que la théorie Θ prévoit non φ ($\Theta \Rightarrow \neg \varphi$).

Qu'il relève de la catégorie nouveauté ou anomalie, un seul fait peut suffire pour formuler une hypothèse nouvelle, ce qui renvoie bien sûr à la recherche qualitative⁵.

Une fois ce fait déroutant repéré, l'abduction peut intervenir.

Une hypothèse nouvelle

Peirce a toujours insisté sur ce point. La déduction ne crée rien : elle explicite des implications contenues dans les prémisses. L'induction ne crée rien non plus :

L'induction n'ajoute rien. Au mieux, elle corrige la valeur d'un ratio ou modifie légèrement une hypothèse d'une manière qui a déjà été reconnue comme possible. (7.217)

Par contre, partant d'un fait surprenant, l'abduction remonte en arrière (d'où le vocable possible de rétroduction, peut-être plus directement parlant qu'abduction) pour formuler une nouvelle hypothèse sur ce qui pourrait expliquer ce qui s'est passé. Il s'agit d'imaginer une hypothèse nouvelle qui permette d'expliquer le fait déroutant que la théorie d'arrière-plan n'explique pas. L'hypothèse abductive, précise Aliseda, peut alors prendre des formes diverses :

Les explications abductives elles-mêmes prennent des formes diverses : des faits, des règles ou même des théories. Quelquefois un fait seul suffit à expliquer un phénomène surprenant, comme la pluie expliquant que la pelouse soit mouillée. Dans d'autres cas, une règle établissant une connexion causale peut servir d'explication abductive, comme dans notre cas reliant des types de nuages à des formes de pluies. Et de nombreux cas d'abduction en science fournissent de nouvelles théories pour expliquer des faits surprenants. Ces différentes options

5. Mais Peirce a aussi donné cette définition, totalement contradictoire avec l'idée de fait surprenant : « [l'abduction] consiste à examiner une masse de faits et à permettre à ces faits de suggérer une théorie. » (8.209)

peuvent parfois exister pour une même observation, selon le niveau de sérieux avec lequel on veut l'aborder. (Aliseda, 2006, p. 47)

L'abduction peut ainsi mettre en évidence des mécanismes, ce qui crée un lien possible avec la recherche qualitative.

Quels sont les critères d'une démarche abductive réussie ?

En aucune manière, l'abduction à elle seule ne permet de dire si une hypothèse est vraie ou fausse. C'est à partir de la déduction, puis de l'induction comme étape finale que la question de la vérité pourra être abordée. L'abduction ne porte que sur le possible (ou l'impossible) :

La déduction prouve que quelque chose doit être ; l'abduction suggère seulement que quelque chose peut être. (5.171)

Au niveau de l'abduction, on ne peut dire que ceci. Plusieurs hypothèses peuvent être imaginées pour expliquer un fait surprenant. Pour opérer un choix entre ces différentes hypothèses et identifier celle sur laquelle on va travailler en premier, il faut appliquer trois critères. Le premier a été évoqué, il s'agit du pouvoir explicatif de l'hypothèse. On va choisir celle des hypothèses possibles qui paraît le mieux expliquer le fait surprenant. Le second est que l'hypothèse doit être susceptible d'être testée. Une idée non susceptible d'un test empirique, de quelque nature qu'il soit, n'est pas une hypothèse. Enfin, il faut choisir l'hypothèse qui est susceptible d'expliquer le plus de faits en étant la plus simple possible et la plus facile à tester. Ce dernier critère est pour Peirce le plus discriminant (les deux premiers ne font que définir ce qu'est une hypothèse : elle a un pouvoir explicatif et elle est susceptible d'un test empirique, si elle ne possède pas ces deux caractéristiques, elle n'est qu'une idée, pas une hypothèse). Il faut prendre le critère économique en son sens concret :

[...] c'est de l'énorme cherté de l'expérimentation, en argent, en temps, en énergie et en pensée, que tient compte l'économie. (7.220)

Un chercheur a des contraintes de temps (trois ans pour une thèse, par exemple), d'argent (financement limité en niveau et en temps) et il a intérêt à travailler d'abord sur les hypothèses les plus simples et économiques (encore une fois, on ne peut pas savoir si ce sont les bonnes ou non, seul le test empirique pourra le dire ; par contre, ce sont celles dont on pourra savoir rapidement si elles sont vraies ou fausses ; si elles se révèlent fausses, on travaillera sur d'autres moins simples et économiques). Cette approche a évidemment à voir avec le principe du rasoir d'Occam (Dumez, 2001) que cite Peirce mais dont il prend soin de préciser qu'il porte pour lui sur

le processus de recherche, pas sur le point de savoir si une hypothèse a plus de chance d'être vraie ou non⁶.

Le quatrième critère d'évaluation d'une démarche abductive est négatif. C'est le célèbre slogan :

Ne bloquez pas l'enquête. (1.135)

La citation complète, extraite d'un discours tenu devant les philosophes de Harvard en 1898 est la suivante :

À propos de cette première, et, en un sens, cette seule, règle de raison, selon laquelle pour apprendre il vous faut désirer apprendre, et, en désirant apprendre, ne pas vous contenter de ce que vous êtes déjà enclin à penser, découle un corollaire qui mérite d'être gravé sur tous les murs de la cité philosophique :

Ne bloquez pas l'enquête. (1.135)

L'hypothèse créée par abduction ne doit pas bloquer la recherche ultérieure par une assertion conçue comme définitive, par exemple, elle doit laisser ouverte la possibilité de recherches futures. C'est en quoi on peut parler de boucles successives d'abduction, même si Peirce n'emploie pas le terme. Le tournant des années 1900 porte sur cette idée que déduction, induction et abduction ne s'opposent pas comme trois modes de raisonnement, mais se combinent en pratique dans des séquences de logique de découverte.

Quelle est la validité de l'abduction ?

Beaucoup d'auteurs (le plus célèbre étant Popper) estiment qu'il n'y a pas de logique de la découverte. La découverte d'une idée nouvelle ne peut s'expliquer au mieux que par la psychologie ou l'histoire, les deux laissant une grande place au hasard et à l'impondérable. Peirce (repris dans les années 1950/1960 par Hanson notamment) a défendu l'idée que la psychologie et l'histoire ne suffisaient pas à expliquer les découvertes, qu'il existait un processus derrière celles-ci. Et l'abduction tente de traiter cette question. Mais pour Peirce, l'abduction en elle-même ne comporte aucun critère de validité puisqu'elle ne porte que sur le possible :

6. Pour illustrer la dimension économique d'une recherche, Peirce utilise l'exemple du jeu des vingt questions. Un joueur pense à un objet. L'autre doit déterminer cet objet en posant des questions dont la réponse ne peut être que oui ou non, et il n'a droit qu'à vingt questions : « Le secret de toute l'affaire repose dans la manière précautionneuse de diviser une hypothèse dans ses plus petits composants logiques, et de faire porter le risque sur un seulement à la fois. » (7.220)

Car l'abduction ne nous engage à rien. Elle fait simplement qu'une hypothèse est posée sur notre dossier de cas à tester. (5.602)

L'abduction ne tire son sens que de la démarche inductive qui la suit (après que la déduction a permis de préciser les effets attendus sur lesquels travaille l'induction) :

[...] la signification entière d'une hypothèse réside dans ses prédictions conditionnelles expérimentales : si toutes ses prédictions sont vraies, alors l'hypothèse est entièrement vraie. (7.203)⁷

Peirce n'a donc jamais donné de solution à la question de la validité ou de la justification de l'abduction. Comme l'a noté Fann :

Cet échec à produire une justification indépendante pour l'abduction reste une difficulté pour les philosophes contemporains qui maintiennent qu'il existe une logique de la découverte. (Fann, 1970, p. 54)

Deux remarques sont néanmoins possibles sur ce point. La première, faite par Fann lui-même, est que le chercheur qui crée une hypothèse nouvelle doit s'expliquer sur les raisons qui l'ont conduit à la formuler :

[...] Chaque fois qu'un scientifique propose une hypothèse pour rendre compte de certains faits, il est censé fournir des raisons, bonnes ou mauvaises, expliquant pourquoi il pense qu'il s'agit de la meilleure hypothèse. Ce que sont ou ne sont pas de bonnes raisons pour adopter une hypothèse à tester est affaire de logique, et doit être décidé sur la base de fondements conceptuels. Aucune observation ou aucune expérience ne sont requises pour déterminer de telles questions. (Fann, 1970, p. 58)

Fann note que ceci rapproche la démarche du scientifique de celle du détective (il cite abondamment Sherlock Holmes dans la conclusion de son livre) :

[...] la méthode scientifique a beaucoup de points communs avec celle du détective. (Fann, 1970, p. 58)

La seconde se trouve peut-être dans Peirce lui-même. Il note en effet un rapport aux faits différent dans le cas de l'abduction et dans celui de l'induction :

L'essence de l'induction est qu'elle infère d'un ensemble de faits à un autre ensemble de faits similaires, alors que l'hypothèse [l'abduction] infère de faits d'une certaine catégorie à des faits appartenant à une autre. (2.642)

7. Wittgenstein fera écho à cette idée dans la phase « vérificationniste » de son évolution : « La signification d'une proposition, c'est son moyen de vérification. » (Monk, 1990, p. 286)

L'induction cherche des faits similaires et procède par généralisation d'un échantillon de ces faits similaires à toute une classe. L'abduction repose, dit Peirce, sur le rapprochement entre ce qui a été observé (le fait surprenant) avec quelque chose de différent. Il est difficile de savoir ce que Peirce a ici en tête (Peirce est un auteur compliqué) mais il est peut-être possible de rapprocher son idée de celle de triangulation. Une hypothèse nouvelle gagne sans doute beaucoup en validité si, conçue pour expliquer un fait surprenant, elle fonctionne aussi sur des faits que l'on n'avait pas observés mais que l'on est allé chercher et qui sont apparus de manière inattendue. C'est ce qu'avancent George et Bennett :

Nous sommes en désaccord avec beaucoup de méthodologues en ce que nous estimons qu'une théorie peut être dérivée de, ou modifiée par, une preuve venant d'un seul cas, et peut être testée à nouveau sur de nouveaux faits ou sur une nouvelle base empirique à l'intérieur du même cas, ou dans d'autres cas. Les détectives procèdent ainsi en permanence – des indices les amènent à développer une nouvelle théorie à propos d'un cas, ce qui les amène à s'attendre à certaines preuves qui, en l'absence de la nouvelle théorie, seraient restées largement inattendues, et la corroboration par ces nouvelles preuves est considérée comme une confirmation solide de la théorie.

Ce processus repose sur une logique bayésienne – au plus la nouvelle preuve est unique et inattendue, au plus son pouvoir de corroboration est élevé. (George et Bennett, 2005, p. 219)

Ce que décrivent George et Bennett est un processus actif de triangulation, visant à rechercher des faits non observés, non attendus, dans son matériau, et conduit indépendamment du processus qui a mis en évidence le premier fait surprenant. Cet effet de triangulation permet d'opérer un premier test solide, même s'il ne constitue pas une confirmation statistique des cadres théoriques élaborés. Il y a bien en cela possibilité de valider, au moins de manière provisoire, les théories issues d'une démarche abductive.

Conclusion de la section II

La recherche qualitative ne peut vérifier une théorie. Elle peut servir à réfuter une théorie mais il existe sans doute des moyens plus simples et moins coûteux en temps et en énergie pour réaliser ce même objectif. Par contre, elle peut sans doute créer des cadres théoriques nouveaux ou aider à voir d'une façon nouvelle les cadres théoriques existants. Pour cela, un seul cas peut suffire. En ce sens, le rapprochement avec la notion d'abduction chez Peirce peut être intéressant en permettant de préciser certains points relatifs à la recherche qualitative.

Son accent doit être mis sur la recherche de faits surprenants, faits nouveaux ou anomalies⁸, ce que Dubois et Gadde appellent des données actives :

Les données passives sont ce que le chercheur a prévu de trouver, ce qui apparaît lors du processus de recherche. Par contraste, les données actives sont celles qui sont associées au processus de découverte. Dans notre exemple, les observations faites lors des réunions ont produit des données qui n'auraient jamais été trouvées lors du processus de recherche. Il est intéressant de remarquer qu'un interviewer très actif ne tombera que sur des données passives. Par contre, les données actives sont le fait d'un chercheur plus passif, moins prédéterminé. (Dubois et Gadde, 2002, p. 557)

Le chercheur est actif en ce qu'il recherche un effet de triangulation, mais passif vis-à-vis de ses théories d'arrière-plan au sens où il cherche à ne pas être déterminé par elles et à rester ouvert à la découverte. Ceci suppose l'usage de cadres théoriques de départ, permettant d'orienter la recherche, évolutifs mais spécifiés en termes d'effets prédits, puis la recherche systématique d'effets observés surprenants par rapport à ces effets prédits, qui permettront alors d'imaginer des cadres théoriques nouveaux ou de préciser les cadres théoriques existants, par boucles successives :

Dans des études qui reposent sur l'abduction, le cadre original est modifié avec succès, en partie comme le résultat de faits empiriques non prévus, mais aussi du fait des nouveaux contenus théoriques trouvés au cours du processus. Cette approche produit une fertilisation croisée féconde au cours de laquelle de nouvelles combinaisons sont développées via le mélange de modèles théoriques établis et de nouveaux concepts venant de la confrontation avec la réalité. (Dubois et Gadde, 2002, p. 559)

Le travail de recherche de faits surprenants doit se faire sur le terrain et dans le traitement du matériau, via le codage par exemple, dont l'objectif central est précisément celui-là. Ensuite, les cadres théoriques nouveaux élaborés à partir des faits surprenants doivent être à leur tour spécifiés en termes d'effets prédits. Ils ne pourront être validés pleinement que par une démarche quantitative ultérieure. Mais une anticipation intéressante de leur validité potentielle peut reposer sur la mise en évidence de faits inattendus, indépendants du fait surprenant de départ, s'expliquant comme

8. On a vu au chapitre 7 que la description devait avoir ce rôle de rechercher et mettre en lumière des faits surprenants, ne cadrant pas avec les théories de départ, les théories d'orientation. Par ailleurs, le « fait surprenant » de Peirce annonce ce que Popper dit du problème scientifique (voir la section I de ce chapitre).

lui par ces cadres théoriques (c'est-à-dire par ce que l'on peut appeler un processus actif de triangulation).

La recherche qualitative reste par nature toujours ouverte et exploratoire. Les propositions finales sont à la fois le résultat de boucles successives de découverte, dont la validité potentielle a été établie par triangulation, et le point de départ de nouvelles boucles d'approche qualitative. Elles peuvent également ouvrir à des démarches de confirmation quantitatives.

Section III. La démarche compréhensive relève-t-elle d'un « paradigme épistémologique » particulier?_____

S'interrogeant sur la scientificité de leur démarche, les tenants de l'analyse qualitative ou compréhensive ont été tentés d'avancer une thèse différente de celles présentées dans ce chapitre. La démarche compréhensive relèverait d'un autre paradigme épistémologique que les démarches quantitatives. Ces dernières sont alors rapportées à un paradigme positiviste et les premières à un paradigme interprétativiste (parfois confondu avec un paradigme constructiviste, parfois distingué de lui)⁹. Ron Weber, chercheur en systèmes d'information, pratiquant la recherche quantitative et voulant se familiariser avec l'approche qualitative, décida un jour de faire un stage de formation au qualitatif. L'opposition entre les deux paradigmes lui fut présentée de la manière suivante :

Hypothèses métathéoriques	Positivisme	Interprétativisme
Ontologie	La personne (le chercheur) et la réalité sont séparées	La personne (le chercheur) et la réalité sont inséparables
Epistémologie	La réalité objective existe indépendamment de l'esprit humain	La connaissance du monde est constituée intentionnellement par l'expérience vécue d'une personne
Objet de recherche	L'objet de recherche possède des qualités inhérentes qui existent indépendamment du chercheur	L'objet de recherche est interprété à la lumière de la structure de signification de l'expérience vécue d'une personne (le chercheur)
Méthode	Statistiques, analyse de contenu	Herméneutique, phénoménologie, etc.

9. Pour un exposé plus détaillé, voir Avenier et Thomas (2012).

Hypothèses métathéoriques	Positivisme	Interprétativisme
Théorie de la vérité	Théorie de la vérité reposant sur la correspondance entre chaque proposition de recherche et la réalité	La vérité comme accomplissement d'une intentionnalité : les interprétations du chercheur rencontrent l'expérience vécue de l'objet
Validité	Certitude : les données mesurent le réel	Allégations défendables de connaissance
Fiabilité	Répliquabilité : les résultats de recherche peuvent être reproduits	Conscience interprétative : les chercheurs reconnaissent et traitent les implications de leur subjectivité

Source : Weber, 2004, p. iv

Ron Weber en fut surpris : ce qui était dit du paradigme positiviste ne lui paraissait pas correspondre à sa pratique habituelle de recherche. Mais, pour aller plus loin, plusieurs remarques peuvent ici être faites.

Si on laisse de côté la notion obscure d'hypothèses métathéoriques (un oxymore ?), on remarque que les lignes « ontologie », « épistémologie » et « objet de recherche », relèvent de la métaphysique (et d'une métaphysique assez peu élaborée, peut-on ajouter), celle qui consiste à se demander si le réel existe ou non indépendamment de nous (Bouveresse, 2011, p. 250).

La ligne « méthode » est discutable, on l'a vu : pourquoi la démarche compréhensive s'interdirait-elle d'avoir recours à une analyse statistique ? La ligne « théorie de la vérité » est dépassée : depuis longtemps, on sait que la correspondance entre une hypothèse isolée et des observations ne peut pas être établie. C'est la thèse de Duhem-Quine, qui affirme que :

[...] les énoncés scientifiques ne sont pas séparément vulnérables à des observations contraires, parce que c'est seulement conjointement, en tant que formant une théorie, qu'ils impliquent leurs conséquences observables. (Quine, 1975, p. 313)

La ligne « validité » revient à une interrogation de nature métaphysique. Enfin, la ligne « fiabilité » oppose deux choses qui n'ont pas de rapport entre elles : la subjectivité du chercheur (qui existe en physique quantique comme en science sociale, comme Popper l'a fait remarquer) et la répliquabilité des résultats.

Dans cette manière de présenter les choses, la notion de paradigme n'est généralement pas précisément définie. Elle a été popularisée en histoire et philosophie des sciences par Kuhn (1983/1962). Comme on le sait,

Kuhn n'en a jamais donné de définition lui non plus. Pourtant, plusieurs points centraux dans son analyse s'opposent à l'idée que le positivisme ou le constructivisme puissent être présentés comme des paradigmes.

1. Le paradigme n'est pas une théorie ou un outil conceptuel, c'est une manière de voir le monde. Les paradigmes entre eux sont incommensurables. On voit le monde comme un aristotélicien ou comme un élève de Galilée. Et quand on a adopté la manière de voir de Galilée, on a perdu définitivement et sans retour en arrière possible, celle d'Aristote. Le passage le plus clair à ce sujet est celui qui concerne le pendule : soit on voit un pendule comme un objet qui tombe, mais dont la chute a été entravée, jusqu'à ce que l'objet s'immobilise au point le plus bas (Aristote), soit on voit le pendule, paradoxalement, comme oscillant à l'infini (Galilée). En tout état de cause, on voit le monde à travers un paradigme, et on ne prend conscience de la manière dont on voit le monde, c'est-à-dire du paradigme dans lequel on se trouve, que quand ce paradigme entre en crise et qu'un autre paradigme se présente. Kuhn écrit :

« Jusqu'ici j'ai seulement soutenu que les paradigmes sont les éléments constitutifs de la science. Je voudrais maintenant montrer qu'en un sens ils sont aussi les éléments constitutifs de la nature. » (cité in Read, 2003)

Ou encore :

« S'il examine les documents du passé de la recherche du point de vue de l'historiographie contemporaine, l'historien des sciences peut être tenté de s'écrier que quand les paradigmes changent, le monde lui-même change avec eux. » (cité in Read, 2003)

2. Le paradigme scientifique est unique à un moment du temps. Il n'y a de multiples paradigmes que quand le paradigme qui dominait jusque-là est entré en crise, avant qu'un nouveau paradigme ne prenne le relais. L'existence persistante de multiples paradigmes relève d'un stade préscientifique, que Kuhn appelle « préparadigmatique » et se situe hors du champ de la science elle-même (la science naît quand un paradigme s'impose).

3. Le paradigme est d'essence disciplinaire et il fournit à une communauté scientifique des énigmes (*puzzles*), c'est-à-dire des problèmes dont on sait qu'ils peuvent être résolus dans le cadre du paradigme, sans qu'on sache encore comment on peut les résoudre (s'ils ne sont finalement pas résolus, ils deviennent des anomalies et le paradigme entre en crise). Quand le paradigme newtonien s'impose, il offre pour énigmes le calcul le plus précis possible de la constante gravitationnelle ou des bizarreries dans l'orbite d'Uranus que Leverrier résoudra. Pour Kuhn, le paradigme est une « matrice disciplinaire » : il est lié à une discipline scientifique et il

est une matrice d'énigmes dans le cadre de cette discipline et en rapport avec des techniques de résolution de ces énigmes.

Au total :

1. Le fait que l'on présente le constructivisme, l'interprétativisme et le positivisme comme pouvant faire l'*objet d'un choix concurrentiel* de la part d'un individu, est contradictoire avec l'idée du paradigme comme façon de voir le monde.
2. Ces façons de voir ou paradigmes n'ont pas, pour Kuhn, de *fondement* ou d'enracinement dans une philosophie de la connaissance. On remarquera d'ailleurs l'extrême prudence de ses formulations : « en un sens » ou « peut être tenté de » (comme bien analysé par Read, 2003).
3. Le paradigme n'est en rien, pour Kuhn, de nature *normative* (or, les trois « paradigmes » épistémologiques apparaissent être de nature normative).
4. Le fait que les trois courants, présentés comme des paradigmes (positivisme, constructivisme, interprétativisme), soient durablement opposés, pose également un problème : sont-ils des paradigmes au sens préscientifique, qui se trouveront éliminés tous les trois quand une vraie révolution scientifique interviendra et qu'un paradigme, enfin scientifique, s'imposera ? Nous serions alors précisément dans ce que Kuhn appelle une situation « préparadigmatique ».
5. Enfin, ces supposés paradigmes ne paraissent pas avoir d'ancrage disciplinaire et fonctionner comme des matrices d'énigmes (*puzzles*), ce qui est la double marque des paradigmes pour Kuhn.

Si le paradigme peut poser des problèmes épistémologiques, peut avoir des implications épistémologiques, l'expression « paradigme épistémologique » paraît donc impropre, voire constituer une contradiction dans les termes.

Positivisme et constructivisme sont en réalité des philosophies des sciences. Et, en tant que tel, le positivisme est d'ailleurs mort depuis longtemps :

Le positivisme logique, la dernière en date des grandes philosophies positivistes, est aujourd'hui aussi mort qu'un mouvement philosophique peut jamais l'être, mais en un certain sens, pas plus. Tous ses « dogmes » fondamentaux – le vérificationnisme, la distinction tranchée entre les propositions analytiques et les propositions synthétiques, la dichotomie observationnel/théorique, la conception des théories scientifiques comme calculs formels partiellement interprétés, l'existence d'une base de confirmation autonome, stable et uniforme pour tous les énoncés scientifiques, etc. – ont été depuis un certain temps déjà contestés, modifiés ou abandonnés, quelquefois par les survivants du mouvement

eux-mêmes. Mais il a laissé un héritage important qui, comme pour tout mouvement philosophique, constitue la seule chose à prendre en considération à l'heure du bilan. (Bouveresse, 2011, p. 47)

En tant que philosophie des sciences lui aussi, le constructivisme a fait l'objet de nombreuses critiques, notamment au niveau de sa consistance logique (Boghossian, 2009/2006). S'il peut inspirer des travaux de recherche (Girod-Séville et Perret, 1999 ; Charreire-Petit et Huault, 2001 ; Avenier, 2011), il n'en est pas pour autant un paradigme. Toute philosophie peut jouer ce rôle d'inspiration. Niels Bohr a été fortement marqué par sa lecture de Kierkegaard et il est possible que cette influence ait joué un rôle dans le développement de sa pensée scientifique. Autrement dit, des idées philosophiques peuvent sans nul doute donner l'impulsion de départ à une recherche concrète, mais il convient alors de les considérer comme des « adjonctions inessentielles », selon les mots de Mach, et donc de les éliminer rapidement pour qu'ils ne constituent pas des obstacles au développement scientifique :

Tandis que, d'un côté, j'aimerais souligner que, en temps que moyen de recherche, n'importe quelle représentation est admissible si elle peut rendre des services et en rend effectivement, il n'en faut pas moins faire remarquer, d'un autre côté, à quel point il est nécessaire de temps en temps de purifier la présentation des résultats de la recherche des adjonctions inessentielles superflues qui se sont immiscées par le fait que l'on opérait avec des hypothèses. [Mach Ernst (1919) Die Prinzipien der Wärmelehre, historisch-Kritisch entwickelt, Leipzig, Barth, pp. 362-363, cité in Bouveresse, 2011, pp. 28-29]

Conclusion de la section III

Notre position est que les questions épistémologiques propres à la démarche compréhensive ne relèvent pas d'un choix entre des paradigmes épistémologiques, mais de problèmes concrets, quoique difficiles à résoudre en pratique, tels que la circularité, l'équifinalité ou les êtres de raison (chapitre 1).

Conclusion

Ce chapitre s'est efforcé de montrer que la démarche compréhensive s'inscrit dans le cadre général de la démarche scientifique, constitué essentiellement d'une confrontation entre des effets prédits par la théorie et des effets observés dans un matériau empirique. Elle présente pourtant des particularités qui lui sont propres : les théories sont spécifiées en termes de mécanismes plutôt qu'en termes de lois générales décontextualisées ;

la démarche vise la mise en évidence de faits surprenants et produit de la théorisation par abduction, par opposition à la déduction ou à l'induction.

L'idée selon laquelle la démarche compréhensive relèverait d'un « paradigme épistémologique », d'une « posture épistémologique » particulière, le constructivisme ou l'interprétativisme, par rapport à d'autres paradigmes ou postures telles que le « néopositivisme », paraît devoir être rejetée.

Résumé

La recherche compréhensive relève-t-elle de la démarche scientifique ? À cette question, il est possible de répondre positivement quoiqu'avec prudence. Non pas par des arguments proches de la métaphysique, c'est-à-dire se demandant si elle a bien accès à un « réel objectif », indépendant du chercheur, mais par des raisons concrètes.

Les méthodes mobilisées dans ce type de recherche relèvent de la démarche scientifique habituelle : formulation de théories qui sont de réelles théories, c'est-à-dire qui sont suffisamment spécifiées pour déterminer des effets prédits et suffisamment générales pour ne pas être des explications *ad hoc*, ce que l'on appelle notamment des mécanismes (et élimination autant que faire se peut des propositions non susceptibles d'un réel dialogue critique avec les faits) ; spécification du matériau empirique magmatique en l'organisant en séries et en lui donnant forme, puis en menant une analyse préthéorique indépendante des théories elles-mêmes, de manière à gérer le risque de circularité ; prise en compte de la situation évidente selon laquelle les faits sont en partie dépendants des théories, et traitement de cette situation non pas par un face-à-face entre une théorie et les faits, mais par la comparaison du pouvoir explicatif sur les faits de cadres théoriques rivaux. Par ailleurs, l'approche qualitative présente l'avantage de pouvoir trianguler les données, en raison de la nature hétérogène du matériau traité, qui permet le recoupement de séries de données (au moins partiellement) indépendantes les unes des autres.

Au total, la recherche qualitative a rapport avec la logique de la découverte, ce que Peirce appelait l'abduction, c'est-à-dire la création de cadres théoriques nouveaux à partir de faits surprenants.

Fonctionnant peu ou prou comme toute démarche scientifique, la recherche compréhensive ne relève donc pas de ce qui serait un « paradigme épistémologique » (l'interprétativisme, par exemple, ou le réalisme critique) : de tels « paradigmes » n'existent pas, ne résistant pas à l'analyse. Ils ne sont au mieux, selon l'expression de Mach, que des « adjonctions inessentielles superflues ».

CHAPITRE 11

Qu'est-ce qu'un cas et qu'attendre d'une étude de cas ?¹

Nombre de recherches qualitatives se présentent comme des études de cas. Une telle démarche relève d'une longue tradition², une abondante littérature lui ayant été consacrée (Ragin & Becker, 1992 ; Gerring, 2004 ; Passeron & Revel, 2005 ; Yin, 2008 & 2012). Pourtant, malgré la richesse de ces analyses, le chercheur qui aborde une étude de cas réelle se trouve souvent surpris et déstabilisé. La manière dont les choses se déroulent en pratique ne correspond pas à ce à quoi il pouvait s'attendre. Sans doute parce que l'accent est mis dans la littérature sur l'étude de cas, ses propriétés, sa fécondité, sa validité, ses difficultés, mais peu sur cette question fondamentale sous-jacente : Qu'est-ce véritablement qu'un cas ? Les réponses données à cette question sont succinctes et elles tournent autour de deux idées : un cas est une singularité susceptible d'être isolée et un cas est une structure. Ces deux définitions suggèrent au chercheur qui se lance dans une étude de cas deux représentations simples de ce qu'il va rencontrer. Or, ce à quoi il fait face est nettement plus compliqué. D'où la surprise et la déstabilisation qui justifient ce chapitre centré sur cette question.

Explicitons les choses.

Robert Yin, le grand spécialiste de l'étude de cas en gestion, s'en tient depuis plus de trente ans à la définition suivante :

(a) un phénomène contemporain, dans son contexte de la vie réelle, particulièrement quand (b) les frontières entre ce phénomène et son contexte ne sont pas clairement évidentes. (Yin, 1981, p. 59)

1. Une version en anglais de ce chapitre est parue dans le *Bulletin de méthodologie sociologique* de juillet 2015.

2. Remontant sans doute à Frédéric Le Play. Ce polytechnicien (promotion 1825), ingénieur du corps des Mines, a créé une forme de sociologie avant la lettre, qui repose sur des études de cas. Une statue le représentant se trouve dans les jardins du Luxembourg, non loin de l'École des Mines.

Par certains côtés, cette définition est étrange. L'insistance sur l'aspect contemporain du cas renvoie au fait que, sans doute pour des raisons politiques liées à la structuration des champs scientifiques, Yin veut marquer une distinction nette entre « étude de cas » et « approche historique ». De même, il ne veut pas positionner la première par rapport à des méthodes exclusives (l'ethnographie ou l'observation participante). Une étude de cas peut ainsi, selon lui, mobiliser des méthodes diverses. L'évocation du contexte de la vie réelle dans cette définition renvoie à une opposition avec l'expérimentation en laboratoire, opposition plus sensible encore aujourd'hui dans la mesure où ce type d'approche se développe très rapidement en sciences sociales. Finalement, dans cette définition, la notion centrale est celle des frontières, encore est-il noté que ces frontières sont peu évidentes.

On retrouve cette idée chez Gerring, qui définit l'étude de cas de la manière suivante :

J'estime que, dans une optique méthodologique, la meilleure définition d'une étude de cas est : une étude en profondeur d'une unité singulière (un phénomène relativement défini) [a relatively bounded phenomenon]. (Gerring, 2004, p. 341)

Significatif est le fait que Gerring, qui consacre tout son article à l'étude de cas, évoque, juste entre parenthèses et comme en passant, la définition de ce qu'est un cas. Gerring est ici particulièrement illustratif du problème soulevé : la littérature méthodologique fournit à foison des analyses variées sur ce qu'est une étude de cas mais, paradoxalement, assez peu de chose sur ce qu'est un cas. Revenons néanmoins sur l'idée centrale. Un cas est délimité par une frontière plus ou moins floue et c'est à peu près la seule chose qu'on puisse dire sur sa nature.

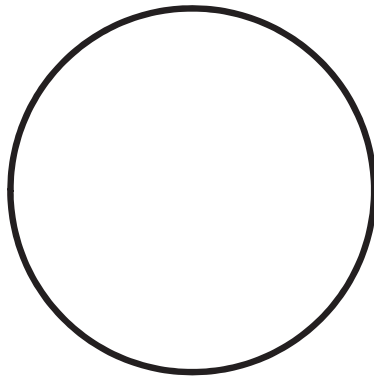
Première remarque : derrière cette définition du cas, il y a l'idée qu'en traçant une frontière autour d'un phénomène, on le définit et on doit pouvoir ainsi rendre compte de la totalité du cas par une description exhaustive. Cette idée relève du mythe : il ne peut y avoir une description complète d'un phénomène (se référer au chapitre 7 de ce livre).

Seconde remarque : on comprend que, avec une définition aussi large et vague, des phénomènes de statuts très différents et se situant à des niveaux très différents (Lecocq, 2012) peuvent constituer des cas, dans un bric-à-brac étonnant rappelant la classification chinoise des animaux de Borges. Ce peuvent être, au choix, un État en science politique, une entreprise ou une unité de production en gestion, un individu en psychologie, la relation entre deux individus pour un psychosociologue, une décision de justice pour un juriste, une communauté, un groupe ou un

incident dans une organisation pour un sociologue, une conversation pour un ethnométhodologue ou un pragmaticien, un secteur industriel pour un économiste, un événement (*Le dimanche de Bouvines*), un état du monde (la structure politique en France à la veille de la Révolution), etc. Par ailleurs, la frontière peut être déterminée empiriquement : une entreprise dont l'existence est définie par le droit, une conversation qui a eu lieu entre deux individus tel jour, de telle à telle heure. Elle peut également être construite de manière abstraite, à partir d'une catégorie fournie par une théorie ou depuis une situation d'observation ou un dispositif de recherche, avec souvent des frontières empiriques et théoriques qui se recoupent plus ou moins bien (d'où le flou). La détermination du cas est ce que les historiens appellent le « problème du sujet central » (*central subject problem*, Hull, 1975). Il s'agit de trouver ce qui peut jouer un rôle intégrateur, faisant du cas un cas.

Autrement dit, la représentation d'un cas suggéré par ces définitions données par Gerring ou Yin est quelque chose du type du schéma qui suit.

Un phénomène relativement bien défini (représentation 1)



C'est une unité, isolée par une frontière distincte, parfois plus floue que ce cercle. Floue en quel sens ? La question est posée. Faut-il imaginer un cercle en pointillés ou une patatoïde aux contours compliqués, ou les deux ?

Un autre type de définition existe, très différent, qui caractérise ce que peut être un cas. L'énonciation la plus simple, donnée ici par un chercheur en sciences de l'éducation, est celle-ci :

Les cas sont des histoires à message (Herreid, 1997, p. 92)

L'accent est mis, ici, non plus sur les frontières mais sur l'essence narrative de la notion de cas, liée à un enjeu qu'on peut supposer, par-delà l'aspect didactique et théorique (le message). La psychologie et

la psychanalyse utilisent la notion de cas de cette manière, de même la sociologie – on pense évidemment au livre fascinant de Norbert Elias sur Mozart (1991), ou au cas Walras, Dumez (1985) – ou l'économie, dans une tradition d'études sectorielles en économie industrielle (Loescher, 1959 ; Dumez & Jeunemaître, 2000). Passeron & Revel (2005) insistent eux aussi sur la structure par nature narrative des cas.

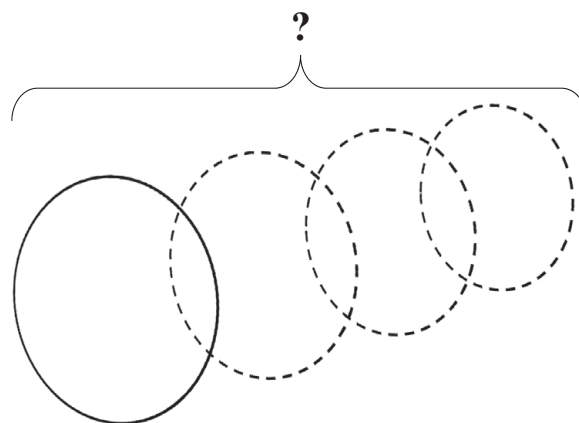
Abbott lie les deux définitions précédentes de ce qu'est un cas, avec des formulations plus complexes mais sans doute plus précises :

Le passage d'une approche population/analyse à une approche cas/narration revient à établir une nouvelle manière de regarder les cas – comme des réalités floues avec des propriétés complexes définies de manière autonome –, qui s'accompagne d'une autre nouvelle manière de voir les cas, les voir comme engagés dans un dialogue constant avec leur environnement, un dialogue entre action et contrainte que nous pouvons appeler intrigue (Abbott, 1998, p. 65)

La notion de singularité définie par des frontières floues est exprimée par les mots « *fuzzy* » et « *realities* » (« autonomie » et « propriétés »), la structure narrative des cas est quant à elle exprimée ici sous la forme d'une « intrigue » (« *plot* »).

On peut alors se dire qu'un cas peut être représenté comme le schéma ci-après.

Un cas comme structure narrative (représentation 2)



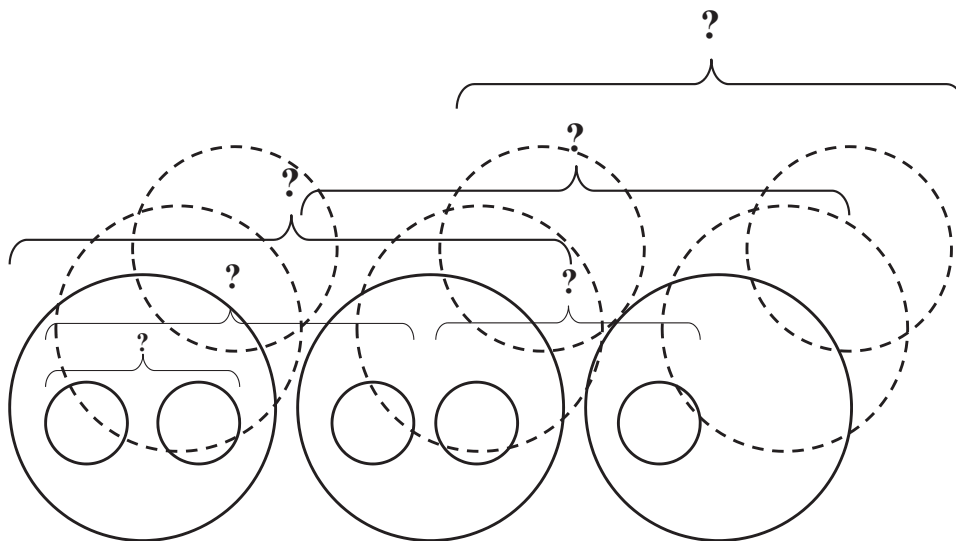
Le cas est l'unité simple représentée par le cercle en continu (voir représentation 1), mais il doit être vu dans une perspective narrative car il a connu une série d'états antérieurs représentés par les cercles en pointillés. Les cas sont alors des :

[...] des entités historiques qui persistent dans le temps. (Hull, 1975, p. 254)

La question qui surgit aussitôt est : y a-t-il une continuité avec les états antérieurs ou des ruptures sont-elles intervenues ? Le problème est concret. Imaginons un chercheur qui a choisi l'entreprise Saint-Gobain pour mener une étude de cas en stratégie. Il est clair que la stratégie actuelle de cette entreprise peut et doit être en partie expliquée par le passé. Toutefois, sachant que Saint-Gobain a été créée au XVII^e siècle, jusqu'où faut-il remonter ? Comment isoler les états antérieurs pertinents pour éclairer le cas « contemporain » au sens de Yin ? Faut-il remonter dix ans ou vingt ans en arrière, choisir la fin de la Seconde Guerre mondiale, chercher des éléments remontant deux siècles plus tôt ?

Malgré cette question essentielle, la représentation que suggèrent les définitions généralement données par la littérature reste relativement simple. Or ce que rencontre un chercheur qui aborde une étude de cas est beaucoup plus compliqué, et plutôt de la forme représentée dans le schéma qui suit.

La réalité simplifiée d'un cas (représentation 3)



Les questions que se pose le chercheur sont celles-ci : Où sont exactement les frontières de mon cas ? Dois-je élargir mon champ d'étude ou le restreindre ? Jusqu'où dois-je remonter dans le passé ? Que dois-je étudier dans mon cas et comment ? Comment rapprocher entre eux les éléments que j'y trouve ? Dois-je aussi les rapprocher d'éléments qui se retrouvent dans d'autres cas ? Tous ces éléments forment-ils bien un tout (qui constitue un cas) ? Et beaucoup d'autres encore. On comprend que le chercheur qui, parti avec en tête la représentation 1 ou même la représentation 2, réalise qu'il est plutôt face à la représentation 3, et se retrouve quelque peu

dérouté. Il se demande alors comment, en pratique, il va se sortir de ce labyrinthe de questions qui se posent toutes en même temps.

Si notre approche est juste, comment est-il possible que la démarche de l'étude de cas, d'un cas³, puisse reposer sur une représentation aussi complexe ? Pour éclairer ce qu'est une étude de cas en pratique, nous allons essayer de montrer, étape par étape, comment cette complexité doit se comprendre.

La clef de cette grande complexité tient en un paradoxe et trois questions. Le paradoxe est le suivant : une étude de cas, contrairement à ce que l'expression au singulier suggère, consiste en un processus de comparaison systématique (« *constant comparative method* », pour reprendre l'expression de Glaser et Strauss, 2010/1967). Les trois questions fondamentales à se poser quand on mène une étude de cas sont celles-ci :

- De quoi mon cas est-il le cas ?
- De quoi mon cas se compose-t-il ?
- Que peut produire mon cas ?

Première question : « De quoi mon cas est-il le cas ? »

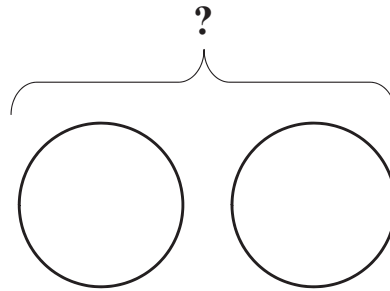
La première des questions fondamentales animant l'étude de cas est : De quoi mon cas est-il le cas ? (« *What is it a case of* » ? sonne mieux) : La réponse à cette question comporte deux volets : le premier concerne la catégorisation empirique, qui introduit à la nature comparative de l'étude de cas, et le second est théorique.

Le volet empirique

Si le cas choisi est un cas de marché de services, cela veut dire qu'il peut **se comparer** empiriquement à d'autres cas de marchés de services. Autrement dit, la représentation de ce qu'est l'étude d'un cas devient celle du schéma suivant.

3. La littérature oppose classiquement (et rituellement) l'étude de cas unique à l'étude multicas. Généralement, cette opposition donne lieu à des développements peu clairs. Le chapitre que Yin consacre dans son livre à l'étude multicas est, de loin, le plus faible de l'ouvrage. La thèse que nous allons défendre est que l'opposition ne tient pas réellement en pratique, pas plus que l'opposition cas holistique/cas enchâssés (*embedded*).

De quoi le cas est-il le cas ? Le volet empirique (représentation 4)



Essayer d'identifier la catégorie sous laquelle le cas étudié peut être subsumé (recherche représentée, sur le schéma, par l'accolade et le point d'interrogation) signifie forcément procéder à une comparaison de ce cas avec d'autres cas proches (d'où l'apparition d'un deuxième cercle). Le cas est donc défini comme l'instanciation d'une classe de phénomènes :

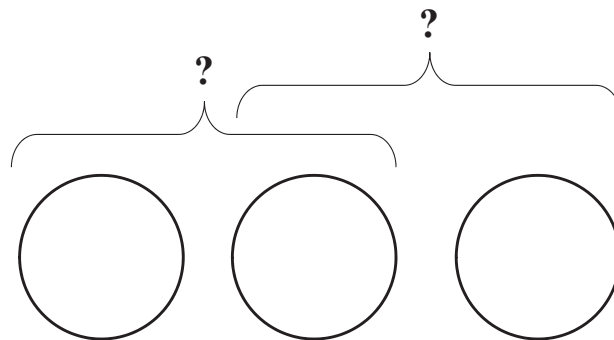
Nous définissons un cas comme l'instanciation d'une classe d'événements. L'expression « classe d'événements » renvoie ici à un phénomène ayant un intérêt scientifique, comme les révolutions, des types de gouvernement ou de personnalité, types que le chercheur décide d'étudier avec l'objectif de développer une théorie (ou de la « connaissance générique ») en s'intéressant aux causes de ressemblances entre les différentes instanciations (les différents cas) de cette classe d'événements. (George & Bennett, 2005, p. 17-18).

Un point important est à noter ici, que l'on expliquera plus tard, celui de la définition du cas comme phénomène présentant un intérêt scientifique. Un cas n'a de sens que par rapport à un problème scientifique qui le constitue en tant que cas (d'où la troisième question évoquée, fondamentale : que peut produire mon cas ?). Mais cette définition attire d'abord l'attention sur la classification du cas et l'aspect comparatif. Le processus à mettre en place – déjà rencontré dans le chapitre consacré au codage – est ancien (Ayache & Dumez, 2011). Il vient d'Aristote *via* la scolastique et s'exprime traditionnellement ainsi : « *Definitio fit per genus proximum et differentiam specificam* » (« La définition procède par le genre le plus proche et la différence spécifique »). Il met l'accent très clairement sur le centre du travail de comparaison quand il s'agit de se demander : de quoi le cas est-il le cas ? Il s'agit de monter en généralité, mais pas trop, c'est-à-dire de chercher la généralité la plus proche (*genus proximum*), en travaillant sur la différence spécifique (*differentia specifica*). L'objet essentiel de la démarche est une approche fine des ressemblances (genres) et des dissemblances (entre les espèces du même genre). Il ne sert pas à grand-chose de dire que Saint-Gobain, par exemple, est un cas d'entreprise. La catégorie

« entreprise » est bien trop générale. Pour caractériser Saint-Gobain en tant que cas, il faut chercher une catégorie plus proche de la réalité du cas.

Toutefois, la représentation 4 n'épuise pas la question initiale. En effet, un cas, dans la richesse de ce qu'Abbott appelle ses propriétés complexes, ne relève pas que d'une seule catégorie. Il peut être subsumé sous plusieurs, correspondant à la multiplicité de ses propriétés complexes. Autrement dit, la question doit plutôt être représentée comme sur le schéma qui suit.

De quoi le cas est-il le cas? Le volet empirique (représentation 5)

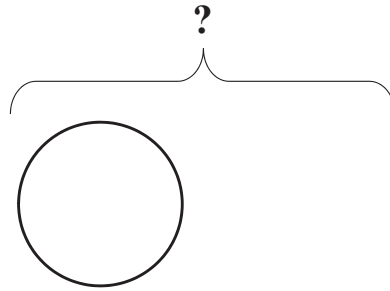


Il est essentiel, pour le chercheur, d'apprendre à voir son cas dans des perspectives différentes, c'est-à-dire d'être capable de développer des « voir mon cas comme » différents (souvenons-nous du canard/lapin), ce qui lui permet de positionner son cas de diverses manières. Si l'on étudie le divorce, par exemple, on positionne ce cas assez naturellement dans la catégorie des événements liés aux relations interindividuelles, plus particulièrement aux relations amoureuses. Tout change si l'on se dit qu'étudier l'échec des mariages revient à étudier l'échec du fonctionnement de certaines machines. L'important alors n'est peut-être pas le mariage en tant que phénomène social, mais l'étude d'un processus d'échec ; on va ainsi chercher d'autres processus de ce type pour voir ce qui en a été dit. Le positionnement d'un cas suppose donc un jeu analogique.

Le volet théorique

La question « De quoi mon cas est-il le cas ? » doit aussi recevoir une réponse théorique. La représentation de cette question est celle du schéma suivant.

De quoi le cas est-il le cas? Le volet théorique (représentation 6)



La réponse à cette question a une dimension dynamique. Le chercheur doit se poser la question dès le début de sa recherche. À ce stade, la théorie n'est qu'orientante (*orienting theory*, Whyte, 1984). Ce n'est qu'à la fin de sa recherche (dans la situation la plus favorable...) que la réponse définitive apparaîtra au chercheur procédant par étude de cas :

Un chercheur ne saura probablement pas ce qu'est son cas avant la fin de sa recherche, ce qui inclut l'écriture même des résultats de la recherche. De quoi son cas est-il le cas, la réponse à cette question se cristallisera progressivement, parfois de manière catalytique, et la réalisation finale de la nature même du cas sera probablement la partie la plus importante de l'interaction entre les idées et le matériau. (Ragin, 1992, p. 6)

La caractérisation du cas et sa construction même en tant qu'unité sont en effet le résultat de l'étude de cas, aux deux sens du mot « résultat » : elle résulte de la démarche et elle en constitue l'un des résultats fondamentaux. Encore une fois, la question doit être posée dès le début de la recherche. Ceci est vrai aux deux extrêmes de ce que Jacques Girin (1989) appelait l'opportunisme méthodique. De toute évidence, dans la situation où l'on choisit le cas un peu au hasard des circonstances – un terrain s'est ouvert, le chercheur a décidé de saisir cette opportunité –, il faut chercher des théories et des concepts permettant d'orienter la recherche dans ses premières phases, mais également une fois que le processus est plus construit. Par exemple, le chercheur a choisi de travailler sur l'innovation, l'innovation de rupture étant un sujet porteur, il a donc essayé de trouver un ou plusieurs cas d'innovation(s) de rupture. Il faut alors qu'il ait conscience du fait que si l'on part d'une théorie pour choisir le cas, cette théorie ne doit être qu'orientante et ne doit pas structurer l'étude du cas (sous peine du risque de circularité – voir le chapitre 1). L'objectif de l'étude de cas n'est évidemment pas d'avoir montré que le cas choisi au départ, le cas d'innovation de rupture, en est bien un au final – résultat pauvre –, mais plutôt de montrer en quoi ce cas éclaire de manière nouvelle la notion

d'innovation de rupture, en quoi il bouscule l'idée qu'on s'en fait dans la littérature et comment il l'enrichit. Donc, *in fine*, le cas ne sera pas un cas d'innovation de rupture au sens où il l'était au début de la recherche. La véritable caractérisation du cas (« *What is it a case of?* ») sera bien le résultat de l'étude du cas et sera de nature théorique.

Quelles relations entretiennent catégorisation empirique et catégorisation théorique ? Au début de la recherche, la catégorisation théorique du cas étudié n'est qu'une aide permettant d'orienter la démarche de recherche. Elle peut aider à la catégorisation empirique dont l'objet est l'identification des classes de cas et de sous-cas sur laquelle sera bâti le travail sur les similarités et les différences, c'est-à-dire le travail de comparaison systématique, tant au niveau du cas lui-même que des sous-cas qui le constituent. Le travail réel de catégorisation théorique n'apparaîtra qu'à la fin, en tant que résultat de l'étude de cas. Si l'on reprend l'exemple de l'innovation de rupture, cette catégorie sera utilisée au début de la recherche comme une simple orientation pour le chercheur sur le plan théorique : elle lui permettra de se poser les premières questions à propos de son cas sans trop structurer son analyse (pour éviter le risque de circularité). Elle sera également utilisée comme une catégorisation empirique permettant de repérer des cas proches du cas et, à l'intérieur de celui-ci, des sous-cas à rapprocher les uns des autres (des situations de gestion, des incidents, des dispositifs liés à la nature de l'innovation de rupture), qui seront la base d'un travail comparatif systématique, comme on le verra avec la question suivante. Il faut alors se poser la question de savoir si la catégorie « innovation de rupture », en tant que catégorie empirique, est bien le *genus proximum* qui permet d'identifier la différence spécifique que représente le cas lui-même, c'est-à-dire si elle n'est pas trop générale et s'il ne faut pas redescendre en généralité. À la fin de la recherche aura lieu la catégorisation théorique proprement dite, qui consiste à discuter le concept d'innovation de rupture, à le préciser et à l'enrichir.

Deuxième question : « De quoi mon cas est-il composé ? »

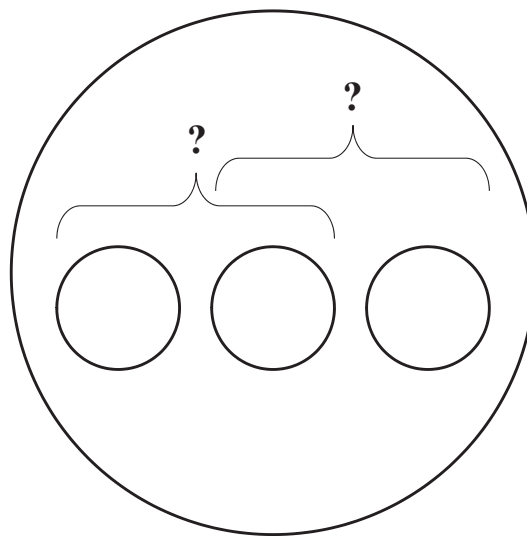
À ma connaissance, il n'existe aucune formulation de cette question en anglais. En paraphrasant Shakespeare, sans doute pourrait-on imaginer : « *What is the stuff that my case is made of?* »⁴ L'étude de cas est souvent présentée comme un exercice « holistique », portant sur une entité considérée en tant que telle, une sorte de réalité systémique dans laquelle le tout et ses parties entretiennent des relations étroites et interdépendantes. Yin

4. Merci à Paul Duguid pour son aide grammaticale et intellectuelle sur ce point.

parle, par exemple, de cas holistiques (donc formant une unité) par opposition aux cas multiples, mais il introduit aussi la notion de cas emboîtés (*embedded*) : un cas holistique peut être composé de cas emboîtés. La réalité pratique de l'étude de cas est différente. Il n'existe pas, comme on l'a dit, de description exhaustive possible d'un cas. Il faut donc déterminer ce qui va constituer l'intérêt du chercheur à l'intérieur du cas. Le chercheur qui mène une étude de cas va rencontrer des incidents, des phases de changements, des pratiques illustratives de routines, des décisions, etc. Tous ces éléments peuvent constituer des unités de sens et d'analyse, et donc être eux-mêmes des cas. Autrement dit, un cas est fait d'une infinité de cas et non pas de cas emboîtés (ou alors, ce sont précisément des cas emboîtés à l'infini). Par ailleurs, sur cette multiplicité d'unités d'analyse, le chercheur va rassembler une masse de données relevant d'un matériau hétérogène (documents, notes, journal de terrain, comptes rendus d'observations, entretiens, etc.).

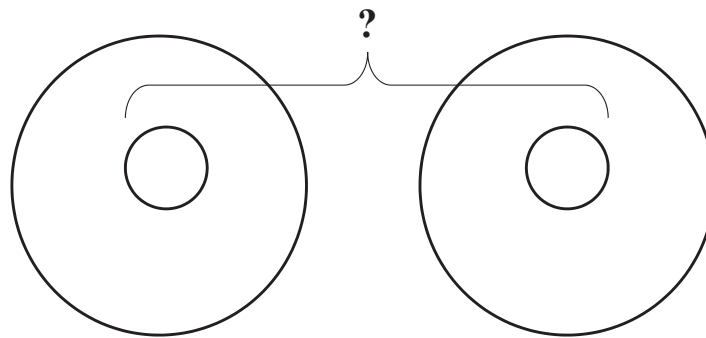
La démarche relève du paradoxe général formulé plus haut : l'étude de cas consiste, à l'intérieur du cas (comme c'est le cas à l'extérieur, certains parleraient peut-être d'une nature fractale), à mener un travail de comparaison systématique. Pour cela, le matériau peut être découpé en unités de sens et codé. À ce niveau, une fois encore, on retrouve le schéma méthodologique exposé au niveau du cas dit holistique : les données sont codées dans un processus de recherche du genre le plus proche et de la différence spécifique, ce qui donne plus de puissance au travail comparatif ; d'où, au niveau interne au cas, un schéma analogue au niveau du cas lui-même (représentations 4 et 5).

Le travail comparatif à l'intérieur du cas (représentation 7)



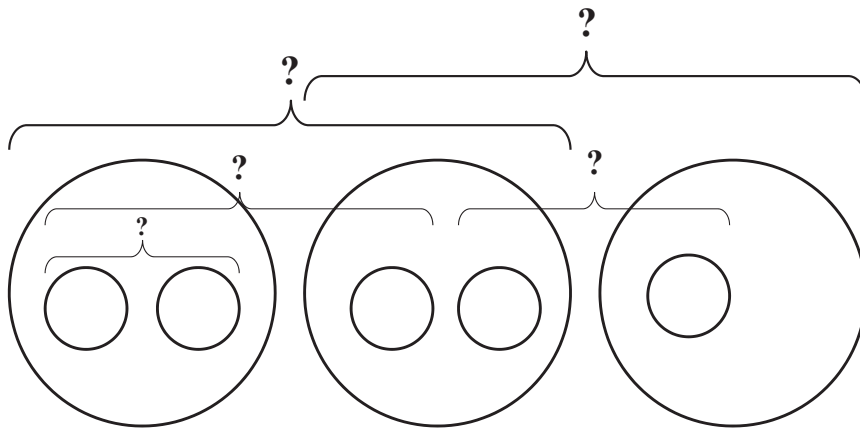
Maintenant, si l'on tient compte de la représentation 4, c'est-à-dire si l'on a identifié pour le cas une catégorie générale et des cas proches, le travail de comparaison d'unités appartenant à un même cas peut aussi porter sur des unités appartenant à un cas plus ou moins proche comme le montre le schéma suivant.

Le travail comparatif entre éléments internes appartenant à plusieurs cas (représentation 8)



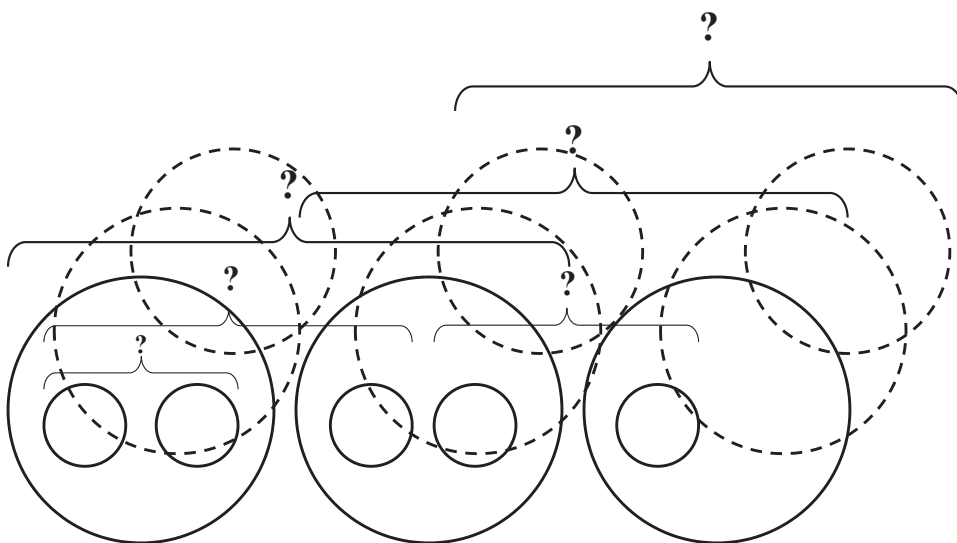
Il faut évidemment faire attention, quand on compare un élément d'un cas à un élément d'un autre cas, à l'unité de chacun des deux cas. Locke et Thelen (1995), qui s'inspirent d'ailleurs de Montesquieu, montrent que des comparaisons terme à terme peuvent être trompeuses. Par exemple, tous les pays ont subi des pressions concernant la décentralisation des négociations salariales, mais cette décentralisation signifie des choses très différentes en Suède (négociation à l'échelle nationale), en Allemagne (négociation d'accords interbranches), ou aux États-Unis (négociation au niveau d'un secteur). Les négociations sur la flexibilité en Suède remettent en cause tout son système puisque les négociations sont très centralisées, ce qui est beaucoup moins le cas en Allemagne ou aux États-Unis où les négociations de salaires se font à un niveau plus bas. Quand on compare les éléments d'un système (l'idée est que le cas forme un tout) avec ceux d'un autre système, il faut donc raisonner en termes de « *sticking points* » soulignent Locke et Thelen, la simple comparaison de deux éléments avec un même nom pouvant être trompeuse, quand l'un des éléments est un *sticking point* dans un système alors qu'il ne l'est pas dans l'autre système. Lorsque l'on superpose les représentations 4, 5, 6, 7 et 8, du travail comparatif, concernant à la fois le cas dans son rapport avec d'autres cas, et le cas en interne, on obtient une représentation du type présenté dans le schéma qui suit.

**Le travail comparatif au niveau du cas
et à l'intérieur du cas (représentation 9)**



Comme on l'a vu, et même si Yin parle de cas « contemporains », l'étude de cas peut toutefois difficilement faire l'impasse sur la dimension dynamique. Celle-ci éclaire l'analyse du cas et l'analyse dans le cas, mais elle se prête aussi elle-même à un travail comparatif. En effet, les dynamiques peuvent faire l'objet d'une analyse séquentielle identifiant des séquences et des points de changement entre ces séquences ; ces séquences, dans un même cas ou entre des cas différents, peuvent être comparées entre elles, comme les points de changement – ce travail comparatif est facilité par le recours à des *templates* qui mettent en série les données et rendent leur comparaison plus facile (voir le chapitre 6). Si l'on introduit cette dimension dynamique et narrative, propre à l'étude de cas, on obtient bien la représentation 3 comme dans le schéma qui suit.

La réalité d'une étude de cas



Cette représentation (simplifiée) est donc celle qu'un chercheur abordant une étude de cas doit avoir en tête. Elle montre bien comment les distinctions entre étude de cas monocas/étude de cas multiple, étude de cas simple/étude de cas enchâssés (*embedded*), ne tiennent pas. Tout cas est multiple, puisque devant répondre à la question : « De quoi mon cas est-il le cas ? ». Tout cas est enchâssé, puisque lui-même est composé de cas sur lesquels il faut travailler de la même manière, c'est-à-dire dans une perspective comparative fine. Cependant, encore une fois, une telle complexité ne doit pas décourager. Elle invite simplement à manier avec rigueur la démarche comparative et la narration. On peut alors aborder la troisième question essentielle que pose l'étude de cas.

Troisième question : « Que peut produire un cas ? »

Là encore, l'anglais est plus direct. « *What do cases do?* » est la manière dont Abbott (1992) pose le problème. Même s'il aborde la question du point de vue de la narration, il est possible de la généraliser.

Les chercheurs en science politique se sont efforcés de classer les cas en fonction de ce qu'ils pouvaient produire.

Le degré zéro de ce que peut produire un cas est le cas a-théorique (Lijphart, 1971). Il s'agit d'une pure description ou narration du cas, sans élément théorique : une monographie ou une chronique. Ce n'est pas la description en tant que telle qui est ici critiquée, mais la mauvaise description, c'est-à-dire celle qui est menée en l'absence de tout questionnement théorique.

Les historiens pratiquent une autre approche : un cas considéré comme unique (une situation historique) est expliqué avec le recours explicite ou implicite à des lois générales. Il s'agit du cas interprétatif (Lijphart, 1971).

Lijphart distingue ensuite le cas permettant de générer une hypothèse (*hypothesis generating case-study*) et le cas déviant, emprunté à Lazarsfeld. Dans le premier, aucune théorie n'explique le cas. Dans le second, le cas, déviant par rapport à une théorie, permet de la discuter en l'enrichissant ou d'en formuler une autre. Les statisticiens ont tendance à écarter les cas déviants, l'étude de cas permet au contraire de les appréhender et d'en faire la base d'un raisonnement original. Il n'est pas sûr que la distinction entre cas permettant de générer une hypothèse et cas déviant soit tenable en pratique, notamment parce qu'il est difficilement pensable qu'il puisse exister un cas dénué de toute théorie, ne serait-ce que d'une « théorie d'arrière-plan » (*background theory* – Aliseda, 2006). Mieux vaut donc parler de cas heuristique (Eckstein, 1973), cette catégorie recouvrant les deux

précédentes. Le processus général par lequel se fait l'enrichissement de la théorie dans ce type d'étude de cas, sans nul doute le plus intéressant, est l'abduction présentée au chapitre 10 (Fann, 1970 ; Bayart, 2007b). Un cas est surprenant par rapport à une théorie d'arrière-plan et conduit donc à redéfinir cette théorie ou à en inventer une nouvelle. On rejoint ici une dimension centrale de l'étude de cas, mentionnée par George et Bennet dans la citation faite plus haut : une étude de cas n'a de sens que si le cas étudié est un phénomène présentant un intérêt scientifique. Or cet intérêt vient du fait que le cas apporte quelque chose d'original et de surprenant. Le lien entre démarche abductive et étude de cas a été souligné par Koenig (1993), David (2000), Dubois & Gadde (2002). Par contre, il faut être conscient que les idées créées par abduction à partir d'un seul cas n'ont aucune validité scientifique réelle, même si elles peuvent (et doivent) néanmoins être solidifiées par un processus de triangulation (Jick, 1979 ; Flick, 2009, pp. 444 et sq). Ce n'est qu'au travers d'un test *via* l'usage de méthodes quantitatives que ces idées acquerront ou non une validité scientifique réelle.

Lijphart mentionne un dernier type de cas, celui qui vise à confirmer ou infirmer une théorie (*theory-confirming or infirming case study*). En toute rigueur, un cas ne permet pas de confirmer en quoi que ce soit une théorie, comme l'a montré Popper. Par contre, au moment où une théorie ou un modèle a été formulé(e), un cas peut établir la plausibilité d'une théorie. En ce sens, Eckstein (1973) parle de cas de plausibilité (*plausibility probe case study*). Par contre, un cas peut aussi réfuter ou infirmer une théorie (Koenig, 2009). Toutefois, mener une étude de cas approfondie durant plusieurs années pour tenter de réfuter une théorie apparaît un processus de recherche coûteux. C'est donc bien le cas heuristique, lié à la mise en évidence de mécanismes causaux, qui apparaît le plus fécond :

Ce n'est pas le fait qu'une vieille théorie soit solidement démentie par lui qui fait l'importance d'un cas unique ; c'est bien plutôt le fait que le cas permette de mettre en évidence de nouveaux mécanismes causaux qui correspondent aux données au moins une fois. (McKeown, 1998, p. 14).

Les nouvelles idées issues d'une étude de cas ne peuvent pas être des lois universelles. Elles sont de l'ordre de ce que Merton appelait des théories à moyenne portée. Plus précisément, un cas peut permettre d'identifier des mécanismes sociaux, de construire des typologies exploratoires et théoriques, pas seulement descriptives. Il peut également permettre de redéfinir un concept en clarifiant son domaine de validité et ses contextes d'application (se référer au chapitre 9).

Conclusion

Les articles et les livres consacrés à l'étude de cas sont pleins d'enseignement. Néanmoins, ils reposent sur des définitions de ce qu'est un cas – un phénomène relativement déterminé, une structure narrative, l'instanciation d'une classe de phénomènes –, qui ne rendent pas compte de sa complexité (voir la représentation 3). Cela explique que les chercheurs engagés dans une étude de cas se retrouvent souvent perdus malgré les conseils que les méthodologues leur prodiguent.

En réalité, une étude de cas est fondée sur un paradoxe et trois questions. Le paradoxe tient au fait que le cas, qui se présente comme une unité simple, doit générer un travail systématique de comparaison : entre ce cas et d'autres appartenant aux mêmes catégories, entre ses éléments à l'intérieur du cas, entre éléments appartenant à plusieurs cas. L'essence de l'étude de cas est comparative.

Les trois questions qu'un chercheur menant une étude de cas doit se poser, auxquelles il doit donner des réponses concrètes, sont : « De quoi mon cas est-il le cas ? », « De quoi mon cas est-il fait ? », « Que peut produire mon cas ? »

À partir de là, le monde n'est qu'un immense réservoir de cas possibles⁵, même s'il faut prêter attention à l'adage latin *Ex uno omni aspecta* (à partir d'un cas, comprends le tout). Cet adage signifie qu'une totalité peut être comprise à partir d'un seul cas⁶, mais il souligne également (parce que les Romains l'employaient sous ses formes positive et négative) les dangers liés à la généralisation à partir d'un seul cas. L'étude de cas, bien maniée, peut s'avérer un instrument puissant pour faire naître de nouvelles idées ou pour repenser des théories établies, mais elle peut aussi ne déboucher sur rien. Malheureusement, nombre d'études de cas sont des désastres scientifiques parce qu'elles ont été incapables de placer le curseur théorique au bon niveau. Soit elles n'ont pas réussi à s'élever en généralité et sont restées à l'état de monographies ennuyeuses, parce qu'elles se sont perdues dans les détails insipides et une accumulation de matériau brut sans idée directrice, soit elles ont opéré une montée en généralité excessive en perdant le contexte (Boudon, 2013) et en tombant dans le risque de circularité.

5. "Die Welt ist alles was der fall ist" (le monde est tout ce dont il est le cas) est la première proposition du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein.

6. Comme également noté par Virgile (*Énéide*, II, 65) : « Et crimine ab uno/Disce omnes » (À partir d'un seul crime, apprend tout sur tous les crimes).

Apostille, en guise de non-conclusion

La conclusion d'un ouvrage de méthodologie n'appartient pas à son auteur, mais à ses lecteurs. La seule « conclusion » qui puisse être pertinente n'en est pas une : elle est un prolongement, une mise en œuvre, étant constituée des recherches futures que le livre aura pu aider dans leur développement. Ce ne sera pas grâce à des recettes fournies : il n'en propose pas. Pour paraphraser Montesquieu, la science est nouvelle, fort heureusement. Tout est toujours à réinventer. C'est, encore une fois, en posant des questions plus profondément que l'on peut y arriver : on ne pose jamais assez profondément les points d'interrogation, disait Wittgenstein. L'objectif de ce livre était bien d'ouvrir des voies en ce sens.

Il convient juste de revenir ici sur deux points, la simplicité ainsi que l'équilibre entre rigueur et bricolage, dans l'élaboration d'une méthodologie.

Beaucoup de techniques présentées dans les chapitres de ce livre ont pu paraître simples, voire simplistes, au lecteur : ne serait-ce que ce qui a été dit de la revue de littérature, des typologies ou de l'analyse séquentielle. Si l'on prend cette dernière, par exemple, Abbott (2001) propose des méthodes bien plus sophistiquées, sans aller jusqu'à l'économétrie des séries temporelles. Ce choix de la simplicité est assumé. Mon expérience est qu'en matière de recherche compréhensive, il faut d'abord aller au fond des méthodes simples, plutôt que de se lancer à moitié, donc mal, faute de temps ou faute de données pertinentes et solides, dans des méthodes sophistiquées. Ce type de recherche est en effet très consommateur en temps, le matériau est très riche et difficile à traiter dans son hétérogénéité : pour aller au fond d'un traitement qui offre une certaine rigueur, il est préférable d'opter pour des méthodes simples.

Simple, les techniques présentées dans ce livre peuvent aussi sembler relever du bricolage. C'est le cas du codage des données, des *templates* à construire, de la construction des séquences dans la démarche narrative.

Ce recours au bricolage peut choquer. Pourtant, il faut se méfier de ce que Wittgenstein appelait la pseudo-exactitude : en croyant introduire de la rigueur en certains domaines, on obtient l'effet inverse, c'est-à-dire la confusion. En l'espèce, le bricolage est la seule vraie réponse scientifique au risque de circularité : si la mise en forme du matériau n'est pas bricolée, elle est inspirée directement par la théorie ; et si elle est inspirée par la théorie, le risque de circularité est maximal. En ce sens, le bricolage constitue bien une réponse au traitement indépendant du matériau. Quand on essaie, par exemple, de faire du « codage théorique », on semble aller vers une plus grande scientificité et on s'en éloigne en réalité. Le codage doit être bricolé intelligemment, c'est-à-dire sans perdre de vue sa visée qui est de gérer le problème de la circularité : Georges Charpak, prix Nobel de physique, aimait à se définir comme un bricoleur, en ce sens. Preuve qu'on peut bricoler sur le plan scientifique de manière géniale. Sans aller jusque-là, comme l'a noté Becker : « Au cœur d'un travail, en pleine recherche, la cohérence n'est pas la première des vertus. » (Becker, 2002/1998, p. 169) La question des typologies illustre bien ce problème du bricolage. D'un certain point de vue, toute typologie est bricolée : il faut arriver à quelque chose de suffisamment fin, mais pas trop compliqué, pour que le résultat soit utilisable. On pratique donc à la fois l'extension et la compression, en tâtonnant pour arriver au meilleur compromis. Mais d'une part, le bricolage doit être explicité, et la méthode suivie exposée au lecteur (il faut expliquer *avec la plus grande rigueur* la manière dont on a bricolé). D'autre part, l'extension et la compression doivent être menées pas à pas, c'est-à-dire avec rigueur. La plus grande rigueur doit aussi être recherchée *ensuite*, une fois la typologie construite, dans un travail systématique sur les ressemblances et dissemblances à partir des séries de données extraites du matériau. En ce domaine, c'est la plus obstinée rigueur qui doit être appliquée, un systématisme minutieux (on se souvient qu'*ostinato rigore* était la devise de Léonard de Vinci). Autrement dit, il faut en matière de méthodologie bricoler là où il le faut (quand il est nécessaire de gérer le risque de circularité) et être rigoureux là où il le faut (procéder pas à pas, rendre compte avec précision de sa démarche).

Ces deux dimensions sont constitutives de ce métier très concret qu'est le travail d'abstraction (on se souvient de la citation de Bruno Latour dans l'introduction), c'est-à-dire la production de connaissances à partir du traitement d'un matériau de recherche.

À l'issue de ce livre, et maintenant que vous avez appris à ramer, emparez-vous des rames !⁷

7. Ou si vous préférez : *Oportet remum ducere, qui didicit.*

Bibliographie

- Abbott Andrew (1984) « Event sequence and Event Duration: Colligation and Measurement », *Historical Methods*, vol. 17, n° 4, pp. 192-204.
- Abbott Andrew (1992) « What do cases do? Some notes on activity in sociological analysis », in Ragin Charles C. et Becker Howard S. (1992) *What is a case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 53-82.
- Abbott Andrew (2001) *Time Matters. On Theory and Method*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Abbott Andrew (2003) « La description face à la temporalité », in Blundo Giorgio et Olivier de Sardan Jean-Pierre (2003) *Pratiques de la description*, Paris, Enquête, Éditions de l'EHESS, pp. 41-53.
- Abbott Andrew (2004) *Methods of Discovery. Heuristics for the Social Sciences*, New York/London, WW Norton and Co.
- Abell Peter (2004) « Narrative Explanation: An Alternative to Variable-Centered Explanation? », *Annual Review of Sociology*, vol. 30, pp. 287-310.
- Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis et Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif? Description, explication, interprétation en sciences sociales. Tomes 1 et 2*, Paris, Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Ahrne Göran et Brunsson Nils (2008) *Meta-organizations*, Cheltenham (UK) and Northampton (MA), Edward Elgar.
- Aliseda Atocha (2006) « What is abduction? Overview and Proposal for Investigation » in Aliseda Atocha *Abductive Reasoning. Logical Investigation into Discovery and Explanation*, Dordrecht, Springer,

- Synthese Library, Studies in Epistemology, Logic, Methodology, and philosophy of Science*, vol. 330, Chapter 2, pp. 27-50.
- Allard-Poesi Florence (2003) « Coder les données », in Giordano Yvonne (2003) *Conduire un projet de recherche dans une perspective qualitative*, Caen, EMS, pp. 245-290.
- Allard-Poesi Florence (2011) « Le codage n'est pas un "truc" méthodologique ou du codage comme "problématisation" », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 3-8.
- Allison Graham (1969) « Conceptual models and the Cuban missile crisis », *The American Political Science Review*, vol. 63, n° 3, pp. 689-718.
- Anscombe Gertrude Elizabeth Margaret (2002/1957), *L'intention*, Paris, Gallimard [trad. franç. de *Intention*, Cambridge (MA), Harvard University Press]
- Arendt Hannah (1990) *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot.
- Arendt Hannah (2005) *La crise de la culture*, Paris, Folio Essais.
- Arendt Hannah (1990) *On Revolution*, NY/London, Penguin Books (First edition Viking Press).
- Avenier Marie-José (2011) « Pourquoi jeter le bébé avec l'eau du bain ? Méthodologie sans épistémologie n'est que ruine de la réflexion ! », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1, pp. 39-52.
- Avenier Marie-José et Thomas Catherine (2012) « À quoi sert l'épistémologie dans la recherche en sciences de gestion ? Un débat revisité », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 4, pp. 13-26.
- Ayache Magali (2008) « Le rendu de compte dans l'entreprise : théories et perceptions », *Gérer et Comprendre*, n° 91, mars, pp. 16-25.
- Ayache Magali et Dumez Hervé (2011a) « Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ? », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2, pp. 33-46.
- Ayache Magali et Dumez Hervé (2011b) « Réflexions en forme de réponses : à propos du codage dans la recherche qualitative », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 29-34.
- Ayache Magali et Laroche Hervé (2007) « The practices of justification: How managers face strategic accountability », Wien, 23rd EGOS Colloquium

- Ayache Magali et Laroche Hervé (2010) « La construction de la relation managériale : Le manager face à son supérieur », *Revue Française de Gestion*, vol. 36, n° 203, pp. 133-147.
- Bachelard Gaston (1999/1^{re} ed. 1938) *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie philosophique Vrin.
- Bailey Kenneth (1994) *An Introduction to Classification Techniques*, Thousand Oaks, Sage.
- Bamford Greg (1993) « Popper's Explications of Ad Hocness: Circularity, Empirical Content, and Scientific Practice », *The British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 44, n° 2, pp. 335-355.
- Bates Robert H. et al. (1998) *Analytic Narratives*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press.
- Bayart Denis (2007) « De l'étude de cas à l'analyse comparative fondée sur une typologie : le "typological theorizing" », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 3, pp. 10-14.
- Bayart Denis (2007b) « Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco », *Le libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, pp. 24-34.
- Becker Howard S. (1985/1963), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié [trad. franç. de : *Outsiders. Studies in the sociology of deviance*, New York, Free Press]
- Becker Howard S. (2002/1998) *Les ficelles du métier*, Paris, La découverte [trad. franç de : *Tricks of the trade. How to think about your research when you're doing it*, Chicago, University of Chicago Press]
- Bergh Albert Ellery (1903/1904) *The Writings of Thomas Jefferson*, vol. XV, Washington DC, The Jefferson Memorial Association.
- Bergh Albert Ellery (1905) *The Writings of Thomas Jefferson*, vol. VI, Washington DC, The Jefferson Memorial Association.
- Berry Michel (1983) *Une technologie invisible ? L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains*, Paris, École polytechnique.
- Berry Michel, Moisdon Jean-Claude et Riveline Claude (1979) « Qu'est-ce que la recherche en gestion ? », *Informatique et Gestion*, n° 108, septembre, pp. 66-74 et n° 109, octobre, pp. 76-79.
- Bertalanffy Ludwig von (1973) *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod.
- Bhaskar Roy (2008) *A realist theory of science*, London/New York, Routledge [1^{re} édition : 1975].

- Biggs Michael (2009) « Self-fulfilling prophecies », in Hedström Peter et Bearman Peter (2009) *The Oxford Handbook of Analytical Sociology*, Oxford, Oxford University Press, pp. 294-314.
- Bloor David (1976) *Knowledge and Social Imagery*, Chicago, the University of Chicago Press.
- Blundo Giorgio et Olivier de Sardan Jean-Pierre (2003) *Pratiques de la description*, Paris, Enquête, Éditions de l'EHESS.
- Boghossian Paul (2009/2006) *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*. Marseille, Agone [trad. franç. de : *Fear of Knowledge. Against Relativism and Constructivism*, Oxford, Oxford University Press].
- Bohm Andreas (2000) « Theoretical coding: text analysis in Grounded theory », in Flick Uwe, Kardorff Ernst von et Steinke Ines (2000) *A companion to qualitative research*, Thousand Oaks, Sage, pp. 270-275.
- Borzeix Anni, Girin Jacques et Grosjean Michèle (2010) « Dossier : Faits et théories, la recherche en acte », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 3, pp. 59-70.
- Boudon Raymond (1998) « Social mechanisms without black boxes » in Hedström Peter et Swedberg Richard (1998) *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*. Cambridge, Cambridge University Press, pp. 172-203.
- Boudon Raymond (2006) « Bonne et mauvaise abstraction », *L'Année sociologique*, vol. 56, n° 2, pp. 263-284.
- Boudon Raymond (2013) « Qu'appelle-t-on un contexte ? », *Le libellio d'Aegis*, vol. 9, n° 1, pp. 3-25).
- Bouveresse Jacques (2011) *Essais VI. Les lumières des positivistes*, Marseille, Agone.
- Brandom Robert (2009/2000) *L'articulation des raisons. Introduction à l'inférentialisme*, Paris, Cerf [trad. franç. de : *Articulating Reasons: An Introduction to Inferentialism*. Harvard, Harvard University Press]
- Bratman Michael E. (2006) « What is the accordion effect? », *The Journal of Ethics*, vol. 10, pp. 5-19.
- Braudel Fernand (1949), Paris, Armand Colin. Deuxième édition révisée, 1966.
- Braudel Fernand (1979) *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xve-xviii siècles)*, Paris, Armand Colin, 3 volumes.

- Bureau Sylvain (2011) « Petite revue sur la revue de littérature à l'usage des candides », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 65-73.
- Callon Michel (1986) « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc », *L'année sociologique* n° 36, pp. 169-208.
- Callon Michel [ed.] (1998) *The Laws of Markets*, Oxford, The Sociological Review/Basil Blackwell.
- Campbell Donald T. (1994) « Foreword », in Yin Robert K. (1994) *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, Sage. 2nd edition.
- Chamaret Cécile (2011) « Faire une revue de littérature : quelques outils complémentaires », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2, pp. 29-32.
- Charmaz Kathy (2006) *Constructing grounded theory: A practical guide through qualitative analysis*, London, Sage.
- Charreire-Petit Sandra et Huault Isabelle (2001) « Le constructivisme dans la pratique de recherche : une évaluation à partir de seize thèses de doctorat », *Finance Contrôle, Stratégie*, vol. 4, n° 3, septembre, pp. 31-55.
- Chauviré Christiane (2010) *Wittgenstein en héritage. Philosophie de l'esprit, épistémologie, pragmatisme*, Paris, Kimé.
- Chiambaretto Paul (2011) « La coopétition, ou la métamorphose d'un néologisme managérial en concept », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1, pp. 95-104.
- Crozier Michel (1964) *Le phénomène bureaucratique*, Paris, Seuil.
- Crozier Michel (1965) *Le monde des employés de bureau*, Paris, Seuil.
- Crozier Michel et Friedberg Erhard (1977) *L'acteur et le système*, Paris, Seuil.
- Curchod Corentin (2003) « La méthode comparative en sciences de gestion : vers une approche quali-quantitative de la réalité managériale », *Finance, Contrôle, Stratégie*, vol. 6, n° 2, pp. 155-177.
- Curchod Corentin (2007) « De l'analyse critique des typologies bricolées », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 3, pp. 14-18.
- Dagognet François (1969) *Tableaux et langages de la chimie : Essai sur la représentation*. Paris, Seuil.
- Dagognet François (1973) *Écriture et iconographie*. Paris, Vrin.

- Dari Laetitia (2010) *Le rôle des acteurs tiers dans le management des relations inter-organisationnelles – le cas du prêt-à-porter français*. Thèse pour le doctorat en science de gestion, Aix-en-Provence, Université Aix-Marseille II.
- David Albert (2000) « Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées », in David Albert, Hatchuel Armand et Laufer Romain [ed.] *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, Paris, Vuibert-FNEGE, pp. 83-109.
- Denzin Norman K. (1989) *Interpretive Interactionism*, Newbury Park, California, Sage.
- Denzin Norman K. et Lincoln Yvonna S. (2005) *The Sage Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage.
- Depeyre Colette (2005) « Retour sur la théorie des ressources », *Le Libellio d'Aegis*, n° 1 (novembre), pp. 9-14.
- Depeyre Colette (2009) *De l'observable au non observable : les stratégies d'identification, d'adaptation, de création d'une capacité de la firme. Dynamiques de l'industrie américaine de défense (1990-2007)*, Nanterre, Thèse de doctorat de l'Université Paris Ouest.
- Depeyre Colette et Dumez Hervé (2007) « La théorie en sciences sociales et la notion de mécanisme : à propos de *Social Mechanisms* », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 2, pp. 21-24.
- Depeyre Colette et Dumez Hervé (2008) « What is a market? A Wittgensteinian exercise », *European Management Review*, Vol. 5, n° 4, pp. 225-231.
- Depeyre Colette et Dumez Hervé (2010) « Qu'est-ce qu'un marché ? Un exercice wittgensteinien », in Aggeri Franck, Hatchuel Armand et Favereau Olivier (2010) *L'activité marchande sans le marché ? Colloque de Cerisy*, Paris, Presses des Mines ParisTech, pp. 211-228.
- Depeyre Colette et Jacquet Dominique (2011) « Valorisation financière des stratégies : le problème du *credibility gap* », in Dauphine Recherches en Management, *L'état des entreprises 2012*, Paris, La Découverte, pp. 51-62.
- DeRose Keith (1992) « Contextualism and Knowledge Attributions. » *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 52, n° 4, pp. 913-929.
- Descombes Vincent (1998) « La confusion des langues », *L'enquête*, n° 6, « La description I », pp. 35-54.

- Dessler David (1991) « Beyond Correlations: Toward a Causal Theory of War », *International Studies Quarterly*, vol. 35, n° 3, pp. 337-355.
- Dewey John (2011) *La formation des valeurs*, Paris, La découverte/Les empêcheurs de penser en rond.
- Dubois Anna et Gadde Lars-Erik (2002) « Systematic combining: an abductive approach to case research », *Journal of Business Research*, vol. 55, n° 7, pp. 553-560.
- Dumez Hervé (1985) *L'économiste, la science et le pouvoir : le cas Walras*, Paris, PUF.
- Dumez Hervé (2001) « Supplément méthode : Occam », *La lettre du CRG*, n° 13, pp. 16-19 – <http://crg.polytechnique.fr/lettre/Lettre13.pdf>
- Dumez Hervé (2005) « Quelques considérations à propos de l'utilitarisme du doctorant (éloge du chemin de traverse) », *Le Libellio d'Aegis*, novembre, n° 1, pp. 17-18.
- Dumez Hervé (2006a) « Why a special issue on Methodology: Introduction », *European Management Review*, Vol. 3, n° 1, pp. 4-6.
- Dumez Hervé (2006b) « Équifinalité, étude de cas et modèle de l'enquête », *Le Libellio d'Aegis*, n° 2, février, p. 18-21.
- Dumez Hervé (2007a) « Rodin, le Balzac et l'étude de cas. » *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 3, pp. 35-38.
- Dumez Hervé (2007b) « Comprendre l'étude de cas à partir du *Comment nous pensons de Dewey* », *Le libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, pp. 9-17.
- Dumez Hervé (2008) « Les méta-organisations », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 4, n° 3, pp. 31-36.
- Dumez Hervé (2009a) « Sur les épaules des géants – *Quasi nanos, gigantium humeris insidentes* », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 5, n° 2, pp. 1-2.
- Dumez Hervé (2009b) « L'erreur de diagnostic dans l'étude de cas : celle des acteurs et celle du chercheur », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 5, n° 4, 2009-2010, pp. 20-26.
- Dumez Hervé (2010) « Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4, pp. 3-15.
- Dumez Hervé (2011a) « L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description. » *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 27-38.
- Dumez Hervé (2011b) « Qu'est-ce que la recherche qualitative? », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 47-58.

- Dumez Hervé (2011c) « L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4 (Hiver), pp. 27-38.
- Dumez Hervé et Jeunemaitre Alain (2005) « Concurrence et coopération entre firmes : les séquences stratégiques multidimensionnelles comme programme de recherche », *Finance, Contrôle, Stratégie*, vol. 8, n° 1, pp. 27-48.
- Dumez Hervé et Jeunemaitre Alain (2006) « Multidimensional Strategic Sequences: A Research Programme Proposal on Coopetition », Milan, 2nd Workshop on Coopetition Strategy, EURAM, September 14-15.
- Dumez Hervé et Jeunemaitre Alain (2010) « The management of organizational boundaries: A case study », *M@n@gement*, vol. 13, n° 3, pp. 151-171.
- Dumez Hervé & Jeunemaitre Alain (2000) *Understanding and Regulating the Globalization of a Market: the Case of the Cement Industry*, Basingstoke, Palgrave/Macmillan.
- Dumez Hervé et Rigaud Emmanuelle (2008) « Comment passer du matériau de recherche à l'analyse théorique : à propos de la notion de "template" », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 4, n° 2, pp. 40-46.
- Durand Rodolphe et Vaara Eero (2009) « Causation, counterfactuals, and competitive advantage », *Strategic Management Journal*, vol. 30, n° 12, pp. 1245-1264.
- Eckstein Harry (1973) « Case study and Theory in Political Science », in Greenstein F.I. & Polsby N.W. [ed.] (1973) *Handbook of Political Science*, Reading, Mass., Addison-Wesley, pp. 79-137.
- Elbow Peter (1998) *Writing with Power. Techniques for Mastering the Writing Process*. New York/Oxford, Oxford University Press.
- Elias Norbert (1991) *Mozart, Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil.
- Elman Colin (2005) « Explanatory typologies in Qualitative Studies of International Politics », *International Organization*, vol. 59, n° 2, pp. 293-326.
- Elster Jon (1989a) *Nuts and Bolts for the Social Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Elster Jon (1989b) *The Cement of Society: A Study of Social Order*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Elster Jon (1998) «A plea for Mechanisms», in Hedström Peter et Swedberg Richard [Eds] *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 45-73.
- Elster Jon (2000) «Rational Choice History: A Case of Excessive Ambition», *American Political Science Review*, vol. 94, n° 3, pp. 685-695.
- Erikson Erik H. (1958) «The Nature of Clinical Evidence», *Daedalus*, Vol. 87, n° 4, «On Evidence and Inference», pp. 65-87.
- Ettighoffer Denis et Van Beneden (2000) *Met@-Organisations. Les modèles d'entreprise créateurs de valeurs*, Paris, Village Mondial.
- Fann K.T. (1970) *Peirce's Theory of Abduction*, The Hague, Martinus Nijhof.
- Feinberg Joel (1970) *Doing and Deserving*, Princeton, Princeton University Press.
- Fendt Jacqueline et Sachs Wladimir (2008) «Grounded Theory Method in Management Research: Users' Perspectives», *Organizational Research Methods*, vol. 11, n° 3, pp. 430-455.
- Fine Arthur (2004/1984) «L'attitude ontologique naturelle», in Laugier Sandra et Wagner Pierre [ed.] (2004) *Philosophie des sciences. Naturalismes et réalismes*. Paris, Vrin, pp. 331-372. [trad. franç. de : «The natural ontological attitude», in Leplin Jarrett (ed.) *Scientific Realism*, Berkeley, University of California Press, pp. 83-107.]
- Flick Uwe (2009, 4th ed) *An introduction to qualitative research*, Thousand Oaks, Sage.
- Freud Sigmund (1967) «Conseils aux médecins», in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF.
- Gambetta Diego (1998) «Concatenations of mechanisms», in Hedström Peter et Swedberg Richard [eds] *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 102-124.
- Gambetta Diego (2006a) «La valeur de l'incompétence : le cas de la Mafia et celui de la corruption universitaire, une approche méthodologique», *Le Libellio d'Aegis*, n° 2, pp. 21-24.
- Gambetta Diego (2006b) «What Makes People Tip: Motivations and Predictions», *Le Libellio d'Aegis*, vol. 2, n° 3, pp. 2-10.

- Garfinkel Harold (1985) « Sur le problème des correctifs », in Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis et Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales. Tomes 1 et 2*, Paris, Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales, Tome 2, pp. 239-249.
- Geertz Clifford (1998/1973) « La description dense : vers une théorie interprétative de la culture », *L'enquête*, n° 6, « La description I », pp. 73-105. [trad. franç. de : « Thick Description: Toward an Interpretive Theory of Culture », in Geertz Clifford (1973) *The interpretation of cultures*, New York, Basic Books, chapter 1, pp. 3-30]
- Genette Gérard (1972) *Figures III*, Paris, Seuil.
- George Alexander L. et Bennett Andrew (2005) *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences*, Cambridge (MA), M.I.T. Press.
- Gerring John (1999) « What makes a concept good? A criterial framework for understanding concept formation in the social sciences », *Polity*, vol. 31, n° 3, pp. 357-393.
- Gerring John (2004) « What is a case study and what is it good for? », *The American Political Science Review*, vol. 98, n° 2, pp. 341-354.
- Gil Fernando (1998) « La bonne description », *L'enquête*, n° 6, « La description I », pp. 129-152.
- Ginzburg Carlo (2004) « Family resemblances and family trees: two cognitive metaphors », *Critical Inquiry*, vol. 30, pp. 537-556.
- Girin Jacques (1989) « L'opportunisme méthodique dans la recherche sur la gestion des organisations », Paris, AFCET « La recherche-action en action et en question », 10 mars.
- Girod-Séville Martine et Perret Véronique (1999) « Fondements épistémologiques de la recherche », in Thiétart Raymond-Alain [ed.] (1999) *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod, pp. 13-33.
- Glaser Barney (1978) *Theoretical Sensitivity. Advances in the Methodology of Grounded Theory*, Mill Valley (CA), The Sociology Press.
- Glaser Barney G. et Strauss Anselm L. (2010/1967) *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Armand Colin, coll. « Individu et société » [trad. franç. de : *The Discovery of Grounded Theory*, Hawthorne, NY, Aldine Press]

- Goffman Erving (1979/1961) *Asiles – Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Editions de Minuit [trad. franç. de : *Asylums*, New York Doubleday Anchor]
- Goodhart, Charles A.E. (1975) *Monetary Relationships: A View from Threadneedle Street in Papers in Monetary Economics Volume I*, Reserve Bank of Australia (voir http://cyberlibris.typepad.com/blog/files/Goodharts_Law.pdf)
- Goodman Nelson (1983) *Fact, Fiction, and Forecast*, Cambridge, Harvard University Press.
- Grice Herbert Paul (1979/1975) « Logique et conversation », *Communications*, n° 30, 1979, pp. 57-72 [trad. franç. de : « Logic and Conversation », in Cole Peter et Morgan Jerry L. (dir.), *Syntax and Semantic, Vol. III, Speech Acts*, New York, Academic Press, pp. 41-56]
- Gross Neil (2009) « A pragmatist Theory of Social Mechanisms », *American Sociological Review*, vol. 74, n° 3, pp. 358-379.
- Grove Andrew (1996) *Only paranoids survive*, New York, Doubleday.
- Guillon Jean (1986) *Le travail intellectuel*, Paris, Aubier (1ère édition, 1951)
- Hacking Ian (2004/1981) « Est-ce qu'on voit à travers un microscope ? », in Laugier Sandra et Wagner Pierre [ed.] (2004) *Philosophie des sciences. Naturalismes et réalismes*, Paris, Vrin, pp. 238-274 [trad. franç. de : « Do we see through a microscope? », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 62, n° 3 (October 1981), pp. 305-322]
- Hall Peter (2006) « Systematic Process Analysis: When and How to Use It? », *European Management Review*, vol. 3, n° 1, pp. 24-31.
- Hammersley Martyn (1990) « What's wrong in ethnography? The myth of theoretical description », *Sociology*, vol. 24, n° 4, pp. 597-615.
- Handke Peter (2007) *J'habite une tour d'ivoire*, Paris, Bourgois.
- Hanson Norwood Russell (1958) *Patterns of discovery*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hart Christ (2009) *Doing a literature review: Releasing the social science research imagination*, LA/London, Sage.
- Hart Christ (2010) *Doing a literature search: A comprehensive guide for the social sciences*, LA/London, Sage.

- Hatchuel Armand (2000) « Quel horizon pour les sciences de gestion ? Vers une théorie de l'action collective », in David Albert, Hatchuel Armand et Laufer Romain [ed.] (2000) *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, Paris, Vuibert-FNEGE, pp. 7-43.
- Hedström Peter (1998) « Rational imitation » in Hedström Peter et Swedberg Richard [Eds] (1998) *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 306-327.
- Hedström Peter et Swedberg Richard [Eds] (1998) *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hedström Peter et Bearman Peter (2009) *The Oxford Handbook of Analytical Sociology*, Oxford, Oxford University Press.
- Herreid Clyde Freeman (1997) « What is a case ? Bringing to science education the established teaching tool of law and medicine », *Journal of College Science Teaching*, vol. 27, n° 2, pp. 92-94.
- Hull David L. (1975) « Central Subjects and historical Narratives », *History and Theory*, vol. 14, pp. 253-274.
- Jacob Marie-Rachel (2011) « Modularité organisationnelle ou organisation modulaire ? Un débat conceptuel », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1, pp. 81-94.
- Jick Todd D. (1979) « Mixing Qualitative and Quantitative Methods: Triangulation in Action », *Administrative Science Quarterly*, vol. 24, n° 4, Qualitative Methodology, pp. 602-611.
- Journé Benoit (2007) « Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations », *Le libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, pp. 3-9.
- Kahneman Daniel (1995) « Varieties of counterfactual thinking », in Roese Neal J. et Olson James M. *What might have been : The social psychology of counterfactual thinking*, Mahwah (N.J.), Erlbaum, pp. 375-396.
- Kelle Udo (2005) « Emergence vs. Forcing of Empirical Data? A Crucial Problem of Grounded Theory » Reconsidered [52 paragraphs]. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, vol. 6, n° 2, Art. 27, <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs0502275>.
- Kellogg, Ed W. (1987) « Speaking in E-Prime: An experimental method for integrating general semantics into daily life », etc. (*A review of general semantics*), vol. 44, n° 2, pp. 118-128.

- Kirzner Israel M. (1973) *Competition and entrepreneurship*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Kiser Edgar et Levi Margaret (1996) «Using Counterfactuals in Historical Analysis. Theories of Revolution» in *World Politics. Logical, Methodological and Psychological Perspectives*, Princeton, Princeton University Press, ch 8, pp. 187-207.
- Koenig Gérard, (1993) «Production de la connaissance et constitution de pratiques organisationnelles», *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, vol. 9, pp. 4-17.
- Koenig Gérard (2009) «L'étude de cas à visée infirmationniste», *Le Libellio d'Aegis*, vol. 5, n° 4, pp. 7-13.
- Kuhn Thomas S. (1983/1962) *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion [trad. franç. de : Kuhn, Thomas S. *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press].
- Lahire Bernard (1998) «Décrire la réalité sociale ? Place et nature de la description en sociologie», in Reuter Yves [ed.] (1998) *La description Théories, recherches, formation, enseignement*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 171-180.
- Lang Gerald (1999) *Du mode d'existence des modes managériales. Étude d'un cas de reengineering*, Paris, Thèse de doctorat de l'École polytechnique.
- Laroche Hervé (2011) «Réflexions sur le codage», *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 9-10.
- Latour Bruno (2005) *Reassembling the social. An introduction to Actor-Network Theory*, Oxford, Oxford University Press.
- Latour Bruno (2012) *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris La Découverte.
- Latour Bruno et Woolgar Steve (1979) *Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts*, Thousand Oaks, Sage.
- Lazarsfeld Paul F. (1937) «Some remarks on the typological procedures in social research», *Zeitschrift für Sozialforschung*, vol. 6, pp. 119-39.
- Lazarsfeld, Paul F. et Barton Allen H. (1965) «Qualitative Measurement in the Social Sciences: Classification, Typologies, and Indices», in Lemer Daniel et Lasswell Harold D. [eds] *The Policy Sciences*, Stanford, Stanford University Press, pp. 155-192.

- Lecocq Xavier (2012) « Niveaux d'analyse et réification », *Le libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 4, pp. 5-11.
- Lijphart Arend (1971) « Comparative Politics and the Comparative Methods », *American Political Science Review*, vol. 65, n° 3, September, pp. 682-693.
- Locke Karen (2001) *Grounded Theory in Management Research*, Thousand Oaks, (CA), Sage Publications.
- Locke Richard M. & Thelen Kathleen (1995) « Apples and Oranges Revisited: Contextualized Comparisons and the Study of Comparative Labor Politics », *Politics and Society*, vol. 23, n° 3, pp. 337-367.
- Loescher Samuel M. (1959) *Imperfect Collusion in the Cement Industry*, Cambridge (MA.), Harvard University Press.
- Lorino Philippe (2007) « L'intuition peircienne de la médiation aux sources du pragmatisme : ou il faut ruser avec le monde... », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, pp. 34-41.
- Makino Hiroshi et Jitsumori Masako (2007) « Discrimination of artificial categories structured by family resemblances: A comparative study in people (*Homo sapiens*) and pigeons (*Columba livia*) », *Journal of Comparative Psychology*, vol. 121, n° 1, pp. 22-33.
- McKeown Timothy (1998) « Why is a single case so important? », *APSA-Comparative Politics Newsletter*, vol. 9, n° 1, pp. 12-15.
- McWilliams Abigail et Siegel Donald (1997) « Event studies in management research: Theoretical and empirical issues », *Academy of Management Journal*, vol. 40, n° 3, pp. 626-657.
- Manago Michel, Conruyt Noël et Le Renard Jacques (1992) « Acquiring descriptive knowledge for classification and identification », *Lecture Notes in Computer Science*, n° 599, pp. 392-405.
- Marshall Catherine et Rossman Gretchen B. (2010 5th ed) *Designing qualitative research*, Thousand Oaks, Sage.
- Martinet Alain-Charles [ed] (1990) *Épistémologie et sciences de gestion*, Paris, Économica.
- Ménard Claude et Shirley Mary (2008) *The Handbook of New Institutional Economics*, Berlin/Heidelberger, Springer Verlag.

- Miles Matthew et Huberman A. Michael (2003/1994) *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, de Boeck [trad. franç. de *Qualitative data analysis* (2nd ed.). Thousand Oaks, Sage]
- Moisdon Jean-Claude (1997) *Du mode d'existence des outils de gestion*, Paris, Seli Arslan.
- Monk Ray (1990) *Wittgenstein ou le devoir de génie*, Paris, Odile Jacob.
- Murdoch Iris (1994/1970) *La souveraineté du bien*, Combas, Éditions de l'Éclat [trad. franç. de : *The Sovereignty of Good*, London, Chatto et Windus]
- Noël Alain (2011) *La conduite d'une recherche : mémoires d'un directeur*, Montréal, Les éditions JFSD.
- Nonaka Ikijuro (1994) « A Dynamic Theory of Organizational Knowledge Creation », *Organization Science*, vol. 5, n° 1 (February), pp. 14-37.
- Oevermann Ulrich (1985) « Il n'y a pas un problème du décrire dans les sciences sociales », in Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis et Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales. Tomes 1 et 2*, Paris, Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales, Tome 1, pp. 12-34.
- Ogden Charles Kay et Richards Ivor Armstrong (1923) *The Meaning of Meaning*, New York, Harchourt, Brace et World.
- Oury Jean-Marc (1983) *Économie politique de la vigilance*, Paris, Calmann-Lévy.
- Parikh Sunita (2000) « The Strategic Value of Analytic Narratives », *Social Science History*, vol. 24, n° 4, pp. 677-684.
- Passeron Jean-Claude et Revel Jacques (2005) *Penser par cas*, Paris Enquête, Éditions de l'EHESS.
- Peirce Charles Sanders (1931-1935) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce, Volumes 1-6 edited by C. Hartshorne, P. Weiss*, Cambridge, Harvard University Press.
- Peirce Charles Sanders (1958) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce, Volumes 7-8 edited by A.W. Burks*, Cambridge, Harvard University Press.
- Phillips Estelle M. et Pugh Derek (1994) *How to get a PhD: A handbook for students and supervisors*, Buckingham, Open University.
- Platon (1950) *Œuvres complètes. tome I*, Paris, La Pléiade.

- Popper Karl (1979/1969) « La logique des sciences sociales », in Adorno Theodor et Popper Karl (1979) *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 75-90 [trad. franç. de: *Der Positivismusstreit in der Deutschen Soziologie*, Darmstadt und Neuwied, Hermann Luchterhand Verlag]
- Popper Karl (1981/1976) *La quête inachevée*, Paris, Calmann-Lévy [traduction française de: *Unended Quest; An Intellectual Autobiography*, London, Fontana]
- Popper Karl (1988/1956) *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon/Presses Pocket [traduction française de: *The Poverty of Historicism*, London, Routledge, 1956].
- Porter Michael (1999) *L'avantage concurrentiel*, Paris, Dunod.
- Putnam Hilary (2004/2002) *Fait/Valeur : la fin d'un dogme, et autres essais*, Paris/Tel Aviv, Éditions de l'Éclat [traduction française de: *The collapse of the Fact/Value Dichotomy, and Other Essays*, Cambridge MA, Harvard University Press].
- Quignard Pascal (2005) *Une gêne technique à l'égard des fragments. Essai sur Jean de la Bruyère*, Paris, Galilée.
- Quine Willard van Orman (1975) « On Empirically Equivalent Systems of the World », *Erkenntnis*, vol. 9, n° 3, 1975, pp. 313-328.
- Ragin Charles C. (1987) *The Comparative Method. Moving Beyond Qualitative and Quantitative Strategies*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- Ragin Charles (1992) « Introduction: Cases of 'what is a case?' », in Ragin Charles C. & Becker Howard S. (1992) *What is a case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 1-17.
- Ragin Charles C. (1999) « The Distinctiveness of Case-Oriented Research », *Health Services Research*, vol. 34, n° 5 (pt 2), pp. 1137-1151.
- Ragin Charles C. et Becker Howard S. (1992) *What is a case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Read Rupert (2001) « On wanting to say: 'All we need is a paradigm' », *The Harvard Review of Philosophy*, vol. 9, spring, pp. 88-105.
- Read Rupert (2003) « Kuhn, le Wittgenstein des sciences ? », *Archives de philosophie*, 2003/4, tome 66, pp. 463-479.

- Rescher Nicholas (1978) *Peirce's Philosophy of Science. Critical Studies in His Theory of Induction and Scientific Method*, Notre-Dame, University of Notre Dame.
- Reuter Yves [ed.] (1998) *La description. Théories, recherches, formation, enseignement*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- Ricœur Paul (1980) *La narrativité*, Paris, Éditions du CNRS.
- Rigaud Emmanuelle (2009) *Le processus de reconfiguration des ressources dans les fusions-acquisitions: le cas des firmes rachetées dont la marque est conservée*, Nanterre, Thèse de doctorat de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense (29 avril).
- Roberts Clayton (1996) *The Logic of Historical Explanation*, University Park (PA), Pennsylvania State University Press.
- Rugina Anghel N. (1984) « The Problems of Values and Value-Judgements in Science and a Positive Solution: Max Weber and Ludwig Wittgenstein Revisited », *International Journal of Sociology and Social Policy*, vol. 4, n° 3, pp. 1-55.
- Ryle Gilbert (1971a) « Thinking and Reflecting », in Ryle Gilbert (1971) *Collected Papers, Volume II. Collected Essays 1929-1968*, London, Hutchinson, pp. 479-493.
- Ryle Gilbert (1971b) « The Thinking of Thoughts, What is *Le penseur* doing? », in Ryle Gilbert (1971) *Collected Papers, Volume II. Collected Essays 1929-1968*, London, Hutchinson, pp. 480-496.
- Sacks Harvey (1963) « Sociological description », *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 8, pp. 1-16.
- Sartori Giovanni (1970) « Concept Misformation in Comparative Politics », *The American Political Science Review*, vol. 64, n° 4, pp. 1033-1053.
- Sartori Giovanni [Ed.] (1984) *Social Sciences Concepts: A Systematic Analysis*, Thousand Oaks, Sage.
- Schelling Thomas C. (1998) « Social Mechanisms and Social Dynamics », in Hedström Peter et Swedberg Richard (1998) *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 32-44.
- Schulman Paul R. (1993) « The negotiated order of organizational reliability », *Administration and Society*, vol. 25, n° 3, pp. 353-372.

- Searle John R. (2010) *Making the Social World. The structure of human civilization*, Oxford, Oxford University Press.
- Skocpol Theda (2000) « Commentary: Theory Tackles History », *Social Science History*, vol. 24, n° 4, pp. 669-676.
- Spinoza Baruch (1677) *Tractatus de intellectus emendatione*. Version française : *Traité de la réforme de l'entendement et de la voie qui mène à la vraie connaissance des choses*. Traduction par E. Saisset, 1842 –
<http://www.spinozaetnous.org/telechargement/TRE.pdf>
- Stark David (2009) *The sense of dissonance. Accounts of Worth in economic life*, Princeton NJ, Princeton university Press.
- Steyer Véronique (2011) « Réflexions sur le codage : une expérience », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 11-17.
- Stinchcombe Arthur L. (1968) *Constructing social theories*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Strauss Anselm L. et Corbin Juliet (1998) *Basics of Qualitative Research* (2nd ed.), Thousand Oaks, CA, Sage.
- Suddaby Roy (2006) « From the Editors: What Grounded Theory is not », *Academy of Management Journal*, vol. 49, n° 4, pp. 633-642.
- Sutton Robert I. et Staw Barry M. (1995) « What theory is not », *Administrative Science Quarterly*, vol. 40, n° 3, pp. 371-384.
- Tetlock Philip E. et Belkin Aaron (1996) *Counterfactual Thought Experiments in World Politics. Logical, Methodological and Psychological Perspectives*, Princeton, Princeton University Press.
- Tocqueville Alexis de (1973/1856) *L'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, Flammarion.
- Todorov Tzvetan (1973) *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil.
- Tversky Amos et Kahneman Daniel (1974) « Judgment under Uncertainty: Heuristics and Biases », *Science, New Series*, vol. 185, n° 4157, pp. 1124-1131.
- Valéry Paul (1960) *Œuvres, tome II*. Paris, La Pléiade.
- Van Vuuren Rex (2004) « Is this the turning point? », *Indo-Pacific Journal of Phenomenology*, vol. 4, Edition 1, pp. 1-11.

- Vaughan Diane (1992) « Theory elaboration: the heuristics of case analysis », in Ragin Charles C. et Becker Howard S. (1992) *What is a case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 173-202.
- Veljanovski Cento (1993) *The Future of Industry Regulation in the UK. A report of an independent Inquiry*, Londres, European Policy Forum, January.
- Vickery Amanda (1998) *The Gentleman's Daughter: Women's Lives in Georgian England*, New Haven, Yale University Press.
- Vidaillet Bénédicte [ed.] (2003) *Le sens de l'action. Karl E. Weick : sociopsychologie de l'organisation*, Paris, Vuibert.
- Villette Michel (2004) *Guide du stage en entreprise. De la recherche du stage à la rédaction du mémoire*, Paris, La Découverte.
- Voynnet-Fourboul Catherine (2011) « Le codage des données qualitatives : un voyage pragmatique », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 19-27.
- Walsh William H. (1984, 1st ed. : 1951) *An Introduction to the Philosophy of History*, Westport (Connecticut), Greenwood Press.
- Weber Max (1965) *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.
- Weber Ron (2004) « The Rhetoric of Positivism Versus Interpretivism », *MIS Quarterly*, vol. 28, n° 1, pp. iii-xii.
- Weick Karl E. (2003) « Préface », in Vidaillet Bénédicte [ed.] (2003) *Le sens de l'action. Karl E. Weick : sociopsychologie de l'organisation*, Paris, Vuibert.
- Weick Karl E. (2007) « The generative properties of richness », *Academy of Management Journal*, vol. 50, n° 1, pp. 14-19.
- Weinberger Ota (1998) *Alternative action theory. Simultaneously a critique of Georg Henrik von Wright's practical philosophy*, Dordrecht, Kluwer.
- Whyte William Foote (1984) *Learning from the field: a Guide from Experience*, Thousand Oaks (CA), Sage.
- Whyte William Foote (1995/1973) *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, la Découverte [trad. franç. de Whyte William Foote (1973) *Street Corner Society. The social Structure of an Italian Slum*, Chicago, the University of Chicago Press]

- Williams Bernard (1990/1985) *L'éthique et les limites de la philosophie*, Paris, Gallimard [trad. franç. de : *Ethics and the Limits of Philosophy*, London, William Collins Sons et Co.]
- Wittgenstein Ludwig (1992) *Leçons et conversations*, Paris, Gallimard-Folio.
- Wittgenstein Ludwig (1996/1969) *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, Paris, Gallimard/Tel [trad. franç. de : *The Blue and the Brown Books*, Oxford, Basil Blackwell]
- Wittgenstein Ludwig (1997) *Philosophica I*, Mauvezin, T.E.R.
- Wittgenstein Ludwig (2001) *Les cours de Cambridge (1946-1947)* édités par P.T. Geach, Mauvezin, T.E.R.
- Wittgenstein Ludwig (2004) *Recherches Philosophiques*, Paris, Gallimard.
- Wittgenstein Ludwig (2008) *Fiches*, Paris, Gallimard.
- Wright Georg Henrik von (1971) *Explanation and Understanding*, Ithaca, Cornell University Press.
- Yin Robert K. (1981) « The case study crisis: some answers », *Administrative Science Quarterly*, vol. 26, n° 1, pp. 58-65.
- Yin Robert K. (2008 4th ed) *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, Sage.
- Yin Robert K. (2012 3rd ed) *Applications of Case Study Research*, Thousand Oaks, Sage.

Index des auteurs

A

Abbott Andrew 12, 61, 62, 67, 68, 99, 111, 112, 132, 142, 143, 183, 206, 210, 216, 219, 221
Abell Peter 221
Ackermann Werner 99, 221, 230, 235
Adorno Theodor 236
Aggeri Franck 2, 226
Ahrne Göran 163, 164, 221
Aliseda Atocha 188, 190, 191, 192, 216, 221
Allard-Poesi Florence 76, 86, 222
Allison Graham 16, 222
Anscombe Gertrude Elizabeth Margaret 104, 106
Arendt Hannah 37, 38, 101, 138, 139, 222
Avenier Marie-José 1, 197, 201, 222
Ayache Magali 1, 71, 81, 84, 209, 222, 223

B

Bachelard Gaston 183, 223
Bailey Kenneth 159, 223
Bamford Greg 17, 223
Barton Allen H. 155, 233
Bates Robert H. 144, 223
Bayart Denis 1, 153, 217, 223
Bearman Peter 224, 232

Becker Howard S. 8, 16, 32, 62, 75, 102, 103, 106, 109, 114, 128, 161, 203, 220, 221, 223, 236, 239
Belkin Aaron 24, 107, 139, 141, 238
Bennett Andrew 24, 148, 153, 159, 195, 209, 230
Bergh Albert Ellery 17, 142, 223
Berry Michel 2, 11, 124, 223
Bertalanffy Ludwig von 21, 145, 223
Bhaskar Roy 148, 223
Biggs Michael 150, 224
Bloor David 143, 224
Blundo Giorgio 99, 221, 224
Boghossian Paul 201, 224
Bohm Andreas 73, 224
Borges Jorge Luis 204
Borzeix Anni 1, 17, 224
Boudon Raymond 2, 14, 107, 148, 218, 224
Bouveresse Jacques 184, 185, 198, 201, 224
Brandom Robert 168, 224
Bratman Michael E. 104, 224
Braudel Fernand 10, 111, 115, 126, 128, 224
Brunsson Nils 163, 164, 221
Bureau Sylvain 1, 2, 58, 225

C

Callon Michel 10, 111, 112, 114, 115, 128, 133, 225

Campbell Donald T. 142, 225

Chamaret Cécile 1, 47, 225

Charmaz Kathy 71, 225

Charreire-Petit Sandra 201, 225

Chauviré Christiane 100, 225

Chiambaretto Paul 1, 58, 225

Cole Peter 231

Conein Bernard 221, 230, 235

Conruyt Noël 234

Corbin Juliet 73, 77, 238

Crozier Michel 13, 225

Curchod Corentin 1, 75, 153, 225

D

Dagognet François 2, 116, 117, 128, 161, 225

Dari Laetitia 162, 226

David Albert 2, 8, 25, 119, 154, 188, 217, 224, 226, 227, 232, 238

Denzin Norman K. 8, 137, 226

Depeyre Colette 1, 2, 12, 56, 163, 172, 226

DeRose Keith 106, 226

Descombes Vincent 110, 226

Dessler David 154, 227

Dewey John 25, 34, 227

Dubois Anna 25, 26, 81, 188, 196, 217, 227

Dumez Hervé 19, 25, 26, 43, 45, 47, 62, 71, 80, 81, 91, 106, 112, 114, 129, 132, 134, 138, 163, 172, 192, 206, 209, 222, 226, 227, 228

Durand Rodolphe 2, 24, 107, 139, 228

E

Eckstein Harry 216, 217

Elbow Peter 33, 228

Elias Norbert 206

Elman Colin 153, 154, 155, 156, 228

Elster Jon 20, 144, 148, 149, 228, 229

Erikson Erik H. 70, 229

Ettighoffer Denis 163, 229

F

Fann K.T. 189, 194, 217, 229

Favereau Olivier 226

Feinberg Joel 104, 229

Fendt Jacqueline 71, 229

Fine Arthur 180, 229

Flick Uwe 186, 217, 224, 229

Freud Sigmund 69, 70, 91, 169, 171, 229

Friedberg Erhard 13, 225

G

Gadde Lars-Erik 25, 26, 81, 188, 196, 217, 227

Gambetta Diego 70, 151, 229

Garfinkel Harold 102, 230

Geertz Clifford 109, 230

Genette Gérard 37, 230

George Alexander L. 24, 44, 148, 153, 159, 195, 209, 230

Gerring John 161, 162, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 203, 204, 230

Gil Fernando 108, 230

Ginzburg Carlo 171, 230

Girin Jacques 2, 17, 34, 211, 224, 230

Girod-Séville Martine 201, 230

Glaser Barney 71, 73, 75, 87, 98, 208, 230

Goffman Erving 126, 231

Goodman Nelson 141, 231

Grice Herbert Paul 18, 231

Grosjean Michèle 17, 18, 224

Gross Neil 149, 150, 231

Grove Andrew 137, 231

Guigues Christiane 221, 230, 235

Guitton Jean 31, 35, 38, 231

H

Hacking Ian 186, 187, 231

Hall Peter 24, 231

Hammersley Martyn 109, 127, 231

Handke Peter 125, 231

Hanson Norwood Russell 193, 231

Hart Christ 41, 46, 47, 55, 56, 231
 Hatchuel Armand 8, 136, 226, 232
 Hedström Peter 148, 150, 151, 152,
 177, 224, 229, 232, 237
 Herreid Clyde Freeman 205
 Huault Isabelle 2, 201, 225
 Huberman A. Michael 73, 77, 235
 Hull David L. 205, 206

J

Jacob Marie-Rachel 1, 2, 58, 232, 235
 Jacquet Dominique 12, 226
 Jeunemaitre Alain 1, 72, 77, 80, 112,
 114, 115, 129, 132, 228
 Jeunemaitre Alain 206
 Jick Todd D. 186, 217, 232
 Jitsumori Masako 174, 234
 Journée Benoit 1, 25, 232

K

Kahneman Daniel 137, 140, 232, 238
 Kardorff Ernst von 224
 Kelle Udo 73, 232
 Kellogg Ed W. 124, 232
 Kirzner Israel M. 160, 233
 Kiser Edgar 140, 233
 Koenig Gérard 20, 188, 217, 233
 Kuhn Thomas S. 133, 198, 199, 200,
 233, 236

L

Lahire Bernard 99, 233
 Lang Gerald 1, 21, 233
 Laroche Hervé 1, 76, 81, 222, 223, 233
 Lasswell Harold D. 233
 Latour Bruno 8, 28, 35, 37, 38, 102,
 109, 111, 113, 115, 128, 220, 233
 Laufer Romain 8, 226, 232
 Laugier Sandra 229, 231
 Lazarsfeld Paul F. 155, 156, 233
 Lecocq Xavier 2, 15, 204, 234
 Lemer Daniel 233
 Leplin Jarrett 229

Le Renard Jacques 234
 Levi Margaret 140, 233
 Lijphart Arend 216, 217
 Lincoln Yvonna S. 8, 226
 Locke Karen 71, 214, 234
 Loescher Samuel M. 206
 Lorino Philippe 2, 234

M

Makino Hiroshi 174, 234
 Manago Michel 99, 234
 Marshall Catherine 8, 234
 Martinet Alain-Charles 8, 234
 McKeown Timothy 217
 McWilliams Abigail 11, 234
 Ménard Claude 54, 234
 Merton Robert K. 147, 149, 150, 177,
 184
 Miles Matthew 73, 77, 235
 Moisdon Jean-Claude 11, 124, 223,
 235
 Monk Ray 194, 235
 Morgan Jerry L. 231
 Murdoch Iris 123, 235

N

Noël Alain 1, 8, 91, 234, 235
 Nonaka Ikijuro 153, 156, 157, 158, 235

O

Oevermann Ulrich 101, 102, 235
 Ogden Charles Kay 160, 235
 Olivier de Sardan Jean-Pierre 99, 221,
 224
 Olson James M. 232
 Oury Jean-Marc 160, 235

P

Parikh Sunita 144, 235
 Passeron Jean-Claude 203, 206
 Peirce Charles Sanders 11, 25, 179,
 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194,
 195, 196, 202, 229, 235, 237

Perret Véronique 201, 230
Phillips Estelle M. 45, 235
Platon 33, 39, 170, 235
Popper Karl 3, 12, 14, 16, 17, 20, 43,
67, 72, 85, 104, 129, 130, 131, 180,
181, 182, 183, 193, 196, 198, 217,
223, 236
Pugh Derek 45, 235
Putnam Hilary 72, 123, 185, 236

Q

Quéré Louis 221, 230, 235
Quignard Pascal 45, 236
Quine Willard van Orman 198, 236

R

Ragin Charles 203
Ragin Charles C. 8, 12, 15, 16, 75,
211, 221, 236, 239
Read Rupert 199, 200, 236
Rescher Nicholas 189, 237
Reuter Yves 233, 237
Revel Jacques 203, 206
Richards Ivor Armstrong 160, 235
Ricoeur Paul 237
Rigaud Emmanuelle 1, 91, 163, 228,
237
Riveline Claude 2, 124, 223
Roberts Clayton 142, 237
Roese Neal J. 232
Rossman Gretchen B. 8, 234
Rugina Anghel N. 120, 237
Ryle Gilbert 109, 110, 115, 237

S

Sachs Wladimir 71, 229
Sacks Harvey 99, 103, 104, 237
Sartori Giovanni 163, 165, 237
Schelling Thomas C. 152, 176, 237
Schulman Paul R. 25, 35, 237
Searle John R. 104, 238
Shirley Mary 54, 234
Siegel Donald 11, 234

Skocpol Theda 144, 238
Spinoza Baruch 33, 34, 168, 238
Stark David 43, 238
Staw Barry M. 19, 20, 147, 238
Steinke Ines 224
Steyer Véronique 1, 76, 238
Stinchcombe Arthur L. 24, 238
Strauss Anselm L. 71, 73, 75, 77, 87,
98, 208, 230, 238
Suddaby Roy 73, 238
Sutton Robert I. 19, 20, 147, 238
Swedberg Richard 54, 148, 152, 224,
229, 232, 237

T

Tetlock Philip E. 24, 107, 139, 141, 238
Thelen Kathleen 214
Thiétart Raymond-Alain 230
Thomas Catherine 197, 222
Tocqueville Alexis de 14, 37, 39, 138,
238
Todorov Tzvetan 129, 130, 133, 238
Tversky Amos 137, 238

V

Vaara Eero 24, 107, 139, 228
Valéry Paul 105, 238
Van Beneden Pierre 163, 229
Van Vuuren Rex 108, 238
Vaughan Diane 18, 19, 143, 187, 239
Veljanovski Cento 162, 239
Vickery Amanda 63, 239
Vidaillet Bénédicte 239
Vidal Daniel 126, 221, 230, 235
Villette Michel 2, 8, 239
Voynnet-Fourboul Catherine 76, 239

W

Wagner Pierre 124, 229, 231
Walsh William H. 142, 239
Weber Max 12, 14, 37, 107, 120, 121,
126, 128, 139, 141, 142, 145, 169,
237, 239

Weber Ron 197, 198
Weick Karl E. 124, 136, 239
Weinberger Ota 13, 239
Whyte William Foote 19, 35, 36, 45,
64, 211, 239
Williams Bernard 123, 240
Wittgenstein Ludwig 43, 48, 49, 65,
72, 90, 91, 96, 100, 101, 105, 108,
110, 120, 122, 123, 125, 126, 131,
160, 170, 171, 174, 183, 194, 218,
219, 220, 225, 235, 236, 237, 240

Woolgar Steve 102, 109, 233
Wright Georg Henrik von 7, 240

Y

Yin Robert K. 8, 20, 24, 36, 101, 147,
186, 203, 207, 212, 215, 240